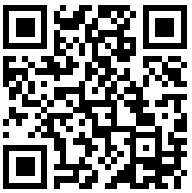
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

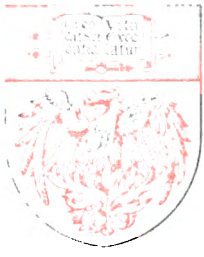
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

The University of Chicago
Libraries



Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

Digitized by Google

Bruxelles. Typ. de Mlle Weissenbruch.

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

— HUITIÈME ANNÉE —

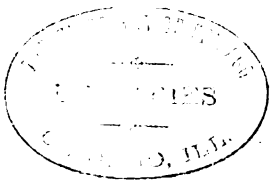
TOME XXIV

BRUXELLES
Librairie C. MUQUARDT
MERZBACH & FALK, ÉDITEURS
RUE DE LA RÉGENCE, 45
MÊME MAISON A LEIPZIG

1876

Digitized by Google

AP22
.R45
v.24



Gen. Lib.

Digitized by Google

154781

— 15 SEPTEMBRE 1876 —

SOUVENIRS D'UNE EXCURSION DANS L'HIMALAYA

I. — Le SANITORIUM de Darjiling

Après avoir longtemps rêvé de visiter l'Himalaya, j'avais eu l'occasion, l'hiver dernier, d'aborder cette grande chaîne sur deux points assez distants de son vaste parcours — vers le centre, à la station sanitaire de Massourie, et vers le nord-ouest, à l'entrée du Cachemire. Ces deux visites, s'il faut tout dire, m'avaient un peu désappointé. Massourie, perchée à six mille pieds d'altitude sur l'avant-plan du massif, ne m'avait donné qu'une vue fort lointaine des neiges éternelles, et la formidable barrière de douze mille pieds qui s'allonge comme un mur de glace entre le Cachemire et le Punjab m'avait paru manquer de ces dentelures qui ajoutent tant de pittoresque aux panoramas des Alpes. Aussi acceptai-je avec empressement, vers la fin de janvier, l'invitation de M. Ware Edgar, le député-commissaire de Darjiling, quand il m'engagea à le rejoindre dans son district, pour faire une troisième tentative vers la partie orientale de l'Himalaya, où les plus hautes montagnes du globe surplombent à pic, de leurs vingt-huit mille pieds, les vallées basses du Népaul et du Sikhim.

L'intérieur du Népaul est complétement fermé aux Européens. Quant au Sikhim, j'étais d'autant plus désireux d'y pénétrer que, outre l'attrait de ses paysages, ce petit royaume offre d'intéressantes particularités au point de vue politique

Digitized by Google

et religieux. Placé entre l'Inde anglaise et le Thibet, il figure un champ de bataille que les influences hostiles de l'Europe et de l'Asie se disputent encore à travers l'ascendant rival des fonctionnaires britanniques et des mandarins chinois. Il verra probablement passer, à travers les gorges de ses montagnes, la première grande route de l'Inde vers le Thibet, lorsque les autorités de ce dernier pays auront renoncé, par raison ou contrainte, à leur politique d'exclusivisme national. Enfin, il renferme les seuls sanctuaires que le bouddhisme possède encore dans cette péninsule hindoustanique où il prit naissance, il y a plus de deux mille ans, et où il régna en maître pendant près de dix siècles.

I

Le 9 février de cette année, je quittai Agra par le chemin de fer qui descend la vallée du Gange et qui me déposa, dans la nuit du surlendemain, à la petite station de Sahibgunge, soixante-dix lieues au dessus de Calcutta. Je m'installai aussitôt dans la salle du restaurant pour attendre le jour, et, comme, dans l'Inde, on ne voyage jamais sans son matelas ni son oreiller, je ne tardai pas à m'endormir dans toutes les conditions de confort désirables. Un peu avant l'aube, toutefois, je fus réveillé par le train de Calcutta qui m'amenait deux compagnons de route, jeunes planteurs anglais qui s'en retournaient dans leurs domaines de Kursiong, près de Darjiling. L'un d'eux, surtout, qui paraissait un charmant causeur, me donna des détails fort intéressants sur la culture du thé, qui a amené un certain nombre d'Européens à s'établir dans cette partie du Bengale ; malheureusement, selon la trop fréquente habitude des planteurs dans l'Inde, il accompagnait la conversation d'un tel recours à sa gourde de *brandy*, qu'au moment de notre départ, il offrait déjà les symptômes d'une surexcitation un peu extraordinaire pour cette heure matinale.

Nos domestiques indigènes ayant hélé des coulies pour transporter les bagages à l'embarcadère, nous descendîmes

Digitized by Google

vers le Gange où chauffait le steamer de Caragola. Le Gange fut un moment sillonné de petits vapeurs qui formaient alors un moyen de communication bien supérieur aux routes de terre. On aurait pu croire que leur concurrence allait écraser la navigation indigène, réduite à de lourds radeaux, surmontés d'un toit en bambou, qui avançaient à la perche plus encore qu'à la rame. Mais le chemin de fer est venu bientôt disperser les steamers qui ont été jouer ailleurs leur rôle de pionniers, et les barges traditionnelles du pays sont restées le véhicule préféré des indigènes qui trouvent les voies ferrées trop dispendieuses pour leurs marchandises. De toute la flottille à vapeur qui, il y a quelques années, fréquentait les eaux du Gange, il ne reste plus aujourd'hui que ce steamer-ferry pour conduire de Sahibgunge à Caragola les voyageurs de Darjiling, et il est peu probable qu'il survive lui-même à la prochaine ouverture d'une ligne directe entre Calcutta et Ranigunje.

Partis à huit heures, en compagnie de nombreux indigènes qui s'entassent à l'avant, nous remontons le fleuve avec une extrême lenteur à travers des bancs de sables mouvants qui, d'après le capitaine, se forment et se déforment souvent en moins de vingt-quatre heures. Deux matelots natifs, juchés sur la proue, jettent continuellement la sonde en criant la profondeur de l'eau pour régler les mouvements du navire qui parfois ralentit, stoppe, tâtonne et revient même en arrière à la recherche d'un chenal plus favorable. Le Gange qui, à l'époque des pluies, atteint quatre à cinq kilomètres de largeur, en mesure à peu près la moitié en cette saison. Par moments, on dirait que nous naviguons dans un lac à demi asséché, et, lorsque les collines du Rajmahal, qui ferment l'horizon du sud, se sont repliées vers l'intérieur, nous n'apercevons plus dans toutes les directions que des berges jaunâtres et des bas-fonds sablonneux. Plus un village, ni une maison, ni un arbre. On pourrait se croire en plein désert de l'Indus.

Vers midi, le steamer s'arrête à un confluent du bras principal et l'on nous annonce qu'à raison de la sécheresse nous

Digitized by Google

aurons à poursuivre notre trajet sur des barges envoyées de Caragola à notre rencontre. Je choisis la plus propre des embarcations avec mes deux compagnons européens, et, le transbordement opéré, nous prenons les devants, à l'aide de deux cordes tirées chacune par un batelier qui court sur la rive, pendant que d'autres indigènes, debout aux deux extrémités du bateau, régularisent avec de longues gaffes les mouvements de la barge. A chaque instant, nous touchons avec plus ou moins de violence ; aussitôt notre équipage de sauter à l'eau pour nous remettre à flot, sans souci des alligators, qui pourtant fourmillent dans ces lagunes. Nous finissons par nous échouer sur un large banc émergé qui nous barre complétement le passage. Heureusement, la difficulté était prévue, et l'on nous annonce de nouveau que d'autres embarcations attendent les passagers dans un bras voisin.

Comme notre équipage ne saurait transporter tous nos bagages, même avec l'appoint de nos domestiques, force nous est d'en prendre nous-mêmes une partie sur le dos — ce qui laisse fortement à désirer dans un trajet de plusieurs cents mètres, sur des sables mouvants dont les particules micacées reflètent les rayons brûlants du soleil. Un de mes compagnons est, du reste, complétement hors de service; c'est le jeune planteur à la gourde, qui nous suit en trébuchant sur le bras de son ami. Enfin, nous nous installons tant bien que mal à bord d'une nouvelle barge qui, après deux heures d'une navigation assez ardue, nous débarque sur le quai de Caragola.

Nous nous dirigeons immédiatement vers le *dak bungalow* qui se dresse au milieu d'un village assez malpropre et assez pauvre d'apparence. Les *dak bungalows* représentent pour les Européens les caravanserails des indigènes. Ce sont des maisons bâties et entretenues par le gouvernement à l'usage des voyageurs européens qui y ont droit à une chambre, moyennant une roupie (2 fr. 50 c.) par jour ; les plus huppés de ces établissements ont des matelas et des draps ; les autres ne possèdent qu'un lit de fer et un miroir ébréché. Ils sont

Digitized by Google

généralement habités par un *khansama*, ou cuisinier, qui est tenu de pourvoir à la nourriture de ses hôtes, conformément à un tarif arrêté par l'autorité. On paye d'ordinaire une roupie par repas; il est vrai que les ressources du garde-manger s'y réduisent au classique *chicken curry* de l'Inde, c'est à dire à la poule au riz assaisonnée de tous les condiments imaginables, plus des œufs et du thé ou du café. Aussi le voyageur avisé ne se hasarde-t-il jamais dans l'intérieur sans un panier de provisions bien rempli.

A peine eus-je commandé mon dîner que, désireux de prendre les devants sur mes compagnons, j'envoyai mon domestique s'enquérir des moyens de transport pour atteindre l'extrémité de la route carrossable qui se prolonge pendant environ quarante-cinq lieues au nord de Caragola. J'avais le choix entre des chars à bœufs, qui sont d'un bon marché extraordinaire, mais qui font seulement quatre milles à l'heure, — le cabriolet du courrier, qui dévore l'espace, mais qui passe pour un véritable instrument de torture, — les *dak-gharries* ou fiacres du gouvernement, qui possèdent de grandes qualités, mais qui ont le tort de coûter trois cents francs, — enfin les *daks* de la « concurrence », qui vont un peu moins vite, mais qui reviennent à plus de moitié moins cher. Je me décidai pour un de ces derniers véhicules et, une demi-heure plus tard, je voyais déboucher devant le *bungalow* une sorte de coupé sans fenêtre avec des portes à rainures, suffisamment allongé pour qu'en se couchant de travers et en fourrant les jambes dans une cavité ménagée sous le siége du cocher, un homme de taille moyenne pût s'y mettre dans une position quasi horizontale. Mon matelas fut posé sur les coussins, mon domestique hissé sur l'impériale en compagnie des bagages; je me glissai moi-même dans la boîte roulante, comme un lapin dans son terrier, et, après un léger conflit de volontés entre le cocher et ses chevaux, nous ne tardâmes pas à voir Caragola disparaître derrière le nuage de poussière qui est le compagnon obligé du voyageur dans les plaines de l'Inde.

Des relais s'échelonnent le long de cette route à chaque

Digitized by Google

intervalle de deux lieues. Les petits chevaux arabes qui font ce service sont assez mal nourris et, de plus, fort vicieux. Aussi se refusent-ils généralement à partir, et les cochers, qui usent rarement du fouet, perdent nombre de minutes en cris, prières et imprécations, aussi inutiles que retentissants. En désespoir de cause, les palefreniers poussent aux roues, tandis que d'autres s'attellent aux chevaux eux-mêmes, comme pour leur persuader qu'ils sont déjà en mouvement. Il est assez curieux que ce procédé réussisse presque toujours à les mettre en branle, et, une fois lancés, ils franchissent consciencieusement leurs six milles, sans s'arrêter, au trot et même au galop. Aussitôt arrivés, ils sont dételés, bouchonnés et tranquillement ramenés à leur point de départ par un palefrenier qui a accompagné la voiture depuis le dernier relais.

Une grande foire se tenait précisément sur une île du Gange, en face de Caragola. Le temps me manquait pour la visiter; mais, tout le long de la route, je rencontrai des groupes d'indigènes, à pied, à cheval, en chars à bœufs, qui s'y rendaient avec leurs marchandises ou qui en revenaient avec leurs emplettes. Le soir venu, ces voyageurs s'arrêtent où ils se trouvent et campent par familles à l'abri des manguiers qui parsèment la campagne.

Vers minuit, je m'éveillai par un magnifique clair de lune. Étonné de ne sentir aucun mouvement et de n'entendre aucun bruit, je mis la tête à la portière. La voiture était arrêtée en face d'une large rivière; les chevaux avaient disparu; cocher et domestique se reposaient dans le sommeil du juste. Il paraît que nous attendions le bac et que probablement le passeur était endormi. Longtemps nous nous égosillâmes à le héler de concert, et je commençais à désespérer, quand nous vîmes se détacher de l'autre rive une large barque à fond plat qui nous eut bientôt pris à bord et débarqué au seuil du relais voisin. Lorsque je me réveillai de nouveau, tout endolori par les cahots de la nuit, nous venions de dépasser la ville de Kishengunje et le jour commençait à paraître. J'aspirais avec délices la brise du matin, qui,

Digitized by Google

arrivant, humide et fraîche, des montagnes encore invisibles, me caressait délicieusement l'épiderme desséché par les vents brûlants et secs de la plaine hindoustanique. Nous dépassâmes encore un certain nombre de villages et, vers midi, nous nous arrêtions au bourg de Titalyah où je trouvai des chevaux envoyés par M. W. Edgar, pour me conduire à son camp, alors dressé dans le voisinage. Je ne m'arrêtai que le temps de prendre un déjeuner sommaire au *dak bungalow* et bientôt je me trouvai chevauchant sur la rive gauche de la Mahanudi, à travers un pays d'aspect tout nouveau. Des faisceaux de bambous y forment partout d'élégants bosquets qui sembleraient plantés par la main d'un jardinier. Sous les longues feuilles des bananiers se laissent entrevoir des groupes de cabanes où les cloisons en lattes de bambous remplacent avantageusement les murs en terre durcie des villages bengalais. La rivière, grossie par les neiges de l'Himalaya, serpente sur un lit de galets, à travers de verdoyants pâturages où paissent de nombreux troupeaux; dans ses eaux rapides et cristallines, des enfants s'ébattent, des poissons bondissent, des pêcheurs jettent leurs filets, tandis que sous les ombrages de ses rives de jeunes gars fort peu vêtus lutinent des fillettes gracieusement enveloppées d'une tunique attachée sous les bras et terminée par une jupe bariolée. Tout ce tableau exhale un parfum d'idylle que ne dément pas le doux éclat d'un ciel tamisé par une brume légère, comme en certains jours de notre automne.

II

Le camp de M. Edgar, qui s'élevait au village de Phasidewa, sur la rive gauche de la rivière, n'était qu'une installation provisoire de trois à quatre tentes. Il faut savoir que les administrateurs anglais de l'Inde — depuis les *deputy-commissioners* des districts jusqu'aux gouverneurs des provinces et même parfois au vice-roi, — passent presque tout leur hiver sous la tente, voyageant à petites journées, avec leurs familles, s'ils en ont une, pour visiter successivement

Digitized by Google

les différentes subdivisions de leurs vastes territoires. Mon hôte venait de se rendre à la *cutcherry*, résidence des autorités cantonales, qui se voyait à quelques minutes du camp. C'était une immense case de bambous, bâtie sur pilotis et séparée par des cloisons à jour. A l'entrée se tenait un poste de gendarmes natifs qui me présentèrent les armes en ma qualité d'Européen. Je trouvai M. Edgar au fond de la salle principale qui servait de prétoire, assis à côté du *tassildar*, ou sous-préfet indigène, sur une estrade qu'entourait la foule des natifs, plaideurs, solliciteurs et simples curieux. Mon hôte me reçut avec beaucoup de cordialité, et, après avoir mis une de ses tentes à ma disposition, m'offrit de m'accompagner lui-même jusqu'à Darjiling, pour y organiser mon expédition dans les montagnes du Sikhim. Notre départ fut fixé au lendemain matin.

Le district de M. Edgar s'arrête à la rive droite de la Mahanudi. Mais le canton qui en forme la partie méridionale est tellement insalubre qu'on a dû arbitrairement placer son chef-lieu sur le bord opposé, à Phasidewa, dans le district voisin de Julpigori. La Mahanudi marque en effet la limite de cette région marécageuse qui, sous le nom de Teraï, forme, au pied méridional de l'Himalaya, une des zones les plus malsaines du globe. Que ce soit la nature spongieuse d'un sol imbibé d'humus, la fermentation produite par la combinaison d'une extrême humidité avec une extrême chaleur, ou enfin l'absence de pente forçant les eaux descendues de l'Himalaya à séjourner dans les replis de cette dépression naturelle avant de s'ouvrir un chemin à travers les plaines de l'Hindoustan, — toujours est-il qu'une nuit volontairement passée dans le Teraï équivaut à une tentative de suicide et que chaque année plus d'un Européen, parti pour retremper ses forces dans l'air pur de Darjiling, paye de sa vie un simple séjour de quelques heures dans ce domaine de la *jongle fever*. Les seuls habitants qu'on y rencontre sont des Mechis, une tribu de sauvages au teint olivâtre, doux et inoffensifs, qui brûlent les jongles pour y cultiver un peu de maïs.

Digitized by Google

Cependant, quand le lendemain j'eus franchi la rivière après un recours préventif à mon flacon de quinine, je remarquai avec surprise que, sauf la disparition complète des cultures, le pays n'avait guère changé d'aspect. C'était toujours la jongle aride et brûlée, irrégulièrement plantée de figuiers, d'accacias, de bambous qui arrêtaient la vue dans toutes les directions sans constituer de forêt continue. Quelques mares croupissantes, disséminées dans les plis du terrain, offraient seules un fondement à la mauvaise réputation du lieu. Nous finîmes par nous engager dans des forêts de *sal* (shorea robusta), essence assez fréquente dans le Bengale, qui commence à être appréciée au loin comme bois de construction. Jusqu'ici, bien que le ciel fût sans nuages, j'avais vainement sondé l'horizon pour découvrir les hautes montagnes que je savais se dresser devant nous à quelques kilomètres de distance. Tout à coup, par dessus le rideau des *sals*, je démêlai une sorte de muraille bleuâtre qui se détachait vaguement sur un azur gris de plomb, saturé par la vapeur d'eau; c'était l'Himalaya qui, par les temps clairs, se découvre parfois à plus de cinquante lieues! Presque aussitôt nous commençâmes à gravir les terrasses d'alluvion qui s'étagent sur le flanc méridional de la chaîne jusqu'à une hauteur de mille pieds environ, et qui rivalisent en insalubrité avec les parties les plus mal famées du Teraï. A mesure que nous montions, l'air devenait de plus en plus lourd et opaque; c'est à peine si, à travers ce bain de vapeurs tièdes, nous entrevoyions encore le globe blafard du soleil, tandis qu'une odeur âcre et nauséabonde nous saisissait la gorge et nous attaquait le palais.

Bientôt, contournant une des petites vallées qui frangent ces contreforts, nous pénétrâmes dans une forêt dont rien ne peut dépeindre la magnificence : essences inconnues, aux formes bizarres et aux troncs démesurés, — plantes parasites s'entre-croisant en tous sens pour former un couvert impénétrable aux rayons du soleil, — inextricables fourrés où même les bêtes féroces doivent avoir peine à se frayer un passage. Le sol y résonne sous les pieds des chevaux

Digitized by Google

qui enfoncent dans le fumier accumulé par d'innombrables générations de feuilles mortes, et quand, çà et là, le cours d'un petit torrent y ouvre à la vue une courte échappée sur les profondeurs mystérieuses de ce fouillis végétal, on s'attendrait à y voir glisser, sous quelque forme fantastique, le spectre même de la fièvre à l'affût de ses victimes. Les seules habitations humaines qu'on rencontre dans ces parages se groupent sur la cime des pitons qui dominent cette mer de verdure, comme les cônes volcaniques émergés à la surface de l'Océan. Enfin, gravissant une dernière paroi, j'éprouvai comme un sentiment de soulagement à atteindre, vers 1,800 pieds de hauteur, le village de Punkabarri, où se retrouve la route directe de Darjiling. Le *bungalow* de Punkabarri, que son altitude met à l'abri des miasmes, est un vrai port de refuge pour les voyageurs qui ont à traverser cette partie du Teraï. Des fenêtres on a une vue magnifique sur tout le bassin inférieur qui apparaît, à travers la brume, comme une immense nappe sombre entrecoupée de bandes grisâtres et de rubans argentés; on voit bien d'ici aux sinuosités de ces rivières combien les eaux du Teraï ont de peine à trouver leur écoulement vers le sud.

De Punkabarri nous continuâmes à nous élever, par une excellente route à lacets, le long des escarpements boisés qui forment les premières assises rocheuses de l'Himalaya. L'air devenait de plus en plus frais; mais l'humidité ne cessait d'augmenter et lorsque, vers quatre heures, nous atteignîmes la petite ville de Kursiong, à 4,800 pieds d'altitude, nous nous trouvâmes littéralement dans les nuages. On nous affirma qu'on n'y avait plus vu le soleil depuis quinze jours, bien qu'il n'y fût pas tombé une goutte d'eau; c'est ce que les gens de la localité appellent leur premier printemps, et, en effet, ce brouillard permanent semble dû aux premiers vents du sud qui se refroidissent au contact des montagnes. Nous passâmes la nuit dans une excellente auberge, le *Clarendon hotel*, tenu par un vrai type de pionnier anglo-saxon, robuste vieillard, à l'aspect énergique et au franc

Digitized by Google

parler, qui a refait sa fortune dans cet établissement après avoir échoué dans les plantations de thé.

Kursiong est en plein pays de thé. Tous les versants des montagnes sont couverts à perte de vue par des plantations qui feraient songer aux coteaux du Rhin et de la Moselle, si le misérable arbuste à thé, étriqué par les procédés industriels, pouvait rivaliser d'élégance avec les larges pampres de nos vignobles. Le thé, qu'on trouve à l'état sauvage dans la province voisine de l'Assam, croît ici aussi bien qu'en Chine; il y fleurit jusqu'à 5,500 pieds d'altitude et ce sont même les plantations situées entre 2,500 et 5,000 pieds qui passent pour donner le meilleur rapport. L'abondance des pluies sur les flancs méridionaux de l'Himalaya rend, en outre, toute irrigation superflue, en même temps que la pente du terrain empêche l'accumulation des eaux.

Quand un planteur s'est assuré une concession de terres, il coupe ou brûle la jongle, retourne deux fois le sol, sème la précieuse plante dans des trous alignés à quatre pieds d'intervalle, enfin, au bout de trois ans, commence à recueillir les feuilles qui sont aussitôt séchées au soleil, agglutinées à la main et grillées au four. C'est entre 1856 et 1859 que la culture du thé s'introduisit dans cette partie de l'Inde. Le succès des premières tentatives fit croire à la découverte d'un nouveau Pactole, et, la spéculation s'en mêlant, on eut bientôt la « *tea mania* » qui, comme la « *cotton mania* » de Bombay, jeta le désordre sur tous les marchés de l'Inde et de la métropole. Des « jardins à thé », achetés ou inventés par des intermédiaires intelligents, furent mis en actions pour dix fois leur valeur, si bien que, vers 1866, une réaction aisée à prévoir faillit compromettre à jamais la culture du thé dans l'Inde. Mais cette crise, comme il arrive souvent, ne fit que dégager l'atmosphère, et aujourd'hui, d'après un rapport officiel de M. W. Edgar au gouvernement suprême, l'industrie du thé se trouve dans une situation bien préférable et bien supérieure à sa prospérité apparente d'il y a dix ans. A la fin de 1873, il y avait près de 15,000 acres en culture dans le district de Darjiling. Les

Digitized by Google

principales plantations sont gérées pour le compte de compagnies anglaises ; on cite aussi des propriétaires qui, arrivés avec des capitaux suffisants, ont fini par s'enrichir, à force d'énergie et d'intelligence, par l'exploitation de leur concession originaire. Mais, de l'avis unanime, il s'en faut jusqu'ici que cette industrie ait réalisé toutes les prévisions économiques et sociales de ses promoteurs.

A quelque mille pieds au dessous de Kursiong, on aperçoit dans une vallée latérale les blanches maisons de *Hopetown* ou Espéranceville, colonie de planteurs, inaugurée en 1857 d'après la méthode américaine par la fondation d'une église, d'une école, d'une bibliothèque et d'une pharmacie. Toutefois, l'Inde n'est pas l'Amérique, et aujourd'hui la ville nouvelle manque encore d'un élément essentiel : des habitants. Même dans l'Himalaya on a dû renoncer à l'acclimatation des Européens, qui peuvent bien y retremper leurs forces épuisées par les chaleurs de la plaine, mais qui semblent incapables d'y fonder la famille et d'y perpétuer la race. D'après les médecins qui ont étudié l'action du climat indien sur l'homme d'Europe, la première génération de blancs nés dans l'Inde se distingue déjà par sa faiblesse de corps et d'esprit, la seconde ne produit plus guère que des rachitiques et des idiots ; quant à la troisième, on n'en a jamais entendu parler[1]. Aussi la plupart des Anglais, fonctionnaires ou colons, qui viennent s'établir dans l'Inde, n'y vont-ils que pour s'enrichir, avec l'arrière-pensée d'un prompt retour dans leur patrie.

[1] Si l'on objecte que les Aryens de l'Inde sont un rameau détaché de notre propre race, nous ferons observer qu'il suffit de mettre le pied dans l'Inde pour constater à quel point le sang des castes supérieures, même les plus pures, a dû se mélanger aux races aborigènes. Il est très probable que le système des castes date d'une époque postérieure aux premières invasions des Aryens, quand les législateurs du conquérant reconnurent que cette barrière sociale et religieuse était l'unique moyen d'empêcher l'absorption complète de leur peuple parmi les races inférieures du pays. — Peut-être aussi, à l'époque de l'invasion aryenne dans l'Inde, notre race n'avait-elle pas encore acquis, par un long séjour sous les mêmes cieux, cette rigidité ethnographique qui semble s'opposer aujourd'hui à son acclimatation dans les milieux tropicaux.

Digitized by Google

III

Nous quittâmes Kursiong le 14, à dix heures du matin, toujours par le même brouillard, qui laissait tout au plus soupçonner la profondeur des vallées entr'ouvertes sur notre gauche. La route sert ici de démarcation entre la partie de la montagne abandonnée aux défrichements et la zône des forêts conservées par l'État. Bien que l'établissement des grandes routes et des chemins de fer ne remonte guère au delà de vingt-cinq ans, l'Inde a déjà beaucoup souffert du déboisement et il a fallu que l'autorité suprême organisât un ministère spécial pour la conservation ainsi que pour le repeuplement des forêts ; pendant l'année 1872-73, pour la seule province du Bengale, les recettes de ce département se sont élevées à près de 375,000 francs et les dépenses à moins de 250,000 francs ; on voit qu'il y a eu là tout à la fois un acte de bonne administration et une source nouvelle de recettes importantes.

Cependant la route finit par dépasser la zone où fleurit le thé et par disparaître au sein d'un fourré où les essences des tropiques cèdent insensiblement la place à des représentants d'une flore plus septentrionale, chênes, lauriers, magnolias, d'une envergure gigantesque. Dans le clair-obscur de ces épais ombrages que ne trouble aucun bruit et que n'agite aucun souffle, sous le dôme laiteux des vapeurs qui déforment les objets et rapprochent les horizons, on aurait cru traverser la forêt ténébreuse que Dante trouva dans le milieu du chemin de sa vie :

> In mezzo del cammin di nostra vita
> Mi ritrovai per una selva oscura.

Quatre heures de chemin nous amenèrent tout transis à l'ancien dépôt militaire de Jella Pahar qui commande la route de Darjiling à 7,412 pieds de hauteur ; c'est la moins élevée des passes qui mettent le Sikhim en communication

Digitized by Google

avec le reste du monde. D'ici, nous n'avions plus qu'à descendre quelques cents pieds pour arriver à notre destination, et bientôt des sentiers garnis de balustrades, des plates-formes ornées de bancs, des points de vue habilement ménagés à travers le feuillage, vinrent nous révéler l'approche d'un centre civilisé, ou, mieux encore, d'un *sanitorium* en règle.

Les *sanitoriums*, qui équivalent à nos villes de bain et à nos stations d'été, sont devenus une nécessité absolue de la société anglo-indienne pendant la saison des chaleurs, maintenant surtout que les moyens de communication ont décuplé les facilités de déplacement. A l'instar du vice-roi qui, chaque été, émigre à Simla avec ses ministres, ses conseillers et ses bureaux, les gouverneurs de province s'empressent, dès la fin de mars, de quitter leurs chefs-lieux pour chercher un refuge dans les montagnes de leur territoire ; la présidence de Bombay a même trois capitales, l'une pour l'hiver, c'est la ville dont elle porte le nom, la seconde, Mahableshwar pour la saison chaude, et la troisième, Pounah, pour la période des pluies. On conçoit les modifications que l'usage de ces *hill stations* a dû amener dans la santé et même dans les mœurs des Anglo-Indiens. Autrefois, quand on se sentait la constitution minée par les influences du climat, on n'avait d'autre alternative que de mourir sur place ou de retourner en Europe ; aujourd'hui, l'on se contente de chercher quelques mois de repos dans une station à la mode, au milieu de tous les entraînements et de toutes les distractions, — bals, piques-niques, partie de cheval et de chasse, cercles de cricket, de crocket et de raquette, — qu'engendre spontanément un milieu de fonctionnaires désœuvrés, d'officiers en congé, de jeunes misses sevrées de plaisirs mondains dans la lointaine résidence de leurs parents, et de jeunes femmes temporairement séparées de leurs familles, sinon de leurs maris. Les adversaires des *hill stations* — recrutés surtout parmi les gens qui ne peuvent pas en profiter — se plaignent même que cette existence soit beaucoup trop légère pour rester dans les bornes d'une stricte moralité, et il faut bien reconnaître que la statistique des divorces leur

Digitized by Google

donne un peu raison. Mais n'était-ce pas bien pis encore avant le percement de l'isthme et l'établissement des chemins de fer? Alors l'Anglo-Indien, s'il lui prenait fantaisie de se marier, n'avait d'autre ressource que de se rendre à Calcutta, et là, de choisir dans les salons de ses amis une de ces jeunes filles sans fortune expédiées chaque année d'Angleterre par cargaisons, dans le but avoué de trouver un mari ou plutôt un établissement sous ce climat lointain. En quinze jours souvent il fallait que la connaissance fût faite, le choix arrêté et le mariage célébré. Quelques unes de ces unions improvisées réussissaient parfaitement; mais beaucoup d'autres se traînaient péniblement de désillusions en regrets et de regrets en reproches, jusqu'au jour où la santé de la jeune femme exigeait impérieusement son renvoi temporaire en Europe. — Ce qui est constant, c'est que tout en améliorant les conditions de la société anglo-indienne, les *sanitoriums* n'ont pas encore supprimé les obstacles à l'établissement de la famille européenne dans l'Inde.

D'avril en novembre, Darjiling sert de résidence au lieutenant-gouverneur du Bengale qui, pendant le reste de l'année, siége à Calcutta. Aussi, la ville était-elle délaissée par la majeure partie de ses habitants, et l'on ne saurait rien imaginer de plus triste que l'aspect désert de la grand'rue, lorsque nous la traversâmes dans toute sa longueur pour atteindre, à l'extrémité opposée, le confortable bungalow de M. Edgar.

Darjiling (*dordj-gling*, le saint lieu) n'était encore, il y a quarante ans, qu'un monastère bouddhiste perdu dans les forêts du Sikhim. Le territoire anglais s'arrêtait alors un peu au sud de Jella Pahar. Vers 1828, le capitaine Lhoyd, directeur général du service topographique, explorant un jour la frontière du Sikhim, fut vivement frappé de la beauté du site, ainsi que de ses avantages au point de vue sanitaire, et il suggéra immédiatement aux autorités l'idée d'en faire l'acquisition. Après de longues négociations, le rajah du Sikhim consentit, en 1835, à céder, moyennant une rente annuelle de 3,000 roupies (7,500 francs), les quelques lieues

Digitized by Google

de vallées et de forêts que domine la station actuelle. Toutefois, ce fut seulement à partir de 1839, sous la supérintendance du docteur Campbell, que cette petite colonie commença à prendre quelque extension par l'ouverture des routes, la fondation de bâtiments publics et l'établissement d'un bazar où s'échangent aujourd'hui tous les produits de l'Inde et du Thibet, notamment du sel, du borax, du musc, des étoffes de laine et des chevaux. Dix ans plus tard, la population indigène s'était élevée de 100 habitants à plus de 10,000. D'autre part, l'érection de Darjiling en chef-lieu de district et le choix de cette station par le gouverneur du Bengale pour sa résidence d'été, sans compter la prochaine ouverture d'une ligne entre Calcutta et le pied des montagnes, ont contribué à en faire un des centres européens les plus fréquentés et les plus importants de l'Inde septentrionale sur la future route de Calcutta à Pékin par le Thibet.

La ville occupe, sur une longueur de 4 à 5 kilomètres, la crête d'un contrefort, que deux immenses vallées bordent à cinq mille pieds plus bas. Les versants des montagnes himalayennes sont tellement ravinés que, de la Chine à l'Afghanistan, on y trouverait difficilement un mètre carré de terrain plat. Darjiling ne fait pas exception à cette règle, et les bungalows qui n'ont pas réussi à s'y mettre à cheval sur la ligne de faîte, se superposent à toutes les hauteurs dans les replis de la crête, si bien que la cheminée des uns est ordinairement de niveau avec la porte des autres. Cette raideur des pentes n'empêche pas chaque habitation de s'isoler dans un jardinet où des pins, des mélèzes et des houx s'entremêlent à des bambous et à des lauriers. Au centre, dans une petite dépression, s'entassent les habitations indigènes du bazar, avec les écoles, la municipalité et le *dak bungalow*, que dominent successivement la poste, l'église anglicane, les résidences du député-commissaire et du lieutenant-gouverneur, enfin, la *cutcherry*, avec ses bureaux, sa salle des archives, sa chambre du trésor et sa cour de justice. Sous ce rapport, Darjiling offre la disposition invariable de toutes les stations civiles où se concentre la société européenne de

Digitized by Google

l'Inde, et même l'architecture des *bungalows* y reproduit l'aménagement qu'on trouve dans les habitations de la plaine, sauf qu'ici leurs vastes salles sont mieux protégées contre les courants d'air et généralement munies de deux cheminées. Le climat de Darjiling reste fort tempéré pour son altitude. La moyenne annuelle du thermomètre y est de 35 degrés centigrades. On n'y compte que trois saisons, comme sous tous les climats voisins des tropiques : l'hiver, d'octobre à février; les chaleurs, de mars à mai; les pluies, de juin à septembre. Octobre, novembre et avril sont les mois les plus délicieux de l'année; la dernière moitié de février, comme je devais en faire l'expérience, est quelquefois favorisée d'un beau temps exceptionnel, surtout quand elle est précédée d'une abondante chute de neige sur les montagnes. Dans la saison pluvieuse, la quantité d'eau tombée dépasse 100 pouces.

La soirée fut très froide, mais certains symptômes firent juger à mon hôte que le ciel s'éclaircirait durant la nuit et que la brise du matin pourrait bien dégager complétement les montagnes du Sikhim. Je me fis donc éveiller avant le jour et, à peine habillé, je me précipitai vers la colline de la cutcherry, à quelques minutes de notre *bungalow*. Le cœur me battait un peu à l'approche du sommet, car je savais que j'allais me trouver devant un des sites les plus renommés du globe, et je n'ignorais pas combien il est rare d'en obtenir une vue claire et complète, surtout à cette époque de l'année. Aussi ne pus-je retenir un cri d'enthousiasme lorsque je débouchai sur la plate-forme.

De l'observatoire naturel que j'occupais ici, à 7,000 pieds d'altitude, dominant le cours de la Rungit, qui dépasse de 600 à 700 pieds seulement le niveau de la mer, je voyais tout le Sikhim se dérouler en un labyrinthe de vallées sinueuses et de contreforts abrupts, nettement tranchés par les intervalles brumeux de leurs plans successifs. Un bourrelet de chaînes saillantes enferme, sur les quatre côtés, cette vraie carte en relief de cent lieues carrées. Placé moi-même au milieu de la bordure méridionale, je pouvais suivre

Digitized by Google

à ma gauche la longue ligne des monts Singalelahs, qui, frappés par les premiers reflets de l'aube, se détachaient lumineusement sur l'azur encore sombre de l'ouest, tandis que, du côté opposé, la chaîne parallèle du Bhoutan se profilait en noir violacé sur le fond opale de l'orient. Vers le nord enfin, le regard se heurtait aux précipices neigeux et aux pics abrupts de la chaîne mère, dominée, vers son centre, par les 28,177 pieds du mont Kinchinchinga, si bien qu'en prenant pour base les vallées de l'avant-plan, je pouvais mesurer, dans un même coup d'œil, — unique au monde, — une élévation absolue d'au moins 27,500 pieds!

Sauf dans mon ascension au pic de Ténériffe, que j'ai décrite ici il y a deux ans, jamais je n'avais rien vu qui approchât d'un panorama aussi stupéfiant par son immensité. On embrasse d'ici un arc d'environ 80 degrés, où douze pics dépassent 20,000 pieds d'altitude et sept 22,000. Quelques unes de ces sommités se dressent isolément, en sentinelles avancées, à l'entrée des vallées qui rayonnent du massif central, d'autres flanquent comme des bastions les glaciers de Kinchinchinga; plusieurs enfin, qui se montrent à travers les échancrures de la crête, marquent les domaines de Nepaul, du Bhoutan et du Thibet. C'est un tableau qui, à raison de sa grandeur même, ne semble pas fait pour des hommes. Il déroute à la fois l'imagination et la vue. On y perd du même coup le sentiment de la hauteur et de la distance. L'impression première, c'est qu'on se trouve soi-même à l'altitude des cimes les plus élevées, que la chaîne principale reste à une portée de fusil, et que son manteau de neige est une simple collerette de quelques cents pieds. En réalité, Kinchinchinga dépasse de 21,000 pieds le niveau de l'observateur; elle est éloignée de 60 kilomètres à vol d'oiseau, et la limite inférieure des glaciers y descend jusqu'à 13,000 pieds. Ces diverses illusions s'expliquent d'ailleurs par le fait que Kinchinchinga, vu de Darjiling, mesure seulement un arc de 4°31 au dessus de l'horizon.

A peine avais-je pu me rendre compte de mes premières sensations, qu'un rayon de soleil teignant d'un rose vif

Digitized by Google

l'éclat marmoréen des neiges éternelles, vint inonder de vie et d'éclat ce paysage glacé jusque-là par les reflets blafards du crépuscule matinal. Je ne me serais pas lassé de suivre les nuances délicates et variées qui marquèrent les progrès de l'aurore dans la coloration mobile des aiguilles et des glaciers, des criques et des vallons, des forêts et des rivières. Mais des flots de brouillard, poussés par la brise du sud, ne tardèrent pas à envahir les vallées ; la cime de Kinchinchinga se mit à planer dans les airs et, aggrandie encore par cette interposition de vapeurs, elle me fit presque douter qu'elle possédât une base sur le sol. Je ne rentrai toutefois qu'après avoir vu sa dernière pointe disparaître dans la brume. Les nuages, et surtout la façon dont ils se comportent aux abords de Darjiling, feraient les délices d'un poète ossianesque, soit qu'ils se forment et se déforment avec la même aisance, soit qu'ils se livrent de formidables batailles pour la possession d'un défilé ou qu'ils s'élançent à l'assaut de quelque contrefort jeté en travers de leur passage, tantôt réduits à un maigre flocon qui tout d'un coup se développe en un long cortége de figures fantastiques, tantôt pareils à un rideau opaque qui soudain se lève sur une scène resplendissante de coloris et de pittoresque.

IV

Il fallut trois jours pour terminer les préparatifs de mon expédition dans le Sikhim. J'en profitai pour visiter, sous les auspices de mon hôte, les principales curiosités de la ville et de ses environs. Le 15, notamment, je fis une excursion au mont Sinchul qui s'élève à 8,606 pieds de hauteur dans la direction du sud-est. Il était quatre heures du matin quand je partis à cheval, en compagnie d'un guide indigène, par un froid piquant et un beau clair de lune. Lorsque je quittai la grande route à Jella Pahar, les premières lueurs du jour me montrèrent une épaisse bande de nuages qui voilait tout l'horizon du nord ; mais cette fois encore, ils se dissipèrent au lever du soleil, et, parvenu sur

Digitized by Google

la cime, je retrouvai dans toute sa gloire mon panorama de la veille. De cette élévation je pouvais, en outre, découvrir, par dessus la crête des Singalelahs, sous la forme d'un pic couvert de neige, la plus haute sommité du globe, ce Gaurisankar ou mont Everest, qui dépasse Kinchinchinga de 823 pieds. Une autre modification qui donne ici plus de variété au tableau, mais en lui enlevant un peu de son imposante austérité, c'est la présence de Darjiling, qui constelle de taches blanches l'arête du premier plan. Vers le sud, j'ai entendu soutenir que, par les temps clairs, on peut entrevoir les plaines de l'Hindoustan, mais seulement après les pluies de l'automne.

En franchissant la selle qui réunit Sinchul au contrefort de Darjiling, j'avais aperçu, au pied de l'escarpement terminal, des colonnades qui se dressaient comme des avenues de fantômes sous les derniers rayons de la lune. A la descente j'examinai de plus près ces étranges constructions. Elles étaient formées par des pilastres isolés, complétement creux, d'une forme rectangulaire et d'une maçonnerie analogue à la nôtre. Au niveau du sol ils offraient une issue pareille à une porte, mais trop étroite pour donner passage à un homme. Une seconde ouverture avait été ménagée dans une espèce de chapiteau grossier qui couronnait leur sommet. Ils étaient alignés, sur deux et parfois trois rangées parallèles, qui semblaient former plusieurs groupes distincts. Leurs intervalles étaient jonchés de décombres où je ne pus découvrir aucune apparence d'inscription. Par leur forme, ces monuments faisaient songer à certaines tombes qu'on rencontre dans la campagne romaine; par leur disposition, ils rappelaient les *choultrys* ou halles sacrées qu'on voit dans le sud de la péninsule aux abords des grandes pagodes hindoues. Cependant je ne pus y discerner les caractères d'aucun style bien tranché. Aussi, tout en m'étonnant de n'avoir jamais entendu parler de ces ruines mystérieuses, commençais-je à me demander si je ne m'étais pas trouvé là devant les restes de quelque construction antérieure à l'établissement du bouddhisme dans le Sikhim, quand, rentré

Digitized by Google

à Darjiling, j'appris que j'avais découvert... les cheminées des casernes établies en 1860 sur les flancs de Sinchul et abandonnées trois ans plus tard en faveur d'un emplacement moins exposé aux intempéries de l'air!

Je consacrai une partie de mes deux dernières journées à la visite des établissements publics : la prison, les écoles, etc. M. Edgar me fit assister à une distribution de prix dans l'*Anglo vernacular school* du district, école moyenne où des maîtres indigènes donnent l'enseignement à la fois en anglais et en dialecte local. Les Anglais n'ont pas adopté jusqu'ici le système des théoriciens, qui voudraient angliciser l'Inde, comme les Romains ont latinisé la Gaule, en imposant aux populations conquises la langue du vainqueur. C'est seulement dans l'enseignement supérieur qu'on emploie exclusivement l'anglais; dans l'enseignement primaire, au contraire, on recourt uniquement aux dialectes locaux, et j'ai plus d'une fois entendu des fonctionnaires anglo-indiens appuyer de leur expérience personnelle cet argument souvent avancé chez nous, à propos de nos populations flamandes, qu'entre deux enfants instruits, le premier, par l'intermédiaire de l'anglais, le second, au moyen de sa langue maternelle, ce dernier devenait, d'ordinaire, non seulement le plus intelligent et le plus instruit, mais encore le plus apte à saisir l'esprit même des idées et des méthodes européennes. Aussi est-ce seulement dans l'enseignement moyen, après avoir développé les facultés de l'élève à l'aide de sa langue maternelle qu'on commence à lui enseigner l'usage de l'anglais. Je fus vivement frappé par la mine éveillée et la tenue soignée de ces enfants; il est vrai que les petits Hindous se distinguent presque toujours par des traits fins et expressifs; malheureusement, il s'en faut qu'ils gardent ces avantages physiques jusqu'à l'âge mûr. J'eus aussi l'occasion de visiter la *Bouthia boarding school*, école spéciale fondée pour les jeunes gens du Népaul et du Sikhim. Les élèves étaient en congé, par suite de je ne sais quelle fête religieuse; mais je n'en parcourus pas moins l'établissement tout entier, depuis les dortoirs jusqu'à la chapelle bouddhiste, sous la conduite

Digitized by Google

d'un lama sikhimois qui, récemment arrivé de Pemiongchi, s'était offert pour enseigner le thibétain, à condition qu'on lui apprît l'anglais. Le gouvernement compte former ici des jeunes indigènes qui pourront un jour explorer pour son compte les parties voisines du Thibet si obstinément fermées aux Européens.

Je n'oubliai pas non plus de descendre au temple bouddhiste qui se dresse au dessus de la ville sur la route du Sikhim. J'y retrouvai la même disposition et presque les mêmes emblèmes que dans les temples de Ceylan. C'était un édifice en bois à deux étages, précédé d'une verandah qui faisait office de portique. Deux lignes de piliers divisaient le rez-de-chaussée en trois compartiments qui faisaient songer à une nef flanquée de ses deux ailes. Au fond du chœur se trouvait une armoire vitrée qui contenait une grande statue de Bouddha avec deux idoles secondaires. La chapelle était vide; mais un bruit d'instruments m'apprit qu'on disait les vêpres à l'étage supérieur. Je m'y rendis aussitôt par un escalier latéral. L'aménagement était le même qu'au rez-de-chaussée, sauf qu'ici l'image de Bouddha était réduite à des proportions minuscules. Trois lamas, accroupis au fond de la salle, célébraient l'office, le visage tourné vers l'autel. L'un entrechoquait doucement des cymbales, l'autre frappait sur un gong, le troisième bourdonnait des prières qu'il lisait dans un livre à longues feuilles volantes. Tout à coup, ce dernier ferma son psautier, et, saisissant une conque marine, en tira des sons formidables, tandis que ses collègues redoublaient de vacarme, sans s'inquiéter de ma présence.

Enfin le 16, vers midi, je pus passer en revue, dans la cour du *bungalow*, tout le personnel de ma future caravane. En tête se présentait un natif, employé de la cutcherry, que M. Edgar avait bien voulu me prêter pour la circonstance. C'était un tout jeune homme, poli et avisé, qui répondait au nom de Chram-Chring, vrai type mongol, de petite taille, aux yeux obliques et vifs. Chaussé de *knickebockers* et de bottines à l'européenne, il portait une sorte de blouse brune qui retombait sur un jupon jaune. Une barette retroussée et

Digitized by Google

une natte qui lui pendait au milieu du dos achevaient de lui donner un faux air de mandarin. Fort bien apparenté dans le Sikhim, il était spécialement chargé de m'introduire, au nom de M. Edgar, près des fonctionnaires civils ou ecclésiastiques que je rencontrerais sur ma route, et ce concours devait m'être d'autant plus précieux que mon hôte, en sa qualité de *deputy-commissionner* du district frontière, était chargé des relations politiques avec le Sikhim et qu'il connaissait de longue date les principaux personnages du pays.

Au second rang se trouvait un *babou* de Darjiling, nommé Kalé-Sing, que j'avais dû engager comme interprète. En effet, mon domestique, un Hindou de Bombay qui parlait l'anglais, le mahratte et l'hindoustani, ne m'était plus d'aucun secours dans ces montagnes, où il ne comprenait rien de la langue et où, d'ailleurs, il grelottait du matin jusqu'au soir. J'avais aussi un cuisinier — tout de blanc vêtu, du moins au départ — qu'un fonctionnaire obligeant m'avait prêté pour l'excursion, avec les ustensiles les plus indispensables pour l'exercice de sa profession. Arrivaient ensuite une dizaine de coulies, vigoureux montagnards à la peau jaune, aux cheveux aplatis, aux pommettes saillantes, armés de longs couteaux dans des gaînes de bois, et chargés, moyennant 6 annas par jour [1], de porter mon bagage, ainsi que mes provisions, dans des hottes de bambous qu'ils s'attachaient derrière les épaules. Ayant à se nourrir eux-mêmes, ils me demandèrent 8 annas au lieu de 6, ce qui est un salaire fort élevé pour ce genre de services dans l'Himalaya. Je consentis toutefois à leur promettre ce supplément, sous forme de gratification, pour autant que je n'aurais pas à me plaindre de leur conduite, et, comme on le verra plus tard, je ne devais pas me repentir de cette stipulation, qui allait me permettre de les tenir par la bourse, sans sortir de mon contrat.

Quatre chevaux de selle avec leurs grooms, deux moutons, un certain nombre de poulets et de canards complétaient le

[1] La roupie, qui vaut 2 fr. 50 c. environ, renferme 16 annas.

Digitized by Google

personnel vivant de l'expédition. Quant aux provisions qui devaient grossir mon garde-manger, il serait trop long d'en énumérer la liste, depuis trois douzaines de bouteilles de *soda water*, pour me dispenser de recourir à l'eau du pays, jusqu'à une petite balle de thé et plusieurs kilogrammes de riz, sans compter le biscuit, le sucre, le sel, le beurre, le cognac, des œufs et de nombreuses conserves. Comme l'on m'assura qu'à la fin de chaque étape, je trouverais un gîte dans un monastère ou un village, je ne m'embarrassai point d'une tente ; mais j'avais à emporter tout mon ameublement, mon lit, ma table et jusqu'à une chaise. On voit que, dans l'Himalaya, il serait difficile de se borner à la besace et à l'*alpenstock* classiques de nos touristes alpestres.

N'ayant pas de temps à perdre, je fis immédiatement partir mes coulies, sous la direction de Kalé-Sing, afin de les rattraper le lendemain soir à Namchi, après avoir moi-même franchi en un jour les deux étapes qui me séparaient de ce monastère. Encore une nuit, et j'allais donc quitter le sol anglais pour m'engager, avec une escorte de vrais sauvages, dans les montagnes et les forêts d'un État à demi barbare qui ne comptait pas un seul Européen sur tout son territoire. Mais telle est, dans ces parages, le prestige du blanc et probablement la crainte salutaire des représailles britanniques, que je ne songeai même pas à m'armer d'un revolver. Le voyageur est plus en sûreté, nuit et jour, dans les gorges de l'Himalaya qu'à certaines heures dans les rues de Londres, de Paris ou de Bruxelles.

GOBLET D'ALVIELLA.

Digitized by Google

COUP D'ŒIL SUR L'EXPOSITION INTERNATIONALE

D'HYGIÈNE ET DE SAUVETAGE

S'il est un sujet digne de fixer aujourd'hui l'attention de tout le monde, c'est bien certainement ce qui concerne l'hygiène et le sauvetage.

L'accroissement continuel de la population de notre globe et spécialement la tendance progressive vers la formation de vastes agglomérations dans lesquelles se centralisent la vie, le commerce et l'industrie, font naître la nécessité de l'étude de tout ce que comporte l'hygiène. La construction des habitations, leur bonne disposition, leur ventilation et leur chauffage, l'alimentation des villes, les moyens de leur procurer en abondance des eaux potables et propres aux usages domestiques, les systèmes à employer pour se débarrasser des détritus de toute nature, sans nuire à la salubrité publique, voilà autant de points auxquels tout le monde est intéressé. Les moyens à mettre en œuvre pour prévenir ou éteindre les incendies, pour empêcher la propagation des épidémies qui déciment périodiquement nos populations, pour remédier dans la mesure du possible aux maux causés par les guerres, sont bien aussi des questions d'un intérêt général. Le grand développement pris de nos jours par le commerce et l'industrie impose comme une nécessité sociale la recherche de moyens destinés à protéger la vie des navigateurs et des ouvriers. Enfin, aucun esprit véritablement sérieux ne peut méconnaître l'importance qui s'attache à la

Digitized by Google

question ouvrière et à celle de l'instruction des masses. Ces derniers points, bien que ne présentant peut-être pas un intérêt immédiat pour chacun d'entre nous, ne contiennent pas moins la solution probable de questions sociales qui doivent être abordées de front, si l'on ne veut voir, dans un avenir plus ou moins éloigné, se produire la lutte de l'intelligence contre l'ignorance.

L'idée première de l'exposition remonte à 1871; elle est due à la Société royale et centrale des sauveteurs de Belgique et à son digne président, M. le lieutenant-général Renard.

Les diverses expositions, universelles et autres, nous ont bien fait voir de nombreux spécimens de travaux, appareils, ouvrages, etc., concernant soit l'hygiène, soit le sauvetage; bien mieux, nous avons vu les gouvernements, les administrations publiques et même les simples particuliers mettre en pratique différents systèmes se rapportant à cette catégorie d'idées; mais, dans ces expositions, les spécialistes seuls parvenaient à reconnaître ce qui les intéressait, et les efforts entrepris par l'initiative des administrations ou des particuliers, sont demeurés des faits isolés; le fruit de ces tentatives est resté, en général, perdu pour le public.

C'est la tâche de rassembler à Bruxelles tous ces éléments dispersés dans le monde entier que s'est donnée M. le général Renard. Un appel a été adressé par lui à toutes les personnes compétentes et cet appel a été entendu. Patronnée par le roi des Belges et par le comte de Flandre, ainsi que par la ville de Bruxelles, l'idée fut accueillie par tous les gouvernements étrangers, grâce surtout aux démarches entreprises par M. le général Renard et par quelques hommes intelligents qui s'étaient immédiatement associés à son œuvre, comme MM. Montefiore-Lévi et Warocqué, dont le dévouement sans limites a pu être apprécié par tous ceux qui ont eu l'occasion de suivre les préparatifs de l'Exposition.

Nous ne pourrions ici trouver assez de place pour donner un aperçu des envois faits directement par les gouvernements étrangers, mais le tableau suivant, qui indique par nationalité le nombre d'exposants, montre, du reste, l'impor-

Digitized by Google

tance attachée dans tous les pays aux questions du ressort de l'hygiène et du sauvetage [1].

Allemagne	227	exposants.
Autriche.	71	»
Hongrie.	8	»
Belgique	382	»
Danemark	51	»
France	215	»
Grande-Bretagne . . .	180	»
Italie.	83	»
Pays-Bas	20	»
Russie	121	»
Suède	39	»
Norvége	31	»
Suisse	7	»
	1,435	exposants.

On remarquera l'abstention de certains pays, tels que les États-Unis, l'Espagne, la Turquie et autres; cette abstention a pour cause, d'une part, l'exposition simultanée de Philadelphie et, d'autre part, les événements politiques qui se passent dans différentes contrées.

L'Exposition est divisée en dix classes, subdivisées elles-mêmes en sections; nous donnons ci-dessous l'énumération de ces classes.

I. Moyens préventifs, secours et sauvetage en cas d'incendie.
II. Appareils, engins de toutes espèces servant sur l'eau et dans l'eau pour diminuer les dangers, prévenir les accidents et porter secours.
III. Appareils pour prévenir les accidents résultant de la circulation sur les routes, les tramways et les chemins de fer.
IV. Secours en temps de guerre.
V. Hygiène et salubrité publiques.
VI. Hygiène, moyens préventifs et sauvetage appliqués à l'industrie.
VII. Hygiène domestique et privée.
VIII. Médecine, chirurgie, pharmacie, dans leurs rapports avec les classes qui précèdent.
IX. Institutions ayant pour objet l'amélioration de la condition des classes ouvrières.
X. De l'hygiène et du sauvetage dans leurs applications à l'agriculture.

[1] Ces chiffres ont été relevés par nous dans le catalogue, mais quelques uns d'entre eux sont inférieurs aux nombres réels, parce que certains exposants n'ont fait parvenir leurs envois qu'après l'ouverture de l'Exposition.

Digitized by Google

Nous aurions pu suivre, dans ce travail, la division par classes adoptée à l'Exposition ; il nous a paru plus intéressant pour les lecteurs de la *Revue de Belgique* de grouper les objets d'après le sujet auquel ils se rattachent immédiatement.

I

L'incombustibilité parfaite des matériaux servant aux diverses constructions serait sans contredit le moyen le plus efficace de nous préserver des désastres causés par les incendies.

L'emploi exclusif du fer et de la pierre est irréprochable et suffirait dans tous les cas; mais le poids exagéré de ces matériaux en limite forcément l'usage.

Aussi les efforts des inventeurs ont-ils tous tendu à communiquer cette qualité si précieuse, l'*incombustibilité*, non seulement aux matériaux de construction, mais encore à toutes les substances combustibles en général.

Ces moyens extrêmement simples, car on ne se sert que de substances qui sont à la portée de tout le monde et qui sont d'une application on ne peut plus facile, n'offrent rien non plus de bien nouveau. Ils sont tous fondés sur ce principe : recouvrir les fibres ou la surface des substances d'un enduit incombustible. Le tissu ou la substance se charbonne à l'endroit où elle est en contact avec une flamme, mais s'éteint aussitôt que celle-ci disparaît.

Dans les procédés exposés et essayés, les uns étaient à base d'alumine, les autres à base de plâtre et d'autres encore à base de silicate alcalin. Tous ont parfaitement réussi, et on ne comprend pas que ces procédés ne soient pas encore généralement adoptés.

Les avertisseurs d'incendie, comme leur nom l'indique, préviennent de la présence du feu, bien avant qu'il ait pu prendre des proportions sérieuses. Ils sont tous fondés sur la dilatation des métaux, dilatation qui, en fermant un circuit

Digitized by Google

électrique, met en branle une sonnerie et appelle ainsi forcément l'attention.

M. Frécot a même combiné son thermomètre avertisseur de telle façon que, tout en annonçant l'incendie, il ferme automatiquement le compteur à gaz ou ouvre les valves à vapeur, pour éviter les explosions. Le plan de magasin à pétrole, exposé par M. G. Donny, offre une disposition heureuse et qui mérite d'être signalée. Dans l'incendie d'un bâtiment de cette nature, il peut se produire des explosions par suite du mélange des vapeurs avec l'air. Quand, par suite d'une explosion, la porte a été rejetée au dehors, celle-ci se trouve immédiatement remplacée par une autre qu'elle supportait et qui, tombant sous son poids, coupe l'accès de l'air.

Simplicité et solidité sont les conditions essentielles que doivent remplir les appareils destinés au sauvetage des personnes. Il faut qu'ils puissent s'appliquer rapidement dans les divers cas et, sous ce rapport, l'échelle de sauvetage exposée par la *Royal Society for the protection of life from fire* est l'appareil le plus complet et le plus pratique de ce genre. Elle permet d'atteindre le deuxième étage des maisons et, en relevant une seconde échelle repliée sur la première, on double aisément sa hauteur. Un sac en forte toile à voile se trouve fixé sous l'échelle principale; et l'étoffe, imbibée de silicate, pour la rendre incombustible, est encore protégée par une toile métallique en cuivre. La ville de Londres possède actuellement 136 de ces échelles qui, la nuit, se placent sur la voie publique, où elles sont à la disposition de ceux qui en ont besoin. Dans les dix dernières années, 741 personnes ont été sauvées au moyen de cet appareil.

Tous les pays ont envoyé des modèles de pompes, mais c'est surtout l'Allemagne et la Belgique qui se distinguent à cet égard. Les expériences qui ont été opérées n'ont fait que montrer une fois de plus la supériorité des pompes à vapeur sur celles à bras. Parmi ces dernières, nous signalerons celles de MM. Thiriard et C^ie^ et de M. Beduwé, qui ont donné d'excellents résultats.

Digitized by Google

Quand un incendie se déclare, ce dont on peut être prévenu par un avertisseur, il serait souvent et même presque toujours possible d'arrêter le feu, si l'on possédait un appareil puissant, capable de le maîtriser en peu de temps. C'est le but des extincteurs qui figurent à l'Exposition et qui ne sont autre chose que des appareils à dégagement d'acide carbonique. Ils sont formés, en général, de deux réservoirs, dont l'un renferme du bicarbonate de soude et de l'eau, l'autre un acide qui, pour l'appareil de MM. Lœb et Strasser, est de l'acide sulfurique, pour celui de M. Banolas, de l'acide tartrique. Pour se servir de ces appareils, on mêle l'acide au bicarbonate de soude; immédiatement l'acide carbonique se dégage et la pression augmente très rapidement dans l'appareil.

M. Oestberg, de Stockholm, a voulu démontrer l'efficacité de l'habit incombustible qu'il a exposé. L'ayant revêtu, il a pénétré dans un foyer des plus intenses, formé par trois bûchers en pleine combustion. Il y a séjourné une première fois pendant 2 1/2 minutes, et il y est rentré ensuite pendant 4 minutes. Cet habit se compose d'un double vêtement; l'intérieur en caoutchouc, l'extérieur en une espèce de molleton. Un casque, également double, couvre la tête et une plaque métallique, percée d'ouvertures, préserve la figure des atteintes du feu. Entre ce double vêtement il circule constamment de l'eau froide fournie par une pompe, et de l'air frais est envoyé sous le casque dans la double enveloppe duquel passe également un courant d'eau froide. L'eau, en suintant à travers le molleton, tient l'étoffe dans un état d'humidité continuelle qui l'empêche de se carboniser.

Après avoir défait les tuyaux d'alimentation d'eau et d'air, M. Oestberg a encore pénétré dans le foyer où il a séjourné pendant 1/2 minute. C'est certainement une expérience très curieuse, mais nous ne pouvons que difficilement admettre qu'elle devienne d'une utilité pratique bien grande.

Digitized by Google

II

Parmi les appareils et engins de toute espèce, servant sur l'eau et dans l'eau pour diminuer les dangers, prévenir les accidents et porter secours, nous avons d'abord à signaler l'éclairage des côtes, les phares, les fanaux, etc.

Cette partie de l'Exposition est très bien représentée. La plupart des gouvernements ont tenu à envoyer soit les plans des éclairages qu'ils ont établis, soit des modèles en réduction ou même en grandeur naturelle des appareils employés.

Un très beau spécimen de la partie optique d'un phare se remarque dans le compartiment anglais. Il sort des ateliers de MM. Chance frères, de Birmingham, et est destiné à être établi sur les rochers *Caskets*, près de Guernesey, dans la Manche.

Les premiers phares établis consistaient en de simples feux de houille, que l'on allumait le soir, au haut des tours élevées, construites à cet effet le long des côtes. Une lampe d'Argant, substituée au feu de houille, donna un feu d'un éclat constant et plus régulier. Les rayons lumineux étaient projetés sur mer à l'aide d'un miroir parabolique, et cet ensemble constituait le *phare catoptrique*. Malgré leurs avantages, ces phares ont souvent été cause d'erreurs funestes. Étant fixes, le navigateur les prenait pour des feux allumés sans intention le long des côtes, ou même pour des étoiles voisines de l'horizon, et les navires ainsi trompés allaient souvent se perdre. Pour éviter ces erreurs, on fit tourner le feu de façon à n'éclairer que par intervalles réguliers. Une autre difficulté consistait à reconnaître le phare que l'on avait en vue; on la surmonta en faisant varier dans un temps donné le nombre et la durée des éclats lumineux. Enfin, la réflexion de la lumière par les miroirs présentait certains inconvénients, auxquels Fresnel obvia en leur substituant de puissantes lentilles. C'est par réfraction que la lumière se projette alors, et les phares ainsi construits sont connus sous le nom de *phares dioptriques*.

Digitized by Google

Le baron von Otter, de Stockholm, a exposé un modèle réduit d'un phare qui, à l'aide de signaux lumineux ou phoniques, indique le nom de l'endroit où il est établi. Le feu de ce phare est fixe, mais il est muni de volets en verres de couleur, qui s'ouvrent et se ferment de façon à produire des éclats lumineux longs ou courts. En combinant ces deux effets, on a formé un alphabet analogue à celui employé dans le télégraphe Morse. Dans les temps brumeux, quand les rayons lumineux ne peuvent être aperçus, on les remplace par des signaux phoniques. Une petite chaudière à vapeur se trouve établie près du phare, et un mouvement d'horlogerie ouvre et ferme alternativement le sifflet d'alarme, de manière à produire des sons longs ou courts, dont la combinaison forme encore un alphabet.

Le capitaine Holm, de Copenhague, a exposé une lanterne destinée à prévenir les collisions en mer.

Les engins et appareils de sauvetage sur eau sont extrêmement nombreux et variés. On trouve une collection complète des divers canots de sauvetage employés. Les porte-amarres, servant à lancer les amarres à l'aide d'un fusil ou d'un canon spécial, se trouvent également représentés par divers spécimens. L'exposition allemande est, sous ce rapport, très complète et très remarquable, et l'exposition anglaise brille par ses divers modèles de bateaux et de canots.

Les radeaux, matelas et corsets, servant à soutenir les personnes sur l'eau sont de deux espèces : les uns, formés par des étoffes imperméables, se remplissent d'air au moment de s'en servir. Nous ne sommes pas partisan de ce système, qui n'est pas sans offrir des inconvénients. Le principal est que la moindre fissure qui s'y déclare, — et elle peut se produire par un choc, — détruit non seulement toute la valeur de l'appareil, mais le rend d'un danger réel pour celui qui s'en sert.

L'autre système n'offre pas cet inconvénient et paraît bien préférable, malgré son volume plus grand. Il se compose de plaques ou de morceaux de liége retenus ensemble à l'aide de forte toile à voile, que rien ne peut endommager. Aussi

Digitized by Google

est-ce ce modèle qui a été généralement adopté par les diverses sociétés de sauvetage et les administrations publiques.

La ville de Paris a envoyé à l'Exposition un poste de police complet, tel qu'il s'en trouve établi dans cette ville le long de la Seine. On y rencontre tous les engins nécessaires pour essayer de rappeler à la vie les asphyxiés par submersion.

La cabine de la plage d'Ostende exposée par la Société des sauveteurs de Belgique est encore un modèle très complet d'une station de secours pour noyés.

III

L'Exposition contient un certain nombre d'appareils destinés à empêcher les accidents pour les cavaliers, tels que mors et étriers de sûreté, etc.; nous avons surtout remarqué un système de ferrure à glace de M. Gérard, de Liége.

Pour les tramways, il y a comparativement pénurie d'exposants, malgré l'actualité du sujet. Les seuls objets qui nous aient frappé sont: la voiture de la Société des tramways de Berlin à un cheval, munie d'un ventilateur, d'un frein Heberlein et d'une machine à balayer qui nettoie les rails sans que l'on doive employer aucun ouvrier, et les grillages de MM. Gisler et Spies, placés autour des roues pour empêcher les accidents; ce dernier système, d'une simplicité extraordinaire, a déjà été signalé souvent dans les journaux, et il est assez étrange que nos compagnies de tramways n'essayent pas au moins de l'appliquer. Il nous paraît que la dépense nécessaire serait bien minime, et l'on peut affirmer que le résultat serait certain.

La question des freins, appliquée surtout aux chemins de fer, est d'une grande importance. Il s'agit de trouver le moyen d'arrêter simultanément et dans le temps le plus court possible, les roues de tous les waggons qui composent un train animé d'une vitesse quelconque.

Un grand nombre de systèmes de freins figurent à l'Expo-

Digitized by Google

sition; deux surtout nous ont paru remarquables : l'un est le frein Heberlein, adopté en Allemagne et représenté par des plans et des modèles; le second, d'origine anglaise, est le frein Westinghouse, basé sur l'emploi de l'air comprimé et très répandu en Angleterre. Dans le frein Westinghouse, l'air comprimé par la locomotive elle-même est emmagasiné dans le fourgon à bagages et vient agir sur des blocs qui immobilisent simultanément toutes les roues du train; ce système a été essayé sur les chemins de fer de l'État belge et y est encore actuellement employé sur certaines lignes : nous croyons savoir qu'il fonctionne dans de bonnes conditions, et il est à souhaiter qu'il soit bientôt d'un usage général.

Le chauffage des trains de voyageurs est une question qui intéresse à un haut degré la santé publique. Cette question a surtout été étudiée en Allemagne, où la plupart des compagnies de chemins de fer ont adopté des moyens de chauffage plus perfectionnés que nos primitives bouillottes à eau chaude.

L'Allemagne est aussi le pays le mieux représenté à l'Exposition à cet égard, et nous pouvons voir les plans de la plupart des systèmes qui sont employés dans ce pays. La méthode la plus usitée consiste à se servir de briquettes de charbon placées entre les compartiments dans des tubes métalliques, ou bien sous les compartiments; l'air des voitures n'est jamais souillé par les produits de la combustion du charbon, et la température obtenue est assez élevée; malheureusement, ce système échauffe lentement les voitures, et l'on a trouvé que le gaz était beaucoup plus commode.

Le chauffage au gaz a été appliqué par M. Chaumont aux chemins de fer de l'État belge avec un certain succès. Le gaz servant au chauffage arrive par les tuyaux employés pour l'éclairage des trains; il passe dans les chaufferettes placées sous les pieds des voyageurs et dans lesquelles il est brûlé par de l'air arrivant de l'extérieur, et se dégage directement en dehors des waggons. Le principal reproche que nous ayons à faire à ce système, c'est que, comme pour

Digitized by Google

l'éclairage, il suffit du moindre étranglement des tuyaux en caoutchouc qui amènent le gaz, pour causer une suppression du chauffage ; ce fait se produit assez souvent, chacun le sait, pour l'éclairage.

Nous avons plus de confiance dans les chaufferettes à air chaud de M. Chaumont ; dans ces chaufferettes, une simple bougie suffit pour donner pendant plusieurs heures une température assez élevée.

Depuis quelques années, on se préoccupe beaucoup de rechercher les moyens d'empêcher les accidents dont sont si souvent victimes les ouvriers chargés d'accrocher les waggons. Plusieurs concours ont même été institués à cet effet.

Nous sommes heureux de constater que l'esprit des inventeurs ne s'est pas trouvé en défaut en cette occurrence, et l'Exposition nous en fournit la preuve par le grand nombre d'appareils d'accrochage qu'elle renferme.

Le système de M. Becker, exposé dans le compartiment autrichien et qui a valu à son auteur un prix de 11,250 fr. de la Société des chemins de fer allemands, est extrêmement simple. L'ouvrier ne doit plus passer entre les waggons : il manœuvre simplement un long outil qui lui permet d'effectuer très aisément l'accrochage, le décrochage et le tendage ; nous craignons seulement que, dans la pratique, l'ouvrier ne trouve encore plus commode de passer entre les waggons pour accrocher directement à la main.

Il nous paraît préférable de faire en sorte que l'opération *doive* être exécutée de l'extérieur ; certainement, ceci complique le mécanisme, et les appareils de MM. Bausch et Kähni, du compartiment allemand, comme celui de M. Nyst, de Liége, le montrent bien ; mais nous pensons qu'ils répondent mieux au but que l'on a en vue. Il reste à savoir si la complication du système ne crée pas de trop grands obstacles au point de vue du prix de revient.

Les garde-trains sont exposés à des dangers continuels dans leur passage le long des marchepieds pour le contrôle des billets ; on a cherché à supprimer ces dangers de diverses façons. Un moyen très simple consisterait à supprimer le

Digitized by Google

contrôle pendant la marche des trains et à exiger du voyageur la présentation de son coupon à la sortie de la gare d'arrivée; ce moyen est employé en France et il a été essayé en Belgique; mais on a dû y renoncer dans notre pays, parce qu'il était considéré par le public comme vexatoire. Un autre système, très pratique, consiste à établir dans les waggons des couloirs centraux et à supprimer les marchepieds en faisant communiquer tous les waggons entre eux par des plates-formes jetées au dessus des crochets d'attache; ce moyen, qui nous semble très rationnel, est rejeté chez nous comme trop coûteux et aussi à cause de la lenteur que doivent mettre les voyageurs à quitter leur place aux stations fort nombreuses de nos chemins de fer.

On a donc cherché plutôt à empêcher les garde-trains de tomber des marchepieds; de là, le système Maquet, adopté par le Grand-Central belge et qui va être essayé par l'État belge. Le système Maquet se compose d'un garde-corps qui entoure tout le marchepied et qui est très heureusement disposé.

M. Systermans arrive au même but en reliant les rampes des waggons par une chaîne sur laquelle glisse un anneau auquel on fixe une courroie; le garde passe le bras ou le corps dans celle-ci et peut ainsi circuler le long du train sans courir aucun risque de tomber. Il est seulement à craindre que, dans ce sytème, le garde ne néglige souvent de s'entourer de la courroie.

Un certain nombre de modèles de barrières pour passages à niveau figurent à l'Exposition. Le meilleur système nous paraît encore celui de M. Beauvois, dans lequel les deux barrières se ferment simultanément à l'aide d'une manivelle qu'un seul homme peut manœuvrer aisément. Un autre système est celui de M. Danau, dans lequel la barrière, une fois fermée par le garde, ne peut être ouverte par la force contre sa volonté.

Il est inutile de faire ressortir la fréquence des cas dans lesquels les voyageurs doivent pouvoir communiquer soit avec le mécanicien, soit avec les gardes, dans un train

Digitized by Google

en marche. On en a souvent cherché les moyens, mais ces moyens étaient toujours purement mécaniques et exigeaient un certain déploiement de forces qui n'est pas à la portée de tous les voyageurs. Le système de M. Prudhomme, exposé par la maison Mors, de Paris, dans le compartiment français, ne présente pas cet inconvénient; il se compose de deux piles électriques placées aux deux extrémités du train et qui font mouvoir des sonneries placées près des agents; ce qui permet au voyageur de transmettre un signal au machiniste ou au garde en touchant simplement un bouton.

Le signal de M. Stewart (compartiment anglais) fait en outre dérouler un drapeau à l'extérieur du waggon d'où l'on appelle.

Un appareil très curieux est le *stathmographe*, de M. Dato, exposé par le gouvernement allemand. Cet appareil permet au conducteur d'observer, sans quitter sa place et à chaque instant, la vitesse d'un train; il indique, au moyen d'une piqûre d'aiguille dans une bande de papier, le passage du train à chaque borne kilométrique; quand les rails ne sont pas bien placés, il marque sur cette bande, par les vacillations qui en résultent, les endroits de la voie qui exigent des réparations; enfin, pour le contrôle, il donne la vitesse en minutes par dix kilomètres, ainsi que la durée du trajet d'une station à l'autre et du temps d'arrêt à chacune d'elles ou en dehors des stations, sans que pour cela aucun calcul soit nécessaire.

En présence du grand trafic que font aujourd'hui certaines lignes de chemin de fer et de l'encombrement qui se produit souvent dans les gares importantes, l'esprit se prend à frémir en songeant à la facilité avec laquelle un accident peut arriver. Aussi les signaux et appareils pour assurer le service des chemins de fer forment-ils l'une des parties les plus développées de l'Exposition. Nous pourrions écrire plus d'un volume si nous voulions montrer au lecteur en détail tous les systèmes représentés pour empêcher les rencontres des trains. Nous nous bornerons à appeler l'attention de nos lecteurs sur deux systèmes : celui de MM. Saxby et Farmer

Digitized by Google

(Angleterre) et le *block-system*, de MM. Siemens et Halske, de Berlin, et Lartigue, de Paris. Nous ne pouvons malheureusement nous engager ici dans les détails techniques nécessaires pour faire comprendre ce que ces systèmes ont de réellement ingénieux.

Le système Saxby et Farmer paraît présenter d'excellentes garanties pour la sécurité et, de plus, il permet à un seul homme de desservir un grand nombre d'excentriques ; il est employé actuellement à Bruxelles, dans la gare du Midi. Le *block-system*, dont deux types différents figurent à l'Exposition, repose sur d'autres principes et son but est plus général. Il peut servir, comme le système Saxby et Farmer, à protéger les gares et bifurcations; mais, en outre, il a pour but d'empêcher les collisions en pleine voie entre deux trains circulant sur une même voie. Le *block-system* de MM. Siemens et Halske est employé partout en Allemagne, en Hollande et dans d'autres pays encore; on l'essaye en Belgique, sur la ligne de Gand à Ostende, depuis plusieurs années; nous croyons savoir qu'il fonctionne très bien ici également et nous nous demandons pourquoi l'État recule plus longtemps devant son application générale. Le *block-system* de MM. Lartigue, Tesse et Prud'homme est adopté et employé par le Nord français; on peut le voir fonctionner sur la ligne Namur-Givet: il donne des résultats très bons, tout comme le précédent, bien qu'il en diffère par les appareils qu'il emploie.

Un appareil très intéressant, qui rentre dans cette catégorie, est le sifflet électro-automoteur pour locomotives, de M. Lartigue, fort utile dans les cas de brouillard intense, de neige abondante ou de bourrasque, ou encore lorsque les lanternes s'éteignent pendant la nuit.

Enfin, en cas d'accident sur chemin de fer, lorsque le train est éloigné d'une station importante, il y a le waggon de secours de M. Docteur, ingénieur en chef de l'État belge. Ce modèle de waggon a été adopté par l'État belge, et l'on nous assure qu'un certain nombre de waggons semblables vont être mis prochainement en service sur nos lignes de chemins de fer.

Digitized by Google

IV

La partie de l'hygiène et de la salubrité publique, l'une des plus importantes de l'Exposition, se rattache tout spécialement au but de l'entreprise. Le nombre des objets exposés dans cette catégorie est considérable.

Pour le desséchement des terrains humides, la seule exposition intéressante que nous ayons remarquée est celle du ministère des travaux publics d'Italie, qui a envoyé une nombreuse série d'ouvrages avec plans. Il y a là des matériaux d'un caractère très sérieux. Nous avons regretté de ne rien voir de la Hollande et de l'Angleterre, qui pourtant exécutent presque constamment de grands travaux du même genre. Quant à l'assainissement des rivières, la ville de Bruxelles expose les modèles et les plans des travaux de l'assainissement de la Senne, et M. Stach les plans d'un boulevard destiné à relier Vienne au village voisin de Dornbach.

Les égouts sont aussi représentés par un grand nombre de plans. L'ensemble le plus complet est sans contredit celui de la ville de Paris qui a envoyé les plans et descriptions de tous ses travaux souterrains, avec les modèles des appareils employés pour le service des égouts.

La ville de Paris emploie pour l'évacuation de ses immondices le même système que celui adopté à Bruxelles; les divers égouts particuliers viennent se réunir dans d'autres égouts plus grands, lesquels débouchent à leur tour dans de vastes canaux, qui conduisent à la Seine, en dehors de Paris, tous les détritus de la grande ville.

On a reconnu, à Paris comme à Bruxelles, que c'était un moyen un peu trop commode de se débarrasser des eaux-vannes que de les déverser simplement dans la rivière, à quelque distance en aval de la ville : l'eau se corrompait dans les environs et engendrait des miasmes qui créaient une cause très énergique d'insalubrité. La question a été mise sérieusement à l'étude et divers systèmes ont été pro-

Digitized by Google

posés pour purifier les eaux d'égouts avant de les laisser couler dans la rivière.

Deux procédés d'épuration ont seuls été essayés : le procédé chimique et l'irrigation.

L'épuration chimique employée consistait à ajouter aux eaux du sulfate d'alumine et à les laisser reposer dans de grands bassins, où les matières solides se déposaient et d'où sortait une eau bien claire. Mais cette eau est pourtant bien loin d'être pure et le procédé est très coûteux, parce que les boues obtenues et que l'on vend comme engrais, n'ont qu'une valeur assez faible. Cette méthode a été abandonnée à Paris.

L'irrigation consiste à verser les eaux impures sur un sol perméable. La couche superficielle joue d'abord le rôle de filtre, qui sépare toutes les matières en suspension, puis les eaux claires arrivent en contact avec les racines des plantes, qui absorbent à leur profit les matières fertilisantes dissoutes. A défaut de végétation, le sol lui-même retient les substances fertilisantes contenues dans les eaux-vannes; enfin, si une partie des eaux a échappé à l'épuration, celle-ci s'opère à la longue par la descente dans le sous-sol et par la transformation des matières organiques en sels minéraux.

L'eau d'égout clarifiée et épurée va retrouver les eaux des nappes souterraines ou s'écoule dans des drains, lorsque ceux-ci ont été établis dans les sols d'une perméabilité naturelle insuffisante.

La ville de Paris a fait essayer l'irrigation en grand dans la plaine de Gennevilliers. L'eau est élevée par des pompes puissantes à une hauteur de 11 mètres, puis déversée dans des rigoles tracées à la charrue ; les racines seules des plantes vont chercher l'humidité et l'engrais au voisinage des rigoles, les parties vertes ne sont jamais touchées par l'eau d'égout.

Le rapport de la commission instituée par le Ministre des travaux publics, rapport que nous avons sous les yeux et qui date de 1875, constate les résultats favorables des essais de Gennevilliers. Nous avons souvent entendu affirmer le contraire; pourtant, la lecture des documents ne laisse aucun

Digitized by Google

doute à cet égard. La même conclusion a du reste été adoptée dans une conférence tenue à Londres par la Société des Arts; les procès-verbaux de cette conférence sont exposés dans le compartiment anglais.

Le système des égouts de la ville de Bruxelles présente une grande analogie avec celui de Paris. Le curage se fait au moyen de waggons-vannes d'un modèle très simple et que l'on peut du reste voir fonctionner souvent à l'Exposition.

La ville se propose de faire un essai d'irrigation sur les plateaux de Haeren; nous saurons donc sans doute bientôt à quoi nous en tenir sur ce point d'une importance vitale pour l'agglomération bruxelloise.

Les distributions d'eau, cet autre point capital, sont dignement représentées à l'Exposition. Nous avons surtout remarqué celle de la ville de Dantzig, montrant en même temps le système d'égouts. Le Wurtemberg a envoyé aussi un ouvrage d'ensemble et des plans complets. Enfin, toutes les grandes villes d'Allemagne sont représentées d'une manière très convenable.

Presque tous les pays se sont du reste distingués ici; l'Italie, l'Autriche, la France, l'Angleterre et même le Danemark et la Suède, tous ont envoyé des plans et ouvrages relatifs aux distributions d'eau de leurs villes principales. La Belgique seule n'expose rien; est-ce à dire qu'elle reconnaisse elle-même que ses grandes villes ne sont pas alimentées d'une manière qui permette de comparer leurs distributions à celles de l'étranger? C'est possible. En tout cas, voilà bien le moment pour les personnes compétentes d'étudier ce qui se fait au dehors, afin de pouvoir nous fournir l'eau potable.

Plusieurs pays nous donnent aussi des plans complets d'établissements de bains.

En Autriche, nous remarquons surtout le bain romain de M. de Heinrich, qui ne laisse rien à désirer comme confort; le patient (il paraît que cette expression convient réellement ici) est introduit successivement dans une série de salles, où on lui fait subir une foule d'opérations plus ou moins

Digitized by Google

agréables ; mais, si l'épreuve est dure à supporter, le résultat est merveilleux ; on entre à l'établissement exténué de fatigue et l'on en sort entièrement réconforté.

Le plan des bains Voronine, à Saint-Pétersbourg, exposé par le comte Sunoz, nous a également intéressé.

En fait d'écoles, grande abondance. La Russie occupe, sans contredit, une des premières places ; l'exposition du Musée pédagogique de Saint-Pétersbourg est l'une des *great attractions* des galeries : on y trouve d'abord une maison en bois contenant une classe modèle pour 42 élèves, avec tous les objets nécessaires à l'enseignement ; cette maison, qui fait face au restaurant de l'Exposition, est réellement un bijou. A côté de ceci, nous voyons dans la galerie russe tous les objets destinés à l'enseignement et leur inspection prouve la solidité de l'instruction qui se donne en Russie.

La ville de Paris a envoyé toute une série de travaux exécutés par les élèves de ses écoles ; c'est un ensemble bien réussi et qui montre un degré de progrès très marqué dans l'enseignement.

Signalons encore l'exposition collective de la Société des écoles de Londres ; les travaux des écoliers de Wurtemberg, les écoles du gouvernement belge, de M. Bélot, et enfin la brillante série de M. Van Havermaet, dans laquelle aucune partie de l'enseignement par les yeux n'est négligée.

Cette partie de l'Exposition montre l'importance que l'on attache aujourd'hui, à juste titre, à l'enseignement primaire ; rien n'est négligé, tant au point de vue de la salubrité et de l'hygiène qu'au point de vue de la solidité de l'instruction. Constatons en terminant, avec un vif sentiment de plaisir, les progrès que fait l'introduction de la gymnastique dans les écoles.

On peut voir au parc un assez grand nombre de plans et quelques modèles de casernes et de prisons. Nous avons remarqué surtout la prison modèle du ministère de l'intérieur de Berlin. Une mention toute spéciale est due aux crèches de Bruxelles, dont la coquette installation repose la vue des instruments de chirurgie, ambulances et autres engins de guerre qui remplissent certains compartiments.

Digitized by Google

Les crèches, dont la création ne remonte pas à une époque bien éloignée, font des progrès partout; mais nous sommes heureux de pouvoir dire que la Belgique brille ici au premier rang, et il est curieux de voir les résultats que peut obtenir l'initiative privée lorsqu'elle est conduite par des personnes intelligentes et dévouées.

Plusieurs exposants nous montrent des plans de cimetières; mais la partie la plus intéressante de cette catégorie d'objets est, sans contredit, celle qui concerne la crémation ou incinération des cadavres.

La question est à l'ordre du jour dans tous les pays; aussi voyons-nous, notamment en Italie, une série de fourneaux pour la crémation.

Le système le plus complet est celui de M. Clericetti, adopté au cimetière de Milan; il est représenté par des plans et par des brochures explicatives. Cet appareil marche au gaz, de même que celui de M. Siemens, de Berlin; mais ce dernier est plus perfectionné au point de vue de l'économie du combustible.

Nous avons aussi remarqué les dépôts et chambres mortuaires employés en Bavière, en vue d'éviter les inhumations précipitées.

V

L'hygiène domestique et privée est peut-être la classe la mieux représentée, et l'exposition la plus remarquable de toutes est, sans contredit, celle de la Société civile des charbonnages du Hasard, à Micheroux, dont M. J. d'Andrimont est l'administrateur-gérant.

Cette société a construit pour ses ouvriers un hôtel, où le prix de la pension est de 1 fr. 50 c. par jour, pour les adultes, et de 1 fr. 20 c. pour les enfants de 12 à 15 ans. Ce prix leur donne droit non seulement à un logement fort commode et à 4 repas très substantiels, mais encore au lavage du linge, dont ils changent chaque jour. Ils reçoivent, de plus, une briquette de savon de 100 grammes par semaine. Le moral

Digitized by Google

pas plus que le physique ne se trouve négligé dans cet hôtel, où l'ouvrier trouve à sa disposition des livres et des journaux quotidiens.

Le règlement auquel l'ouvrier a à se soumettre est remarquable par sa brièveté et sa simplicité; il ne renferme qu'un seul article, ainsi conçu :

« L'ouvrier n'est logé à l'hôtel Louise qu'à la condition « de travailler régulièrement pour la Société du Hasard et « de se conduire honnêtement à l'égard de ses camarades et « du personnel attaché à l'établissement. »

La Société anversoise pour la construction et l'amélioration des maisons ouvrières a également exposé des modèles de maisons, qui semblent réunir les meilleures conditions d'hygiène et de confortable.

Les plans de la Société anonyme des habitations ouvrières de l'agglomération bruxelloise, plans que l'on peut voir exécutés dans un des faubourgs les plus populeux de la ville, sont aussi parfaitement compris.

La plupart des grandes industries, et nous sommes loin de les avoir citées toutes, se sont mises à la tête du mouvement pour fournir à l'ouvrier un logement salubre et commode, et pour l'arracher à l'habitation malsaine dans laquelle il n'a que trop longtemps végété.

La gymnastique a pris dans ces derniers temps, et à juste titre, une très grande importance dans l'éducation. Son utilité au point de vue du développement physique est incontestable, et la médecine en a tiré un parti très avantageux pour développer certains organes et pour redresser certaines défectuosités.

Le modèle de gymnase, exposé par le ministère de l'instruction publique en Prusse, est très complet. Les exercices peuvent s'y graduer suivant l'âge et les forces de l'élève.

Un second modèle, tout aussi remarquable, quoique moins vaste, est celui exposé par M. Vanneck Pregaldino. Il a été construit d'après le système du capitaine Docx et tel qu'il a été adopté par le gouvernement belge. Nous appelons vivement l'attention de tous les instituteurs sur ce modèle, dont l'exécution ne laisse rien à désirer.

Digitized by Google

Les divers gymnases exposés par M. Paz, destinés à un autre but, servent surtout à la gymnastique médicale. Ce sont, en quelque sorte, des appareils de luxe que leur petit volume permet d'établir dans une chambre.

VI

La classe consacrée à l'hygiène, aux moyens préventifs et au sauvetage appliqués à l'industrie, présente naturellement un intérêt considérable pour les industriels et les ingénieurs; les objets qui y sont compris sont nombreux et, comme leur description serait émaillée de détails techniques fastidieux pour le lecteur, nous nous bornerons à signaler les principales inventions, en indiquant sommairement leur but et les principes sur lesquels elles reposent.

La plupart des systèmes dont nous avons à parler ici ont en vue de sauvegarder la santé et la vie de l'ouvrier; quelques uns cependant présentent un intérêt encore plus général. Sous quelque côté qu'on envisage la question, on reconnaîtra les progrès qui ont été réalisés dans cette voie.

La préservation des ouvriers contre les dangers auxquels ils sont exposés est un devoir d'humanité, et en même temps elle exerce une influence très grande sur les conditions financières des établissements; en effet, la plupart des accidents qui entraînent la mort d'un certain nombre d'ouvriers sont accompagnés de dommages importants pour les industriels.

L'aménagement des ateliers, leur bonne disposition ont souvent la plus grande influence sur la santé de l'ouvrier. Dans beaucoup d'industries, les ateliers sont remplis de vapeurs délétères; dans d'autres, la chaleur est réellement insupportable ou bien l'ouvrier est exposé à des températures d'un froid excessif pendant toute la journée; dans d'autres cas enfin, il y a pour les travailleurs des dangers permanents, dont on pourrait les préserver. La bonne ventilation, le chauffage, l'éclairage et la disposition des ateliers sont donc des considérations de premier ordre.

Digitized by Google

Les chemins de fer allemands exposent quelques plans d'ateliers avec systèmes de chauffage; il en est de même des ateliers Cockeril et du Grand-Central belge. Dans le compartiment anglais se trouve une exposition très importante de M. Gibbs, concernant les fabriques de produits chimiques. En Italie, M. Romanin Jacur montre le modèle avec description d'un système pour dissiper les vapeurs. Enfin, la fabrique de cartouches du ministère de la guerre de Russie expose des dessins représentant la ventilation de l'atelier de vernissage pour la fabrication des douilles métalliques et une machine à charger les cartouches avec tuyau isolateur empêchant les explosions de se propager dans les ateliers.

L'augmentation considérable du nombre des chaudières à vapeur en usage a fait sentir la nécessité de les munir d'appareils de sûreté. On a également réussi à trouver des modèles de chaudières inexplosibles : elles sont formées de tubes d'un diamètre assez faible, dans lesquels circule l'eau à vaporiser et qui sont placés dans un foyer; l'accident le plus fréquent dans ces chaudières, c'est que l'un des tubes crève et qu'alors la chaudière se vide par la fissure; cet accident est moins dangereux ici que dans les chaudières ordinaires, parce qu'il est rarement suivi d'une projection de la chaudière : cependant, il est à remarquer que ces appareils exigent beaucoup plus de soins que les autres et que, si les accidents y sont moins graves que dans les chaudières ordinaires, ils semblent, en revanche, avoir beaucoup plus de motifs de se répéter fréquemment.

Nous croyons toutefois que le principe des nouveaux générateurs est bon et qu'il appartient au temps seul de nous donner un type présentant des conditions de sécurité suffisante.

Signalons ici deux expositions très intéressantes : celle de l'Association pour l'usage des chaudières à vapeur de Magdebourg et celle de l'Association pour la surveillance des chaudières à vapeur, établie à Bruxelles, sous la direction de M. Vinçotte. Ces deux expositions nous font voir une nombreuse collection de défauts de chaudières et d'incrustations,

Digitized by Google

collection pleine d'intérêt pour les industriels. M. Vinçotte a joint à son exposition une brochure relative aux chaudières et dans laquelle se trouvent décrits les défauts et les incrustations exposés.

Les appareils de sûreté destinés aux chaudières à vapeur, tels que manomètres, indicateurs de niveau, flotteurs, soupapes, etc., sont très nombreux. Un appareil qui devrait être employé partout est le filtre de M. Letellier, déstiné à séparer, à l'aide de réactifs chimiques, les matières incrustantes contenues dans les eaux.

Nous ne pouvons passer sous silence les appareils exposés par M. Engel Dollfus, de Paris, pour protéger la vie des ouvriers qui travaillent près des machines. Ces appareils ne forment qu'une partie de ceux qui sont employés à Mulhouse, dans les ateliers ; mais ils permettent déjà de juger des soins que donne la Société de Mulhouse à tout ce qui concerne la sécurité des ouvriers.

Chacun sait combien d'ouvriers périssent ou sont mutilés, parce qu'ils sont entraînés par les courroies qui transmettent le mouvement dans les machines ou bien pris dans les engrenages. Les accidents les plus fréquents sont ceux qui arrivent lorsque l'ouvrier passe la courroie sur une poulie, opération qui se faisait naguère à la main ; à Mulhouse, on emploie aujourd'hui à cet effet différents systèmes très ingénieux au moyen desquels l'ouvrier est tout à fait à l'abri.

D'autres appareils servent à recouvrir les engrenages, les scies circulaires, etc., enfin, tous les organes dangereux dans les machines.

Deux nouveautés sont les moteurs à eau pour machines à coudre, exposés dans le compartiment belge par MM. Bède, Petit et Turner, et la machine à écrire, qui a pour but de remplacer l'écriture à la main par une impression faite au moyen de caractères analogues à ceux usités dans l'imprimerie. Cette dernière machine peut rendre de grands services à toutes les personnes qui ont à copier plusieurs fois le même écrit.

L'aérage des travaux de mines et surtout celui des houil-

Digitized by Google

lères est une question dont l'importance augmente de jour en jour, à mesure que, par suite de l'approfondissement des travaux, on rencontre en plus grande quantité ce gaz redoutable appelé grisou. Comme le grisou est tout à fait impropre à la respiration, et qu'il constitue un mélange explosif très dangereux lorsqu'il est mélangé en certaines proportions à l'air; comme, de plus, les nombreux ouvriers et les lampes qui brûlent dans les houillères développent des gaz qui vicient l'air et le rendent également impropre à la respiration, il est nécessaire d'employer des moyens qui fassent pénétrer dans les mines de l'air frais, en expulsant l'air vicié. Parmi ces moyens, le plus employé consiste à aspirer l'air vicié au moyen de machines appelées ventilateurs; en même temps que l'on soutire l'air vicié, celui-ci est remplacé par de l'air frais qui entre dans la mine par un autre puits. Tous ces systèmes sont parfaitement décrits dans un remarquable traité sur la *Ventilation des mines de houille,* publié par M. Devillez et exposé dans le compartiment belge.

La Belgique est l'un des pays où l'emploi des ventilateurs est le plus développé; aussi est-ce chez nous que se sont produites les principales inventions relatives à ces appareils. Nous voyons à l'Exposition le ventilateur bien connu de M. Guibal et ceux de MM. Harzé et Lambert; mais nous remarquons surtout un nouvel appareil, exposé par la Société de la Meuse, à Liége.

Un autre moyen curieux et utilisé depuis quelque temps pour produire l'aérage des mines, c'est l'aspiration de l'air au moyen d'un jet de vapeur. Les appareils employés à cet effet par M. Körting, de Hanovre, sont exposés dans le grand bosquet, de même que le ventilateur de la Société de la Meuse, et l'on peut les y voir fonctionner et se rendre un compte parfait de leur efficacité. On conçoit que la vapeur peut être remplacée par de l'eau, de l'air comprimé, etc., et qu'au lieu d'aspirer de l'air, on peut également aspirer de l'eau ou d'autres liquides et même des solides; on voit donc le vaste champ d'application de cet appareil. Pour être juste, disons que l'appareil Körting n'est qu'une modification de

Digitized by Google

l'injecteur Giffard, employé depuis longtemps pour alimenter d'eau les chaudières de locomotives.

Les lampes de sûreté sont en grand nombre à l'Exposition, surtout dans les compartiments anglais et belges. Nous ne nous arrêterons pas à parler ici de tous les systèmes représentés, d'autant plus qu'à notre avis le meilleur est encore la lampe Mueseler, connue en Belgique depuis longtemps et dont l'emploi vient d'être rendu obligatoire par le gouvernement.

Notons seulement, comme collection, les lampes de la *Proctor Lamp and Lighting Company*, qui comprennent presque tous les types en usage en Angleterre. On sait que le principe des lampes de sûreté consiste à entourer la flamme d'une toile métallique qui refroidit les produits de la combustion et empêche qu'ils ne puissent mettre le feu aux mélanges détonnants dans lesquels l'ouvrier circule.

Les câbles métalliques, très nombreux aussi, n'offrent rien de nouveau, à part les câbles en bronze phosphoreux, exposés par M. Manne, de Liége.

Le bronze phosphoreux est formé de bronze auquel a été ajoutée une certaine quantité de phosphore; cette addition communique au bronze des qualités remarquables qui le rendent propre à un grand nombre d'usages. Ces câbles ne se rouillent pas comme ceux en acier; par suite, ils ont une plus longue durée; de plus, leur résistance est assez grande pour leur permettre de supporter en toute sécurité les charges ordinaires des câbles de mines. M. Manne a exposé également des outils en bronze phosphoreux employés dans les poudreries; on sait que ces établissements écartent l'usage des outils en fer, qui donnent des étincelles : des essais nombreux ont démontré que ceci n'arrive jamais avec le bronze phosphoreux.

La descente des ouvriers dans les mines se faisait autrefois au moyen d'échelles; mais depuis que les houillères ont atteint des profondeurs considérables (jusqu'à 900 mètres), on a renoncé, en général, à ce mode de descente et on se sert de la machine d'extraction. Les échelles ne sont conservées

Digitized by Google

que comme sécurité, pour les cas d'accidents à la machine d'extraction.

La descente d'un grand nombre d'ouvriers à la machine d'extraction exige beaucoup de temps, lequel est perdu, puisque, pendant ce temps, on ne peut retirer le charbon de la mine.

Un autre système, qui ne présente pas cet inconvénient, consiste à faire descendre les ouvriers au moyen de machines spéciales connues sous le nom d'échelles mobiles ou *Fahrkunst*. Les premières Fahrkunst ont été installées, si nos souvenirs sont exacts, vers 1840, au Hartz; dès 1845, M. Warocqué père appliquait aux charbonnages de Mariemont un appareil du même genre, mais différent par les détails les plus importants et auquel on a donné le nom de *Warocquère*. C'est cet appareil, considérablement amélioré, que nous voyons figurer aujourd'hui à l'Exposition. Au point de vue de la sécurité, on peut dire que la Warocquère est parfaite, puisque, depuis trente ans qu'elle sert à transporter journellement 4,000 à 5,000 ouvriers, elle n'a jamais donné lieu à un seul accident grave.

La Warocquère consiste en deux tiges munies de paliers placés de distance en distance et qui arrivent en regard l'un de l'autre lorsque la machine est en repos; ces deux tiges sont animées d'un mouvement alternatif de bas en haut et de haut en bas et reliées entre elles de telle façon que l'une monte lorsque l'autre descend. L'ouvrier, qui veut par exemple descendre dans la mine, se place sur le palier supérieur de la première tige; cette première tige descend, puis s'arrête un instant, de manière que son palier supérieur se trouve vis à vis du premier palier de la seconde tige, laquelle a monté : l'ouvrier passe alors d'une tige à l'autre et continue ainsi de suite jusqu'au fond.

Le nouveau système exposé aujourd'hui exige beaucoup moins de vapeur et permet d'augmenter considérablement la vitesse. La consommation de charbon nécessaire pour la machine est ramenée de 3,900 à 1,000 kilogrammes par journée de 16 heures et la vitesse est doublée, de sorte qu'il

Digitized by Google

ne faut plus que 10 minutes pour descendre à 500 mètres ou remonter de la même profondeur. Enfin, la nouvelle Warocquère présente un temps d'arrêt beaucoup plus long à la fin de chaque course et son mouvement est tout à fait régulier, deux avantages qui sont appréciés beaucoup par les ouvriers. Tous ces avantages ont été obtenus en appliquant à l'ancienne Warocquère les perfectionnements introduits, dans ces derniers temps, dans la mécanique.

Une autre machine bien utile est le *cabestan mobile à vapeur* de la Société anonyme de Marcinelle et Couillet. Cette machine permet de porter immédiatement secours aux ouvriers dans le cas d'une rupture de câble, bris de guides ou de machine d'extraction. C'est, en réalité, une machine portative d'extraction, qui peut soulever une charge de 1,500 kilogrammes à une profondeur de 600 mètres. La construction de ce cabestan en fait une véritable merveille industrielle. Le câble de ce cabestan sert à transmettre des signaux électriques.

Un système de communication du même genre, appliqué dans les cas ordinaires, est exposé dans le compartiment français par la mine de Douchy.

Parmi les systèmes de parachutes exposés figurent des types bien connus, tels que les parachutes Libotte et Fontaine. M. Fontaine a ajouté au parachute un petit accessoire qui a bien son importance; c'est un tendeur compensateur qui a pour but de maintenir le câble constamment tendu lorsque la cage subit un léger arrêt, par suite d'un faible obstacle. Précédemment, dès que la cage rencontrait le moindre obstacle, le parachute fonctionnait et détériorait nécessairement plus ou moins les guides; le tendeur a pour but d'empêcher ce fonctionnement lorsque le câble n'est pas brisé. Le parachute Cousin, du compartiment français, est un appareil qui vient saisir un câble de secours quand le câble principal est rompu.

Le ministère des travaux publics de Prusse, dont l'exposition comprend tout ce qui a rapport à l'industrie, nous montre plusieurs modèles de parachutes, basés sur les mêmes principes que le précédent.

Digitized by Google

Une machine exposée par M. Bitouzet (Belgique) permet de découper la pierre et le marbre sans employer ni poudre, ni dynamite ; elle pratique dans la roche des rainures assez profondes, dans lesquelles on introduit ensuite des leviers pour détacher les blocs. La perforatrice de MM. Dubois et François remplit à peu près la même destination ; elle fait également les trous sans que l'on doive employer ni poudre, ni matières inflammables. Citons encore les machines pour l'inflammation des mines par l'électricité ; ces machines permettent de mettre le feu à une mine située à une distance quelconque ; elles donnent une sécurité complète parce que l'on peut se placer aussi loin que l'on veut de la mine, pour ne pas avoir à craindre les projections de pierres résultant de l'explosion ; de plus, si, par une cause quelconque, une mine venait à rater, on peut s'approcher sans danger, parce que la charge ne peut s'enflammer que lorsque la machine marche.

Il est bien souvent nécessaire de pouvoir entrer dans un endroit dont l'air vicié soit par le grisou, soit par l'acide carbonique, ou encore par les gaz des fosses d'aisances, serait dangereux à respirer ou provoquerait des explosions. Combien d'accidents ne voyons-nous pas enregistrer tous les jours dans les journaux et qui n'ont pas d'autre cause !

Les appareils de M. Denayrouze et de M. Fayol, exposés dans le compartiment français, suppriment tout danger. L'ouvrier qui pénètre dans un gaz irrespirable porte avec lui un réservoir d'air pur qui alimente également sa lampe, et le gaz dangereux est entièrement isolé de ses organes respiratoires.

VII

Nous arrivons enfin aux institutions ayant pour objet l'amélioration de la condition des classes ouvrières. Nous touchons ici à l'un des points les plus importants parmi ceux auxquels se rattache l'Exposition d'hygiène et de sauvetage, mais les nombreux documents écrits qui figurent dans cette

Digitized by Google

classe réclament un travail à part. Constatons que l'importance du sujet frappe tous les esprits et que le nombre des exposants s'élève au chiffre assez considérable de 126.

Partout on voit surgir des écoles, des sociétés d'assurances, de secours mutuels, des caisses de pensions, des bibliothèques populaires, des cuisines économiques, etc., et la plupart de ces institutions réussissent. Nous croyons que cette voie est la bonne pour arriver à la solution de la question ouvrière : instruisons l'ouvrier et tâchons de rendre sa condition matérielle et morale la meilleure possible et les rapports entre les différentes classes de la société deviendront ce qu'ils doivent être.

Nous laissons à d'autres personnes plus autorisées que nous le soin d'examiner en détail la partie si importante de l'Exposition qui a trait à toutes ces questions; nous sommes certains que parmi les économistes si distingués auxquels la *Revue de Belgique* ouvre souvent ses colonnes, il s'en trouvera bien un qui s'occupera spécialement, à ce point de vue, de l'Exposition d'hygiène et de sauvetage.

Notre but a été seulement d'attirer l'attention sur les points principaux de l'Exposition, afin de faire sentir son importance générale.

P. DAVREUX ET L. ROMMELAERE.

Digitized by Google

EN HOLLANDE

LA MAISON OUWEWAETER & HUYSMAN[1]

(DU JACHTHAVEN AU ROKIN)

VII

Il faut vivre près de la mer, et en quelque sorte sous l'influence immédiate des vents qui y règnent, pour savoir avec quelle rapidité le ciel change d'humeur et d'aspect. Le temps, splendide le dimanche, était maussade, gris et brumeux le lundi matin. L'eau de l'Y était verdâtre. Il y avait de l'âpreté dans la bise, et les mariniers prédisaient un temps détestable. Une pluie froide se mit à tomber.

Quand Albrecht se leva vers six heures, il vit bien qu'il n'y aurait pas moyen d'aller faire sa promenade par de là la porte de Muide; qu'il n'apprendrait rien. Cela le rendit de nouveau rude et taquin. Il brutalisa sans raison les commis dès qu'ils furent au bureau. Il chercha à reprendre la discussion relative à son projet de contrat : Krelis lui demanda s'il était résolu à ne point insister pour épouser la fille de Schlessinger.

— Non, mille fois non, répondit-il, presque avec grossièreté, et il s'en alla sans rien ajouter, ce qui voulait dire : Quant à cela, mon siége est fait et vous passerez par où je voudrai que vous passiez.

Des lettres étaient venues de Rotterdam. Un arrivage important y réclamait la présence de l'un des patrons.

[1] *Voir* les livraisons de juillet et août 1876.

Digitized by Google

Huysman s'apprêtait à partir. — Restez, lui dit Albrecht, j'y vais. Il fut absent deux jours, deux jours de pluie, de vent, d'ennui, de tristesse.

Enfin, le soleil reparut et avec lui Albrecht, le troisième jour, dans la matinée.

Roosje, ma chère enfant, c'est à toi surtout que le ciel a paru le plus sombre pendant ces quarante-huit heures, bien qu'il y eût encore à l'horizon une lueur d'espérance qui, par moments, illuminait tout. Le ciel est redevenu radieux : Albrecht a reparu. Tu as connu son retour la première, maligne petite fille. Ah ! de la façon la plus innocente, Sancke n'observait-il pas tout derrière son comptoir? Là, calme-toi... Il faut éviter de trop compter sur le maintien du beau temps en Hollande et sur la persistance de la douceur chez Huysman fils.

Elle s'était hâtée plus que de coutume de courir au n° 112, auprès de Bertha, qu'elle considérait comme sa mère... sans arrière-pensée, bien entendu, par affection réelle.

Albrecht était là, debout, la bouche pincée, la figure irritée. Elle le salua par son nom, comme on fait à un ami ; il ne répondit pas. Elle alla s'asseoir, tout étourdie de cet accueil glacial; il ne s'en inquiéta pas. Ma foi, il semblait plus attentif à Krijntje qu'à elle... Il se donna la peine de tendre la main à Peter Koort, contre son habitude, et d'incliner la tête vers Gerrit pour répondre à son bonsoir, ce qu'il ne faisait pas toujours.

— Cher notaire, dit-il enfin d'une façon retentissante et caustique, avez-vous jamais remarqué que je fisse la cour à quelqu'un?... M'avez-vous jamais supposé capable de dire à une jeune fille que je l'aimais et de le dire avec l'intention de l'épouser un jour?... Vous ne me croyez pas assez sot pour cela, je l'espère. J'ai mieux à faire qu'à conter fleurette, et, quand je songerai à me marier, ce sera que j'aurai trouvé une femme qui m'apportera assez de fortune pour m'épargner la peine de la voir mourir de faim. Je suis trop positif, trop sensé, pour compromettre mon avenir et le sien... Je ne puis vivre que dans l'opulence, c'est à dire dans l'indépendance,

Digitized by Google

dans la considération publique, dans le luxe. C'est ma pensée, c'est ma volonté, mon devoir... Répondez, me croyez-vous capable de me détourner de cette ligne de conduite?

Le notaire, un moment ahuri, ne savait que dire et regardait son interlocuteur.

— Me croyez-vous un imbécile, enfin? insista-t-il avec un ricanement plus prononcé.

— Non, certes, dit le notaire, mais à quel propos me demandez-vous cela?

— Et vous, Mijnheer Gerrit? continua Albrecht, sans changer de place et d'attitude, fièrement et semblant ne pas avoir compris la question du notaire.

— Oui, oui, s'empressa de faire Gerrit, de la tête et de la voix, acquiesçant ainsi à tout ce que voulait Albrecht.

— Et vous, mon oncle? demanda le jeune homme à Krelis. Et Krelis, par un simple geste, fit comprendre qu'il ne prenait assurément pas son neveu pour un niais.

« Et vous, ma mère? continua-t-il, impitoyable dans cet interrogatoire où tout le monde devait être appelé... Eh bien! une petite fille, née pauvre, sans esprit, sans beauté, s'est imaginée que j'aspirais au bonheur de posséder sa main, et elle s'en vante... On a eu la bonté de l'accueillir dans une maison honnête; elle a cru que ses grâces auraient touché l'héritier d'une fortune respectable; qu'elle allait ainsi emporter un beau jour et l'héritier et la fortune; mais on l'a mise à la porte comme une petite impudente qu'elle est...

« Dites-lui donc ma mère qu'elle s'est étrangement méprise; elle est assise là à deux pas de vous; engagez-la à prendre son chapeau, à retourner auprès de son père et, pour couper court à toute équivoque, qu'elle ne remette jamais les pieds ici. »

Roosje était affreusement pâle. Elle n'avait point compris d'abord; tant de sévérité, tant de colère, tant d'amertume, tant de mépris lui étaient-ils bien destinés? Mais quand Albrecht la désigna à sa mère et la désigna du doigt, avec un air de dégoût, alors elle éprouva quelque chose d'affreux. Elle poussa un cri déchirant et tomba la face contre terre.

Digitized by Google

On s'empressa autour de la pauvre enfant. Krelis et Albrecht seuls restèrent à distance.

— Vous êtes un lâche, dit simplement l'oncle au neveu. Mais le neveu haussa les épaules et sourit.

— Krijntje, commanda-t-il à la servante, qui venait d'entrer dans la chambre, attirée par le bruit, reconduisez Juffrouw Rosa chez elle... Puis, il quitta la maison à pas lents.

Roosje se ranima un intant, mais pour s'évanouir de nouveau. Elle se débattait entre les bras de ceux qui l'entouraient; elle voulait partir, et ses forces et son mal l'en empêchaient.

Quel coup éprouva le pauvre Sancke lorsqu'on lui ramena son enfant, une heure après, bien qu'elle s'efforçât d'être souriante! Vite, elle fut conduite à sa chambre. Elle eut le courage de donner le change. Ce ne serait rien; elle s'était sentie indisposée; c'était le temps un peu orageux, mais tout allait se remettre bientôt. Elle dit tout cela en mots entrecoupés, d'une manière d'autant plus navrante qu'elle s'attachait à cacher la vérité et que les sanglots lui brisaient la poitrine.

Les choses s'aggravèrent. Malgré toute son énergie, Roosje ne put résister : la fièvre vint. Sancke resta debout au chevet de sa fille jusqu'au lendemain, l'écoutant délirer, témoin de sa douleur.

Et pendant un mois, tout resta ainsi. Le petit apothicaire ne vivait plus que d'angoisses. Il n'apparaissait dans son officine que quand il le fallait absolument, pour préparer avec hâte les médicaments commandés, et, la main sur la conscience, il n'aurait pu répondre que, pendant ce long espace de temps, il avait toujours fait des mélanges irréprochables.

N'a-t-on pas compris ce qui s'était passé? Le secret de Roosje, ce secret si traîtreusement arraché, avait été répandu : des âmes charitables l'avaient charitablement colporté et chacun y avait ajouté sa fleur ou son pavé.

Albrecht était allé chez Nathaniel Schlessinger le matin même du jour où avait eu lieu la scène cruelle que nous

Digitized by Google

venons d'indiquer. C'est là qu'il apprit tout, de la façon la plus naturelle. Nathaniel s'étonna à bon droit de ses instances. N'était-il pas fiancé? Les dispositions d'un mariage n'étaient-elles pas prises? On racontait les faits dans leurs moindres détails; c'était de la future même qu'on prétendait les tenir...

La colère d'Albrecht s'explique. Mais il n'eut pas de peine à dissiper les doutes, et il le fit avec autorité et hauteur. De ce jour, il fut plus pressant, plus assidu auprès de Bertha. Il lui semblait devoir démentir ostensiblement les bruits qui avaient couru. Partout où allait la fille du banquier, il y allait. Il la poursuivait sans relâche et protestait chaque jour de son amour. En Hollande, les jeunes filles ont presque les immunités des jeunes filles américaines. Elles sortent, vont, viennent d'une ville à une autre, entreprennent de longs voyages, sans qu'un parent les accompagne et sans que personne songe à y voir aucun mal. Albrecht put ainsi se montrer constamment auprès d'elle. Mais, malgré tout, il le sentait bien, le chemin qu'il faisait dans le cœur de Bertha n'était pas rapide.

Un jour que la froideur de celle-ci l'avait exaspéré, il éclata. Il dit que probablement il serait mieux reçu si, pour lui parler, il traversait quelque fleuve rapide et venait se jeter à ses pieds au milieu d'un site lointain. L'allusion était transparente. Bertha ne la comprit pas d'abord. Elle crut que le jeune homme, peu poétique de sa nature, voulait se prêter des sentiments qu'il n'avait pas. Elle lui déclara qu'elle était loin de détester ce genre, mais que faire appel aux grands mots n'était pas le moyen de la persuader.

— Je connais le positif de la vie, et j'estime avant tout celui qui, tout en se rendant utile à son semblable, sait se rendre utile à lui-même... Vous avez tout ce qu'il faut pour me plaire. Vous êtes franc, décidé; vous êtes un véritable homme d'affaires... Je ne serais pas la fille de mon père si je ne pensais ainsi... Donc, quand même vous traverseriez une mer ou un fleuve, pour tomber à mes pieds dans quelque site pittoresque ou lointain, vous... oui, je dis bien,

Digitized by Google

vous seriez tout bonnement ridicule... Avez-vous songé, — et elle ne put s'empêcher de rire, — à la mine que vous feriez en sortant de l'eau, là, tout mouillé, vos cheveux vous pendant dans les yeux, les habits souillés? Fi! vous seriez affreux...

— Mais...

— Pardonnez-moi de rire ainsi... C'est plus fort que moi. Il me semble vous voir... Ah! Ah!...

— Chère Bertha, par pitié!

— Oui, vous avez raison, ce serait le moyen, le seul moyen de me toucher... Eh bien, je vous promets ma main, mais à la condition que vous veniez me la demander après avoir traversé à la nage le Rokin... Allez, allez... Nous tiendrons ici des vêtements chauds pour vous changer aussitôt... Pas de rhume à craindre dès lors... Allons, monsieur le poète, monsieur le héros de ballade, à l'eau, tout de suite...

— Ce n'est pas charitable de vous moquer ainsi de moi...

— Me moquer?... Mais j'insiste au contraire,... on vous a fiancé dernièrement pour moins que cela... Quand demain Amsterdam saura que le fier, l'altier négociant, l'homme d'affaires, l'homme sérieux, l'homme positif, sensé, de sang-froid, a pris un bain pour plaire à la fille du juif Schlessinger, comme on l'appelle ici, quelqu'un pourra-t-il encore douter de votre passion et moi-même pourrai-je résister, je vous le demande?... Et bien, vous n'êtes pas encore parti?...

— De grâce... vous avez feint de ne pas me comprendre et vous avez détourné le trait avec beaucoup d'esprit...

— Je me demande si je veille ou si je rêve?...

— Nierez-vous qu'un jour que vous étiez assise au milieu de l'ancien cimetière israélite, un homme, qu'une embarcation avait amené par l'Y, ne soit venu vous rejoindre?

Bertha pâlit.

— Oh! vous espionnez donc les gens?...

— Le hasard...

— Soit... Eh bien, monsieur, comment se fait-il qu'ayant été témoin de ce que vous dites, convaincu qu'un homme est venu me rejoindre.. pour se jeter à mes pieds,

Digitized by Google

vous persistiez à vouloir me plaire?... Vos instances sont superflues si l'*homme* dont vous parlez a été admis à plier le genou devant moi... Le fait est évident; j'étais assise, l'homme a débarqué, il m'a rejoint; donc je l'attendais... Vous voyez donc bien, c'était chose concertée entre nous... Pour qu'une Hollandaise ait recours à de pareils moyens, quand tout lui permet de voir qui elle veut, il faut qu'il y ait des circonstances exceptionnelles, que l'*homme* soit bien sérieusement aimé, et qu'il le soit malgré des obstacles considérables ou pour ces obstacles... Vous voilà éclairé. Il est inutile que vous insistiez davantage. Mon aveu est complet.

— Je suis un être obstiné, dit Albrecht; j'ai une volonté qui me fait passer par tous les obstacles... Je vous disputerai à celui qui se met en travers de mon amour... Je me sens assez de force et de vigueur pour lutter et assez de passion pour vous toucher et vous fléchir. Bertha, vous vous êtes révélée aujourd'hui à mes yeux sous un jour nouveau. Vous m'avez paru mille fois plus belle, mille fois plus adorable que jamais. Tout mon être aspire à vous appartenir. Vous êtes fière et hautaine; j'aime la fierté et la hauteur; vous êtes dédaigneuse; le dédain vous sied et je l'aime en vous. Tous les sacrifices me seront possibles pour vous plaire; tous les efforts... je les tenterai. Sachez donc que je ne désespérerai jamais, quand même vous me feriez consigner à votre porte, quand même vous me banniriez à jamais de votre vue.

— Très bien, dit froidement Bertha avec sa majesté habituelle. Je prends note de vos protestations... Mais dans tout cela, ajouta-t-elle en cédant de nouveau à un mouvement de bonne humeur, vous ne m'avez pas parlé de la seule chose que je considère comme irrésistible... un plongeon dans le Rokin, en plein jour... Vous choisirez le temps, je suis bonne et humaine... et je ne veux pas que vous ayez une fluxion de poitrine...

Elle se leva : la visite d'Albrecht avait duré deux heures.

— Nous verrons cela, dit le jeune Huysman, et il s'en alla en répétant encore qu'il se flattait de la fléchir.

Digitized by Google

Il rencontra Schlessinger dans le vestibule.

— Eh bien ! mon cher... gendre, dirais-je si ma position ne me commandait de ne compter sur un tel honneur qu'avec réserve et avec humilité,... et si je ne considérais comme de mon devoir de vous engager à réfléchir encore.

— C'est tout réfléchi, pour moi, dit Albrecht irrité. Ou votre fille m'aimera et je n'aurai besoin ni de vos conseils, ni de vos réflexions, ou elle ne m'aimera pas, et alors...

— Alors?

— Alors, je verrai ce que j'aurai à décider.

— Maudit juif! ne put s'empêcher de conclure Albrecht en quittant Schlessinger.

Ce jour-là, pas plus qu'il ne l'avait fait les jours précédents, depuis qu'il avait traité Roosje d'une façon si cruelle, il ne mit les pieds chez ses parents.

VIII

On était au milieu de l'été. Aux heures de loisir, les promeneurs se dirigeaient de préférence vers l'Y, et le soir venu, c'était à qui demanderait un peu de fraîcheur aux brises du golfe. C'était pendant de pareils jours surtout que quiconque avait une barque, une chaloupe, un gig, etc., en propriété ou à sa disposition, s'y jetait pour se faire bercer au loin par les ondes légèrement agitées. Une grande animation régnait au Jachthaven. Tantôt une barque se détachait du pilotis auquel elle était amarrée, tantôt il en rentrait une autre avec toutes les précautions que nécessite l'abordage ; les rames étaient jetées à fond de cale, la voile tombait le long du mât, les rameurs se levaient, couraient à l'avant et ménageaient l'abordement. La plupart du temps, toutes ces embarcations étaient occupées par des jeunes filles... On les conduisait galamment sur l'Y, et, au départ comme à l'arrivée, c'étaient les mêmes bordées de rires frais et argentins. Le golfe avait alors l'air presque aussi animé, sillonné de bateaux à vapeur, de chaloupes, de barques, qu'à l'époque prospère où l'on voyait les navires de tout tonnage,

Digitized by Google

arborant les pavillons de toutes les parties du monde, venir, à pleines voiles, s'adosser aux pilotis de la digue... Les magnifiques gravures qui accompagnent le livre de Gasparus Commelin peuvent seules donner une idée de ce spectacle...

La santé de Roosje se raffermissait lentement. Sancke avait confié l'officine à un aide. Cela durait à peu près depuis le jour où sa fille était rentrée si brusquement malade. Sans cesse il l'avait soignée, et sa sollicitude, ses paroles aimantes n'avaient pas été pour rien dans la résurrection de l'enfant. Il fut parmi les promeneurs. Roosje était nonchalamment et affectueusement suspendue à son bras. Elle le regardait avec tendresse, comme pour le remercier de lui avoir permis de vivre assez longtemps pour sentir encore cet air embaumé et frais. Ils passaient sous la tour des Pleureuses quand ils rencontrèrent Krelis Ouwewaeter et sa sœur, Mevrouw Huysman, et aussi Peter Koort et Gerrit. Tous furent bien aises de se voir, et ils se proposèrent de ne point se quitter de la soirée. Krelis s'informait avec bonté de la santé de Roosje ; il ne voulait pas qu'elle se fatiguât, et elle assurait qu'elle était bien disposée. Ils longèrent, suivant ou croisant la foule, le Oudeteertuinen, le Texelsche Kade, par le Nieuwbrug, et atteignirent ainsi le Haring Pakkerij. Des lumières s'allumaient dans les maisons des quais : des marins bras dessus, bras dessous, neuf à dix sur un rang, barraient par moments le chemin et chantaient des chansons d'une voix enrouée. C'était dimanche, pour tout dire, et chacun prenait son plaisir d'après ses goûts et son éducation; mais Roosje est soudain prise d'un frémissement : on la sent défaillir : son pas est alourdi ; puis, elle s'arrête suffoquée. Là, près d'elle, vient de se montrer Albrecht tenant compagnie à la belle Bertha Schlessinger, plein d'empressement auprès de la fière et hautaine jeune fille. Il ne reconnaît ni ses parents, ni les amis de ceux-ci; il longe l'estacade, gagne le Jachthaven et fait descendre Bertha dans une yole élégante... Automatiquement, Roosje les suit du regard d'abord, puis se traîne sur leurs pas, et, quand les avirons se lèvent et qu'Albrecht et la juive s'éloignent du rivage,

Digitized by Google

elle est là accoudée à les regarder encore... Personne n'a compris son mouvement, et elle-même ne s'en est pas bien rendu compte; comme si elle sortait d'un mauvais rêve, elle demande pardon à son père, et, plus calme, elle suit Sancke, Krelis, Bertha et Koort qui la ramènent... On va boire le thé au *Stads Herberg* bourré de monde, de familles bourgeoises;... mais c'est beaucoup trop d'efforts pour la jeune fille; elle éprouve de la fatigue, elle demande à reprendre le chemin de la maison; on la ramène, et cette nuit est de nouveau fiévreuse et agitée pour elle...

Cependant, l'embarcation montée par Albrecht gagne le milieu du golfe, habilement conduite.

— On vous attend au rivage, dit seulement alors Bertha...

— Personne ne m'attend...

— Faites donc l'innocent;... n'ai-je pas vu braqués sur vous deux yeux ardents?...

— Peut-être bien, répondit négligemment Albrecht, qui intérieurement se réjouissait : il croyait voir percer dans l'observation qui lui était faite un commencement de jalousie; il chercha le moyen de s'assurer pour jamais ce cœur rebelle à toutes ses tendresses... Deux beaux yeux, en effet, que ceux dont vous parlez, Bertha...

— Oh! quant à leur beauté, je n'en saurais rien dire et il m'importe assez peu... Ne vous méprenez pas sur le sens de mes paroles, ni sur l'intention qui les a dictées. Je ne souffrirai nullement, je vous assure, de savoir que quelqu'un vous désire ou vous regrette... Vous devriez le savoir depuis longtemps...

— Cruelle!...

— En quoi y a-t-il de la cruauté à vous répéter aujourd'hui ce que je vous ai dit hier, ce que je vous ai dit chaque jour?

— Ainsi, je dois renoncer à l'espoir de vous attendrir jamais?...

— Oh! pour cela...

Et Bertha continua sa phrase par une petite moue des plus expressives et des plus décevantes pour Albrecht.

Digitized by Google

Le jeune négociant reprit les rames et les fit manœuvrer avec une sorte de rage; il calmait ainsi son esprit et son cœur...

L'eau avait un aspect laiteux, éclairée par les dernières lueurs du ciel, déjà parsemé d'étoiles d'instant en instant plus visibles et plus nombreuses. Sur l'un des bords de l'Y, la ville, avec ses mille lumières, se réfléchissait en longues traînées lumineuses dans les flots. Au bord opposé, une longue ligne sombre indiquait la côte basse et herbeuse du Waterland, puis, devant et derrière, une vaste nappe que coupait parfois la silhouette d'un bateau. Souvent une embarcation passait à côté de la yole; on y causait, on y riait; un baiser retentissait, un petit cri et de nouveaux rires...

Albrecht ne parlait plus.

— Rentrons, lui dit Bertha. Il fait trop frais. Je n'ai point de manteau.

Les rames battaient l'eau avec frénésie; la barque pirouetta et courut avec vitesse...

— Nous tournons le dos à la ville. Êtes-vous fou, monsieur?...

— Peut-être! répondit Albrecht sans cesser de ramer dans la direction du Zuiderzée.

— Non pas peut-être, mais positivement, fit observer Bertha qui ne parut ni craintive, ni intimidée... Retournez, vers la ville, je vous l'ordonne.

Albrecht n'écoutait point et déjà les lumières d'Amsterdam étaient moins distinctes. La nuit devenait plus noire; les étoiles étaient plus nombreuses et plus étincelantes... A cent brasses, un bateau à vapeur passait en mugissant et en poussant dans l'air des bouffées de fumée enflammée; on entendait les ronflements de sa machine et les roues qui battaient l'Y... Albrecht ramait toujours.

— Vous arrêterez-vous enfin?

Cette fois, Albrecht laissa tomber les avirons.

— Voyez l'intensité de mon amour... Nulle puissance au monde, je le jure, n'aurait pu m'empêcher d'agir contrairement à ma volonté; céder était pour moi jusqu'à ce jour un

Digitized by Google

mot et une action inconnus... Nous voici loin de tout bruit. Dieu seul nous entend et nous voit : je vous le répète, je vous aime à en perdre la raison. Persisterez-vous à me torturer le cœur par votre indifférence ou votre indécision?... Quel défaut, quelle manie vous déplaît en moi ? je m'en corrigerai. Quel sacrifice faut-il faire? je le ferai... Ne me trouvez-vous pas assez riche?... Soyez sans crainte, il ne me suffira que de vouloir... Mon nom est-il trop trivial, trop vulgaire? Attendez-moi à l'œuvre et vous l'entendrez retentir avec éclat... Oh ! je me connais. Soyez à moi, soyez mon génie, mon but; soufflez sur cette flamme qui me dévore, et elle incendiera le monde... Chère Bertha, je me jette à vos genoux, moi, Albrecht Huysman,... vous ne pouvez croire à quel point la supplication m'est étrangère,... je me fais votre serviteur, votre esclave ; je m'humilierai, mais, je vous en prie avec ardeur, dites un mot qui me prouve que je puis compter sur vous...

— Reconduisez-moi au Rokin, monsieur... Avant de me parler de votre amour, vous auriez dû commencer par réfléchir que, depuis une demi-heure, je suis transie...

— C'est tout ce que vous avez à me dire, Bertha ?...

— Tout,... pour le moment.

Le correctif était inspiré à la jeune fille par l'air de son conducteur, presque terrible.

Albrecht fit de nouveau pirouetter l'embarcation et, cette fois, avec plus de vigueur encore que tout à l'heure, mais dans un silence absolu, il se dirigea vers la ville... L'espace diminuait de plus en plus ; bientôt on distingua les maisons, puis cette large ouverture que recouvre le Nieuwbrug : on entendait les voix ; on voyait des silhouettes se dessiner en vigueur sur la clarté projetée par les boutiques éclairées ou les cabarets des quais. Au lieu de nager vers le Jachthaven, Albrecht tourna à gauche, ralentit sa marche et passa à quelque distance d'un immense madrier, surgissant noir et étrange de l'eau, seul, loin des autres ouvrages de pilotis... Albrecht le montra à Bertha.

— Quand j'étais enfant, j'ai vu ce morceau de bois à

Digitized by Google

découvert jusqu'au lit du golfe; on réparait tous les ouvrages, et on avait asséché tout depuis ici jusqu'au quai. Un immense anneau de fer est rivé dans ce bois, à une profondeur de cinq mètres au moins. En le regardant, je me disais que l'homme qui voudrait mourir n'aurait qu'à descendre dans l'eau, jusqu'à l'anneau, et s'y accrocher avec force... Puis, j'étais pris comme d'un vertige et, chaque fois que je revoyais ce madrier, je me sentais comme attiré vers lui... Il exerce encore cet effet sur moi, effet étrange; il me semble, et je ne puis me défendre de cette idée, qu'il doit y avoir une jouissance infinie à mourir ainsi... Et cependant il m'effraye : depuis bien des années, j'ai évité de venir de ce côté des quais... Remarquez-vous qu'il semble grandir à mesure qu'on le regarde : écoutez l'eau, en se brisant à ses angles, pousser des plaintes...

— Regagnons donc le Jachthaven, dit Bertha... J'ai un froid de loup.

Et, en effet, elle était pâle et elle tremblait.

La soirée était déjà avancée quand les deux promeneurs atteignirent la ville. Le *Stads Herberg* ne contenait plus que de rares buveurs. Toutes les embarcations de plaisance étaient rentrées.

Albrecht offrit son bras à Bertha. Elle refusa.— Marchons vivement, dit-elle.

Albrecht chercha à parler : il ne trouva que des lieux communs... Ils allèrent ainsi du Jachthaven au Rokin, d'un pas rapide. Arrivée à sa demeure, la fille de Schlessinger gravit avec vitesse le perron. — Bonsoir, cria-t-elle à Albrecht qui était encore au bas de l'escalier. La porte s'ouvrit et Bertha disparut.

Albrecht s'en retourna mélancoliquement vers l'Y : il pensait au madrier noir et à son anneau de fer.

IX

Le lendemain, grand remue-ménage dans les bureaux de la maison Ouwewaeter et Huysman, à Amsterdam. Dès huit

Digitized by Google

heures du matin, les associés étaient réunis. Van Suffel et Kamers dressaient des listes. Roseboom consultait son grand livre. Pootsdamer, le jeune distrait, se disposait à se mettre bravement à l'œuvre pour bien faire. Il avait l'air de se dire à lui-même : N'oublie pas que ce n'est plus dimanche; que, pendant six jours entiers, tu appartiens à tes patrons ; que ce ne sont pas tes pensées, mais les leurs que tu dois suivre et écouter.

Ouwewaeter et Huysman avaient reçu la veille une communication d'Albrecht. Il était bien décidé à rompre toute relation avec son père et avec son oncle, toute relation commerciale s'entend. Il avait pris des mesures pour commencer des opérations en son nom propre. Il ne parlait plus du contrat proposé autrefois; peut-être espérait-il que ses parents seraient les premiers à renouer les négociations. Huysman était fortement d'avis qu'il fallait user de ce moyen; Ouwewaeter persistait dans un avis contraire. D'après lui, la confiance ne s'attache pas ainsi de but en blanc à toute maison qui commence, cette maison eût-elle pour enseigne et pour recommandation un des noms les plus réputés du commerce en Hollande. Huysman, obligé de céder, voulait tout au moins qu'un effort fût tenté : il essayerait de ramener son fils à composition en indiquant d'autres bases, en lui offrant de l'argent; Krelis ne s'opposait pas à une démarche dans ce sens : s'il ne fallait que cela, les difficultés seraient bien vite levées. Mais encore une cession ne devait être faite qu'au dernier moment. La discussion entre les deux associés continua pendant presque toute la journée. Huyb voulait à tout hasard avoir la liste exacte des clients du pays et de l'étranger : il pensait qu'une situation des affaires devait être établie. D'autre part, de grandes commandes venaient d'arriver, et il importait d'y satisfaire. La besogne fut rude, Huysman difficile et acariâtre, Ouwewaeter moins placide que de coutume, presque sombre; sous l'impression de cette situation, les employés eux-mêmes perdirent un peu de leur flegme. Il régnait une sorte de fièvre dans le bâtiment du Damrack.

Digitized by Google

Or, Pootsdamer, le pauvre garçon, venait de se munir d'une plume fraîche, bien fendue, suffisamment élastique. On lui avait donné une facture à établir. Il n'avait qu'à copier dans le journal, en prenant les postes portés au compte d'une même personne. Tout allait bien ; il avait écrit le nom du débiteur et la date de la première fourniture à annoter, lorsqu'une mouche, une simple mouche, une malencontreuse et misérable mouche, vint se placer à quelque distance de son papier ; un mouvement la chassa ; elle revint. Pootsdamer la regarda frotter ses ailes de ses petites pattes fines et déliées et promener sa petite trompe sur le pupitre ; du pupitre elle gagna l'encrier, de l'encrier, une liasse de mémoires toute poudreuse. Puis, elle revint se poser sur la main de l'employé qui, pour mieux étudier ses mouvements et sa conformation, resta immobile. Il se demanda comment cette petite mouche était assez sotte pour se plaire dans ce milieu sombre et peu attrayant, quand elle pouvait, en filant par la fenêtre entr'ouverte, aller se baigner dans des flots de soleil et d'air. Il aurait voulu lui inspirer cette bonne idée. Il bougea les doigts, elle s'envola et, comme si elle avait compris le jeune écrivain, elle se dirigea vers les vitres, mais elle s'y promena sottement de haut en bas, quand il n'y avait plus deux doigts de distance à parcourir pour être dehors... — Si j'étais libre comme toi, se dit-il, je profiterais de ma liberté. J'irais par de là les toits et les clochers, je me blottirais comme un lézard entre des pierres moussues, toutes chaudes de soleil, ou bien je voltigerais parmi les ajoncs de la rive, ou dans les blés des champs... Et soudain son imagination le plaça au milieu de la campagne... De gros chevaux de labour, tout fumants, tiraient une herse ; le paysan suivait de son pas lourd la machine et la guidait... Une alouette chantait sa chanson joyeuse... Puis, le paysan, la herse et les chevaux disparurent... Pootsdamer arrivait à une ferme, une ferme hollandaise, propre, coquette, aux murs en briques grises, vernies, aux volets d'un vert réjouissant. Il entendit le mugissement des vaches dans l'étable ; une fermière, jeune, appétissante, lui versait un

Digitized by Google

pot de lait chaud encore... Un jeune enfant était là, jouant avec un gros chien, et Pootsdamer lui disait : — Ne t'avise jamais de venir à la ville, toi : ici tu es libre et bien portant, aimé de ta mère, caressé et choyé par elle ; plus tard, quand tu seras fort, tu auras ces vastes champs à remuer, à semer, à sarcler, à faucher... Ne suis pas mon exemple : il fait triste et noir dans ces maisons, dans ces bureaux où l'on m'a envoyé... Puis, tu as encore ta mère, toi; elle t'aime, elle t'embrasse, elle te caresse, elle te gronde quelquefois... Oh! puissé-je encore être grondé par la mienne!... Et voilà que l'image de sa mère se présente à son esprit; il la voit, il a les yeux en larmes, il va lui tendre les bras et l'appeler à son secours...

Un vigoureux coup sur l'épaule le rappelle à lui-même.

— Maudit paresseux, lui crie Rooseboom en colère, travaille donc et ne reste pas là à bayer aux corneilles.

Pootsdamer soudain se secoue; il revient à tire d'aile de tout là-bas dans les bureaux de K. Ouwewaeter et Huysman, se raffermit de nouveau dans sa résolution de bien faire, et reprend sa facture.

« 11 janvier, 1861, 15 boucauts maryland, 1re qualité... »

Il n'avait plus que le prix à inscrire et le premier poste du compte était complet. Mais il y avait toute une ligne de points à faire pour rattacher l'objet fourni à la somme réclamée, et il faut croire qu'il rencontra sur son chemin un nouvel attrait pour ses idées, car il s'entêta sans passer outre à marquer un point et à y revenir si souvent, si souvent, qu'il troua le papier.

La facture aurait pu être terminée en vingt minutes; après une heure, elle attendait encore la mention du prix du premier poste.

Malheureusement pour le pauvre garçon, les patrons, comme nous l'avons dit, étaient mal disposés ce jour-là, et les commis les plus anciens encore plus mal disposés que les patrons, en vertu de cet axiome administratif, que quand le chef est de mauvaise humeur, les sous-chefs sont furieux. Rooseboom montra ce travail à Huysman, et Huysman, ne

Digitized by Google

pouvant décharger sa bile sur l'impassible Ouwewaeter et n'ayant point encore la chère Bertha à qui jeter ses reproches et ses gros mots, en manière de soulagement, intima à Pootsdamer d'avoir à quitter la maison sans plus attendre. Il était à bout de patience : il n'était pas tenu d'entretenir des paresseux; il avait le droit, en retour de son argent, d'être servi ; Pootsdamer n'accepterait pas plus de lui une fausse pièce de monnaie qu'il ne voulait accepter de mauvais travail, et ainsi de suite pendant assez longtemps. On eût cru entendre parler son fils Albrecht.

L'employé demanda pardon, promit de mieux faire. Il le jura même. Rien n'y fit. Il lui fallut reprendre son chapeau crasseux, ramasser dans un rayon du bureau son déjeuner du midi, enveloppé dans un vieux journal, un bien maigre déjeuner, je vous assure, et partir...

Il avait la démarche lourde et la mine piteuse en traversant le long couloir pour aller à la Warmoesstraat... C'était pourtant une mouche qui était cause de ce malheur, et c'en était un. Pootsdamer ne savait où il irait demander de l'emploi et il avait besoin de travailler pour vivre. Son père était *polderjong*, c'est à dire l'un de ces ouvriers nomades qui travaillent sans cesse à garantir les digues contre l'envahissement des eaux, vivant dans des huttes de paille le long du littoral de la Néerlande. C'est dans une de ces huttes facilement transportables et que l'on rencontre près de tous les fleuves, que Pootsdamer avait vu le jour; on lui avait fait donner de l'instruction. Dieu sait s'il avait l'imagination vive et l'humeur contemplative! Sa mère était morte depuis longtemps, et c'avait été un grand honneur et en même temps un grand bonheur pour lui d'avoir trouvé une place chez les Heeren K. Ouwewaeter et Huysman. Tout cela lui revint à la mémoire en un instant, tandis qu'il se trouvait au milieu de la rue. Les larmes lui jaillirent des yeux. Il marchait sans trop savoir où diriger ses pas. Sancke, tout heureux, tout joyeux depuis que sa fille se portait mieux, était avec elle à la porte de l'officine; il respirait à pleins poumons, sous l'influence de sa situation. Le jeune garçon lui était connu :

Digitized by Google

chaque matin, il l'avait vu se rendre à son bureau, chaque soir le quitter. Sa mine le frappa. Il l'interrogea ; mais l'ex-employé de commerce n'osa d'abord lui dire ce qui lui était arrivé. Cependant, peu à peu, il prit confiance. Sancke était si bon : Roosje si douce et si caressante.

— Le fait est, dit-il avec un hochement de tête fort comique et en même temps fort touchant, que c'est ma faute... J'ai toujours mille choses qui viennent me distraire et m'absorber. Je ne rêve qu'espace, fleurs, ciel bleu... Je vois sans cesse des pays nouveaux, des sites charmants, et malgré tous mes efforts et toute ma volonté, je m'y laisse entraîner... Alors, tandis que je devrais transcrire ce qu'on me commande, je trouve sur mon papier des phrases que j'y ai tracées sans m'en douter... Je gâte le papier du patron, je perds mon temps, je fais mal ma besogne... Non, non, mijnheer Huysman ne pouvait continuer à me payer : je ne lui rendais aucun service... Le malheur est que je ne sais à quoi me destiner pour vivre et que je n'oserai jamais avouer à mon père ce qui m'est arrivé.

Sancke le rassura; Roosje le reconforta. Il fut convenu qu'il reviendrait dans la soirée, que le petit apothicaire chercherait pour lui un autre emploi.

— N'avez-vous rien dans votre pharmacie, demanda-t-il ingénument, qui pourrait me guérir de ma paresse et de ma folie?...

Tel était Pootsdamer. Que pouvait-il être un jour? Un poète? Mieux aurait valu pour lui d'avoir continué à habiter avec les Polderjongen. Dans un petit pays comme la Néerlande, qu'est-ce qu'un poète? Quel peut être son rôle et son importance? Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, il prêchera dans le désert. Pour deux ou trois jeunes filles maladives qui se laisseront attendrir par des vers bien cadencés, des rimes heureuses, combien de gens ne hausseront pas les épaules? Notre commis ne s'en doutait pas; d'ailleurs, il ne se doutait pas qu'il fût poète. Et pourquoi aussi la nature l'avait-elle fait ainsi? Il n'eût pas demandé mieux que d'avoir autant de bon sens, autant d'esprit et de raison que Huyb

Digitized by Google

ou qu'Albrecht Huysman. Mais il aurait eu beau récriminer, il était né avec cette manie, comme on naît avec une difformité physique. Il avait beau désirer marcher comme les autres, il serait toute sa vie *claudiquant*.

C'est ce que pensa Sancke, qui en eut pitié et qui, habitué à chercher des remèdes pour les maux du corps, consentait à en chercher pour ce souffreteux de l'esprit.

Quand Pootsdamer s'éloigna, il remercia son bienfaiteur et sa bienfaitrice, et il regarda celle-ci et la regarda avec des yeux si profonds qu'elle en fut toute troublée. Jamais on ne l'avait regardée ainsi...

Cependant, Krelis Ouwewaeter avait fini par inspirer un peu de calme à Huyb, et Huyb fut moins cruel, moins tracassier pour mevrouw qu'on aurait pu le craindre. Ce n'est pas qu'il ne lui prédît sa mort prochaine à lui, la ruine de la famille, la nécessité pour tout ce qui tenait à celle-ci d'aller tendre la main... C'était la gamme ordinaire, et la pauvre Bertha recevait toujours ces aimables prédictions avec la même sincérité et les mêmes et violentes secousses au cœur. Mais il aurait pu aller jusqu'à prévoir qu'ils périraient tous sur l'échafaud ou dans une prison infecte, ou qu'on leur tenaillerait les chairs avec des fers rougis... Toutes choses aussi raisonnables, dont heureusement il s'abstint... Il n'y en eut pas moins des pleurs et des cris. Krijntje fit une consommation de vinaigre inusitée pour lotionner sa maîtresse aux tempes et aux poignets, et la rappeler à la vie, dix fois au moins en ce seul jour-là.

Huysman, en train d'infliger ainsi à sa malheureuse compagne, vers quatre heures de l'après-midi, ses plus aimables tortures, arpentait sa chambre à grands pas et, s'échauffant à ses propres paroles, articulait tout ce que l'avenir réservait à sa femme, à son fils, quand un léger bruit retentit dans l'escalier. Huyb reconnut le pas méthodique et lent de son beau-frère.

— Chut! cria-t il à sa femme,... essuyez vos larmes ; ayez l'air tranquille... On ne peut causer un instant avec vous sans que vous vous mettiez dans des états...

Digitized by Google

Toc, toc, fit-on à la porte.

— Entrez, répondit Huysman, d'une voix parfaitement claire, tandis qu'il achevait par gestes, des gestes terribles, ses recommandations à Bertha.

Krelis se fut bientôt rendu compte de ce qui s'était passé. Mais il n'en eut pas l'air.

— Tout s'arrangera, dit-il, en articulant chaque syllabe et la soulignant d'un signe de tête confirmatif.

Bertha, qui s'était tenue la figure tournée vers le mur, pour cacher ses larmes, fit un subit mouvement sur elle-même. Elle vit bien à la physionomie de son frère qu'elle pouvait espérer... Elle poussa un cri et se jeta dans les bras de Krelis.

Un moment de silence : Ouwewaeter tient sa sœur éplorée contre sa large poitrine; Huyb tourne ses pouces par contenance et sourit niaisement.

— Tout s'arrangera, répéta Krelis sur le même ton et dans les mêmes conditions... Albrecht ne... se... marie... ra... pas!

Et cette fois le mouvement de la tête s'effectua dans un autre sens.

— Comment le savez-vous? demanda Huyb, incrédule...

— Il ne se mariera pas,... je vous dis!...

— Il renonce à son idée d'avoir la fille de Schlessinger pour femme?...

— C'est elle, au contraire...

— Ah!...

— Pas de Schlessinger, le contrat est possible, et le contrat possible,... Albrecht ne nous quittera pas.

— C'est juste, s'écria Bertha transportée, ce qui lui valut un regard de reproche de la part de Huysman.

— Mais, insista celui-ci, Albrecht n'en agira-t-il pas moins à sa tête?

— Non! fut la réponse faite d'un ton grave, presque solennel, par Ouwewaeter...

Et comme si, de cette simple promesse, on avait dû nécessairement conclure qu'Albrecht viendrait indubitablement faire amende honorable et rendre la paix aux âmes,... les âmes furent apaisées.

Digitized by Google

Krelis, à six heures sonnant, entonna un concerto pour flûte, d'une difficulté inusitée, et s'en tira avec une satisfaction sans pareille... Koort arriva à sept heures avec l'homme approbateur par excellence. Bertha les reçut dans l'éternelle zijkamer; mais Roosje n'y venait plus, malgré toutes les instances.

Cette petite Roosje, la fille d'un mince apothicaire s'avisait d'avoir de la fierté! Et cependant, combien elle aimait et Bertha, et le vieux Krelis, et cette chambre où, toute enfant, elle avait eu pour compagnon de jeu un garçon qu'elle s'était crue en droit d'aimer, ou du moins qu'elle avait fini par aimer d'une manière profonde, tout naturellement, sans y mettre ni malice, ni calcul, vous pouvez le croire.

X

Un fait restait inexplicable et inexpliqué pour Albrecht. Bertha Schlessinger persistait à lui tenir rigueur. Avait-elle un amour au cœur?... Rien n'en témoignait. On n'avait jamais vu personne de plus assidu auprès d'elle que lui-même. Elle allait dans le monde, c'est à dire dans quelques familles : on y rendait hommage, comme partout, à sa beauté; mais personne n'avait jamais été vu lui faire une cour en règle... Vainement il avait cherché à se rendre compte de la scène du cimetière : nous savons comment Bertha l'avait traité le jour où il en parla... Vingt fois depuis, il était allé néanmoins au même endroit; il avait suivi la jeune Schlessinger dans ses promenades, dans ses moindres démarches. Rien ne s'était reproduit. C'était à se damner. Albrecht se damnait...: En définitive, il aimait cette femme avec folie, en raison même de la résistance qu'il rencontrait, et sa vanité blessée souffrait autant que son amour.

Il devenait plus insolent et plus désagréable. Loin de négliger les affaires, il s'y jetait à corps perdu. Il avait risqué à la bourse des sommes considérables : il avait gagné. La sûreté de son coup d'œil, sa promptitude à saisir le vrai caractère d'une opération émerveillaient. Quel homme habile! allait-on répétant partout.

Digitized by Google

Et le père Huysman, tout fier de cette réputation qui s'étendait, en éprouvait d'autre part des craintes sérieuses : si jamais Albrecht s'avisait de battre en brèche la vieille maison K. Ouwewaeter, la maison ne croulerait pas, mais éprouverait des avaries ; le prestige serait entamé, et le prestige est tout dans le commerce.

Cette chance heureuse dans tout ce qu'il entreprenait était pour Albrecht une sorte de compensation. C'était sa manière à lui de se venger de l'indifférence qu'on lui montrait... Un jour, il sort de chez Schlessinger, Bertha a été moins encourageante que jamais ; il passe au Dam, entre à la bourse et, avec l'idée de courir à un suicide financier, à une débâcle, à une catastrophe, à la fin de ses tourments... il achète des papiers, sans y voir... Dix-huit cent mille florins de valeur. On le regarde : on le croit fou. Chacun dit qu'il se ruine, lui et les siens... Huysman père apprend le fait, accourt, supplie pour qu'on annule le marché. Albrecht sourit et demande autour de lui si jamais on a eu à lui reprocher une opération blâmable et si quelqu'un a le droit de douter de sa raison...

Il est si résolu, si sûr de lui-même, qu'on le laisse faire. Et d'ailleurs, chacun pour soi à la bourse. Huysman s'enfuit éploré et va répandre l'alarme dans la famille.

Le jeune fou espérait sombrer, mais sombrer avec éclat ; il gagna huit cent mille florins du coup.

De ce jour, c'était plus qu'un homme habile, c'était un homme heureux. On se rangeait avec déférence sur son passage.

Un matin, poussé à bout, il attaque littéralement Schlessinger, il lui demande, avec un rire amer, compte des intentions de sa fille. Le juif cherche à lui glisser entre les doigts comme d'ordinaire. Mais Albrecht ne veut plus être trompé. Il lui faut la vérité. Pour la première fois, il trouve le banquier du Rokin embarrassé ;... seulement cela ne dure guère ; insensiblement, on remonte vers l'espérance...

— Hé, hé, soyez donc en paix, tout s'arrangera, tout s'arrangera, lui dit Nathaniel.

Digitized by Google

— Je le souhaite, répliqua sèchement Albrecht, sans être encore bien sûr de rien et tout gonflé de dépit.

Un moment, il avait été sur le point de parler des étranges promenades équestres; il lui parut que ce serait une dénonciation. Puis, le caractère du fait ne lui était pas suffisamment expliqué. Il serait toujours temps d'en arriver là.

Le hasard faillit le mettre sur la trace de la vérité. Bertha était sortie à cheval. On était venu le lui dire de l'Uitspanning, dont il avait acheté les gens. Il enfourcha à la hâte un des chevaux de l'écurie et il s'élança dans la direction connue.

Il eut beau se lever sur ses étriers, explorer du regard et la route, et la ligne de saules, et les prairies, et les herbes du cimetière, et les eaux extérieures, et la digue; cette fois encore, point de Bertha, point de groom. Mais, tout à coup, de derrière l'une des vieilles masures qui se trouvent à l'entrée de l'ancien champ de repos, un homme apparaît au moment même où une barque à voile, la même qu'Albrecht avait remarquée déjà, aborde la rive.

Il s'en fallait d'un kilomètre et demi de distance. Notre jeune négociant éperonna sa bête; mais elle se cabra par esprit de résistance, ce qui était bien digne d'elle. Il fallut lutter un instant. C'était encore trop long. Les choses s'étaient faites rapidement. L'homme des masures avait accosté l'homme de l'eau; il y avait eu des paroles prononcées ou un papier remis, et c'était tout. Seulement, cette fois, Albrecht avait la chance de barrer la route au messager d'amour; il n'en fallait pas douter; c'en était un; Bertha, se sachant épiée, avait changé de tactique. Il ralentit son pas pour ne point donner l'éveil. Certes, l'homme allait apparaître et rentrer à la ville. Point. Albrecht crut comprendre alors que tout se passait dans l'intérieur de l'une des demeures de l'ancien cimetière. Il bondit sur son cheval comme si cette découverte lui causait la plus entière des joies : il saurait tout enfin. Avec quelle vitesse il se mit à galoper.

Près de l'une des masures était assis un vieillard à barbe

Digitized by Google

blanche. Une sorte de patriarche, en longue houppelande, en bonnet carré, qui demandait à un rayon de soleil un peu de vigueur et de chaleur. Albrecht l'interrogea. Le vieillard eut l'air de ne point le comprendre et prononça quelques mots en hébreu. Ce fut alors qu'en levant la tête, dans un mouvement d'impatience, il vit l'homme épié se diriger à fond de train par les prairies et les terres. Tout s'expliquait. Bertha avait modifié son plan d'opération. Elle attendait son messager là quelque part vers le Koudewater weg.

Qu'avait voulu Albrecht en cherchant à épouser la belle Schlessinger? La fortune tout d'abord ; la satisfaction d'avoir une des femmes les plus jolies et les plus élégantes de la Néerlande entière. Le grain d'idéal et de poésie qui germe dans tous les cœurs et qui chez le fils Huysman s'était levé en une gerbe d'ambition, l'avait poussé à cette idée. Or, il était riche aujourd'hui. La richesse lui donnait le droit de choisir; qu'avait-il à se tourmenter encore, à poursuivre une coquette qui se jouait de lui? Il était presque honteux de son rôle. — Oui, oui, c'est décidé, se dit-il en revenant au pas ; je la laisse à ses intrigues et à ses caprices; je suis las de cette vie. J'ai à employer mieux mon temps et mes facultés. Je redeviens négociant. Et, après tout, la spéculation offre un champ assez vaste à mon imagination... Je la forcerai à regretter de m'avoir traité avec tant de duplicité.

— Elle aime, j'en suis sûr, continua-t-il à se dire, quelque pauvre diable de sa religion auquel Schlessinger lui défend de parler. Un roman sentimental... et hébraïque... Bien lui fasse!...

Deux jours après, il était chez elle, ramené par une force supérieure. Il mordait son frein, comme un coursier capricieux et indompté, et cette main légère de Bertha le ramenait, malgré lui, sinon au calme, au moins à l'incapacité de s'insurger.

Nous avons vu sa promenade sur l'eau. C'était sa dernière tentative, toujours. ÉMILE GREYSON.

(La fin au prochain numéro.)

Digitized by Google

LE CENTENAIRE D'ADAM SMITH

Le centenaire de la publication de l'œuvre d'Adam Smith, *la Richesse des nations,* sera célébré au mois de septembre, à Bruxelles. Déjà en juin dernier, un grand banquet a eu lieu au Cobden Club, à Londres. A ce propos, M. Walter Bagehot a publié quelques faits curieux concernant la vie assez peu connue d'Adam Smith. Il sera peut-être intéressant de résumer les détails concernant le grand économiste qui répandit des idées aujourd'hui généralement acceptées, mais qui, à cette époque, étaient considérées comme des innovations hardies et même dangereuses.

Adam Smith naquit à Kirkcaldy, en Écosse, le 5 juin 1723. Son père mourut avant sa naissance. Il fut élevé par sa mère, femme d'une énergie et d'une intelligence remarquables. De bonne heure, Adam Smith prit goût à l'étude et, dès ses premières années, il montra une grande facilité pour le travail. Du reste, son organisation assez délicate ne l'attirait pas vers les exercices violents, qui occupent tant de place dans l'éducation de la jeunesse anglaise. Le système d'examens, aujourd'hui si développé, n'existait pas à cette époque en Écosse, de sorte qu'on ne sait rien de précis sur ses premières études. Ce n'est que quelques années plus tard qu'on peut le suivre, pour ainsi dire pas à pas, dans sa carrière d'étudiant.

Digitized by Google

Après avoir passé des bancs de l'école à ceux de l'université de Glasgow, il y obtint une bourse appelée *Snell Exhibition,* du nom de son fondateur. Elle permet à l'étudiant de passer quelques années à l'université d'Oxford. Il y resta sept ans et, quoiqu'il blâme très sévèrement le système d'éducation qui y était suivi, il étudia avec grande assiduité et devint surtout très fort en grec. Depuis lors, l'enseignement du grec a fait d'énormes progrès; mais Adam Smith était pourtant infiniment supérieur dans cette langue à Reid et à Hume, dont l'éducation avait été exclusivement écossaise. Là il apprit à connaître l'Angleterre et à sympathiser avec elle. Il s'affranchit ainsi des préjugés qui régnaient alors en Écosse contre les Anglais. Rien n'était plus nécessaire pour ses grands travaux que l'impartialité du jugement qui manque si complétement à Hume quand il s'agit de l'Angleterre.

Il semble que, primitivement, Adam Smith ait été destiné à l'Église; mais l'attrait qu'il éprouvait pour l'étude de la philosophie et de l'histoire ne s'accordait pas avec la carrière ecclésiastique. En quittant l'université d'Oxford, il retourna en Écosse, abandonnant complétement l'idée d'entrer dans l'Église anglicane. Il demeura deux ans avec sa mère, travaillant probablement beaucoup, mais n'ayant aucune occupation lucrative. Les personnes riches et disposées à faire des sacrifices pour encourager l'étude des sciences et de la philosophie étaient alors beaucoup plus nombreuses qu'à présent, et elles instituaient des prix pour les étudiants les plus distingués. Adam Smith obtint un de ces prix. Il s'installa à Édimbourg et y donna, sous le patronage de lord Kames, des conférences philosophiques qui eurent beaucoup de succès et qui lui valurent bientôt la chaire de logique, puis celle de philosophie morale, à Glasgow.

Quoique, en général, silencieux et réservé dans la vie ordinaire, il avait le don de l'improvisation. Hésitant et comme arrêté à chaque pas au commencement de sa conférence, il s'échauffait bientôt et devenait réellement éloquent. Doué d'une mémoire étonnante, il était en même temps très distrait. Étant un jour à table, à Dalkeith, il prononçait

Digitized by Google

un discours assez violent contre un homme d'État, quand il aperçut tout à coup, en face de lui, un parent très proche de ce personnage. Il s'arrêta brusquement et se retourna en murmurant : « Tant pis, tant pis, c'est pourtant la vérité. » Dans une autre occasion, comme il traversait le marché aux Poissons, dans son attitude favorite, la tête en avant et les mains derrière le dos, une femme, le prenant pour un idiot, s'écria : « Comment laisse-t-on errer un être pareil? Et pourtant il est assez bien habillé. » Une autre fois, il mit fort en colère une sentinelle qui lui faisait le salut militaire et dont il imitait exactement les gestes.

C'est pendant son séjour à Glasgow que ses conférences sur la philosophie morale furent publiées sous le titre de : *Théorie des sentiments moraux*. Cette œuvre, quoique inférieure à *la Richesse des nations*, lui valut pourtant une grande célébrité. Adam Smith avait formé le vaste projet d'écrire l'histoire de l'humanité, et les livres qu'on possède de lui ne sont que des fragments de cette œuvre immense à laquelle se rattachaient toutes ses études et tous ses travaux.

Le séjour de Glasgow lui fut très utile. Il le mit en relation avec les commerçants de cette ville, et son attention fut attirée ainsi vers les questions d'économie politique et industrielle. Sous le régime de protection et de monopole qui existait alors, l'idée, vague encore, du libre échange était considérée comme une utopie trop dangereuse pour qu'on pût songer à l'appliquer.

Par une suite singulière de circonstances, c'est son premier livre qui le mit à même d'écrire le second, quoiqu'il n'existe aucun rapport entre les deux. Il y a cent ans, en Écosse, la mode voulait que l'éducation d'un gentilhomme ne fût complète que s'il visitait le continent. L'un des tuteurs du jeune duc de Bucclengh, Charles Townshend, fut si frappé par la lecture de la *Théorie des sentiments moraux*, qu'il choisit Adam Smith pour accompagner son pupille en France. Ce choix semble bien extraordinaire, car Smith, distrait et préoccupé, paraissait l'homme le moins propre à remplir une telle mission. Mais

Digitized by Google

l'expérience démentit les craintes conçues à cet égard, et, d'après le témoignage du duc lui-même, Adam Smith fut pour lui un ami en même temps qu'un précepteur excellent : ils se quittèrent après trois ans sans avoir jamais eu un différend sérieux. A première vue, il paraît invraisemblable qu'un professeur abandonne son université et sa carrière pour devenir le compagnon d'un jeune homme dont l'éducation presque terminée ne lui donnait qu'un emploi momentané. Mais la famille de Bucclengh avait une grande influence politique, et Charles Townshend, ayant épousé la duchesse douairière, s'engagea à payer à Adam Smith une annuité de 200 liv. st. jusqu'au moment où il pourrait lui procurer une place du gouvernement aussi lucrative que celle qu'il avait à l'Université.

Grâce à ce voyage sur le continent, Adam Smith fut mis en rapport avec les économistes français et amené à écrire l'œuvre qui l'a rendu immortel. Il arrivait en France au moment de la grande lutte entre le gouvernement qui voulait, au moyen d'un système d'impôts et de monopoles, introduire de gré ou de force l'industrie dans un pays surtout fait pour l'agriculture, et l'école de Quesnay, qui voulait, au contraire, protéger l'agriculture aux dépens de l'industrie et remplacer tous les impôts par une seule taxe sur la propriété. Ces débats firent une grande impression sur l'esprit d'Adam Smith et l'engagèrent à approfondir ces questions. Plus tard, il voulut même dédier *la Richesse des nations* à Quesnay, et, quoiqu'il ait abandonné cette idée, il ne parle jamais de l'économiste français qu'avec le plus grand respect.

En quittant la France, il revint en Écosse, où il habita Kirkcaldy avec sa mère pendant une dizaine d'années. Il vivait de l'annuité du duc de Bucclengh et ne s'occupait que d'études. Il rassemblait les matériaux de son grand ouvrage sur l'histoire de l'humanité. Enfin, en 1776, il publia *la Richesse des nations,* qui fut bien accueillie, mais dont, à cette époque, on considérait le style comme inférieur à celui de son premier ouvrage.

L'effet de cette publication sur la carrière de l'auteur est

Digitized by Google

très remarquable en ce qu'elle l'empêcha de rien publier depuis. Le duc de Bucclengh put alors lui procurer une place dans les douanes écossaises, dont le traitement était équivalent à la pension qu'il lui avait promise. On pouvait difficilement choisir une personne moins apte à remplir cet office. Adam Smith n'était pas un homme pratique, il ne s'était jamais occupé d'affaires d'argent, et son esprit était porté à la méditation et à la rêverie. Nul n'aurait mieux que lui donné des conseils au gouvernement sur les différents systèmes d'impôts; mais son office était simplement de percevoir le produit des taxes existantes.

L'anecdote suivante montre combien il était peu au courant des affaires. On lui avait apporté un document à signer: il le rendit quelque temps après, et on découvrit qu'il avait imité, à grand'peine et après un long travail, la signature de celui à qui le document avait été donné avant lui.

On a beaucoup blâmé le duc de Bucclengh de lui avoir procuré cette place; mais on a été peut-être trop loin en disant que la postérité a été privée ainsi d'une œuvre inappréciable. Certainement, Adam Smith avait rassemblé des matériaux pour exécuter son grand projet, mais les documents que l'histoire avait à lui offrir alors étaient trop superficiels pour que cet ouvrage pût acquérir une valeur scientifique définitive.

Adam Smith vécut encore quatorze ans après la publication de *la Richesse des Nations;* mais il étudiait peu et n'écrivait plus. Pendant ce temps, il vécut très agréablement dans la société d'Édimbourg, composée de gens de loi et de professeurs, et mourut paisiblement après avoir ordonné de brûler toutes ses notes et ses manuscrits, et en murmurant : « J'aurais voulu faire plus. » Son livre n'obtint pas, durant sa vie, la célébrité dont il jouit maintenant. Lui-même aurait été bien étonné si on lui avait dit que cet écrit le ferait un jour passer à la postérité. Dans son esprit, ce livre n'était qu'une partie du grand ouvrage historique qui avait été le but de sa vie. Suivant l'expression de lord Bacon, « comme Saül, il sortit à la recherche des ânes de son père et trouva un royaume ».

Digitized by Google

Ainsi qu'à beaucoup d'autres Écossais, le calvinisme et ses discussions incessantes lui étaient antipathiques. Il semble plutôt avoir appartenu à l'école des optimistes, si nombreux au XVIII[e] siècle. Il était grand admirateur de Hume, et, quoique les fanatiques de son temps l'aient beaucoup attaqué, il ne s'est jamais montré ni sceptique, ni même irréligieux. On ne possède pas beaucoup de détails sur sa jeunesse. On sait pourtant qu'il aima une jeune fille accomplie et de grande beauté. Mais, soit qu'il n'osât jamais se déclarer ouvertement, soit que la belle ne reçût pas favorablement ses hommages, Adam Smith ne se maria pas. S'il abandonna l'amour pour l'étude, il fut au moins récompensé, car peu d'ouvrages ont produit un résultat aussi visible que son livre. Le libre échange se rattache presque aussi intimement à son nom que le siége de Troie à celui d'Homère. Il sera toujours cité comme la plus grande autorité contre le système protectionniste et comme l'homme qui le premier énonça cette grande idée de la liberté économique, de telle sorte que le monde la comprît et l'adoptât.

Une division s'est produite dernièrement dans les rangs des économistes. Les uns, l'ancienne école appelée l'école orthodoxe, croit que tout se règle par l'effet des lois naturelles. L'autre école, que ses adversaires ont nommée les Socialistes de la chaire, les « Katheder Socialisten », et qu'on doit appeler plutôt l'école historique ou, comme disent les Allemands, l'école réaliste, cette école prétend que la répartition est réglée en partie sans doute par le libre contrat, mais aussi et plus encore par les institutions civiles et politiques, par les croyances religieuses, par les sentiments moraux, par la coutume et les traditions historiques. Ces deux écoles invoquent également l'autorité d'Adam Smith et avec raison, car son ouvrage immortel est un exemple si fécond en conséquences utiles de l'alliance des deux méthodes scientifiques, la méthode déductive et la méthode inductive, qu'on serait, à certains égards, presque tenté de souscrire à ce jugement récent d'un économiste américain, selon lequel, après Shakspeare, c'est Adam Smith qui fait le plus d'honneur à l'Angleterre.

Digitized by Google

L'un des chefs les plus éminents de la nouvelle école en Italie, M. L. Luzzatti, vient de montrer récemment, dans une lecture faite à l'Académie royale des *Lincei*[1], qu'Adam Smith n'avait jamais émis ces idées du « laisser faire » absolu, dont quelques uns de ses successeurs ont voulu faire le crédo de l'orthodoxie économique. Smith tient toujours grand compte des influences morales et religieuses et des traditions historiques. Il n'admet pas qu'on invoque la liberté naturelle pour soustraire à toute mesure préventive des actes légitimes en eux-mêmes, mais qui peuvent compromettre l'intérêt social. — De même, dit-il, qu'on impose des murs mitoyens d'une certaine épaisseur, on peut aussi limiter le droit d'émission des billets de banque. Il va jusqu'à approuver le fameux acte de navigation de Cromwell, qui protégeait les navires anglais contre toute concurrence étrangère. Il approuve qu'on mette sur les produits étrangers des taxes équivalentes à celles qui frappent la fabrication indigène et même qu'on conserve des droits protecteurs, si par ce moyen et en invoquant le principe de la réciprocité on peut se faire ouvrir les marchés extérieurs.

C'est surtout en matière d'enseignement que Smith veut l'intervention énergique de l'État. Il a écrit à ce sujet des pages admirables. D'après lui, l'État doit répandre partout l'étude des sciences et de la philosophie, et forcer tous les habitants à acquérir au moins les premiers éléments de l'instruction primaire. Il veut qu'on applique le système de l'enseignement obligatoire avec bien plus de rigueur qu'il ne l'est en Allemagne. « Avant qu'ils ne commencent à travailler, l'État peut, dit-il, contraindre les pauvres à s'instruire et imposer à tous l'obligation de recevoir la partie essentielle de l'éducation, forçant chaque individu à subir un examen avant d'entrer dans un métier ou de se livrer à un travail dans les villages ou dans les villes. » On le voit, c'est la mesure que lord Sandon vient de faire passer au Parlement anglais pour les enfants, appliquée ici aux adultes.

[1] Il centenario della publicazione dell'opera di Adamo Smith, nota letta alla reale academia dei Lincei, il 18 giugno 1876.

Digitized by Google

Ce n'est certes pas la théorie du « laisser faire » absolu. Smith va encore plus loin : Comme en Grèce, l'État a la mission de former une jeunesse robuste et belliqueuse par des exercices militaires, et il peut former les mœurs et égayer la vie par l'organisation de divertissements publics. Comme le dit parfaitement M. Luzzatti, pour le grand économiste écossais, l'État n'est pas seulement une association de sécurité mutuelle. Produit de la solidarité humaine, il doit être l'organe de la justice et l'instrument du progrès. C'est précisément là le mot d'ordre de la nouvelle école économique qui, on vient de le voir, peut, avec plus de raison que l'ancienne, invoquer l'autorité d'Adam Smith.

M. L.

Digitized by Google

CHRONIQUE DES ARTS

L'EXPOSITION D'ANVERS.

I

Les expositions triennales belges sont des solennités qu'on ne peut faire semblant d'ignorer. Quel que soit leur caractère, quel que soit l'effet produit sur le public, elles ont droit au moins à de l'attention, sinon à de la curiosité ou à de l'intérêt. Anvers, d'ailleurs, est la cité historique des arts. Il est impossible de séparer son nom d'un souvenir glorieux, et de savoir qu'une exhibition d'œuvres d'art y est ouverte, sans que l'école flamande soit mentionnée. Ces titres de gloire sont lourds à porter; mais comment s'en décharger, alors même qu'on ne se sent plus la force d'en supporter le poids?

Avant que les salons de la rue de Vénus ne fussent ouverts aux amateurs, l'exposition avait fait du bruit en Belgique. Une question sérieuse, agitée dans la presse, a mis sur la sellette la commission administrative de la *Société* organisatrice : deux tableaux d'artistes de talent ont été refusés; on a dit que c'était la nudité des personnages qui avait effarouché le comité chargé de juger le mérite des œuvres envoyées. Le comité ne s'est pas expliqué à cet égard.

Or, l'exposition renferme des nudités picturales et sculpturales; comment donc comprendre l'exclusion prononcée par les membres chargés d'accepter ou de refuser les envois?

Le refus, cependant, a ému l'administration communale

Digitized by Google

d'Anvers, après la presse et le public. Dans une de ses séances du mois d'août, l'édilité anversoise a entendu un discours de M. Jean Nauts, visant le système inintelligent et autoritaire du comité de la Société. On n'a point répondu à M. Nauts : le comité a gardé un profond silence. Une enquête est ouverte, et cette enquête intéressante caractérisera peut-être la situation étrange que je signale ici.

Il s'agira, en réalité, de savoir ce qu'il faut entendre par « l'immoralité dans les arts. »

Déjà, à l'exposition triennale de Bruxelles de l'an passé, ce gros mot a été prononcé à propos du tableau de M. Hermans : *A l'aube*, et de quelques autres œuvres moins importantes. La presse conservatrice fanatique s'est élevée avec violence contre la tendance des peintres à mettre en scène des sujets modernes, exhibant des vices ou peignant des mœurs mauvaises. Le nu aussi fut blâmé par les mêmes moralistes vite offusqués. Il y a donc là une situation nouvelle, résultat de la réaction produite dans le domaine politique. Va-t-on exclure des expositions le nu et les sujets satiriques qui flagellent le vice et les vicieux, et cela sous prétexte de moralité?

Justement, l'exposition d'Anvers, chose à noter, renferme un tableau qu'on eût dû refuser, si c'est là qu'on veut en venir. Il est l'œuvre de M. Jules Garnier, de Paris, et il représente *le Supplice des adultères*.

Les adultères, surpris, sont poursuivis par les rues d'une ville pleines de spectateurs. Les juges populaires fustigent les chairs nues des coupables, qui fuient devant les clameurs, qui passent sous les regards indiscrets des indifférents au crime et subissent la curiosité de tous.

Voilà donc les vicieux et le nu. Pour deux raisons, ce tableau ne devait pas figurer dans un salon organisé par des hommes que le vice et le nu effarouchent. Il y a là un manque de logique vraiment extraordinaire. Quel sens moral commande donc à la pensée du comité anversois? L'esprit évangélique même ne les inspire pas. Le Christ n'était pas aussi cruel pour l'adultère, chacun sait cela, et sa justice

Digitized by Google

était plus humaine que celle que M. Garnier a représentée. Pourquoi ces nudités-ci n'ont-elles pas révolté, alors qu'on n'avait pu supporter la vue des tableaux de MM. James Bertrand et Legendre, si durement refusés, et sans explication au public? C'est un mystère.

Supposons cependant que la pléiade artistique du XVII^e^ siècle, qui a donné sa renommée à Anvers, puisse revivre. Quel serait son jugement? Comment comprenait-elle l'immoralité dans les arts? Quel était le principe de Rubens, peintre chrétien, sur ce sujet? Il est inutile de répondre à cette question : la faire, c'est ridiculiser le comité de l'exposition anversoise.

Mais il y eut en Belgique, bien avant Rubens, des peintres infiniment plus religieux que Rubens : les Van Eyck, leurs prédécesseurs et leurs successeurs immédiats. Les frères Van Eyck étaient des croyants convaincus; l'idée même d'un examen des dogmes et des mystères religieux ne leur est certes jamais venue. Et cependant, ils ont peint pour la cathédrale de Gand un *Agneau mystique* célèbre, un chef-d'œuvre, aux côtés duquel, sur des volets, étaient représentés Adam et Ève, nus. Ces panneaux sont aujourd'hui au Musée de Bruxelles. D'un naturalisme, d'un réalisme exagéré (car les défauts des modèles qui ont servi à ces figures ont été copiés avec une gaucherie naïve), le couple biblique a pourtant figuré pendant des siècles dans un temple chrétien, sans que les fidèles protestassent, sans que le clergé crût de son devoir de les cacher aux regards scandalisés des spectateurs.

Aujourd'hui, de pareilles images, présentées à l'exposition d'Anvers, seraient probablement refusées. A moins pourtant que le sujet, religieux et historique, ne suffise pour moraliser l'œuvre.

On perdrait la tête à se mouvoir dans ce désordre d'idées.

Une autre nudité a été admise au salon anversois : c'est la *Faunesse* de M. Camille Van Camp, que nous avons vue à Bruxelles. Cette fille de la mythologie est couchée nue, dans la solitude et la pénombre d'un bois. On la voit de

Digitized by Google

derrière. Comment le pudibond comité de la Société pour l'encouragement des Beaux-Arts ne s'est-il pas révolté à cette vue? C'est à n'y rien comprendre. Il faut espérer que l'enquête de l'administration communale d'Anvers fera la lumière dans ces obscurités et nous dira les mobiles de ces exclusions et de ces acceptations qui se contredisent.

II

C'est là la seule nouveauté à constater au salon ouvert dans la métropole commerciale. Pour tout le reste, l'organisation et l'esprit qui y règne, c'est la répétition de ce qui se passe dans les grandes capitales. Les coutumes se répandent vite, à notre époque.

Ainsi, sur le nombre de tableaux reçus, il y en a au moins la moitié qu'il eût fallu refuser pour avoir une exposition présentable. Telle qu'elle est aujourd'hui, l'exhibition est déplorablement médiocre; c'est pis qu'à Bruxelles et à Paris. Ici, c'est la médiocrité qui l'emporte et qui s'impose. Il y a des salons entiers pleins d'œuvres qui ne valent certes pas le cadre qui les entoure. Ce sont des misères intellectuelles qui font pitié : ni imagination, ni observation, ni réalité, et une telle pauvreté d'exécution qu'il est réellement impossible de critiquer. Plus de cinq cents tableaux ont cette physionomie-là; on se serait cru obligé de les refuser dans les villes de province de troisième ordre.

L'effet que cela produit? un ennui irrésistible, mêlé d'irritation. Il n'est pas possible de rester indifférent : ou il faut protester tout haut, ou il faut rire. Le public, très peu nombreux, il est vrai, regarde ces images piteuses sans hausser les épaules, avec le sérieux de l'ignorant : il est presque aussi amusant à observer que les « œuvres d'art » sont laides à voir.

Enfin, toujours comme ailleurs, à Anvers les médiocrités s'étalent impudemment aux meilleures places, tandis que les ouvrages qui mériteraient d'être examinés sont relégués au second et au troisième rang, ou perfidement accrochés

Digitized by Google

dans les coins sombres. Est-ce parti pris? Les personnes chargées du placement ont-elles voulu ces injustices? On n'ose le penser, tant ces injustices sont criantes; on aime mieux croire à l'irresponsabilité par le manque de savoir. Il y a cependant des artistes, et des artistes de talent, parmi ces juges des bonnes et des mauvaises places. Que penser alors lorsqu'on voit les paysages de M. Chabry et la marine de M. Artan outrageusement sacrifiés? Il est cependant impossible de nier le talent de ces deux artistes. Je n'ai vu qu'un seul bon portrait au salon d'Anvers : c'est celui que M. Fantin la Tour, peintre français, a exposé sous le titre de *la Lecture*. Il représente une jeune femme, assise, vêtue d'étoffes sombres, qui lit. Sa tête, que la lumière ne fait qu'effleurer en tombant de haut, est vivante. L'ensemble est d'une sobriété chaude, faite de tons atténués : c'est une œuvre extrêmement distinguée, qui n'éclate pas, et à laquelle le public ne donnera certes pas l'attention qu'elle mérite, parce qu'elle est mal placée.

Mais des artistes n'ont pu s'y tromper; pourquoi alors ne point donner à ce portrait doux et sympathique une des belles places du salon? Pourquoi ne pas lui rendre les honneurs qui lui sont dus, quand des centaines de tableaux médiocres, mauvais ou prétentieux, sont dans des conditions enviables? Est-ce pour empêcher le public de faire son éducation artistique, en le forçant à admirer de confiance ce qui est mauvais et en le détournant de ce qui pourrait le charmer, si sa curiosité et son intérêt étaient éveillés par la façon dont les œuvres sont exhibées?

En ceci, comme dans la question de la moralité et du nu, on se perd; il n'y a pas moyen de pénétrer dans ces mobiles obscurs et dans ces résolutions à l'envers. L'esprit même bienveillant doit bien se dire que le parti pris existe, que la camaraderie travaille, que l'égoïsme a ses coudées franches, que les mauvais sentiments trouvent là à se pratiquer en toute liberté. On peut se tromper; l'éclectisme est toujours imparfait dans les esprits imparfaits. Mais déclarer blanc ce qui est vraiment noir et traiter sans respect une œuvre

Digitized by Google

qu'on sait bonne, cela sort de l'imperfection et devient de l'injustice et de l'arbitraire. Je ne conçois pas qu'un artiste qui se respecte et qui a du savoir, se laisse ainsi entraîner, soit par l'envie, soit par l'aveuglement de l'école, soit par les influences de camarades sans dignité qui le poursuivent d'objurgations, à donner le premier rang à ce qui est sans valeur, et le second rang à ce qui est bon. C'est du cynisme; et on voit trop d'exemples de ce cynisme, dans nos expositions, depuis une quinzaine d'années.

III

Voilà pour l'idée qui a présidé à l'exposition d'Anvers et pour l'ensemble de ce bazar vraiment pauvre.

En troisième lieu, il y a à envisager cette fête artistique au point de vue de l'art, de ses tendances, du résultat obtenu, de son avenir probable. Un mot dira tout : l'art est malade en Belgique.

Nous avons des talents; nous avons une technique savante; j'ajouterai à cela que le principe, renouvelé des anciens, est excellent et a été pratiqué à temps pour détourner l'art d'une voie funeste, celle de la continuité des écoles et de la reproduction d'un style qui avait dégénéré, dont la raison d'être n'existait plus. Et cependant, en dehors du genre paysage et du genre marine, il y a affaiblissement visible. L'être humain, sa belle structure, ses manifestations passionnelles, sa physionomie changeante, ses joies et ses douleurs ne sont plus observés avec cette volonté et cette conviction qui ont fait les grands maîtres dans le passé! Les peintres se contentent d'exposer des études, des fragments, des à peu près, quelquefois fort bien exécutés, mais sans intérêt. On dirait que l'humanité n'existe plus que dans ses apparences.

Il y a, à Anvers, plusieurs tableaux sur lesquels leurs auteurs ont voulu attirer l'attention non seulement des artistes, par l'exécution, mais de la foule, par le sujet et par la mise en scène. Un jeune peintre qui a fait déjà beau-

Digitized by Google

coup parler de lui, et auquel on est d'accord pour reconnaître « un tempérament », M. Van Beers, a exposé *la Reconnaissance du peuple envers Jacques Van Artevelde*. Ce titre est ironique, puisque J. Van Artevelde a été assassiné par le peuple auquel il avait voué son génie. Mais la façon dont l'œuvre a été comprise est bien plus étrange que le titre qu'on lui a donné! Le peuple a laissé sa victime dans les champs, après l'y avoir traînée ignominieusement. L'artiste nous le montre, à l'aube, étendu à l'avant-plan sur un gazon semé de marguerites; entre ce cadavre posé comme un acteur d'opéra, et le fond de ville voilé par la brume, une barrière, une palissade qui prend toute la largeur du tableau. On ne voit d'abord que cette palissade de plus d'un mètre de hauteur, faite de gros pieux reliés entre eux par des barres transversales. Le cadavre de Van Artevelde est en second dans l'intérêt du tableau; il est l'accessoire; c'est la palissade qui parle, qui fait l'effet puissant. N'est-ce pas de l'aberration? Qu'a voulu M. Van Beers? Faire œuvre originale, ou plutôt bizarre. C'est de l'originalité de mauvais aloi. C'est vouloir attirer quand même le public à soi, avec violence. Le beau résultat! Déjà les rieurs sont dans la foule. Il est si facile de percer à jour ces mobiles en dehors de la raison d'être des choses!

Le même artiste a exposé *le Garde-barrière*. Cela représente une voie ferrée, en hiver, par la neige. On ne voit que les doubles lignes noires ferrées qui se perdent à l'horizon, gauche, à l'avant-plan, le garde-barrière à son poste. C'est une fantaisie inoffensive.

Un troisième tableau : *Funérailles de Charles le Bon;* figures académiques; tableau très long, en forme de frise, avec beaucoup de personnages bariolés de couleurs criardes. Genre Leys. Il y a du talent, certainement; mais c'est un talent tout d'acquis, qui ne vous émeut point, qui ne vous charme pas, qui ne vous révolte même pas. On passe indifférent après avoir examiné ce bas-relief colorié, d'où la naïveté et la conviction sont absentes. Je ne crois pas que ce soit encore M. Van Beers qui infuse un sang nouveau à l'école anversoise, malade de langueur.

Digitized by Google

Un jeune peintre liégeois, M. Philippet, qui habite ou qui a habité l'Italie, nous a envoyé l'*Assassiné*. Les personnages sont de grandeur naturelle ; au moins, ici, il n'y a pas de palissade pour épater le public ignorant. La scène est composée avec assez de naturel. L'assassiné est couché sur le sol, à droite, les pieds vers le bord du tableau. Là tout près, assis près de la porte ouverte d'une maison de village, un gendarme ; à son côté, un homme debout. A gauche, un groupe de paysannes qui considèrent le cadavre avec la curiosité avide et sans répulsion des ignorants. Les figures sont d'un bon style ; le gendarme surtout est très bien venu. Mais l'ensemble de l'œuvre est blafard. M. Philippet cherche à rendre la lumière intense ; il n'arrive qu'au blanc crayeux, à la décoloration. La nature est plus vibrante que cela, même dans les pays où la lumière est d'une violence à incommoder. Il y a dans l'art des pierres philosophales à la découverte desquelles on perd son temps ; oublier que la peinture est un art d'artifices et de sacrifices, c'est être certain de ne jamais produire d'œuvre véritablement forte.

Après ces deux grandes toiles, je ne retrouve plus dans mon souvenir que des tableaux que nous avons vus cent fois sous différents aspects. L'école de Leys a ses représentants : les Pauwels, les Van der Ouderaa, les Vinck, etc. ; la somme de talent n'est sans doute pas égale chez tous ; mais, du plus au moins, on ne peut voir dans ces résurrectionnistes que des peintres détournés de la voie naturelle et égarés peut-être sans rémission.

M. Henri de Braekeleer, dont le succès avait été assez vif à l'avant-dernier salon de Bruxelles, et qui a au musée moderne un bon *Géographe*, me semble sur la pente glissante de la décadence. La technique l'emporte sur les facultés d'observation ; la manière a vaincu l'ingénuité d'exécution. M. Bource est faible aussi. M. Alma Tadema n'a envoyé qu'un petit tableau romain, dans lequel on retrouve ses qualités ordinaires de peintre et d'archéologue, qui deviennent fatigantes. Les trois tableaux de feu Van Lérius ne sont pas de nature non plus à faire espérer une

Digitized by Google

renaissance : c'est de l'art morne et mort, excessivement prétentieux. M. Stallaert est, parmi les résurrectionnistes de l'antiquité, celui qui me paraît chercher le plus consciencieusement à allier la nature au style classique. Mais si le résultat ne répond pas à ses désirs, il faut au moins lui tenir compte de ses efforts. Quant aux frères Verhas, peintres des élégances mondaines, je crois devoir les avertir que la volonté de plaire leur jouera un mauvais tour : c'est trop joli déjà; ils se laissent séduire par la mièvrerie et les tons clairs, transparents quand ils ne doivent pas l'être. Les vieux Flamands étaient plus robustes, plus sains, plus vrais, plus séduisants sans chercher à séduire. Vite, une volte-face énergique, en oubliant les leçons du plus malin des professeurs, Tadema, et en se plongeant jusqu'au cou dans les ondes rafraîchissantes et stimulantes de la mère Nature!...

Je conseillerais volontiers à M. Gustave de Jonghe le même mouvement salutaire. Ses dames « du monde » et ses enfants s'étiolent tous les jours davantage; ils n'ont plus ni os, ni chair, ni nerfs, ni sang. La vie a d'autres aspects que cela, et la maladie n'est pas la poésie. M. Louis Verwée me paraît plus près de la vérité; mais le style, le caractère manque à ses personnages.

Les frères Pierre et David Oyens sont des exubérants de vie, au contraire; il y a pléthore de sang et de lumière, et les physionomies comme les mouvements sont généralement justes. MM. Oyens seulement doivent se surveiller quant à leur exécution, qui est assez large et qui deviendrait vite lâchée. La peinture de M. Ringel est aussi virile que celle de M. Robert est douce et comme blaireautée. La *Bonne*, de M. Gilbert, de Paris, est exécutée franchement, par plans lumineux : c'est un ragoût pour les yeux. Il y a de la bonne humeur dans les *Fiancés* de M. Markelbach, et le *Portrait* de M. Mellery est modelé avec beaucoup de conscience.

Un artiste polonais qui habite Paris, M. Munkacsy, a envoyé un *Intérieur d'atelier*, de tonalité violente, qui rappelle une des trois ou quatre manières de M. Alfred Stevens.

Digitized by Google

C'est de la peinture mâle avec exagération et vigoureuse jusqu'au noir : l'artiste dépasse donc le but.

M. C. Meunier a fait une excursion dans le XVI^e^ siècle : il nous montre le *Meurtre de l'évêque de Liége* par Guillaume d'Arenberg de la Marck. La figure du meurtrier, tout vêtu de fer, a de la beauté. Le tableau dit bien ce qu'il veut dire. Il faut citer encore le petit tableau de M. Claude, de Paris.

On peut voir dans cette rapide revue, faite au courant du souvenir, que le progrès ne se dessine pas chez les peintres de la figure humaine. Il est vrai que le nombre de ces peintres n'est pas composé des principaux amoureux de la vérité, et qu'il serait téméraire de porter un jugement sérieux après une visite à l'exposition d'Anvers. Mais il est certain que les mobiles de l'artiste moderne n'ont plus la force et la vitalité de ceux qui poussaient nos aïeux au travail. L'époque est mauvaise; le scepticisme démolit, et la foi dans l'œuvre sociale n'a point encore remplacé la foi aveugle du croyant mystique. La transition produira peu dans le domaine des beaux-arts, parce qu'il y a de l'inquiétude dans l'air et dans les esprits. Seulement, il ne faut pas se résigner, sous peine de voir la chute plus rapide et plus profonde.

IV

Les peintres de la nature extérieure, des champs, des bois, des fleuves et des mers, au contraire, sont tout à fait dégagés de la tradition et de l'imitation. La révolution produit ses effets. Le paysage et la marine ont des artistes consciencieux et croyants. Ils ne sont pas tous à Anvers, car on se défiait de la justice de la Société, qui convie tous les trois ans l'Europe à ses exhibitions. Le nombre, ici, n'a guère d'importance, parce que tous ou presque tous sont dans la bonne voie.

A Anvers, il y a deux paysagistes marquants pour le public : MM. Lamorinière et Van Luppen. Ils voient la nature à leur manière, qui ne me paraît pas être la bonne; M. Lamo-

Digitized by Google

rinière la peint rigide et comme figée; M. Van Luppen en lui connaît qu'une harmonie, d'un vert jaunâtre, et qu'un style, qui est tout petit.

Pour la marine, il y a M. Mols, peintre habile, dont on connaît le talent égal et sûr. Il me semble, à moi, qu'il ne doit pas beaucoup souffrir en transportant sur les toiles ses fleuves bordés de villes et ses villes se mirant dans les fleuves. Ses tableaux sont peints avec aisance, et d'ordinaire ils sont agréables à voir. La *Vue de Bordeaux* et la *Vue de Brught*, de l'exposition d'Anvers, ont les mêmes agréments que les « vues » précédentes.

M. Weber, allemand, voit la mer avec des yeux timides; on dirait qu'il ne veut pas effrayer les amateurs, et qu'il est bien décidé à peindre une mer de fantaisie incapable de méchanceté. On peut réussir avec cette esthétique.

M. Bouvier a sa note personnelle aussi, qui me paraît résulter d'études plus sincères et plus approfondies. Son *Gros temps* roule des vagues puissantes sous un ciel menaçant; ses *Bords de l'Escaut*, au contraire, ont une vraie sérénité, tandis que son *Automne*, dans la forêt de l'Hunsrück, est mélancolique, d'une mélancolie solennelle pleine de caractère.

La *Marine* de M. Artan rend bien l'espace, l'atmosphère et leur beauté, ainsi que le sentiment dont le cœur est pénétré devant ces tableaux de la nature. On sait comment M. Clays a compris la mer et ses mille transformations. M. de Burbure me semble s'être souvenu de lui dans son tableau intitulé : *En partant sur lest;* il faut se défier de ces mauvais services de la mémoire. MM. Heymans et Mesdag ont chacun leur personnalité bien marquée. Ce sont des talents sérieux et sympathiques. Je conseillerais seulement à M. Mesdag de se garder des impressions trop rapidement rendues; son exécution est plus hachée et plus dure dans ses derniers tableaux; le procédé se voit trop.

Parmi les nombreux paysagistes dont le talent n'est plus à discuter, et qui sont plus ou moins heureux dans leurs travaux sans s'égarer jamais dans les chemins où l'on se perd,

Digitized by Google

il faut citer MM. Baron, le peintre de la Campine; Coosemans, qui a été pris de passion pour la forêt de Fontainebleau; Rosseels, qui s'est révélé, il y a quelques années seulement, et s'est placé tout de suite au premier rang, après avoir végété avec les imitateurs; Alfred Verwée, paysagiste lumineux et peintre d'animaux consciencieux et robuste. Tous ceux-ci n'ont plus qu'à soutenir leur réputation; et pour arriver à ce résultat, il est nécessaire, dans les arts, de progresser toujours.

M. Tscharner, qui a vu si longtemps la nature sombre et maussade, sans doute par les yeux d'autrui, nage aujourd'hui en pleine lumière. M. Huberti conserve ses qualités caractéristiques, la finesse et la distinction. M. Crépin, sans quitter Bruxelles et ses environs, produit d'excellentes œuvres; les vulgaires bassins de l'entrepôt mêmes, interprétés par lui, ont du charme et de la beauté. Il y a beaucoup de fluidité et de profondeur dans les paysages de M. Gabriel, et ceux de M. Asselbergs me paraissent le produit d'une volonté que rien ne rebute et d'une passion clairvoyante.

Le talent de M^me^ Mesdag a des souplesses féminines, ce qui n'étonnera point, mais aussi de la fermeté et de l'habileté dans l'exécution; M^lle^ Beernaert cherche le style avec une persévérance honorable, et M^lle^ Venneman lutte avec courage pour vaincre les dernières difficultés qui la séparent de son idéal. Il y a de l'ampleur dans le paysage hivernal de M^lle^ Becker, mais l'exécution est encore molle et indécise. Il faut mentionner aussi les *Fleurs* de M^lle^ de Vigne.

Bien d'autres tableaux mériteraient une étude plus attentive; mais je dois me borner et me contenter de citer, pour finir, MM. Emile Breton, Montigny, Richet, Pantazis, Roelofs, Verheyden, Le Maieur.

Ce rapide examen montre à l'évidence ce que j'ai signalé plus haut : le progrès chez les amoureux du vrai, en dehors de toute école, de toute tradition, de tout parti pris. C'est un exemple pour les peintres de figures, et sans doute un temps viendra où cet exemple sera suivi.

Digitized by Google

V

La statuaire n'a rien de marquant au salon d'Anvers. M. de Vigne a exposé sa *Domenica* de l'exposition de Bruxelles; traduite en marbre, cette statue élégante, d'un style sobre, m'a paru d'une facture un peu molle. Le portrait d'*Emmanuel Hiel*, au contraire, est nerveusement modelé et fort beau, et le caractère du poète est parfaitement rendu.

Dans l'*Énigme*, de Dillens (figure de jeune fille, de grandeur naturelle, accroupie, dont la physionomie est un peu égarée), il y a de l'étude et de la sincérité. Seulement, ces formes flasques et grêles ne sont peut-être pas d'un choix bien délicat pour la statuaire. Ou bien il fallait pousser plus loin et produire une étrangeté puissante, qui fasse impression sur le spectateur.

M. Lambeaux cherche le caractère comique; mais il me semble qu'il trouve plutôt la boursouflure et le grotesque. Les œuvres d'art exigent de la mesure même dans l'extravagance.

Je n'ai pas d'autres souvenirs de l'exposition d'Anvers; je suis passé indifférent — et fatigué — devant les dessins, les bustes, les statuettes, les plans d'architecture, accumulés dans de petits salons où règne l'ennui dans une atmosphère de banalités. L'impression d'ensemble, en sortant des locaux de la rue de Vénus, c'est le découragement. La foule des choses mauvaises triomphe du talent; les fausses notes l'emportent sur les notes justes au point que celles-là dominent la cacophonie. Supposez une symphonie de Beethoven jouée au milieu de mille personnes qui parlent toutes à la fois de leurs petites affaires : c'est l'exposition d'Anvers.

L'EXPOSITION D'EAUX-FORTES

AU CERCLE ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE.

Le 1er septembre, une exposition d'eaux-fortes a remplacé, au Cercle artistique, l'exhibition de tableaux annuelle. C'est

Digitized by Google

la Société internationale des aqua-fortistes qui a eu la pensée excellente de réunir, au local et sous le patronage du Cercle, un nombre considérable d'œuvres dues à des artistes modernes, et qui montrent que, genre délicat et expressif, l'eau-forte n'a pas dégénéré.

L'Angleterre, la Hollande, la France et la Belgique y sont représentées par leurs principaux aqua-fortistes. Non seulement les artistes ont fait personnellement des envois, mais la maison Cadart, de Paris, et la maison Van Goch, de Bruxelles, se sont empressées de mettre leurs portefeuilles à la disposition des organisateurs de l'exhibition.

L'exposition est des plus intéressantes et des plus importantes; elle contient près de cinq cents gravures, les unes sous verre, les autres dans des albums.

Je citerai, parmi les exposants français, MM. Daubigny, Appian, Lepic et ses originalités, Lalanne, Jacquemart, Braquemont, Harpignies, Delacroix, Flameng, Aveline, etc.

Nos voisins de Hollande sont représentés par Jongkind, Israëls, Roelofs, Storm de Gravesande, etc.

Le nombre des exposants belges est relatitivement nombreux. Mais il faut dire tout de suite que leurs œuvres soutiennent difficilement la comparaison avec celles de leurs émules des pays voisins. On croirait qu'en Belgique l'eau-forte n'est considérée que comme passe-temps, à l'exemple de l'aquarelle. En France et en Angleterre, au contraire, on lui donne une importance spéciale, et au lieu d'être un repos, elle est une préoccupation.

Quelques uns de nos aqua-fortistes pourraient cependant lutter avec leurs concurrents étrangers. MM. Rops, Tscharner, Danse et d'autres produiraient des œuvres fortes et vivantes, s'ils voulaient — ou s'ils pouvaient — se livrer à l'eau-forte avec plus de suite et de passion.

Le contingent anglais est surtout à étudier; et, parmi les exposants de la Grande-Bretagne, il en est un dont le talent s'impose avant tous, c'est M. Seymour-Haden.

Son envoi est très important; outre une vingtaine d'eaux-fortes détachées, représentant des paysages anglais de physio-

Digitized by Google

nomies diverses, M. Seymour-Haden a envoyé une gravure d'après Turner qui est certainement l'œuvre la plus considérable de l'exposition, non seulement par ses dimensions, mais par ses qualités et par la façon grandiose dont le tableau de Turner a été interprété.

Le même artiste a exposé un album d'eaux-fortes, avec texte par M. Ph. Burty, le critique français. Les œuvres qu'il contient ont la même finesse, la même coloration, la même vie que celles qui sont étalées sous verre. Mais ce qui donne à cet album son attrait principal, ce sont deux lettres esthétiques de M. Seymour-Haden, intercalées dans le texte de M. Burty. Je ne résiste pas au plaisir de communiquer une de ces lettres aux lecteurs de la *Revue de Belgique*. On verra que, dans une forme simple, avec une précision tout anglaise, M. Seymour-Haden donne en quelques lignes la caractéristique et le principe de l'art contemporain.

« ... L'art est une émanation morale et intellectuelle que l'étude peut développer, mais qu'elle ne saurait faire naître.

« Ce qui prouve que l'art procède toujours d'un sentiment inné, c'est que l'œuvre de chaque maître a son caractère tout spécial et qu'il ne ressemble en rien à l'œuvre de tel autre maître de force égale. Voyez Vélasquez, le Titien, Raphaël, Rembrandt, Durer. Que peut-il y avoir de plus divers que la manière dont chacun de ces maîtres aurait interprété la même chose? N'est-il pas évident que cette conception individuelle était innée et qu'aucun précepte, aucun exemple n'auraient pu la produire? La doctrine académique (et en disant ceci, je n'entends point parler de l'enseignement toujours indispensable des premiers principes de l'art) peut fournir les disciples d'une école établie, école basée sur les données d'un goût plus ou moins éphémère, mais elle ne saurait produire un artiste original. *Au contraire, elle entravera son développement.* Je suis donc ennemi déclaré des Académies, comme étant des écoles trop spéciales d'éducation. Je m'oppose « aux préceptes et à la pra-

Digitized by Google

tique de l'art, » tels qu'elles les enseignent. Je redoute surtout l'influence des distinctions qu'elles décernent autant que celle des exhibitions qu'elles ouvrent. Je crois que toute originalité doit succomber sous le poids de cette influence; qu'elle arrive nécessairement à assimiler un artiste à l'autre; et que, avec des éléments ainsi réunis, les Académies ne peuvent former que ce détestable ensemble qu'on appelle communément « École. » C'est l'artiste, au contraire, qui doit se créer son école; il ne lui reste qu'à chercher les moyens d'interpréter son impression. »

Les réalistes n'ont pas dit autre chose (ils ne l'ont peut-être pas dit aussi bien) que ce que vous venez de lire, depuis vingt ans. M. Seymour-Haden, dans cette page lucide, donne absolument raison à la liberté d'interprétation des formes et des couleurs contre l'arbitraire classique. Peut-être cette esthétique d'un étranger, et d'un grand artiste, fera-t-elle réfléchir les conservateurs tenaces qui tournent toujours dans le même cercle.

ÉMILE LECLERCQ.

Digitized by Google

ESSAIS & NOTICES

RESSOUVENIRS HISTORIQUES

LE 9 THERMIDOR

Parmi les événements les plus importants de l'histoire contemporaine, un des moins expliqués et assurément des plus inexplicables est la chute de Robespierre. On a la plus grande peine à comprendre comment le puissant dictateur, arrivé à l'apogée de son pouvoir, maître du champ de bataille, débarrassé à la fois des hébertistes et des dantonistes, ait disparu tout à coup, inopinément, au milieu d'une sorte de tourbillon confus. Il s'était même accrédité, à cet égard, des erreurs qui rendaient le fait encore plus étrange : pendant fort longtemps les historiens ont répété, se copiant l'un l'autre, que Robespierre avait essayé de se suicider, tandis que l'idée d'un assassinat, bien plus vraisemblable, eût dû se présenter à leur esprit. On croit savoir aujourd'hui qu'un gendarme nommé Méda, ou plus exactement Merda, tira un coup de pistolet à Robespierre au moment où celui-ci, adressant un appel à la section des Piques, écrivait au bas de la pièce les deux premières lettres de son nom. Quelle apparence, en effet, que Robespierre se soit interrompu dans le tracé de sa signature pour se tuer ?

Le dernier écrivain qui se soit occupé du 9 thermidor, M. Ch. d'Héricault[1], tout en donnant quelques détails inédits sur les divers épisodes de cette révolution, avoue plus d'une fois son impuissance à pénétrer le mystère qui les entoure. Ce qu'il a d'assez complet est l'histoire de la conspiration des Neuf contre Robespierre. Ces Neuf étaient : Tallien d'abord, l'âme du complot, puis Fréron, Barras, Courtois, Garnier de l'Aube, Rovère, Thirion, Guffroy et Lecointre de Versailles. M. d'Héricault précise le rôle que s'était attribué chacun des conjurés, mais l'em-

[1] *La Révolution de thermidor*, par Ch. d'Héricault, in-8°. Paris, Didier, 1876.

Digitized by Google

barras reparaît lorsqu'il s'agit de montrer comment ils ont pu s'y prendre, comment ils ont réussi.

Je suis charmé d'avoir cette occasion de publier ce que m'a raconté à ce propos un mien ami, aimable et intelligent vieillard de quatre-vingt-sept ans, qui joint à une mémoire prodigieuse un jugement net et droit. On peut s'estimer heureux d'avoir des amis semblables qui rendent l'histoire en quelque sorte vivante à nos yeux.

Or, voici ce que le hasard lui a révélé à un moment de sa longue carrière.

La cour de Madrid, d'accord peut-être avec d'autres puissances, envoya secrètement, vers la fin du règne de la Terreur, le comte de Cabarrus et le marquis d'Yrandas faire à Amsterdam un emprunt de 10 à 12 millions. Ils obtinrent des passe-ports de Pinet, représentant du peuple à l'armée du général Moncey qui était chargé de la guerre contre l'Espagne. Deux autres députés à la même armée étaient Ferraud et Cavaignac, mais ceux-ci étaient restés à Bayonne. Pinet signa seul les passe-ports, sans connaître le but du voyage et croyant à une affaire de commerce : il reçut d'ailleurs un cadeau. Moncey ne signa que pour ratifier la signature de Pinet. Les envoyés traversèrent la France, passèrent à Paris, arrivèrent en Hollande et, à leur retour, remirent les fonds à Tallien et à quelques autres dont on ne sait pas les noms. Puis ils retournèrent en Espagne.

Le fait est bien précis, comme on voit, et le hasard qui l'a fait découvrir à l'ami dont je parle est des plus simples.

Parmi les réfugiés et les proscrits espagnols venus en Belgique après la restauration de Ferdinand VII par l'*armée de la foi,* en 1823, était un abbé don Pedro Ecchevaria, qui mourut à Bruxelles en 1849 ou 1850. Il était Basque, né à Ognate, et avait été curé. C'était un homme instruit, simple mais très sensé, et son esprit non moins que son caractère aimable l'avaient fait accueillir et même rechercher par le duc de Grenade, grand d'Espagne. C'est chez le duc ou du duc lui-même qu'il avait été mis au courant des moyens employés pour renverser Robespierre.

Il sera facile de contester un fait qui ne s'appuie que sur des on dit, mais on devra reconnaître qu'il est au moins des plus vraisemblables. Si les preuves n'existent pas, c'est qu'elles ne peuvent exister. Le gouvernement espagnol avait tout intérêt à cacher sa participation à l'affaire, et les conjurés francais devaient avoir honte des moyens qu'ils avaient mis en œuvre.

Digitized by Google

Mais, quand on réfléchit au nom de Cabarrus, la lumière est bien près de se faire et la conviction commence. Cabarrus était le père de M^me^ Tallien. Conseiller des finances en 1788, à l'avénement du ministère Florida Blanca, il tomba en disgrâce, fut accusé, arrêté en 1790, mis en liberté et réhabilité solennellement en 1792, et ensuite créé comte. Nous le trouvons plus tard plénipotentiaire au congrès de Rastadt en 1797, ambassadeur en Hollande et enfin ministre de Joseph Bonaparte, roi d'Espagne.

La fille de Cabarrus, Thérèse, avait épousé, fort jeune encore, Davin de Fontenay, conseiller au parlement de Bordeaux. Elle divorça. Femme remarquable par son intelligence autant que par sa beauté, elle avait embrassé les principes de la révolution française, mais, effrayée de la tournure que prenait la Terreur, elle voulut retourner en Espagne auprès de son père. C'est alors qu'elle fut arrêtée, et que Tallien, envoyé précisément en mission dans la Gironde, voulut la voir et fut séduit par ses charmes. Le terroriste, sous cette influence, inclina vers le modérantisme, et le danger que courait sa maîtresse non moins que son propre salut le poussa à la conspiration contre Robespierre.

Mais Tallien était dépensier, aimait le luxe, faisait beaucoup de dettes, vivait dans la dissipation; il lui fallait de l'argent pour travailler, pour gagner les gens sans aveu, cette *plaine*, ce *marais* que la peur seule avait entraînée jusqu'alors, et surtout les séides obscurs dont le rôle est si important dans une échauffourée. Les autres conventionnels n'étaient pas riches, et, en général, on doit reconnaître qu'ils étaient probes, honnêtes, nullement cupides.

Il est donc fort naturel d'admettre que des agents politiques et diplomatiques soient intervenus pour fournir à la conjuration le moyen de renverser un pouvoir qui mettait l'Europe en alarme, et les relations intimes de Tallien, chef de cette conjuration, avec la fille de Cabarrus expliquent parfaitement ce que le fait a d'obscur et d'inexpliqué.

Eugène Van Bemmel.

Digitized by Google

L'ÉPARGNE DANS LA CLASSE OUVRIÈRE

I

Les plans de réformes sociales survivent rarement aux bouleversements politiques qui leur ont donné naissance. On peut citer comme exemples les tentatives d'organisation qui se sont produites en France lors de la révolution de 1848. Le rêve et l'illusion généreuse qui présidaient à la plupart de ces essais ne pouvaient enfanter qu'impatiences, déceptions, découragements, car l'enthousiasme humanitaire du moment sacrifiait résolûment les enseignements de l'expérience des siècles au plaisir d'édifier et de construire dans le domaine purement théorique.

Les publicistes réformateurs de cette époque croyaient pouvoir, à l'aide de systèmes et de combinaisons pour ainsi dire mathématiques, organiser subitement le champ industriel, comme Carnot, au temps de la Convention, décrétait la victoire d'un trait de plume. Les sociétés malheureusement ne s'organisent que par la lente succession des efforts ; elles ressemblent à ces hautes montagnes du globe produites par l'entassement de grains de sable, s'ajoutant séculairement et insensiblement les uns aux autres.

Que reste-t-il aujourd'hui de ces ateliers nationaux fondés sur le principe de la contrainte morale de la fraternité chrétienne, où le travail, comme les produits, devaient

Digitized by Google

être répartis également entre tous les associés? Que sont devenues ces institutions présentées comme les palliatifs souverains du paupérisme : le prêt d'honneur, la suppression de l'intérêt du capital, les banques d'échange qui assuraient gratuitement au travailleur, non seulement les matières premières, mais encore le placement des produits du travail? Dans quel discrédit n'est pas tombée la thèse fameuse du droit au travail, qui constituait l'État pourvoyeur de toutes les existences, assureur de toutes les fortunes, entrepreneur de tous les travaux? Tous ces remèdes (et la liste en est grande!) prônés, il y a quelques années, avec tant d'exaltation, ne sont guère rappelés par l'économie politique moderne que pour mieux attester la puissance de la pratique qui détruit tout ce qu'elle ne consacre pas.

Ce n'est pas cependant qu'il faille absolument regretter ces tentatives aventureuses auxquelles se sont livrées tant de brillantes intelligences cherchant à résoudre la question sociale. De ce chaos d'idées souvent contradictoires, de ce choc de théories brûlantes, de cette variété de formules, se sont dégagés lentement quelques principes qui joignent au mérite de la clarté et de la précision celui de constituer de véritables axiomes économiques. Ainsi, il est aujourd'hui hors de conteste que l'État ne peut être contraint d'assurer le travail au citoyen ; que tout homme doit chercher par lui-même à subvenir à son existence et ne réclamer l'intervention officielle que si l'on porte atteinte à sa liberté d'action ; que l'association ou la coopération sont les plus puissants instruments émancipateurs de la classe ouvrière ; que le système du self-help appliqué au travailleur, *pris en particulier,* peut seul le soustraire aux exigences du capital en le constituant capitaliste lui-même.

Quand on parcourt la série des améliorations successivement introduites dans la vie industrielle pendant ces vingt-cinq dernières années, l'on est en droit de s'étonner des plaintes amères qui s'élèvent encore contre le capital dans certains centres manufacturiers. Souvent ces récriminations n'ont d'autre source qu'une impatience haineuse et impuis-

Digitized by Google

sante : les accueillir serait leur accorder trop d'importance. Souvent aussi, l'ignorance seule les inspire ; c'est alors un devoir d'éclairer ceux qui s'y livrent, de leur retracer les étapes successivement parcourues par l'ouvrier dans le cours des siècles et de les amener à juger la situation présente sous son véritable jour, c'est à dire en tenant compte de la somme des efforts qu'elle a réclamés.

Sans doute, bien des améliorations sont encore à réaliser ; mais que de changements dans ce quart de siècle ! Quel remarquable mouvement de l'esprit public pour tout ce qui, de près ou de loin, se rattache au sort de la classe ouvrière ! Économistes, publicistes, industriels, philanthropes, tous font assaut d'émulation, et ce n'est pas un des moindres résultats de cette ligue intellectuelle que cet intérêt si puissant accordé à des sujets économiques, naguère encore laissés complétement dans l'ombre.

Sous leur influence, le capital a opéré de véritables merveilles.

L'on a compris, dit Louis Reybaud, que la manufacture en employant le bras, prend charge d'âme et qu'elle doit à ses auxiliaires, sous une forme ou sous une autre, l'aliment de l'intelligence en même temps que le pain du corps ; aussi, l'esprit de réforme a-t-il répandu sur tous les détails son souffle vivifiant. Peu à peu les installations défectueuses du début ont fait place à des édifices au sein desquels une ventilation énergique assure le renouvellement de l'air et dont les façades, pleinement dégagées, donnent un libre accès à la lumière. Tout y est dans de telles proportions qu'en beaucoup de cas, on a pu y introduire, non seulement la régularité, mais la moralité des services. Les femmes entrent et sortent par des escaliers distincts ; et, quand la nature du travail s'y prête, cette séparation est maintenue dans les salles.

L'enfant, naguère si négligé, est devenu l'objet de soins attentifs. Les heures d'école sont imposées au même titre et aussi bien réglées que les heures de travail, et là où l'école communale fait défaut ou se trouve à trop de dis-

Digitized by Google

tance, des écoles privées la suppléent. La manufacture est-elle placée dans une ville, elle assure à ses ouvriers le bénéfice des institutions dont la ville est pourvue, depuis la crèche jusqu'aux conférences d'adultes. Est-elle isolée et dans le ressort d'une petite commune, elle crée de son chef et à ses frais les instituteurs nécessaires à sa vie intellectuelle et morale.

Que n'a-t-on pas imaginé en ce genre, sans rien attendre du concours de l'État ! Écoles de dessin, écoles de mécanique appliquée, de tissage, de chauffage, de géométrie descriptive, même d'électricité. Ainsi, des bibliothèques et du matériel d'enseignement; ainsi encore, et à un degré plus marqué, des œuvres d'assistance et surtout *des caisses d'épargne*. Les vieillards, les invalides de la fabrique ont vu dans leur délaissement s'ouvrir pour eux des hospices particuliers, quelquefois des maisons de retraite : les ouvriers nomades ont trouvé sur leur passage un toit et un lit avec des indemnités de séjour; les ménages nécessiteux, des boulangeries, des lavoirs, des réfectoires économiques. L'accès à la propriété a été frayé à l'artisan économe sous la plus ingénieuse des formes, l'achat d'une maison, dont il se libère au moyen d'annuités de loyers dont une portion agit comme amortissement [1].

Telles sont les principales métamorphoses que le capital a opérées en moins d'un quart de siècle.

Entre le terrassier, propriétaire d'une pioche, et le banquier adjudicataire d'un emprunt d'État, il n'y a plus, somme toute, qu'une question de degré. Tous deux sont capitalistes. Le mal est que la distance qui les sépare sur l'échelle sociale soit immense au point de créer entre eux un abîme en apparence infranchissable. S'étant perdus de vue, ils se croient étrangers l'un à l'autre, oubliant que leur position dérive du même principe. Le communisme a cru trancher la difficulté en fondant dans la communauté tous les intérêts individuels pour les transformer en prétendu

[1] *Le patronage dans l'industrie*, par Louis Reybaud.

Digitized by Google

intérêt social. C'était faire bon marché des inégalités intellectuelles et morales qui constituent le principal ressort de l'activité humaine.

Bien plus sages ont été les écoles, qui, tenant compte de la personnalité et des aptitudes de l'individu, le rendent artisan de sa propre fortune et n'assignent d'autres bornes à son développement que celles-là mêmes que lui fixe son travail. Il ne s'agit donc pas de promener sur la masse le niveau égalitaire, de contraindre le capitaliste, parvenu à un échelon supérieur, à s'abaisser, mais bien d'ouvrir au travailleur les voies pacifiques qui lui permettront de rejoindre son heureux prédécesseur ou tout au moins de diminuer singulièrement la distance qui les sépare.

Posé dans ces termes, le problème de l'évolution sociale se résout par l'épargne.

Il y aurait grand avantage pour la classe ouvrière à méditer sur ce point les enseignements que contient l'histoire de la bourgeoisie. C'est grâce à l'épargne, c'est à dire à l'accumulation d'efforts huit fois séculaires, que le tiers état, la bourgeoisie de nos jours, a pu parvenir, en 1789, à la proclamation de son émancipation politique. C'est le pécule, c'est à dire l'épargne, qui a permis au serf de libérer sa personne et de reconquérir successivement les franchises que la féodalité avait confisquées à son profit. C'est l'épargne bourgeoise qui, au moyen âge, a activé le rachat des villes, brisé les liens de suzeraineté, favorisé le mouvement communal, érigé fièrement le beffroi de la cité en face du donjon seigneurial. « La bourgeoisie, dit Alphonse Esquiros, à inventé la caisse d'épargne bien avant 1818, date de son introduction officielle en France. Cette caisse était le territoire sur lequel elle plaçait sans cesse le produit de son travail et dont elle a fini par devenir propriétaire. »

A un moment donné, elle s'est réveillée maîtresse du sol comme l'ouvrier se réveillera un jour capitaliste, s'il en a la volonté persistante. Dans la voie de l'économie comme dans la voie du désordre, ce n'est que le premier pas qui coûte. Conseiller l'épargne à la classe ouvrière, c'est donc lui

Digitized by Google

indiquer la voie qui a conduit la bourgeoisie à son émancipation matérielle et intellectuelle.

Il est à présumer que la même cause produirait les mêmes effets chez une certaine partie de la population qui n'a jusque maintenant fait appel qu'aux bouleversements violents pour améliorer sa condition matérielle. Un vaste système d'*économie populaire*, poursuivi avec ténacité, énergie, ne fût-ce que pendant cinquante ans, produirait les plus heureux résultats et hâterait bien plus la solution de la question sociale que tous ces plans de réforme auxquels ne préside, la plupart du temps, qu'un aveugle instinct de destruction[1].

II

Le jury qui a décerné le prix Guinard à l'excellente brochure de M. Laurent, *La conférence sur l'épargne*, a montré l'immense intérêt que possède la société à pousser à la diffusion des idées d'économie et de prévoyance au sein des masses ouvrières.

« Quand on étudie de près ce qu'on appelle la question sociale, c'est à dire les rapports entre capitalistes et ouvriers, on est bientôt convaincu que l'un des meilleurs moyens de faire cesser toute mésintelligence est d'arriver à réunir dans les mêmes mains le capital et le travail, trop souvent séparés et parfois engagés dans une lutte déplorable. Il faudrait, pour établir définitivement l'harmonie sociale, que le travailleur devînt propriétaire.

« Mais comment transformer le travailleur en capitaliste ?

[1] « Il n'y a peut-être pas de sujets, dit Adam Smith, sur lesquels la sagacité de l'intelligence humaine se soit plus exercée que sur les moyens d'améliorer la condition des pauvres et il n'y a pas de recherche où elle ait aussi complétement échoué ! » Ne serait-ce point parce qu'on ne s'est jamais avisé de conseiller aux pauvres de s'aider eux-mêmes et de seconder avec un peu de bonne volonté ce que la sagesse du gouvernement et le zèle de la philanthropie entreprennent en leur faveur ? En parlant beaucoup de la misère de ceux qui souffrent, on ne leur a point recommandé la prévoyance, l'activité, l'économie, à défaut desquelles toutes les ressources de l'assistance publique vont se perdre comme dans un abîme sans fond. (L. Mézières. — *L'économie ou remède au paupérisme*, 1853.)

Digitized by Google

Il n'y a qu'un moyen, c'est de porter l'ouvrier à l'épargne. Le capital créé par l'ouvrier lui-même sera le seul qui sera conservé. C'est en vain que l'on ferait des avances à l'ouvrier ou qu'on lui donnerait des instruments de travail, comme certains réformateurs le proposent ; ces cadeaux, comme les héritages échus à des dépensiers, ne tarderaient pas à être dissipés. Il faut avant tout communiquer aux ouvriers l'esprit d'ordre, de prévoyance et de bonne administration qui seul peut conserver et accroître le capital acquis, prêté ou donné [1]. »

C'est ce que prouve parfaitement la *Conférence sur l'épargne*. Comme chacun le sait, c'est à l'initiative dévouée de M. Laurent que l'épargne doit d'avoir été introduite dans les écoles de Gand, et cela dès 1866. Il est difficile d'inculquer l'esprit d'économie aux adultes, s'est dit un jour l'honorable professeur. Les habitudes prises, l'empire des traditions, l'influence des milieux lui opposent pour ainsi dire des obstacles invincibles. Eh bien ! prenons l'enfant qui fréquente l'école primaire, prenons-le à un âge où le caractère reçoit comme une cire molle les impressions du dehors. Pénétrons son esprit du principe que l'épargne constitue non seulement le seul moyen d'améliorer son sort, mais encore un véritable perfectionnement moral.

Grâce au concours des instituteurs communaux, on comptait, au 30 juin 1872, dans la seule ville de Gand, plus de 12,420 livrets, dont l'import s'élevait à 430,227 francs, soit 34 fr. 64 c. par livret. Le mécanisme de l'épargne scolaire est des plus simples. Chaque instituteur reçoit les épargnes des élèves de sa classe et, après les avoir inscrites, les remet à l'instituteur en chef. Ce dernier les dépose à la Banque contre échange des livrets, dès qu'elles ont atteint le chiffre d'un franc par tête.

L'idée de l'épargne scolaire est grande et féconde. Les résultats obtenus témoignent trop éloquemment en sa faveur pour que nous cherchions encore à en faire ressortir le côté

[1] Rapport du jury chargé de décerner le prix institué par le docteur Guinard. 1873.

Digitized by Google

éminemment social et pacifique. Nous hasarderons cependant quelques réflexions que nous a inspirées l'étude attentive du système préconisé par M. Laurent.

Nous aussi, nous sommes partisans de l'épargne scolaire et de la multiplication des caisses d'épargne, mais nous croyons que de nombreuses améliorations devraient être introduites dans le régime actuel pour faire atteindre à ces institutions le but assigné à leur fondation et les rendre véritablement populaires. Le principal reproche que leur adresse l'ouvrier est de ne donner qu'un très faible intérêt (3 p. c.) qui ne compense guère les nombreuses privations qu'il s'impose journellement.

L'ardeur avec laquelle il s'applique à l'épargne est en raison directe des avantages qu'elle peut lui procurer. Or, le principe étant admis que la multiplicité des petits capitalistes est le fondement le plus certain de l'ordre public et de la paix sociale, il s'ensuit que la création et la conservation des petits capitaux devraient être l'objet de la sollicitude toute spéciale de l'État [1].

Cette sollicitude, si elle existe, n'est guère apparente. Cet intérêt de 3 p. c. nous paraît dérisoire en proportion des sacrifices, des privations qu'il représente. Il est essentiel de ne pas perdre de vue en cette matière que la caisse d'épargne est surtout instituée pour la classe ouvrière, que les capitaux qu'elle reçoit ne représentent *jamais un superflu*, qu'il est donc juste de leur accorder un intérêt proportionné à la difficulté qu'il y a eu à les réunir.

[1] « Les ouvriers se plaignent avec raison de ne toucher qu'un intérêt de 3 ou 3 1/2 p. c. quand ils portent leur argent à la caisse d'épargne. Quoi ! disent-ils, quand nous empruntons un milliard comme citoyens, membres de la grande communauté française, nous payons un intérêt de 5 ou tout au moins de 4 1/2 p. c., et quand c'est nous qui prêtons nos économies, on ne peut nous en donner que quatre?... — Eh ! mes amis, défendez votre poche ! Élisez des députés qui soient les avocats de vos intérêts ! La caisse d'épargne peut donner 4 1/2 sans faire tort à personne. Une augmentation d'un pour cent sur les intérêts qu'elle paye aurait bientôt doublé le total des dépôts (qui s'élève à 528 millions), c'est à dire provoqué beaucoup d'économies et moralisé une foule de citoyens ! » (Edmond About, *A B C du travailleur*, 1868.)

Digitized by Google

On ne saurait, à notre avis, payer trop cher les vertus d'une population. Si l'on songe d'ailleurs à toutes les fallacieuses promesses de l'industrie moderne, qui cherche à attirer les petits capitaux par le miroitement de gros intérêts, aux catastrophes financières qui ébranlent journellement le crédit public, on ne peut s'empêcher de regretter que l'intérêt servi par les caisses publiques ou privées ne soit assez sérieux pour détourner l'épargne de ces funestes entreprises.

Telle qu'elle existe, cette institution est une exhortation à l'économie et non un stimulant. C'est un tort !

La *Conférence sur l'épargne* semble avoir prévu l'objection. « Sans doute, dit-elle, l'intérêt est peu élevé; mais il faut « remarquer que les déposants peuvent demander le rem- « boursement quand ils veulent : la caisse doit donc con- « stamment tenir disponible une partie de ses fonds qui ne « produit pas d'intérêt. Puis, les spéculations lui sont inter- « dites. Si celui qui spécule peut faire de gros bénéfices, il « peut aussi faire de grandes pertes. Cela se voit tous les « jours. Or, la caisse d'épargne ne doit pas perdre. On deman- « dera qui profite des bénéfices s'ils dépassent 3 p. c. La loi de « 1865 répond à cette question : Les bénéfices forment un « fonds de réserve. Ce fonds est destiné d'abord à faire face « aux pertes éventuelles de la caisse. Puis, tous les cinq ans, « une portion du fonds de réserve peut être répartie entre « les déposants qui possèdent un livret depuis un an au « moins. L'intérêt peut ainsi monter de 3 à 4 p. c., ce qui « est un très bon placement. »

Cette réponse ne nous satisfait pas complétement. Nous partageons l'opinion de M. Laurent, quant à l'interdiction imposée à la caisse d'épargne de participer à n'importe quelle espèce de spéculation; mais la question est de savoir si la majoration du taux d'intérêt ne pourrait naître de certaines combinaisons financières soustraites par leur nature même aux éventualités qui assombrissent chaque jour l'horizon de la bourse.

Telles seraient notamment les associations que contracte-

Digitized by Google

raient *les monts-de-piété et les caisses d'épargne*. Ce projet n'est pas nouveau et sa réalisation dans certaines grandes villes de l'étranger à produit d'excellents résultats [1].

Nous croyons qu'il y aurait grand avantage pour les classes ouvrières à voir fusionner ces deux institutions réputées philanthropiques. Les caisses d'épargne, intervenant seules dans la dotation des monts-de-piété, recueilleraient par le fait même cette partie des bénéfices qui est actuellement dévolue aux établissements de bienfaisance, leurs bailleurs originaires de fonds.

Sans procéder à l'examen de cette combinaison, qui ne rentre pas dans le cadre de la *Revue*, on peut cependant signaler à l'attention deux de ses principaux résultats : la réduction du taux usuraire des prêts du mont-de-piété et la majoration des intérêts perçus par le déposant à la caisse d'épargne. L'association et la communauté des bénéfices établiraient une sorte d'équilibre entre le prêt et l'emprunt, et effaceraient l'antagonisme existant entre eux, antagonisme provenant de l'organisme vicieux de ces institutions. Il y aurait lieu de les unir, de les marier, de les bonifier l'une par l'autre. Cette précieuse solidarité, dit au surplus un économiste bien connu, Alphonse Esquiros, aurait pour effet de combattre l'égoïsme que les caisses d'épargne isolées fomentent dans le cœur des classes ouvrières ; ce serait aussi le moyen de réprimer les excès de l'économie, non moins à craindre pour la morale que ceux de la prodigalité. Il y aurait, en outre, quelque chose d'élevé et de consolant dans cette pensée que ce sont précisément les épargnes de l'ou-

[1] *Voir* à ce propos un intéressant travail de feu M. Arnould : *Des caisses d'épargne et de leur adjonction aux monts-de-piété.* Une caisse d'épargne a été instituée, vers 1840, près du mont-de-piété de Madrid. Cet établissement paye aux déposants un intérêt annuel de 5 p. c. et n'exige pour le prêt sur gage que 6 p. c. C'est au moyen de la différence, 1 p. c., qu'il couvre les frais de bureau de la caisse d'épargne qui est dirigée gratuitement, comme celle de Paris, par les notabilités de la capitale.

M. Felix de Viville, directeur du mont-de-piété et de la caisse d'épargne de Metz, a, vers la même époque, réuni ces deux administrations et obtenu un succès digne de ses efforts.

Digitized by Google

vrier laborieux et prévoyant, ses économies de chaque jour qui viendraient en aide au travail malheureux.

Voilà déjà, croyons-nous, un moyen d'augmenter l'intérêt des caisses d'épargne. Un autre serait d'accorder une prime d'encouragement à tous les petits dépôts d'un ou deux francs par semaine s'effectuant avec régularité depuis un an au moins. L'octroi de cette prime porterait l'intérêt à 5 ou 6 p. c. Nous le répétons, ce qu'il faut surtout encourager, c'est la petite épargne continue pour laquelle chaque centime amassé représente une hésitation, une lutte, un sacrifice !

Il y a injustice, moralement parlant, à faire produire le même intérêt indistinctement à tous les dépôts, quelles que soient leur origine et leur formation. On nous répondra que l'article 32 de la loi organique sur les caisses d'épargne autorise, à titre de supplément d'intérêt, la répartition du fonds de réserve de la caisse d'épargne entre tous les livrets existant depuis un an au moins et cela au marc le franc des intérêts bonifiés pendant les cinq dernières années.

Le but n'est pas encore atteint. D'abord, cette répartition ne tient nul compte de la régularité avec laquelle les dépôts se sont effectués, ce qui constitue à nos yeux la chose la plus importante, car cette régularité révèle chez l'ouvrier l'existence d'une pensée persistante d'économie, et c'est surtout l'habitude qu'il faut récompenser et non le fait de dépôts irréguliers, dérivant la plupart du temps du caprice ou du hasard.[1] Au surplus, cette répartition dépendant des pertes éventuelles que peut subir la caisse d'épargne, est elle-même incertaine. Nous le demandons : quelle peut-être l'influence d'une prime d'encouragement dont l'obtention reste soumise à des faits complétement étrangers au futur bénéficiaire ?...

Enfin, en supposant même que cette répartition s'accom-

[1] « Ce que nous devons surtout désirer, c'est l'exactitude: c'est que le dépôt, si faible qu'il soit, engagé le lundi, se renouvelle le lundi suivant. Or, pour favoriser cette répétition et cette continuité d'efforts, il serait nécessaire de faire entrevoir derrière les courageuses privations du moment, un avenir à l'homme du peuple. Aujourd'hui, il faut bien le dire, cet avenir est peu propre à stimuler son ambition. » Alph. Esquiros, *Les caisses d'épargne — Revue des Deux Mondes*, 1844.

Digitized by Google

plisse dans les conditions les plus favorables, la minime augmentation d'intérêt qu'elle produirait ne récompense pas suffisamment à nos yeux les sacrifices de toute une année de travail [1]. Somme toute, il y aurait grande économie pour l'État à encourager plus généreusement qu'il ne le fait les efforts des petits capitalistes; son budget des finances ne s'en ressentirait guère, et il trouverait certainement une ample compensation dans la diminution des frais de gendarmerie, de prisons et d'hôpitaux.

M. Benjamin Delessert, qui, à la tête d'un groupe de banquiers, présidé par le duc de Larochefoucauld-Liancourt, ouvrit, le 15 novembre 1818, la première caisse d'épargne française, atteste que *pas un* déposant aux caisses d'épargne n'a subi de condamnation devant les tribunaux pendant sa longue administration. La chose n'offre rien d'étonnant quand on réfléchit aux sentiments qu'inspire à l'homme l'idée habituelle de l'épargne.

Il est vrai que l'État accorde aux personnes ayant déposé plus de 100 francs, la faculté de convertir les sommes versées en fonds publics, rapportant 4 ou 4 1/2 p. c.; mais il n'accorde rien à la classe la plus nombreuse et la plus méritante, aux petits déposants en vue desquels la caisse d'épargne a été plus particulièrement instituée [2].

Le chiffre des dépôts inférieurs à 100 francs étant dans la proportion de 92 p. c. avec celui des dépôts supérieurs à

[1] La répartition autorisée par l'arrêté royal du 15 juin 1871 a porté à 3.90 p. c. le taux des intérêts boniflés pendant la première période quinquennale, soit 0.90 p. c. d'augmentation ! La répartition a été également de 0.90 p. c. pour la seconde période 1871-1876, bien que les bénéfices réalisés aient permis de constituer un fonds de réserve de 2,309,593 francs, ce qui eût permis de distribuer 4 1/2 p. c.

[2] Proportions pour cent entre les versements classés par catégories et le nombre total des versements :

	1 à 10 fr.	10 à 100 fr.	100 fr. et au dessus.
1865. .	30.7 p. c.	31.1 p. c.	38.2 p. c.
1870. .	85.3 »	10 »	4.7 »
1871. .	81.7 »	12.2 »	6.1 »
1872. .	84.3 »	8.6 »	7.1 »
1873. .	83.6 »	8.9 »	7.5 »

Il résulte des chiffres qui précèdent que, d'année en année, le nombre des *petits dépôts inférieurs à 10 francs* tend à s'élever. (*Annuaire statistique*, 1875.)

Digitized by Google

cette même somme, il en résulte que l'avantage précité est à peu près illusoire. Voilà le vice de la loi de 1865 !

Peu importe, au reste, le mode de majoration adopté, l'essentiel est que l'intérêt accordé à la classe des déposants la plus nombreuse et la plus digne de sollicitude soit réellement en rapport avec le but de l'institution de l'épargne.

Il est hors de doute qu'une révision de la loi dans le sens que nous indiquons ne produise les plus heureux résultats, tant au point de vue des intérêts privés que de l'ordre social tout entier.

III

Le mouvement en faveur de l'épargne a pris, pendant ces dernières années, un développement des plus remarquables dans l'arrondissement de Liége. Ce qui mérite surtout de fixer l'attention, c'est que ce mouvement est soustrait à toute influence gouvernementale et qu'il se propage parallèlement aux caisses d'épargne, sans cependant porter la moindre atteinte à leur clientèle [1].

Voici les circonstances qui l'ont particulièrement favorisé. Depuis 1853, un nombre assez considérable de villes et de communes ont été forcées de recourir à des emprunts pour couvrir leurs dépenses budgétaires. Les principales d'entre elles, notamment les villes de Bruxelles, d'Anvers et de Liége, ont renouvelé ces emprunts, offrant chaque fois des conditions de souscription plus avantageuses à l'épargne et au petit commerce chez lesquels le classement des titres s'opère pour ainsi dire définitivement dès leur apparition sur le marché.

C'est ainsi que la faculté laissée aux souscripteurs de se libérer par des payements partiels échelonnés sur l'espace de deux ou trois ans, a permis à la classe ouvrière de prendre une large part à ces opérations financières. Ceux

[1] Les chiffres empruntés à la statistique du mouvement des opérations de la caisse générale d'épargne accusent chaque année une progression dans le nombre des livrets : ainsi, 17,981 livrets ont été créés en 1870 ; 15,975, en 1871 ; 17,534, en 1872 ; 24,675, en 1873, etc.

Digitized by Google

d'entre ses membres qui ne pouvaient encore fournir les premiers fonds nécessaires se réunirent en décidant que les titres achetés en commun resteraient la propriété du groupe. Tel est, à peu d'exceptions près, le point de départ de toutes ces sociétés d'épargne qui, depuis quelques années, se sont accrues à ce point qu'elles comptent environ 10,000 adhérents dans la seule ville de Liége et que les fonds, obtenus par des cotisations des plus minimes, ne s'élèvent pas à moins de 300,000 francs.

Il ne s'écoule pas de semaine que de nouvelles associations ne se forment sous les noms les plus variés, les plus symboliques. Toutes possèdent leurs statuts propres dont l'article 1er est généralement conçu en ces termes :

« La société est fondée : 1° dans le but de développer *l'esprit d'ordre et d'économie;* 2° de constituer à chacun de ses membres un petit capital en acquérant des obligations à primes portant intérêt. »

Voici une esquisse rapide de leur organisation intérieure. Toutes ces affiliations sont régies par une commission variant de cinq à huit membres, parmi lesquels un président, un secrétaire et un trésorier. Leur mandat est gratuit. Le fonds social est formé : 1° par des cotisations mensuelles ou hebdomadaires, s'élevant de 25 centimes à 5 francs; 2° par un système d'amendes de 10 à 25 centimes imposées aux membres en retard d'effectuer leurs versements ou négligents dans l'exercice de leurs fonctions. Tout membre retardataire, s'obstinant à ne pas verser sa quote-part, est considéré comme démissionnaire et n'a droit qu'au remboursement de la moitié de ses versements mensuels, sans que, dans aucun cas, il lui soit tenu compte des intérêts ni des bénéfices. La société ne peut se dissoudre avant l'arrivée du terme, quel que soit d'ailleurs le nombre de ses membres. A l'expiration du terme social (trois ou cinq ans), la liquidation s'opère au marc le franc entre tous les affiliés, et, à cet effet, les membres entrés dans la société après son installation définitive effectuent les versements antérieurs opérés par les autres sociétaires.

Digitized by Google

Tels sont, en résumé, les principaux articles des statuts de ces associations ouvrières, qu'on ne saurait, sauf certaines réserves, trop encourager en raison du but essentiellement moral assigné à leur fondation et des résultats obtenus.

Nous n'hésitons pas à considérer leurs effets comme préférables à ceux des caisses d'épargne elles-mêmes. Il nous semble, toutefois, que certains passages de la « Conférence sur l'Épargne » ne cadrent pas avec notre opinion.

« Il en est, dit l'honorable M. Laurent, qui retirent leurs économies des caisses d'épargne dès qu'elles s'élèvent à une somme qui leur permet d'acheter un lot avec primes. On achète, je suppose, pour 100 francs un lot de Gand, qui rapporte un intérêt de 3 p. c., et l'on a la chance de gagner une des primes qui, chaque année, sont tirées au sort. C'est une véritable loterie que, pour ma part, j'ai toujours désapprouvée ; toute loterie est une duperie, c'est un jeu de hasard que nos lois prohibent, parce que ce jeu est au préjudice de ceux qui jouent. L'inconvénient de ce jeu, qui tourne toujours au profit de celui qui le tient, est qu'il nourrit l'espérance d'une fortune subite due au hasard. Or, il faut inspirer à l'ouvrier non pas le désir de faire fortune par un coup de hasard, mais lui dire, au contraire, qu'il ne doit pas désirer de devenir riche en un instant, qu'il cherche à améliorer sa condition par des *moyens sûrs*, c'est à dire en plaçant ses économies en rentes sur l'État... »

Pour rencontrer complétement les objections de M. Laurent, il faut examiner l'opération incriminée, non seulement au point de vue de sa sûreté, mais encore en tenant compte de ses avantages moraux comparés à ceux des caisses d'épargne.

Comme stabilité, les emprunts des principales villes belges peuvent soutenir victorieusement la comparaison avec nos fonds d'État [1]. Le crédit dont ils sont entourés et auquel aucune atteinte n'a été portée jusqu'à ce jour, en est le garant

[1] Tous les journaux financiers anglais vantent les emprunts communaux belges et les rangent au premier rang parmi les valeurs similaires du continent.

Digitized by Google

le plus certain. Les guerres, les crises politiques et financières qui affectent parfois si profondément ces derniers n'exercent pour ainsi dire aucune influence sur les lots de villes dont les cours se maintiennent à un niveau constant. Leur service étant assuré par tous les revenus de la commune emprunteuse, il faudrait réellement un bouleversement social pour en amener l'interruption ou la cessation. Dans cette hypothèse, les fonds d'État eux-mêmes subiraient une dépréciation d'autant plus considérable qu'elle s'exercerait en raison directe de leur centralisation. Nous ne nous arrêterons donc pas davantage à l'objection de sûreté en répétant avec un administrateur de la caisse d'épargne de Paris, amené à s'expliquer sur l'événement possible d'une révolution : « Je ne ferai jamais entrer dans mes combinaisons le déluge universel. »

Quant aux avantages des emprunts à primes, ils sont assurément égaux à ceux que peuvent offrir les caisses d'épargne, sinon supérieurs. Exemple : un lot à prime acquis pour 90 francs rapporte 3 francs d'intérêt, soit 3.33 p. c. Il y a donc avantage pour celui qui possède moins de 100 francs d'acheter un lot de ville. Il obtiendra un intérêt supérieur à l'intérêt normal de la caisse d'épargne, et cela pour une somme moindre. Et cet avantage est garanti pour l'immense majorité des petits capitalistes, puisque sur cent dépôts à la caisse d'épargne, il y en a 93 inférieurs à 100 francs! Au delà de 100 francs, la caisse d'épargne semble prendre un léger avantage par la conversion des fonds en titres de rente sur l'État, à 4 ou 4 1/2 p. c.; mais encore une fois cette majoration de l'intérêt n'est *pas procurée* par la caisse d'épargne, puisque le premier venu, possesseur d'une somme de cent et quatre francs environ, peut l'obtenir par des voies plus directes, en achetant des titres à la bourse?

On nous objectera bien probablement la répartition quinquennale, qui porte l'intérêt à 3.90 p. c. Nous répondrons en opposant le bénéfice résultant ou de la hausse du titre ou d'un remboursement au pair ou à 125 francs, tenant, avec

Digitized by Google

l'auteur de la *Conférence sur l'épargne*, comme absolument chimérique l'octroi d'une prime quelconque. Dans la dernière hypothèse, qui est des plus communes (remboursement à 125 francs), le possesseur d'un lot à 3 p. c., acheté 90 francs, bénéficiant de 35 francs, après 35 ans d'attente par exemple, récupérera son capital qui lui aura en somme rapporté constamment 4.33 p. c.

La comparaison d'intérêt que l'on établit entre l'emprunt à primes et la caisse d'épargne, ne tourne donc guère à l'avantage de cette dernière.

Reste la dernière objection : « Il faut éviter que l'ouvrier s'enrichisse par un coup de hasard au lieu de se procurer l'aisance par le travail. Le travail et l'épargne, voilà ce qu'il y a de plus moralisant. »

Évidemment; mais pourquoi chercher à détruire absolument chez l'ouvrier une espérance qui le charme, lui adoucit l'amertume des contrastes, le soutient, le stimule à la pratique de l'épargne?... Mais si la froide logique blâme toutes les créations modernes qui font entrer le hasard dans leurs calculs, rayons aussi les sociétés de secours mutuels, les assurances sur la vie, contre l'incendie, la grêle, la mortalité du bétail, les caisses dotales, les assurances pour le recrutement militaire;... rayons la majeure partie des institutions de prévoyance! Ne sont-ce pas là des loteries en sens inverse, où les mauvais numéros font prime? On a défini la pauvreté un billet non gagnant dans la loterie de la vie : l'homme auquel ce triste lot est échu n'a-t-il pas, au fond, quelque droit de remettre la main à l'urne, le second tirage pouvant corriger le hasard de la naissance? Faisons donc la part des sentiments de la nature humaine et ne nous montrons pas trop sévère pour une institution qui contribue, plus qu'on ne le croit, à rendre l'ouvrier économe.

M. Laurent raisonne d'ailleurs au point de vue de l'obtention d'une prime élevée; or, le cas est tellement rare qu'on peut le tenir pour chimérique et ne point le prendre en considération. Mais il y a plus! c'est que l'association a précisément pour effet de disséminer entre un grand

Digitized by Google

nombre de personnes ce bénéfice subit, qui pourrait être funeste s'il était réversible sur une seule tête. Deux sociétés ouvrières de Liége ont obtenu chacune, l'an passé, des primes de 25,000 francs. Eh bien, la répartition a donné à chaque intéressé une somme de 500 francs environ, laquelle a permis à un grand nombre d'entre eux d'acquérir de petits fonds de commerce et de s'établir définitivement [1].

Nous voilà loin de cet affolement subit, de cet éblouissement de l'imagination causé par le gain d'une prime inespéré. Sans doute, l'épargne est un des agents moralisateurs de la classe ouvrière, mais à la condition que cette épargne *soit réellement productive, fructueuse*. Or, elle ne l'est pas suffisamment dans le système des caisses gouvernementales ou privées.

Dans ce système, au surplus, l'épargne est abandonnée *complétement* à l'inspiration de l'ouvrier. Rien ne vient l'engager à opérer un versement tel jour plutôt que tel autre, l'épargne dépendant uniquement de l'occasion, de l'idée du moment, d'un bon mouvement!... Mais alors, les dépôts sont variables et irréguliers comme les mobiles qui les ont provoqués! Ils finissent même par rester stationnaires jusqu'au jour où ils sont retirés par un caprice passager.

Ce défaut, nous ne le rencontrons pas dans les associations en question, où une sorte de sanction pénale frappe le membre retardataire, assure le retour *régulier* des versements et fraye insensiblement la route à l'habitude de l'économie.

L'immense avantage enfin que ces sociétés présentent sur les caisses d'épargne, indépendamment de toute question d'intérêt, c'est cette faculté laissée au plus humble déposant de pouvoir prendre part à l'administration de ses économies. On ne saurait croire combien cette gestion élève l'ouvrier à ses propres yeux, combien elle le transforme, le pousse à lire, à s'instruire, à étendre tous les jours le cercle de ses connaissances.

Le sentiment moral, d'autre part, fortifié par l'idée nou-

[1] Ces sociétés sont l'*Avenir* et le *Petit bonheur*. Ces noms sont trop caractéristiques pour ne pas les citer.

Digitized by Google

velle de la responsabilité, ne tarde pas non plus à produire les plus heureux effets sur les mœurs, la famille, l'entourage journalier.

L'ouvrier, appelé par ses semblables à prendre part à la gestion du patrimoine commun, se voit décerner une marque de confiance qui, en même temps qu'elle l'honore, constitue un des plus puissants stimulants qu'on puisse imaginer. Comment concevoir que cet homme n'implante pas au foyer domestique ces idées d'ordre, de prévoyance, d'économie qu'il a fait prévaloir aux assemblées, n'en poursuive pas la réalisation dans son intérieur. Aussi l'expérience prouve-t-elle que la maison tout entière subit insensiblement l'influence du milieu et des idées nouvelles. Le cabaret est délaissé et le lundi cesse d'être un jour de désordre et d'oisiveté. Les enfants sont envoyés plus régulièrement à l'école. Les entretiens et les discussions n'ont-ils pas établi que l'instruction est le principe de toute amélioration, de tout bien-être? Le ménage est mieux tenu, plus propre. Une nuance de goût se révèle désormais dans l'arrangement des moindres objets. Le hasard ne préside plus à la disposition des meubles. La femme sait maintenant calculer, combiner, tirer parti des moindres choses ; elle est enfin à son rôle et dans son rôle !... Elle aussi administre, elle aussi épargne ! D'autre part, ces assemblées obligatoires constituent un enseignement mutuel. Bien qu'en écoutant, le plus ignorant s'initie sans peine aux vérités triviales de la science économique, aux notions sommaires de tenue de livres, apprend à dresser ses comptes, à discerner ses véritables intérêts. Une sorte de solidarité relie tous les membres en un même faisceau et entretient l'émulation par le contact perpétuel et l'échange des idées.

Voilà les résultats *collectifs, généraux,* produits par ces associations, bien différents de ceux des caisses d'épargne, qui ne sont et ne peuvent jamais être qu'*isolés* et *personnels*. Il importe peu de modifier la situation de tel ou tel individu, mais bien la condition générale du peuple. Voilà le but à atteindre !... Si l'on nous reprochait de forcer les couleurs, nous ferions appel au témoignage des chefs d'industrie qui attesteraient que les ateliers où dominent ces associations sont

Digitized by Google

précisément ceux qui comptent le plus grand nombre d'ouvriers instruits, intelligents, laborieux. Toutes les tentatives de grève ont échoué misérablement à la porte de ces ateliers, vaincues non par la force armée, mais par les raisonnements de la classe ouvrière, mise désormais en état de se défendre elle-même. Le travailleur ayant un patrimoine à sauvegarder devient naturellement un partisan de l'ordre. Les théories subversives et malsaines n'ont plus de prise sur lui, car ce capital prestigieux qu'elles faisaient miroiter à l'horizon, qu'elles lui promettaient au prix des hasards de la lutte, il le possède aujourd'hui, grâce à son épargne. Ce n'est plus un rêve, mais bien une réalité, qu'il ne sacrifiera pas pour l'inconnu.

Si l'on doit applaudir sans réserve au principe même de ces associations, il y a cependant lieu de regretter que quelques unes d'entre elles ne tiennent compte que d'une alea chimérique, par exemple, en achetant des obligations à primes ne rapportant aucun intérêt. Ce qu'il y aurait de plus avantageux pour elles serait de placer une partie des fonds en rentes sur l'État, à 4 1/2 p. c., et de consacrer l'autre à l'achat de lots à primes rapportant intérêt. Le taux moyen de l'intérêt serait de beaucoup supérieur à celui servi par les caisses d'épargne et l'association posséderait aussi les garanties de sécurité et de stabilité vantées par les partisans de ces dernières.

Quelle que soit, au surplus, la forme sous laquelle se révèle le mouvement de l'épargne, un fait est à constater, c'est que ces associations familiarisent la classe ouvrière chaque jour davantage avec le jeu des institutions économiques et l'amènent à restituer au capital son véritable rôle dans l'industrie, le commerce, la société. Grâce à la diffusion de l'instruction, qui lui livrera les enseignements de l'histoire, elle reconnaîtra, si elle ne le sait pas déjà, que son émancipation est intimement liée à l'existence de son crédit, et que ce crédit ne peut naître en dehors des éléments mis en œuvre naguère par la bourgeoisie pour en arriver à la proclamation de son propre affranchissement : le *travail* et l'*épargne!*

CHARLES MASSON.

Digitized by Google

SOUVENIRS D'UNE EXCURSION DANS L'HIMALAYA [1].

II. — Un royaume bouddhiste.

I

Je quittai Darjiling, le 17 février, par une claire et fraîche matinée, en compagnie de Chram-Chring et de nos deux grooms qui marchaient silencieusement à la queue des chevaux. La route, assez bien entretenue pour me rappeler les meilleurs sentiers de Suisse, descendait vers la vallée de la Grande Rungit sous une luxuriante végétation, dont les éclaircies laissaient entrevoir dans des lointains violets les neiges éternelles de Kinchinchinga et de ses gigantesques acolytes. Dans la zone supérieure de ce versant, ce sont les essences d'Europe qui dominent : chênes, châtaigniers, lauriers, magnoliers. Un peu plus bas apparaissent ces magnifiques fougères arborescentes, parfois hautes de 30 à 40 pieds, qui sont la gloire de Darjiling ; de loin, elles ressemblent aux palmiers, dont elles imitent le port élancé, mais qu'elles surpassent par la grâce de leur couronne comme par la délicatesse de leur feuillage. Quant aux croupes inférieures de la montagne, elles sont occupées par des plantations de thé, entremêlées de bananiers, de figuiers, de palmiers, de gordonias et de *sals,* qui forment d'épais fourrés aux abords de la rivière.

[1] *Voir* notre livraison du 15 septembre.

Digitized by Google

A chaque instant, nous croisions des Sikhimois qui portaient à Darjiling des marchandises et des denrées. Ils appartenaient pour la plupart à la race des Lepchas, qui semble le produit d'un croisement entre les aborigènes de l'Inde et les émigrants mongols de la région trans-himalayenne. Timides et indolents, de petite taille, ils ont les extrémités frêles, mais la poitrine large et les bras musculeux. Leur costume consiste en une pièce de coton qui se drape autour du corps, de façon à laisser un bras libre et à tomber jusqu'à la hauteur du genou. Cette sorte de tunique est serrée autour du corps par une ceinture où passe un long couteau à gaîne de bois. Bien que les Lepchas vénèrent les lamas et rendent hommage aux statues de Bouddha, ils passent pour n'avoir d'autre religion que le culte des mauvais esprits. Aussi portent-ils souvent, en guise d'amulette, une formule magique renfermée dans une petite boîte d'argent ou d'or, qu'ils s'attachent sur la poitrine à l'aide d'un collier à grains d'ambre, de corail, de cornaline et de turquoise. Les femmes ont à peu près le costume des hommes; elles se distinguent surtout en ce qu'elles tressent leurs cheveux en deux nattes au lieu d'une.

A la moitié de la descente, je fis une rencontre d'assez mauvais augure, qui aurait jadis empêché un Romain de poursuivre sa route. Il s'agit de deux cadavres qu'on transportait à Darjiling sur des civières, recouverts d'un drap qui dissimulait mal leurs formes rigides. Les porteurs se rangèrent pour me laisser le chemin libre; mais le sentier était si étroit que les plis du suaire me frôlèrent au passage. C'étaient, comme je l'appris à mon retour, les victimes d'un de ces drames domestiques qui, malheureusement, ne se rencontrent pas seulement dans l'Himalaya : un mari qui, après avoir égorgé sa femme par jalousie, s'était frappé avec le même couteau.

Cependant le bruit du torrent qui coulait au fond de la vallée devint de plus en plus distinct, et, vers midi, nous débouchâmes, à travers une végétation tropicale, sur une rivière aux eaux d'émeraude qui courait rapidement sur

Digitized by Google

un lit bordé de galets, entre des coteaux abrupts et verdoyants. C'est ici que j'eus à franchir mon premier échantillon de pont himalayen. Deux longues tiges de bambous sont jetées parallèlement d'un bord à l'autre, puis réunies par des lianes supportant d'autres bambous qui forment le plancher. A première vue, cette construction semble assez fragile et, à chaque pas qu'on y hasarde, le jeu des lianes, le craquement des bambous, l'ébranlement général de tout l'échafaudage ne sont guère de nature à rassurer le nouveau venu, qui doit y avancer avec une prudente lenteur, en s'aidant des mains comme des pieds. Dans la circonstance actuelle, la Rungit était suffisamment gonflée pour que le fond de cette véritable corbeille trempât de plusieurs pieds dans l'eau : aussi nous fallut-il exécuter un vrai travail de singes, pour passer à pied sec, en nous accrochant aux bambous des parois. Il paraît néanmoins que les accidents sont fort rares sur ces sortes de ponts, aussi longtemps que les bambous ne pourrissent pas. Nos chevaux traversèrent à la nage, sous la conduite d'un indigène qui se tenait assis, les pieds sous l'eau, dans une sorte de périssoire, constituée par deux soliveaux parallèles avec une planche en travers.

La Grande Rungit forme ici la limite entre l'Inde anglaise et le territoire du Sikhim. Le Sikhim, qui compte environ 1,550 milles carrés, avec une population de 7,000 âmes, ne remonte, d'après ses propres traditions, qu'au XVI^e^ siècle de notre ère. Jusque-là, ses vallées ne renfermaient que des tribus indépendantes, isolées et à demi sauvages. Mais, vers cette époque, trois lamas du Thibet, appartenant à la secte des Doukpas, quittèrent leur pays après la victoire de l'école rivale. S'étant un jour rencontrés au pied de Kinchinchinga avec un chef nommé Pemcho Namguay, ils résolurent de se partager la suprématie politique et spirituelle de la contrée. Leur tentative fut couronnée de succès. Pemcho Namguay fonda le royaume de Sikhim, où ses descendants règnent encore aujourd'hui; quant aux trois religieux, ils couvrirent le pays de lamasseries et firent du bouddhisme la religion officielle du nouvel État.

Digitized by Google

Le Sikhim, qui est enfoncé comme un coin entre le Bhoutan, à l'est, et le Népaul, à l'ouest, s'est vu envahi tour à tour par ces deux redoutables voisins. Il y a environ un siècle, une invasion de Bhoutanais força le rajah d'alors à se réfugier dans le Thibet, chez le rajah de Lassa, qui lui prêta des troupes pour reconquérir son royaume, après six ou sept ans d'efforts. Quelques années plus tard, les Gourkhas du Népaul englobèrent le Sikhim dans l'empire qu'ils étaient en train de fonder sur les pentes méridionales de l'Himalaya. Le rajah se réfugia encore une fois au Thibet; mais, cette fois, ce furent les Anglais qui, après avoir refoulé les Gourkhas dans le Népaul actuel, lui restituèrent son trône, en 1815.

Le gouvernement sikhimois ne tarda pas à oublier ce service et, en 1849, le docteur Hooker, aujourd'hui directeur des jardins de Kew, ainsi que le docteur Campbell, alors superintendant de Darjiling, furent faits prisonniers dans une de leurs excursions, par les ordres du Divan ou ministre Namguay, qui espérait arracher ainsi à l'Angleterre la restitution des esclaves fugitifs. La répression de cet attentat ne se fit pas attendre; mais l'approche de l'expédition anglaise suffit pour amener la libération des prisonniers, ainsi que la soumission du pays. En 1860, de nouvelles difficultés amenèrent une seconde intervention des Anglais, qui débuta d'une façon assez malheureuse. Le détachement expéditionnaire dut repasser la frontière en pleine déroute, et Darjiling parut même un instant menacée. Mais des troupes fraîches effacèrent promptement cet échec et, trois mois plus tard, le rajah acceptait les conditions que les Anglais lui dictaient aux portes de sa capitale.

Parmi les stipulations du traité se trouvait le bannissement du Divan, qu'on accusait d'être l'instigateur de la politique hostile à l'Angleterre. Namguay se retira au Thibet, où il paraît avoir acquis une position fort influente et même un bouton de mandarin. Depuis lors, aucun nuage n'a plus troublé les relations des deux gouvernements. Le Sikhim, outre les obligations communes aux États indigènes de l'Inde à l'égard de l'Angleterre, s'est engagé à entretenir les routes

Digitized by Google

qui mènent de la frontière anglaise vers les passes de l'Himalaya, et, à cet effet, il reçoit du gouvernement anglais une subvention annuelle de 12,000 roupies (30,000 francs), ce qui est presque le double de ses revenus. Mais il n'en reste pas moins dans une position assez fausse, entre les Anglais, qui lui imposent de leur faciliter l'accès du Thibet, et les Thibétains, qui le lui défendent de la façon la plus formelle. Les premiers le tiennent par l'octroi de leurs subsides; les seconds, par la menace de confisquer certaines enclaves qu'il possède sur leur territoire, au nord de la grande chaîne.

On sait que, à en croire les autorités du Thibet, la fermeture de cette province aux étrangers est due exclusivement à des ordres envoyés de Pékin par le gouvernement chinois. A Pékin, au contraire, l'on répond aux Anglais que c'est uniquement le fait des lamas et des fonctionnaires thibétains. M. Edgar a obtenu un document fort curieux qui jette un certain jour sur cette question; c'est le texte authentique d'une lettre que les *ampahs*, commissaires impériaux de Lassa, adressèrent, en 1873, au rajah du Sikhim, lorsque le *chief-commissioner* de Darjiling tenta de visiter ce prince dans sa résidence de Choumbi, au delà des frontières thibétaines. « Votre État de Sikhim, y disaient les fonctionnaires chinois, confine au Thibet. Vous savez quelles sont nos intentions et quelle est notre politique. Vous êtes tenu d'empêcher les Anglais de franchir nos frontières. Cependant, c'est entièrement par votre faute — grâce aux routes que vous leur avez faites dans le Sikhim — qu'ils ont conçu ce projet. Si vous continuez à agir de la sorte, il n'en arrivera rien de bon pour vous. Dorénavant, vous devrez remplir vos obligations et obéir aux ordres du grand lama Rimbochay, ainsi que du douzième empereur de la Chine. » On voit par là que la Chine considère le Sikhim comme une sorte d'État vassal, au point de vue politique aussi bien qu'au point de vue religieux; mais les Anglais, étant les plus voisins et les plus redoutables, auront nécessairement le dernier mot dans cette lutte d'influences.

Quelque soin que le rajah mette à remplir ses obligations,

Digitized by Google

je reconnus bien vite, à l'état de la route, que j'avais quitté le territoire anglais ; car, à partir de la rive gauche, elle n'était plus qu'un sentier irrégulièrement tracé dans le taillis contre les flancs de la montagne. A mesure que nous nous élevions, nous retrouvions ici en sens inverse les différentes zones de végétation que nous avions franchies à la descente du versant opposé, sauf les plantations de thé, qui ne se hasardent pas encore hors du territoire britannique. Une heure d'ascension nous fit déboucher sur un petit village dont le chef vint à ma rencontre pour m'offrir une corbeille d'oranges. Cette agglomération ne comprenait que quelques cases de bambous; mais je fus assez surpris d'y voir établi, pour l'amusement de la population indigène, un *merry go round*, une roue de fortune, munie de sièges suspendus, comme on en voit, entre autres, mais plus perfectionnées, dans les Champs-Elysées de Paris.

Quelle ne fut pas ma déception, comme je dépassai la dernière case, de rencontrer, confortablement installée à l'ombre d'un figuier, toute ma caravane, que je croyais déjà près de Namchi? Il paraît que mon cuisinier, doutant que je pusse me contenter de quelques *sandwiches* emportées de Darjiling, avait arrêté ici tout son personnel pour me cuire d'office un déjeuner complet. Je le tançai d'importance, par l'intermédiaire de Kalé Singh, et je lui ordonnai de se mettre en route sans plus de retard. Malheureusement, les coulies ont l'habitude de marcher avec une telle lenteur que je dus bientôt me résigner à prendre les devants avec Chram-Chring et l'interprète.

Parvenus au sommet de la montée, nous longeâmes, pendant plusieurs heures, les pentes d'une vallée sauvage qui descendait du mont Tendong, tandis que derrière nous se profilait, au dessus de Darjiling, la masse colossale de Sinchul. Tout à coup, nous entendîmes au loin un grand bruit de cymbales; c'était, me dit-on, le principal lama de Namchi qui faisait ses dévotions dans sa maison de campagne située à proximité de la route. Enfin, vers cinq heures, le fourré s'éclaircit, et j'aperçus, à l'extrémité d'une clairière, les

Digitized by Google

longues perches surmontées de banderoles qui signalent partout l'approche des *goumbas* ou monastères bouddhistes.

A l'entrée du village se montrait un fort beau *chait*. Les *chaits* sont des monuments religieux, assez abondants dans ces parages, qu'on élève à la mémoire de quelque pieux lama. Ils se composent d'un piédestal à gradins que surmonte un croissant ou plutôt une coupole renversée, supportant elle-même une haute pyramide effilée à quatre faces. Ayant longé les cases des moines, nous marchâmes droit sur le temple qui se dressait à peu de distance. Les lamas disaient l'office du soir dans une chapelle voisine; il fallut m'y rendre afin d'obtenir la permission de m'installer dans le temple pour la nuit, ce que le prieur m'accorda sans la moindre difficulté; c'était un gros vieillard joufflu, à la barbe blanche, qui, dans sa robe brune, ne manquait pas d'une certaine ressemblance avec nos capucins.

Le temple, qui était le seul édifice en pierre de l'établissement, n'offrait rien de particulier. La chapelle inférieure me parut exclusivement consacrée au remisage des instruments et des objets sacrés; j'y vis notamment, pendus aux murs, les étranges déguisements que les lamas revêtent dans leurs danses religieuses. A côté du Bouddha qui ornait le fond de la chapelle supérieure se trouvaient deux autres images représentant des lamas, montés, l'un sur un cheval, l'autre sur un éléphant.

II

Tous les temples de l'Himalaya et, paraît-il, du Thibet, sont construits sur un plan uniforme; ils consistent en un bâtiment rectangulaire, aux quatre murs un peu inclinés vers l'intérieur, ce qui leur donne un air de pyramide tronquée à la moitié de sa hauteur, sous un toit de chaume aux bords saillants. Ils sont généralement partagés en deux étages formant chacun une chapelle longue, basse et obscure, à peine éclairée par le demi-jour mystérieux de l'entrée. Des colonnes, ou plutôt des pilastres de bois sculpté, divi-

Digitized by Google

sent l'intérieur en une nef flanquée de deux ailes. Au fond, ce qu'on peut nommer le sanctuaire ou le chœur est isolé de la nef par une balustrade ou une cloison à jour. En face de la porte, il renferme l'autel que domine une statue de Bouddha accroupi dans l'attitude de la méditation ou de la prière. Autour de cette statue sont rangées des images de Bouddhas secondaires, de lamas divinisés, de saints et d'anachorètes. — Les murs intérieurs des temples sont couverts de fresques représentant des génies et des démons, tous plus monstrueux les uns que les autres. Enfin, aux piliers sont suspendues des bannières brodées, avec des inscriptions et des scènes mythologiques, où j'ai souvent vu figurer un dieu bleu et une déesse blanche dans une attitude impossible à décrire pour qui respecte la bienséance dans ses écrits [1].

Chaque village a ici un temple et un monastère, avec un nombre de moines qui varie de deux ou trois à plus de cent. Ces monastères forment parfois de vraies colonies, comme chez nous au moyen âge. Ils comptent alors des serfs, des novices, des frères lais, des moines et des lamas. Les paysans qui cultivent les terres de main-morte sont logés à une certaine distance, aucune femme ne pouvant vivre à portée des monastères. Les moines, de leur côté, se groupent, dans des cases de bambous, à proximité du temple qui occupe généralement le sommet d'une montagne ou le tranchant d'une arête.

Presque chaque famille du Sikhim destine un de ses enfants à la vie monastique. Les néophytes sont envoyés de bonne heure à un monastère où on leur enseigne la lecture, l'écriture, les préceptes et les pratiques du culte. Quand ils ont acquis les connaissances nécessaires, on leur confère l'ordination avec une certaine solennité; mais un fort petit nombre de moines arrive à la dignité de *lama,* qui constitue un grade tout à fait supérieur dans la hiérarchie ecclésiastique — presque la sainteté sur terre. Les frères lais, qui

[1] J'avais déjà observé une image identique chez les bouddhistes du Cachemire. L'école phallique voit dans cette allégorie le symbole de la création, voire le dédoublement de l'être primordial.

Digitized by Google

exercent les métiers nécessaires à l'existence matérielle du couvent, sont, en général, d'habiles artisans qui acceptent, sans répugnance, les travaux les plus pénibles, tandis que les moines s'abandonnent à une vie d'oisiveté et de contemplation.

Les religieux bouddhistes sont tenus à faire vœu de pauvreté, mais les communautés, qui sont exemptes d'impôts et continuellement enrichies par des donations publiques ou privées, absorbent le plus clair de la richesse nationale; on comprend, à voir le développement de ces institutions improductives, comment le bouddhisme a dû s'effondrer dans l'Inde sous l'exagération de ses tendances ascétiques. Ces moines font également vœu de chasteté ; mais, à cet égard, le grand lama du Thibet peut les relever de leur obligation dans des cas exceptionnels, et, d'ailleurs, le docteur Hooker, qui visita, en 1849, cette partie de l'Himalaya, raconte qu'il y trouva partout, aux environs des monastères, de vraies colonies d'enfants, invariablement présentés par ses hôtes comme leurs neveux et leurs nièces. Il existe aussi, surtout au Thibet, de nombreux couvents de femmes ; mais je n'en ai rencontré aucun dans mon excursion.

Les moines portent une longue robe serrée autour de la taille par une ceinture; dans leurs cérémonies, ils revêtent une sorte d'étole. Comme coiffure, ils ont une mitre, jaune ou rouge, suivant la secte à laquelle ils appartiennent. Les offices quotidiens se célèbrent au lever et au coucher du soleil, ainsi qu'au milieu de la journée. Ils consistent en une récitation d'hymnes, entremêlée de musique sacrée. On y brûle aussi des parfums devant l'autel, et l'on y fait des offrandes de fleurs, de riz, de beurre fondu, qu'on place dans de petites tasses de cuivre aux pieds de l'idole principale. Les instruments du culte sont assez curieux. Il y a d'abord des cloches, des sonnettes et des encensoirs; ils ont la même forme et jouent le même rôle que dans les églises catholiques. Viennent ensuite des trompettes en cuivre, longues de 6 à 7 pieds, faites de plusieurs morceaux qui s'emboîtent l'un dans l'autre comme les différentes pièces d'un télescope. D'au-

Digitized by Google

tres trompettes sont en os; elles passent pour être fabriquées avec des fémurs de lamas morts en odeur de sainteté ; mais la contrefaçon s'est glissée ici comme partout, et l'on raconte que des *résurrectionnistes* thibétains ont été jusqu'à déterrer des cadavres d'Anglais pour se procurer des os d'une taille au delà de la moyenne. Il ne faut pas oublier les conques marines qui figurent déjà dans les triomphes du Bacchus indien ; pêchées sur la côte de Ceylan, elles sont souvent montées en argent avec toute sorte d'enjolivements bizarres. Les cymbales et le gong jouent aussi un grand rôle dans les cérémonies religieuses, qu'elles signalent au loin dans la montagne. — Pour les litanies, on emploie un rosaire à 108 grains, mais, dans cet ordre d'inventions, les bouddhistes sont en avance sur l'Église catholique, car ils ont trouvé un perfectionnement qui n'a pas encore fait son chemin jusqu'à Rome : c'est le moulin à prières, composé d'un cylindre mobile, en cuivre ou en argent, traversé

MOULIN A PRIÈRES

(Gravé d'après un spécimen en argent rapporté par l'auteur.)

par un essieu de bois. Le fidèle, qui tient le manche en main, fait tourner ce cylindre par une légère vibration du poignet, et chaque révolution *équivaut* au prononcé de la prière gravée sur les parois de l'instrument ou inscrite à

Digitized by Google

l'intérieur sur un morceau de papier ; c'est, en général, le fameux verset *Om mani padmi om* (littérallement : le bijou dans la fleur de lotus), qui constitue la phrase sacrée du bouddhisme. Les seules conditions à observer sont que le temps occupé par chaque tour du cylindre corresponde à l'intervalle exigé pour formuler la prière à voix basse, et que le mouvement s'accomplisse de gauche à droite, conformément à la disposition de l'écriture thibétaine. Un petit poids, attaché au cylindre par une chaînette de métal sert à régulariser le mouvement de rotation que les dévôts prolongent parfois pendant des heures sans la moindre pause ; en même temps, quelques uns répètent le verset de vive voix, sans doute pour gagner doubles indulgences.

N'oublions pas non plus un instrument fort original, le *dordj*, qui, par sa forme, rappelle en petit les foudres que l'antiquité plaçait dans la main de ses Jupiters. C'est, par excellence, l'emblème sacré du bouddhisme ; tenu par l'officiant entre le pouce et l'index, il sert à bénir les fidèles qui ne prennent aucune part aux cérémonies du culte, mais qui entrent irrégulièrement dans les temples, à toute heure de la journée, comme j'ai pu m'en convaincre plus d'une fois, pour se prosterner devant la statue de Bouddha, puis, s'il y a lieu, devant les principaux lamas, en murmurant une formule sacrée et en touchant chaque fois le sol du front.

Le bouddhisme, dont je dois absolument dire ici quelques mots, naquit dans l'Inde au VI^e^ siècle avant notre ère. Son fondateur, Gautama Bouddha, appartenait à l'antique dynastie des rois d'Aoudhya, la moderne Oude. Frappé de bonne heure par le spectacle de la maladie, de la vieillesse et de la mort, qui sont le lot fatal de l'humanité, il en arriva à conclure que mieux vaudrait pour l'homme ne pas exister. Non point qu'il préconisât le suicide, car, à l'en croire, la mort elle-même ne nous soustrait pas à la nécessité de renaître indéfiniment sous quelque autre forme, à moins que nous n'ayons réussi à éteindre préalablement en nous toute passion, tout attachement, tout désir. Le seul chemin

Digitized by Google

pour arriver au *nirvanâ*, c'est à dire à l'anéantissement complet de notre individualité, but suprême de l'homme, c'est donc d'étouffer en nous, par le renoncement et la méditation, tout ce qui nous enchaîne dans le cycle de l'existence, tout ce qui nous fait tenir à la vie.

Je n'entrerai pas ici dans la discussion soulevée par les commentateurs du bouddhisme pour savoir si le *nirvanâ* signifie l'anéantissement complet de notre être spirituel ou simplement l'absorption de notre individualité dans le Grand-Tout. Il est certain que Bouddha ne parle nulle part de Dieu ni de l'âme. A l'instar du positivisme, il ne voit partout qu'un enchaînement de phénomènes, et il ne s'occupe pas plus de la cause finale que de la cause première. S'ensuit-il que le bouddhisme réalise la conception d'une religion athée, d'un culte sans Dieu? Telle est la puissance de l'idée divine sur l'esprit humain que la foule des bouddhistes, n'ayant plus de Dieu à adorer, a mis Bouddha à sa place, bien que le Maître lui-même ait proclamé son propre *nirvanâ* il y a plus de deux mille trois cents ans.

Le succès de cette doctrine dans l'Inde peut être considéré comme une véritable réaction des populations arborigènes contre la domination des Aryens qui, après les avoir parquées dans les castes inférieures, avaient mis la hiérarchie sociale ainsi constituée sous la sanction des croyances religieuses. Pendant plusieurs siècles, le bouddhisme régna de l'Himalaya à l'île de Ceylan. Mais, comme tant d'autres systèmes religieux et politiques, il devait périr par l'exagération même des principes qui avaient fait sa gloire et sa force. Ainsi, Bouddha avait supprimé le sacerdoce, c'est à dire la nécessité d'un intermédiaire entre l'homme et Dieu. D'autre part, il avait fondé le mérite, non plus sur la fortune ou la richesse, mais sur la vertu, le savoir et la continence. Eh bien, au lieu du prêtre, on eut le moine, et l'ascétisme dévora l'Inde au point d'étouffer la pure doctrine de Bouddha sous ses excroissances parasites. Dès le x^e^ siècle de notre ère, il n'y avait plus un bouddhiste dans la péninsule, et le brahminisme, sorti des mystérieux sanctuaires où il avait

Digitized by Google

perpétué les traditions des Veddas, avait partout ressaisi la domination spirituelle de l'Inde — profondément altéré, il est vrai, par les superstitions locales et les innovations étrangères avec lesquelles il s'était trouvé en contact pendant ses mille ans de sommeil. Mais, dans l'intervalle, le bouddhisme avait rayonné sur les pays voisins où il domine encore aujourd'hui : la Chine, l'Indo-Chine, l'archipel malais, la Tartarie et le Japon. C'est même un détail assez étrange que, engendré au sein d'une race aryenne, le bouddhisme n'ait plus un sectateur de race blanche, tandis qu'il forme encore la religion dominante de toutes les populations mongoliques où il s'est répandu comme une importation étrangère.

C'est vers le VII^e^ siècle de notre ère que le bouddhisme passe pour s'être introduit au Thibet, et l'on montre encore à Lassa un monastère qu'on dit avoir été fondé vers l'année 650. On raconte que, vers le milieu du siècle suivant, la doctrine de Bouddha y fut fortement altérée par un certain Gour Rimbochay, originaire de l'Inde, qui introduisit, dans l'Église bouddhiste, avec un certain relâchement de mœurs, des pratiques et des symboles essentiellement brahminiques. Au commencement du XI^e^ siècle, ces innovations furent vivement attaquées par un autre missionnaire hindou, nommé Attisha, qui prétendit rétablir la pureté primitive de la doctrine. De là, un schisme qui dure encore aujourd'hui. D'une part, les disciples de Gour Rimbochay prévalent, sous le nom de *Doukpas*, dans le Bouthan, le Sikhim et le Népaul; ils se distinguent par la couleur brune de leur robe et de leur mitre. Les réformés ou *Geloukpas*, qui s'habillent en jaune, occupent d'autre part la majeure partie des monastères thibétains. C'est parmi eux que se choisit le chef religieux connu sous le nom de grand lama. L'influence spirituelle de ce personnage, peut-être le plus important de l'Asie centrale, s'étend de l'Inde à la Sibérie. Il est, de fait, le vrai souverain du Thibet; seulement, comme, par une singulière coïncidence fort favorable à la domination du gouvernement chinois, il a l'habitude de mourir vers l'époque de sa majorité, ce sont les *ampahs* ou représentants des auto-

Digitized by Google

rités chinoises qui gouvernent et administrent en son nom.

Le grand lama est censé l'*avatar* d'un célèbre lama qui contribua puissamment à propager la réforme d'Attisha parmi les bouddhistes du Thibet, durant la première moitié du xv[e] siècle. Son âme passe pour n'avoir jamais quitté la terre où elle ne fait que changer d'enveloppe depuis plus de quatre siècles. Neuf mois après la mort matérielle de celui qu'on en a proclamé dépositaire, on recherche, parmi les enfants qui viennent de naître dans le pays, ceux dont la conception paraît coïncider avec le moment de ce décès. Souvent on laisse au sort le soin de décider entre les concurrents qui se trouvent dans cette condition; d'autre fois, on met à leur portée des livres, des vêtements ou d'autres objets ayant appartenu au défunt, et l'on choisit l'enfant qui s'en empare avec le plus d'avidité ou d'adresse. — Le même procédé est suivi pour reconnaître les *avatars* de moindre importance qui sont destinés à perpétuer, dans la direction de certains monastères, l'âme de leurs fondateurs défunts.

III

Mes coulies n'arrivèrent que fort tard dans l'après-midi, un à un; les deux lepcha qui portaient ma chaise et ma table ne se montrèrent même pas de toute la soirée, ce qui m'obligea à remplacer la première par un ballot de vêtements et la seconde par une planche mise en travers de deux poutres. Mon dîner, que je pris à l'intérieur même du temple, ne fut d'ailleurs prêt qu'à une heure assez avancée de la soirée, et je jurai bien de soumettre désormais mes hommes à une surveillance plus active, dussé-je moi-même former l'arrière-garde pour pousser les traînards. Enfin, vers dix heures, je fermai la porte de la chapelle pour me jeter sur ma couchette, trop fatigué pour me préoccuper beaucoup des figures monstrueuses qui, à demi éclairées par les rayons douteux de la veilleuse sacrée, semblaient me poursuivre de leurs yeux glauques et de leurs grimaces diaboliques ; seule, la grande statue blanche du Bouddha paraissait garder,

Digitized by Google

sous ces reflets vacillants, l'expression de sérénité suprême que depuis plus de vingt siècles les sculpteurs bouddhistes ont su donner aux traits symboliques du Maître. Il y avait peut-être une demi-heure que je dormais profondément, quand je fus réveillé en sursaut par une psalmodie étrange. Me dressant sur ma couche, j'aperçus un vieux moine prosterné qui marmottait ses litanies au pied de l'autel. Je ne sais si le bon vieillard entendait passer la nuit en prières, mais quand je me réveillai pour la seconde fois, il avait remplacé son nasillement par des ronflements sonores. Lorsqu'on vint m'appeler au matin, il avait disparu.

Comme nous allions partir, je vis mes deux coulies retardataires sortir tout piteux de la jongle où ils avaient passé la nuit. Je leur ordonnai de se remettre immédiatement en route et les fis prévenir que je les mettrais à l'amende de deux annas chacun pour leur retard de la veille.

De Namchi la route continue à monter dans la forêt jusqu'à la crête du mont Tendong, où elle atteint une altitude de 8,700 pieds. S'il faut en juger par les éclaircies qui nous laissaient parfois entrevoir, à travers le feuillage, quelque pic sombre ou quelque sommité neigeuse — probablement les cimes de Donkia et de Jannou, — nous aurions eu ici un magnifique coup d'œil sur les plus hautes cimes de l'Himalaya, sans les rideaux de bambous qui nous interceptaient continuellement la vue. La route se tient quelque temps encore à cette hauteur. Avec un peu d'entretien, elle deviendrait excellente; mais elle me parut tellement négligée que je crus prudent de quitter ma monture, à l'exemple de Chram-Chring, pour ne pas trop courir le risque de terminer mon voyage au fond d'une fondrière.

Encore était-ce la grande route de la capitale. Mais, un peu plus loin, force nous fut de prendre sur la gauche le sentier de traverse qui mène à Tcheysing par les bois, et c'est alors seulement que j'eus un véritable échantillon de route himalayenne. Au dessus de nos têtes, de hauts bambous s'entre-croisaient parallèlement, comme les piques des légions hostiles dans les anciens tableaux de bataille. Là

Digitized by Google

où ce vrai grillage faisait mine de s'éclaircir, c'était pour se grouper en bosquets dont les tiges menaçaient le ciel de leurs faisceaux élancés, tandis que, dans les intervalles, des arbres démesurés lançaient au travers du chemin des racines tantôt ramifiées en chausse-trapes, tantôt perfidement dissimulées sous le tapis des feuilles mortes. Quelques unes de ces racines, mises à nu par le ravinement des eaux, formaient de vraies arcades qui semblaient un support artificiel du tronc. Ou bien l'arbre avait fini par s'effondrer; il fallait alors le contourner à travers le taillis en se frayant un passage, la hache à la main. C'est la seule occasion où je me sois jamais fait l'idée d'une forêt vierge.

L'humidité de ces fourrés se révèle par l'abondance des mousses qui y forment une gaîne aux troncs les plus âgés et qui pendent même, comme une draperie, le long des lianes entrelacées aux branches — donnant ainsi l'exemple, si fréquent dans le monde, d'un parasite qui vit aux dépens d'un autre parasite. Bien que la température atteignît 15° cent., j'avais presque froid sous cet épais couvert où ne pénétrait aucun rayon de soleil. Longtemps nous longeâmes des pentes profondément ravinées : c'était une telle alternance de descentes et de montées que je ne tardai pas à soupirer après une vraie pente. D'autre part, nos chevaux avaient beau tenir de l'écureuil : là même où aucune végétation n'obstruait le sentier, il fallait continuellement mettre pied à terre pour gravir des talus de 45 degrés où nous-mêmes nous n'atteignions le sommet qu'avec l'aide des pieds et des mains, *on all fours*, comme disent les Anglais. Dans les meilleurs endroits, nous avions à rester constamment en éveil sur nos selles pour baisser la tête ou relever la jambe à chaque approche d'un rocher ou d'une branche en saillie. Je ne crois pas qu'on puisse recommander un meilleur exercice aux gens désireux de se dégourdir les membres. Trois jours de cette gymnastique, et le cavalier le moins alerte évoluera sur sa selle avec autant d'aisance que sur un fauteuil à roulettes.

Enfin une dernière ascension nous fit émerger de la forêt

Digitized by Google

sur la crête nue du mont Tengby. Je m'y sentis tout heureux de retrouver un peu d'air et de soleil ; la forêt, même la plus luxuriante, finit par devenir aussi monotone que la plaine, quand aucune éclaircie ne vient élargir et diversifier l'horizon. Au sommet de l'arête, nous nous reposâmes quelques instants sous un vieux *mendong* moussu, couvert d'ardoises à inscriptions thibétaines. Les *mendongs* sont des sortes de longs murs isolés, qu'on rencontre aux environs des monastères et qui semblent avoir pour unique destination d'exciter la piété des fidèles ; ils sont formés d'ardoises qui portent généralement des inscriptions pieuses ou des dessins symboliques.

De cette crête, nous dominions à pic la vallée de la Rishup étalée à nos pieds sous les plus effroyables précipices où il m'ait été donné de plonger le regard pendant mon séjour dans l'Himalaya. Le sentier longe quelque temps l'abîme, puis se replonge dans la forêt où il se maintient jusqu'à Tcheysing. Je me croyais presque au terme de notre étape, et le *syce* qui nous servait de guide me confirmait sans cesse dans cette idée, quand, après une nouvelle heure de marche, il avoua, sur mes récriminations, qu'en réalité il ne connaissait pas exactement la distance et qu'il m'avait simplement répondu pour me contenter. Cependant le soleil se couchait, et la perspective d'être surpris par la nuit en pleine jongle n'avait rien de fort récréatif, ni même de rassurant, en présence des fièvres qui sont généralement pour un Européen la suite de pareilles aventures. Je poursuivis donc ma route avec une nouvelle ardeur; mes hommes s'arrêtaient toutefois, de temps à autre, pour pousser un appel retentissant et prolongé qui resta longtemps sans écho. Enfin, un cri lointain leur répondit, et j'eus bientôt la satisfaction de voir apparaître dans le crépuscule un groupe d'indigènes, parmi lesquels Chram-Chring, qui avait pris les devants depuis midi pour préparer mes quartiers. Quelques cents pas encore, et nous débouchâmes sur une clairière en pente douce où quelques cabanes se dressaient isolément au milieu de champs palissadés. Je dois reconnaître que cette appari-

Digitized by Google

tion me fit grand plaisir : nous étions en route depuis sept heures du matin, et c'est à peine si vers midi, je m'étais arrêté une demi-heure pour déjeuner sur l'herbe. De leur côté, mes hommes étaient littéralement sur les dents.

De toute la journée, nous n'avions croisé qu'un seul passant. C'était un homme de Yampak qui s'en allait vendre des bananes à Darjiling. Je lui en achetai un régime et je continuai ma route sans plus penser à cette rencontre, quand je le vis courir après notre caravane pour se disputer avec un des coulies. Après plusieurs tentatives infructueuses, je finis par extraire de mon interprète l'explication que le coulie, après avoir choisi quelques bananes pour la valeur de 2 annas, avait carrément refusé de payer, sous prétexte qu'il voyageait avec un *sahib* (seigneur, titre universellement donné aux Anglais). Cet argument traduisait bien la tendance universelle des indigènes qui, du haut en bas de l'échelle, ne perdent jamais dans l'Inde une occasion d'abuser de l'autorité de leurs maîtres. Il fallut, pour contraindre mon homme à s'exécuter, que je le fisse menacer de payer à sa place et de retenir le double sur son salaire.

Un détail qui me frappa dans cette étape, c'est la pauvreté apparente de la vie animale au sein d'une aussi luxuriante végétation. Pas un cri de bête fauve, pas un chant d'oiseau, pas un bruissement d'insecte. Peut-être la saison n'était-elle guère favorable? Peut-être aussi la faune du pays préfère-t-elle les ténèbres, et effectivement, la nuit, j'ai entendu des chacals hurler jusque sous mes fenêtres dans les rues de Darjiling. Un autre élément de vie qui semble manquer à cette région, c'est l'eau courante : depuis mon passage de la Rungit, je n'avais plus rencontré une rivière, ni même un ruisseau; ce serait à croire que, sans ses glaciers, l'Himalaya n'aurait pas d'eau pour former ses torrents.

Comme je m'approchais du village, je vis tout à coup un serpent de feu courir à travers l'ombre naissante sur le flanc des hautes montagnes qui se dessinaient vaguement à travers la vallée. En y regardant avec plus d'attention, je découvris que ce sillon lumineux se composait de quinze à

Digitized by Google

vingt grands foyers échelonnés à peu de distance ; c'étaient des jongles qu'on défrichait à la mode du pays pour les ensemencer au printemps. On voit que les méthodes d'agriculture sont encore assez primitives au Sikhim.

Le *khazi* du district m'attendait à l'entrée des premières maisons. Il m'offrit l'hospitalité dans sa case, cabane en bambous d'apparence assez propre, mais vide de tout ameublement. Les *khazis*, qui correspondent aux *collecteurs* de l'Inde anglaise, ont pour principale mission de lever l'impôt au profit du rajah ; ils exercent aussi le pouvoir judiciaire en premier ressort. Comme dans tout l'Orient, le souverain est réputé le seul propriétaire du sol ; toutefois, en fait, la coutume reconnaît aux cultivateurs certains droits de possession. Ainsi, s'ils n'ont pas la liberté de vendre leurs terres, ils peuvent du moins céder à prix d'argent le droit d'utiliser les travaux de mise en culture qu'ils y ont exécutés : terrassements, rigoles d'irrigation, etc. ; ils sont, en outre, protégés dans leur possession contre tout envahisseur qui n'a pas reçu un titre meilleur du souverain. Suivant M. W. Edgar, toutes les contributions du Sikhim se résolvent en un impôt unique, proportionnel à la fortune présumée de chaque habitant, sans qu'on y fasse de distinction entre la terre et les troupeaux ou les autres richesses mobilières. C'est le système qui paraît prévaloir dans tous les états indo-chinois. Les biens des monastères échappent aux taxes, et, comme ils prélèvent, en outre, une certaine dîme sur les récoltes, il est aisé de deviner combien ces institutions parasites doivent contribuer à l'appauvrissement général du pays.

Comme je venais d'achever mon dîner, je vis tout à coup entrer dans la case Chram-Chring et mon interprète, suivis du khazi et d'un quatrième indigène qui disparaissait dans une robe sombre à larges manches sous un chapeau plat de feutre noir. Derrière ce groupe, deux coulies portaient une douzaine d'œufs et plusieurs livres de beurre enveloppées dans des feuilles de bétel qu'ils déposèrent à mes pieds, tandis que le principal personnage de cette étrange ambas-

Digitized by Google

sade me tendait, avec force salamalecs, une petite écharpe de soie grise. L'interprète m'apprit que j'avais devant moi un envoyé de Sa Hautesse le Rajah du Sikhim. Ce prince qui revenait d'un pèlerinage au sanctuaire de Tassiding, se trouvait précisément campé au pied de la montagne, et, comme il avait reçu avis de ma présence, il me faisait offrir une entrevue pour le lendemain. J'acceptai avec empressement; mais, à peine l'envoyé reparti, Chram-Chring me fit respectueusement observer que pour me conformer au cérémonial du pays, je ne pourrais me présenter devant Sa Hautesse sans avoir, de mon côté, une écharpe de soie à lui offrir. Grande était ma perplexité, quand le rusé lepcha me suggéra l'idée de restituer simplement l'écharpe que le rajah venait de m'envoyer et qu'il n'avait probablement jamais vue de près : en tout cas, l'étiquette était sauve. Aussi, la conscience tranquille, me hâtai-je de chercher sur mon lit improvisé un repos dont j'avais le plus grand besoin.

GOBLET D'ALVIELLA.

Digitized by Google

EN HOLLANDE

LA MAISON OUWEWAETER & HUYSMAN[1]

(DU JACHTHAVEN AU ROKIN)

XI

Krelis, qui ne sortait guère et dont une promenade dans la ville pouvait être mise à la hauteur d'un événement, s'habilla, prit sa canne, compagnon de sa jeunesse, *soutien de ses vieux jours*, et remonta, à pas comptés, la Warmoesstraat. On regardait ce vieillard long et osseux, à la physionomie placide, à l'air bon. Et personne ne songeait même à sourire en le voyant si précis dans ses mouvements, si soigneux en toutes choses, posant son pied avec méthode, non appuyé sur sa canne comme on pourrait le croire, mais la tenant devant lui, délicatement, tout comme s'il aurait craint d'abuser de ses services.

Il était neuf heures du matin à peine quand il atteignit le Rokin et la maison de Schlessinger.

Grand fut l'étonnement du banquier : « J'ai servi l'Éternel, monsieur, je l'ai béni et ne crains point qu'il me maudisse. Entrez et prenez place sous le toit du pécheur, dit-il, de sa voix mielleuse.

— Vous savez ce qui m'amène? demanda Krelis, sans s'asseoir, bien qu'il fût invité à le faire.

[1] *Voir* les livraisons de juillet, août et septembre 1876.

Digitized by Google

— Je m'en doute, je m'en doute : et c'est ici le seul enfant d'Ésaü, et cette enfant est une fille.

— Bien. Je m'oppose à ce que mon neveu épouse cette fille, et, s'il enfreint mes intentions, je le déshérite.

— L'effroi ne me vient pas de ce que vous enleviez votre bien, c'est votre colère que je redoute. Mais, permettez, cher monsieur Ouwewaeter, que je vous avertisse d'une circonstance que vous ignorez sans nul doute. J'ai à me reprocher une faute : un acte de ma vie est répréhensible ; vous seul le connaissez et pouvez me perdre. J'avais un instant espéré, en voyant ici même un de vos parents solliciter la faveur d'entrer dans ma famille, que vous aviez pardonné à celui qui rachète un moment d'oubli par toute une vie de labeur et d'équité. Vous avez moins de charité que je ne vous en prêtais. Mais ne vous faites point si hautain : je n'ai point perdu une seconde fois le droit à votre estime. Nulle promesse n'est tombée de mes lèvres qui pût encourager votre neveu. Bien au contraire. Le Seigneur m'en est témoin. J'avais d'ailleurs tout dit à ma fille. J'avais eu le courage de lui confesser ma faute et de rougir devant elle... Soyez sans crainte : sachant que l'homme qui aspire à sa main pourrait un jour lui dire : « Voilà ce qu'a fait l'auteur de tes jours, et j'ai le droit de le mépriser, » il lui appartenait de décider ce qu'elle préférait, ou l'amour de votre neveu avec cette honte ou la certitude de ne lui donner aucun prétexte à un reproche. Bertha est une fille honnête et fière : elle repousse Albrecht Huysman et, de son consentement, jamais il ne sera son mari.

— Si les choses sont ainsi, Schlessinger, vous m'aurez rendu service et ce que j'ai pu savoir du passé en ce qui vous touche est désormais oublié.

— Mais ce serait bien plutôt à vous, dit alors le père de Bertha, à écarter le jeune homme de la demeure. L'enfant poursuivie, aimée avec transport, lutte énergiquement ; mais n'est-ce pas trop attendre de ses forces?... La charité n'exige-t-elle pas qu'on empêche un cœur d'être livré à de tels brisements?...

Digitized by Google

— Elle l'aime donc?

— Hélas, hélas! semblable à la femme du cantique, son bien-aimé lui est comme une grappe de troëne dans les vignes de Henguédi.

Krelis resta un instant pensif, comme attendri. — J'ai rêvé pour mon neveu, mon enfant, un autre bonheur... Peut-être vais-je échouer. Alors, Schlessinger, je viendrai à vous et je dirai : La volonté de Dieu soit faite. Mais, jusque-là, résistez encore. Que votre fille nous seconde... et j'aurai tout oublié...

— J'y compte, dit-il simplement mais fermement en se retournant vers le banquier qui le suivait obséquieusement dans le vestibule. Et le banquier Schlessinger eut un regard ferme, assuré, qui valait plus que des discours.

Mais quoi : des pleurs retentissent dans la maison. Bertha, toujours si maîtresse d'elle-même, si sereine et si majestueuse, vient se jeter au cou de son père, qui l'entraîne.

— Tout est donc bien perdu? dit-elle.

Et, chose étrange, elle qui n'a point épargné à Albrecht ni une dureté, ni un chagrin, qu'il fallait considérer comme si éloignée de l'aimer jamais, elle déplore aujourd'hui de le perdre.

Ce qui précède serait-il un rêve du vieux Krelis Ouwewaeter? . . . . . .

Les jours ont succédé aux jours, les semaines aux semaines; des mois se sont écoulés; à la belle saison a fait suite la saison rigoureuse. Les nuées courent basses et rapides dans un ciel froid; les jardins sont sans fleurs, les arbres sans feuilles, les champs sans verdure : plus d'alouette qui chante en montant vers l'azur et le soleil. Déjà deux ou trois fois Amsterdam s'est éveillé sous un linceul de givre. Les femmes ont sorti de leur garde-robe les mantes et les pelisses fourrées. Les hommes ont repris leurs capotes de Frise, leurs écharpes de laine, leurs casquettes de loutre. Les mains se cachent ou dans les poches ou dans de gros gants tricotés. Les nez sont rouges, les échines se courbent

Digitized by Google

comme si les épaules avaient un poids à soutenir; on marche plus vite et en battant la semelle. A peine le jour luit-il que déjà il disparaît. Puis viennent les brumes intenses. On dirait que l'air fume autour des réverbères et que des ombres s'agitent derrière les vitres rouges, quand le soir est venu. Plus de promenades sur l'Y; ceux-là seuls qui voyagent, qui ont affaire, passent l'eau : le vent y siffle et mugit et donne l'onglée. Puis un jour la neige se met à tomber, innocemment d'abord, secouant un rare duvet sur la terre; mais, bientôt elle devient plus dure; on en est aveuglé. Une couche de plus en plus épaisse s'étale sous les pieds. Et les bateaux sont emprisonnés dans les canaux; et les canaux deviennent des voies de communication d'un autre genre. Huie, huie, huie! Les fers des patins et des traîneaux rayent la glace, tout un monde est là fendant le vent, qui seul, qui par couples, qui par bandes; on se croise, on se contourne sans se toucher; quelle animation, quelle vivacité et cependant quel sérieux! Des échopes s'établissent sur l'eau solidifiée; elles étalent des étendards et des drapeaux. Une industrie nouvelle s'improvise. Des fourneaux sont dressés; il faut bien de l'eau chaude pour les grogs et pour le thé. On se promène sur le Binnen Amstel comme en été on se promenait sur l'Y; mais d'une autre manière. Qui n'a pas vu la Hollande un jour d'hiver, ne l'a pas vue sous son vrai jour.

Or, c'est par un jour pareil que les deux institutrices, Klara et Lysbeth, les pieds dans des galoches, les mains dans un manchon, la tête enveloppée, reconduisaient Roosje, qui était venue les voir. Elles avaient placé la jeune fille entre elles deux et s'en venaient le long des grèves, s'arrêtaient sur les ponts, se mêlaient aux curieux. La neige avait cessé; le soleil se montrait en une boule rouge et grandiose, à travers un voile d'un gris d'ardoise et tout bas à l'horizon. Il était trois heures de l'après-midi à peine. Point de bise et il faisait bon marcher.

— Vous devriez avoir un mantelet de velours noir, bordé de martre, Roosje, ma chère, et je vous le souhaite du fond de mon âme, dit Lysbeth avec sympathie.

Digitized by Google

— Oh! et comment? demanda Roosje avec son innocent sourire.

— Parce qu'il y a longtemps que vous devriez être mevrouw Huysman.

— Juffer Lysbeth, je vous prie...

— Non, non, Lysbeth a raison, répliqua Klara. Si M. Albrecht ne s'était pas mis dans la tête de devenir le mari de cette Schlessinger.

— Qu'il aime à la folie, insista Lysbeth.

— Qu'il aime à en perdre la tête, continua Klara, vous ne porteriez plus cette petite mante de drap usé, que le froid pénètre trop facilement. Vous seriez riche, richissime, ma chère belle. Pourquoi aussi avoir laissé échapper une telle occasion de vous établir?

— Jamais personne n'en eût une plus belle!

— Vous le voyez, ma sœur et moi, nous sommes du même avis. Nous le disions souvent. Roosje est trop simple, elle ne fera jamais son chemin. Albrecht, — M. Huysman, veux-je dire, vous ne nous avez jamais parlé de lui qu'en l'appelant par son nom de baptême tout court...

— Ce qui nous avait fait penser que tout était bien plus avancé.

— Nous nous sommes connus enfants, et je me suis accoutumée à le désigner comme je le désignais autrefois, parvint à faire remarquer Juffer Sancke qu'on ne laissa pas poursuivre son excuse.

— Certes, il n'y a pas de mal à ça! n'est-ce pas Lysbeth? Donc, Albrecht, — M. Albrecht — vous a aimée.

— Je vous assure...

— Il vous a aimée, il vous aime encore, petite poule de notre cœur. C'est affaire à vous de ne point lui laisser prendre sa volée ailleurs. La belle Schlessinger est une femme magnifique, élégante; son père est un des banquiers les plus réputés de la Hollande. Qu'est-ce que cela fait?... Voyons, n'avez-vous plus rien pour lui? et ne feriez-vous plus aucun effort, aucun sacrifice, pour qu'il vous revienne?

Cette conversation avait singulièrement gêné et ému

Digitized by Google

Roosje. Malgré sa petite mante, que le froid pénétrait si bien, elle devint toute rouge et il lui semblait qu'elle allait étouffer. Elle supplia ses deux amies de moins se serrer contre elle et elle le fit d'un air qui n'aurait pas manqué de toucher des âmes moins débonnaires que les deux institutrices.

C'est l'excès de débonnaireté, sans doute, qui les fit s'accrocher encore plus étroitement à l'enfant.

— Dieu nous garde! vous iriez vous refroidir. Restons ainsi, au contraire. Oh! si le jeune Albrecht, — Mijnheer Albrecht — je ne sais ce que j'ai à me tromper toujours, ma chère, — dit Klara en s'excusant avec un petit rire charmant, si Mijnheer Albrecht vous avait ainsi à son côté, vous ne vous plaindriez pas, j'espère.

— Par grâce, ne revenez pas sans cesse sur ce sujet, Juffer Klara. Je ne sais comment j'en suis arrivée à vous parler un jour de tout cela... bien involontairement. Est-ce un motif, je vous prie, pour qu'à la moindre occasion vous m'en fassiez repentir?

— Bonté divine! ma douce amie, fit Lysbeth, ce n'est certainement pas pour vous tourmenter. Nous avons pour vous une affection sincère.

— Je le sais, mais...

— Personne plus que nous n'a le désir de vous voir heureuse. N'allez-vous pas nous accuser de vous tourmenter? Depuis que vous nous connaissez, quand vous étiez notre élève, oh! une élève bien docile, bien soumise, nous en convenons, — ne nous sommes-nous pas attachées à développer en vous les plus saintes et les plus nobles qualités? Nous vous avons considérée comme notre propre enfant; nous vous considérons encore aujourd'hui comme une sœur. Et nous aurions l'intention de vous faire de la peine? Nous savons ce que vous valez.

— Et toute notre gloire serait de vous voir obtenir la récompense que vous méritez, bien certainement, s'exclama Klara, en levant les yeux au ciel et en pressant plus vivement le bras de Roosje.

Digitized by Google

— Donc, ne soyez pas assez méchante pour douter de notre affection, vous, petite ingrate, alors que nous nous entretenons d'un fait dont dépend votre avenir et votre félicité. N'est-ce pas, Klara, que c'est mal à elle?

— Très mal, ma sœur, et on ne conçoit pas qu'elle, si douce et si bonne d'ordinaire, se montre si mal disposée pour nous...

— Mais, je vous en prie; ne croyez pas que je vous en veuille, mes bonnes maîtresses; je sais ce que je vous dois... Mais, mais... je suis un peu souffrante, croyez-moi. Cela se passera peut-être tout à l'heure. Depuis ma maladie, je n'ai jamais pu m'empêcher d'avoir des étouffements... Pardonnez-moi, je n'ai pas voulu vous peiner le moins du monde.

— Cela n'empêche que vous m'ayez fait beaucoup de mal, fit observer Lysbeth, en s'essuyant les yeux furtivement avec son mouchoir.

— Et à moi aussi, dit à son tour Klara qui, surenchérissant sur la manière d'agir de sa sœur, se prit à pleurer à chaudes larmes.

Pauvre Roosje! te voilà obligée de consoler ces deux filles et de les assurer que tu es une mauvaise âme, un mauvais cœur, que tu n'es pas digne de leur intérêt,... ce qui un moment redouble les transports de tristesse de l'une et de l'autre. Et il faut quelque temps pour qu'elles consentent à sécher leurs pleurs et à reprendre leur assiette. Enfin, tout est fini. On regarde les patineurs. Le soleil est de plus en plus bas sur l'horizon et le froid redouble.

Avec une indifférence charmante, Klara demande tout à coup à Lysbeth si cette belle dame que l'on voit dans un traîneau, poussé par deux galants cavaliers, n'est pas Juffer Bertha Schlessinger, la juive. Elle a l'air d'être très satisfaite et très gaie. Elle n'a jamais été plus jolie. Et quel luxe de toilette! Oui, oui, c'est bien elle... Mais on ne voit pas... Si, là, près de la berge, un monsieur en pelisse fourée, le cigare à la bouche, se fait attacher des patins... C'est lui...

Oui, c'est lui, et Roosje l'a vu aussi. Il est bien pâle; il fronce le sourcil comme un homme mécontent. Quelle impatience il montre et comme il s'élance soudain, aussitôt que sa chaus-

Digitized by Google

sure de fer est bien assurée à ses pieds!... Mais quoi, tandis qu'il approche du traîneau, la belle femme qui y est blottie, qui se montrait si rieuse et qui avait si bonne mine, change de couleur : elle est devenue plus pâle que lui... Elle parle à ses deux cavaliers qui, tout en patinant, se sont penchés vers elle, et ils précipitent leur course. Ils la mènent au bord : elle s'élance aussitôt sur une des marches d'un escalier de pierre, monte vers le quai et s'éloigne... Elle frôle de son vêtement de velours les vêtements de Lysbeth et de Klara, qui se retournent et la suivent des yeux. Mais Roosje n'a pas songé à regarder de ce côté et elle voit Albrecht s'approcher des deux cavaliers, leur adresser la parole avec animation ; il n'est plus pâle ; il est rouge. Un geste de menace, comme un soufflet ébauché est retenu par une main ferme. Ce geste, c'est Huysman qui l'a fait... Pourquoi y a-t-il échange de cartes?... Heureusement, pour Roosje, tout finit bien. Les deux messieurs continuent en riant à patiner... Albrecht va faire détacher ses patins : c'était bien la peine de les mettre.

Le soleil a disparu à l'horizon. Le ciel est devenu tout plombeux : des flocons recommencent à voltiger. Il est temps que Roosje rentre à la Warmoesstraat. Déjà des boutiques s'éclairent, et les promeneurs reprennent le chemin du centre de la ville. On en aperçoit sur tous les ponts, dans toutes les directions...

Les deux obligeantes sœurs ont accompagné leur amie jusqu'au Munttoren ; puis, après mille caresses, et des baisers et des mots tendres, elles se sont dirigées à gauche vers le Singel. Roosje pouvait rentrer chez elle par le Rokin; mais voyez la faible créature, elle se rappelle que c'est à peu près à cet endroit qu'un jour Albrecht l'a rencontrée, qu'ils sont allés par le Dolenstraat et le Kloveniersburgwal et que ce jour-là elle a été bien heureuse... Le chemin est plus long, mais Sancke ne la grondera pas de son retard, parce que Sancke n'a jamais grondé. Elle veut parcourir une fois encore la même route. Malheureusement la neige semble, par moments, devenir plus intense. Bien sûr, si elle y avait réfléchi, elle ne se serait pas détournée de son chemin. Enfin, c'est fait, et elle trotte comme une souris.

Digitized by Google

Tout lui revient à l'esprit, et ce que Albrecht lui disait, et la bonté qu'il lui témoignait, et ce serrement de sa main dans la main du jeune homme. Aussi ne s'aperçut-elle pas qu'elle avait de la neige jusqu'au dessus de la cheville et que la couche s'en épaississait encore d'instant en instant. Elle sentit une chaleur vivifiante circuler dans son être : un vague espoir enfin. Elle avait bien vu qu'Albrecht et la belle Bertha Schlessinger ne s'entendaient pas... ou plus, elle ne savait. Ce n'était pas une querelle d'un instant : Albrecht était trop ému et Bertha aussi... S'il pouvait ou s'il allait ne plus y penser... Hélas! cela ne lui donnerait aucun droit à elle, Roosje... Eh bien! c'est égal, fût-ce même à ce prix... Oh! Roosje, Roosje, quelles vilaines pensées te passent par l'esprit? Quoi! tu serais satisfaite du chagrin et des tourments de quelqu'un et surtout de... *lui?* Non, non... Te voilà soudain souhaitant avec ardeur qu'il soit heureux, qu'on l'adore... Drôle de petite fille, quel changement : quelle énergie tu sais mettre dans tes vœux et dans tes prières! Si pourtant tes prières et tes vœux allaient être exaucés?

C'est égal, la neige avait beau s'épaissir et tomber, et tomber toujours, la nuit s'assombrir, le froid piquer,... Roosje ne s'apercevait de rien.

XII

Il y aura toujours quelqu'un que nous aimerons mieux que personne, c'est nous-même. C'est là le vrai secret des orages du cœur humain. Une place d'honneur avait été donnée par Mijnheer Huysman, fils, dans sa pensée la plus intime, à une femme : elle s'y était associée à des préoccupations pratiques et sérieuses. Mais par cela même que notre jeune homme ne livrait rien au hasard et n'était jamais dupe de son imagination, il fixa dès le principe l'idée nouvelle, parmi les autres, à des attaches solides... L'idée nouvelle avait quelque chose de plus souriant, de plus attrayant. La vanité servit de crochet et elle ne lâcha pas prise... Je l'ai aimée, je veux qu'elle m'aime : je suis assez intelligent, assez fort,

Digitized by Google

assez audacieux, assez entreprenant, pour qu'on m'admire, elle m'admirera!... Tel avait été le discours que s'était adressé dès le principe et que se répétait de jour en jour notre jeune et fier négociant.

Il avait acheté tout le personnel de l'*Uytspanning*, y compris le chef de la maison, ce qui n'était pas bien difficile; il avait mis dans ses intérêts tout le personnel domestique de Schlessinger; le vieux juif du cimetière de Zeeburg lui était dévoué. Toute la ville, tout le pays y eût passé. La moindre action de Bertha était épiée. Il avait appris que souvent Bertha pleurait; qu'elle avait de longues conversations avec son père et que tous deux semblaient plus tristes à la suite de ces entretiens. Il savait aussi qu'Ouwewaeter s'était rendu chez Schlessinger, que le vieux monsieur s'était retiré avec calme et dignité; mais c'était tout ce qu'on pouvait dire... Si Bertha eût aimé, est-ce Ouwewaeter qui eût empêché jamais Albrecht d'être heureux? allons donc!

Bertha n'avait plus fait de promenade équestre; l'*Uitspanning* en était réduite à attendre la commande d'un cheval et la commande ne venait pas. Le vieil israélite n'avait plus aperçu d'être humain : il l'affirmait dans son langage.

Pendant deux mois, Albrecht fit inutilement le métier d'espion, il écoutait aux portes. Rien!... Bertha ne sortait guère. Il alla un jour au Rokin, avec l'intention de tout rompre avec violence, c'est à dire de sauver cet amour propre qui l'éperonnait sans trève. Il fut terrible de sarcasme et de reproches; il joua le rôle d'un sot et s'en rendit compte.

D'autre part, deux ou trois de ses entreprises tournèrent à son détriment et aussi de la maison mère. Les causes étaient extérieures, amenées par la force des choses. Une cessation de payement; un navire qui périt corps et biens; un revirement soudain dans la politique de la France, je ne sais plus lequel, et qui atteignait, comme toujours à cette époque, tout le continent européen, lui enleva en un jour des bénéfices personnels et sérieux acquis depuis longtemps. Et fait bizarre, ce fut Schlessinger qui en profita, comme toujours aussi : car Schlessinger ne spéculait, eût-on dit, qu'à coup sûr,

Digitized by Google

comme un homme inspiré ou averti d'avance... Si notre jeune et malheureux héros y avait réfléchi, il eût peut-être trouvé là le secret des abordages par l'Y, des rendez-vous aux cimetières et de bien des courses à cheval.

Tout d'abord ses échecs ne firent qu'irriter sa fierté. Mais comme si l'heure de la ruine était venue, les désastres se succédaient. Et tout à coup il se sentit comme brisé. Ce chêne que la tempête ne pouvait déraciner avait subi des craquements sérieux, des déchirements. Il était debout encore, mais moins altier.

Ses apparitions à Amsterdam étaient rares. Il ne disait plus rien de ses anciens projets ; le père et l'oncle se rassuraient.

Cette âme fermée, croirait-on, à ce qu'il y avait de tendre, toujours armée pour le combat, toute hérissée de dureté, comme une forteresse de canons et un carré d'infanterie, de baïonnettes, tombait par moments pourtant dans des sentiments moins menaçants. Nous l'avons bien vu. Cela ne durait pas longtemps : il était donc capable de mieux. Un fait en témoigna de nouveau.

Notre innocent Pootsdamer, qui avait quitté si tristement la maison de la Warmoesstraat, et qui avait sollicité l'appui et la protection de Sancke, n'avait pas été abandonné par l'apothicaire. Le petit débitant de drogue, toujours à l'affût au fond de son officine, avait attendu que quelqu'un de puissant passât par la Warmoesstraat, ce qui ne pouvait pas manquer, d'après sa théorie ; seulement, cela durerait peut-être longtemps. A tout hasard, il en parla à Koort ; Koort vit l'enfant, le reconnut intelligent, mais incapable d'un travail assidu. Il fallait à cette pauvre tête de l'air, de la liberté.

— C'est un arbrisseau qui donne des fleurs, mais point de fruits, ainsi s'exprimait le notaire sur son compte.

Bref, il l'engagea à mettre par écrit ces mille idées bizarres dont l'enfant se plaignait comme d'une maladie, et l'enfant lui apporta un jour tout un cahier... de vers et de prose... Koort était connaisseur comme vous et moi. Il trouva les

Digitized by Google

vers passables. Il y en eut qui l'obligèrent à se moucher plus souvent que de coutume. Mais il n'osa parler à âme humaine de sa trouvaille. Un notaire enthousiaste, c'eût été joli. Il voulut tâter l'opinion publique et la fantaisie lui prit de faire imprimer le cahier à ses frais et de le mettre en vente. C'était une brochure d'une trentaine de pages intitulée : *Souffrances*, ou quelque chose comme cela; un titre de romance, bien bête...

Koort se cacha de sa complicité dans cette publication comme d'une faute, mais souvent il sortait de bonne heure et passait par devant les librairies... Parfois il demandait à quelque curieux arrêté à l'étalage et sans avoir l'air d'y ajouter la moindre importance, ce que pouvait être cette brochure jaune, qu'il désignait. Personne n'en savait le moindre mot. Koort cependant n'abandonna pas son cher protégé, qui put entrer, en qualité d'aide à la bibliothèque de la société *Doctrina;* quand nous disons aide, n'allez pas lire bibliothécaire : il était chargé de collectionner les journaux et les revues, d'épousseter les rayons et les tables et de retenir pour les habitués leurs gazettes de prédilection. Il touchait pour ce métier de quoi vivre et tout faisait espérer qu'il le conserverait toujours.

Koort l'avait encouragé à mêler sa fameuse brochure aux autres publications dont la table était chargée. Mais, chagrin sans pareil, jamais personne ne s'avisait, en la prenant en main, de la lire. Au delà de la couverture on n'allait pas, dès qu'on s'apercevait qu'il y avait là dedans des lignes commençant toutes par des majuscules et d'inégale longueur.

Le soir même de ce jour d'hiver, où nous avons accompagné Roosje, — il était cinq heures à peine — on n'entendait dans le local du cercle et notamment dans la salle de lecture que le sifflement du gaz et les ronflements d'un sociétaire qui s'était bravement endormi derrière l'*Amsterdamsche courant*. Pootsdamer vit entrer un jeune homme qu'il reconnut aussitôt; c'était Albrecht Huysman; notre poète le trouva vieilli : déjà sa chevelure se couvrait aux tempes de nombreux fils

Digitized by Google

blancs. Il avait l'air refrogné comme d'habitude, souffrant même. L'auteur du petit livre eut peur et se tint coi dans l'embrasure d'une fenêtre, presque caché par d'épais rideaux. Albrecht s'assit négligemment, prit, d'une façon distraite, tour à tour, sans même les regarder et comme pour s'occuper les doigts, l'esprit étant occupé ailleurs, le *s'Gravenaghe* et le *Nederlandsche Staat courant*, le recueil de Jan Ten Brinck, *Nederland*, ou une livraison du *Gits;* tout à coup, il posa la main sur la brochure jaune. Bien sûr, elle aurait le sort des autres papiers et volumes... Eh bien ! non. Albrecht la parcourait avec attention : son regard resta fixé longtemps sur le même passage ; évidemment, il le lisait et le relisait...

Bonheur inconnu des mortels, jouissances infinies de celui qui a créé et qui a pu toucher et attendrir !... Pootsdamer ne se trompait pas ; il voyait distinctement du fond de sa cachette, où il restait blotti, palpitant, la sueur au front, des battements affreux dans sa poitrine, il voyait Albrecht, oui, Albrecht qui pleurait et ses larmes qui baignaient le livre...

Curieux de savoir ce qui, dans son œuvre, avait eu un tel effet, doucement, doucement il s'approcha sur la pointe des pieds... Il recula épouvanté : Horreur ! Albrecht tenait la brochure à l'envers ! et comme s'il n'avait attendu que ce moment, se croyant seul, entièrement livré à sa passion, crispant ses deux mains nerveuses, le même Albrecht froissa le livre avec rage. Puis il sortit.

Pootsdamer se voila la face.

Il faut tout dire : Albrecht avait fait mieux ce jour-là. Lui aussi, après la scène sur la glace à laquelle nous avons assisté, était revenu par les quais ; lui aussi, chose étrange arrivé au Munttoren, s'était souvenu tout à coup de sa promenade d'autrefois avec Roosje... Ce souvenir mêlait quelque chose de tendre et de rafraîchissant à ses pensées, à ses amertumes présentes. C'était comme un baume... Il reprit la même direction qu'alors... Et voyez la puissance de cette sorte d'évocation involontaire à laquelle il se livrait : il

Digitized by Google

apercevait distinctement devant lui Roosje, avec sa même démarche... Il y eut un moment où cela l'accabla : il chassa cette vision obstinée et, au lieu de rester du côté des maisons, il s'écarta pour se rapprocher des quais et pressa le pas. Puis il s'arrêta, marcha de nouveau : l'agitation de son âme se trahissait par cette incohérence dans sa conduite.

Arrivé, presque sans le savoir, près du Sint-Anthonis Waag, il fut pris de la même impression de malaise qu'il avait éprouvée l'autre fois. Allons donc! est-ce qu'un homme, est-ce que Albrecht Huysman a peur! Il se mit à considérer, les bras croisés sur la poitrine, comme pour la défier, cette masse de bâtiments et de tourelles se détachant confuse au milieu du voile de neige... Tout à coup, il se rappela qu'il avait provoqué quelqu'un dans la journée; il se demanda comment il était venu par là et crut à un avertissement fatal... — Eh bien! soit, dit-il, et après?...

Il n'en était pas moins fort troublé et, baissant les oreilles, il passa sous la lourde bâtisse. Mais en ce moment il eut la même vision que tout à l'heure; la petite Roosje trottinait devant lui...

— Je suis fou, s'exclama-t-il intérieurement, et il se figura que la folie le saisissait en réalité. Il cria néanmoins :
— Est-ce vous Roosje?

La vision s'arrêta.

— Ce n'est donc pas votre ombre, dit-il en s'approchant de la jeune fille qui restait silencieuse... Vraiment, je l'aurais cru... Comme on est bête par moments. Et on vous laisse sortir par un temps aussi inclément? vous risquez une fluxion de poitrine... Il est vrai que votre père a de quoi?... Il se porte bien ce vieux Sancke, hein?...

Albrecht, à l'exemple d'un homme qui aurait pris un bain involontaire et qui un instant se serait cru noyé, se secouait, se tâtait... Il ne parlait haut que pour s'assurer qu'il se comprenait encore.

— Vous restez muette comme le dickmannetje de l'apotheek, Roosje... Ah! vous m'en voulez toujours... Vous avez raison : mais je n'avais pas tort non plus... Tout est oublié,

Digitized by Google

le voulez-vous?... Nous sommes d'anciens amis, il ne faut point que nous nous querellions... Je vous accompagne, comme cette autre fois, vous le rappelez-vous?... Je ne puis vous dire combien en ce moment cela me fait de bien de vous revoir. Vous êtes bonne, vous... Tenez, Roosje, je voudrais encore être au temps où nous jouions ensemble, tout enfants, c'était le temps heureux. Je vous taquinais déjà à cette époque, vous étiez mon souffre-douleur, et vous ne vous plaigniez pas... Je ne savais ce que je faisais... Puis, il m'est impossible de rester passif... Il faut toujours que je commande... On m'a laissé trop faire ce que je voulais, et vous avez votre part de responsabilité dans mon éducation... Aujourd'hui, le moindre obstacle m'irrite, et vous ne pouvez comprendre à quel point cette irritation corrode et racornit le cœur...

Albrecht poussa un soupir et sa main crispée alla frapper sa poitrine. Puis il se tut et marcha la tête basse, absorbé...

Roosje était dans un état indescriptible. Elle le voyait malheureux; elle aurait voulu le consoler, lui accorder ce pardon qu'il demandait. Vains efforts, elle ne parvenait pas à rassembler une idée, à articuler un mot. Il allait donc la croire boudeuse?..

Cela dura ainsi le temps nécessaire pour aller, en pleine neige, du Oude Zijde à la Warmoesstraat. Arrivé à vingt pas de la demeure paternelle, Albrecht sortit de sa torpeur.

— Ah! dit il... je n'ai pas à faire par ici... C'est égal, je suis heureux de vous avoir rencontrée, Roosje, parole d'honneur... Voyons, me pardonnez-vous?...

Roosje inclina la tête, ses lèvres articulèrent : — De tout mon être... Mais rien ne s'entendit...

Albrecht fit un demi-tour. Il pouvait tout à son aise se convaincre qu'il ne venait de voir que l'ombre de Roosje et non pas Roosje elle-même.

Digitized by Google

XIII

Les deux ou trois échecs qu'avait essuyés la maison K. Ouwewaeter et Huysman avaient profondément affecté Huyb. Jusque-là, la fortune s'était montrée presque prodigue envers lui, envers lui, toujours si maussade et si grognon. Vous pouvez vous imaginer dans quel état le jetèrent les contrariétés réelles. La vie de Bertha, à la tête mouvante, s'était changée en enfer. A toute heure du jour, les reproches, les allusions blessantes, les menaces ridicules harponnaient cette pauvre âme, et la secouaient au dessus de toutes sortes de gouffres et d'abîmes.

Quant à Krelis, on eût dit que les atteintes du sort le trouvaient insensible. Il travaillait avec ardeur, il revoyait tout soigneusement par lui-même. Il réparait d'une main sûre les avaries. Mais avec plus d'acharnement que jamais il s'adonnait à sa chère musique, objet de colère pour Huyb, qui ne pouvait comprendre tant de calme, qu'il traitait d'insanité ou tout au moins de coupable insouciance.

Depuis quelque temps même, Krelis ne se contentait plus de jouer de la flûte. Il avait découvert dans la ville quatre artistes : un violon, un alto, une basse et... un concurrent, un émule, pour l'instrument cher à ses préférences. Une fois tous les quinze jours il réunissait ce quatuor dans la galerie. Les musiciens entraient à la file, sans mot dire, retenant leur souffle, sur la pointe des pieds. La recommandation était de jouer *mezzo voce*. Krelis ne voulait déranger personne. L'heure écoulée, le carillon tintant, tout se taisait comme par enchantement. Les quatre exécutants remettaient à l'étui leur violon, leur basse, leur flûte, se coiffaient et s'en allaient dans le même ordre qu'ils étaient venus.

Cependant la scène sur la glace n'était point restée sans suites. On devine sans peine qu'Albrecht avait insulté l'un au moins des deux cavaliers de Bertha. Des témoins furent envoyés le lendemain, de part et d'autre. Albrecht pouvait tout arranger : un mot de sa part évitait une rencontre : on

Digitized by Google

le savait aigri. Il fut intraitable. Il lui fallait du sang; il voyait rouge. Singulier garçon!

Bref, il y eut deux coups de feu échangés. Albrecht eut l'oreille gauche et une partie de la joue emportées. Il fut pris de fièvre et de délire. Une nuit il arracha l'appareil, comme Brutus : il faillit payer cher cette imitation de l'antique.

Un négociant qui se bat en duel est un homme à la mer. Il perdit aux yeux des gens sensés tout son prestige, il ne gagna guère dans l'esprit des bravaches. Puis, quel motif d'exposer sa vie et celle de son semblable? Question de cœur : ridicule affaire. Et personne qui ne haussât les épaules.

Albrecht le comprit. Ce coup de pistolet qui n'avait fait que le défigurer au physique l'avait tué au moral. Mais il atteignit une personne encore : Bertha Schlessinger était à jamais déconsidérée; perdue. Elle prenait tout à coup les allures d'un personnage de mélodrame, et le terrain est mauvais en Hollande et à Amsterdam surtout pour ce genre de célébrité : les commentaires, les cancans, les chuchotements à l'oreille, les suppositions peu charitables, tout alla son train pendant un hiver entier. C'était le plus grand événement dont on eût conservé la mémoire, depuis la prise de la Brille.

Bertha quitta brusquement la ville, précédant son père, à qui il fallait le temps de liquider les affaires.

C'est alors que dans le cœur de la belle israélite, se passa le phénomène le plus étrange. Nous savons pour quelle cause, après en être arrivée à aimer le fils Huysman, elle repoussa sa main. Un mot en a été dit. Les débuts de Schlessinger à Amsterdam n'avaient pas été irréprochables. Des quelques témoins de ses turpitudes, un seul vivait encore, c'était Ouwewaeter qui avait en même temps été victime. Mais bien des années avaient passé sur tout cela; le silence et l'oubli avaient crû autour de cette faute et en avaient fait disparaître la trace, comme font les herbes et les ronces autour d'une pierre... Un moment il avait même espéré que ce témoin lui-même aurait pardonné, en faveur d'une probité désormais irréprochable. Mais Schlessinger ignorait

Digitized by Google

les projets depuis longtemps caressés par son ancien ennemi, il ne savait pas non plus par quels moyens violents Albrecht voulait se mettre à même de mériter Bertha. Que les souvenirs d'Ouwewaeter se soient éveillés à ce moment, qu'il ait été irrité, personne ne s'en étonnera. Mais, dira-t-on peut-être, ce n'est pas deux, trois, quatre mois après l'avertissement si bien donné par Albrecht, que le vieux négociant aurait dû aller signifier ses volontés au banquier du Rokin, c'était à l'heure même. Sans doute, c'est ce qu'eût fait tout autre que Krelis... Mais Krelis était de la vieille roche. Il jugeait chacun à son aune : Schlessinger fermerait la porte à Albrecht. Malheureusement, il l'entr'ouvrit et quand il voulut la fermer, Albrecht avait mis son pied sur le seuil : on sait le reste.

Donc Bertha, ignorant le passé, assez peu enthousiasmée d'abord de la recherche dont elle était l'objet, habituée aux hommages, ne voyant dans Albrecht rien de fatalement séduisant, l'accueillit avec indifférence, avec froideur, puis par habitude, puis par affection; mais sa résistance même éveilla dans le cœur du fils de Huyb autre chose que ce qui s'y trouvait d'abord. La lutte fut quelque peu longue. Tels sont ces jouteurs qui descendent dans l'arène et qui se portent des coups pour rire : ils ne daignent l'un et l'autre et ne veulent faire appel ni à leur force ni à leur énergie. Bientôt ils s'échauffent, l'amour propre se met de la partie et les voilà s'étreignant avec le dernier acharnement... Quand Schlessinger vint dire à sa fille : « Prends garde, l'homme que tu aimes, on ne veut pas qu'il t'épouse, et ceux-là qui ne veulent pas sont les plus forts : ils ont pour gage mon honneur et ma réputation... Tu ne peux devenir sa femme, il faut le repousser et cependant agir avec ménagement, car je n'ose interroger, je n'ose m'éclairer,... sois calme et patiente, douce enfant... C'est le lot de notre malheureuse secte; sois digne de toi, de ton père, de tes ancêtres, de leurs souffrances; » quand il vint dire cela, Bertha aimait.

Elle aimait, et aima davantage encore. Elle avait je ne sais quel orgueil d'avoir jeté un brandon dans le cœur

Digitized by Google

de cet homme si froid, si fermé à l'enthousiasme, d'avoir vivifié cette sorte de formule humaine. Mais quand elle s'aperçut enfin que cet amour la rendrait un objet de risée; quand l'esclandre eut enfin donné à sa personne dans la ville une célébrité qui n'éveille que du dédain, qui rend tributaire du premier laquais venu en lui donnant le droit de vous montrer au doigt et de rire bêtement; quand belle, estimée, estimable, pleine d'orgueil, de fierté, de noblesse, elle comprit qu'on allait l'arracher de cette voie dans laquelle elle avait constamment marché tête haute, pour la livrer aux brocards de la foule,... alors cette courageuse enfant éprouva la plus vive des douleurs, mais aussi la plus énergique des haines... Cela seul prouverait à quel point elle aimait.

Si Albrecht lui était apparu alors, elle lui aurait crié de toutes les forces de sa douleur : « Je vous abhorre! » Elle fuya. L'Amérique allait lui offrir un asile plus sûr.

Albrecht, remis de ses blessures, sain de corps, resta malade d'esprit. Il n'était plus le même. Pendant quelque temps, le courage lui ayant manqué d'affronter la société des négociants avec lesquels il était en relation, il chercha d'autres amis, d'autres compagnons. Ce fier spécimen de notre époque commerçante et calculatrice se laissa glisser sur une pente fâcheuse, sans résistance.

Il eut à peine honte de s'associer à des tripotages. Son oncle était parvenu à lui enlever la direction de la succursale de Rotterdam, en ce sens qu'on surveillait et qu'on contrôlait ses actes. Loin était le temps où il se croyait si audacieusement en droit de dicter des conditions à sa famille : de quel crédit eût-il joui encore aujourd'hui pour faire concurrence à la vieille maison de Krelis?

Puis, il y eut de nouveau réaction; il fut saisi tout à coup d'une sorte de remords; son ancien orgueil se réveillait; il voulut rentrer dans la lice avec des forces nouvelles, faire taire ses ennemis et s'imposer à eux sans merci. En effet, il rêva la constitution d'une vaste entreprise toute bourrée de millions; il dépensa à la réalisation de son rêve toute cette énergie dont il était doué, cette énergie des bons jours Un

Digitized by Google

moment il se crut sauvé. L'affaire échoua et cet être si confiant en lui-même, si arrogant aussi longtemps que la fortune lui avait souri, fut lâche.

Un jour qu'il était revenu chez son père, la réunion d'autrefois était au complet : Koort, Gerrit, Bertha, Krelis, Roosje se trouvaient à leurs places habituelles. Il fit tinter la sonnette, mais maigrement, et, quand Krijntje courut ouvrir, il faillit lui demander pardon de l'avoir dérangée. Il entra. Quel changement dans sa personne ! Il y avait, non pas de la timidité, mais de l'humilité dans sa démarche et dans sa tenue. Cette fois, il reçut sans ostentation le bonjour affectueux de sa mère, et répondit d'un signe de tête aux souhaits de bienvenue des trois hommes. Il alla tendre la main à Roosje et s'assit en silence... Pendant que tout le monde causait, il restait distrait et absorbé. Il pensait à cette maison paternelle où s'était écoulée son enfance, où il avait eu la prétention de commander en maître et de dicter des lois, cette maison si calme, où tout était si régulier, si honnête. Il ne se dit pas : Voilà ce que j'ai insulté et méprisé autrefois, mais voilà ce à quoi je dois renoncer ; et il se trouva bien malheureux. Qui a jamais reconnu la part qu'il a prise à sa propre ruine? Chacun se retira à l'heure convenue : Albrecht resta à sa même place, poursuivant les mêmes nuages ; affaissé et pourtant les lèvres contractées et les mains crispées.

Il était dix heures. Au dehors, on entendait le bruit des fers ajustés aux volets des magasins. Les passants devenaient rares. Krijntje avait desservi le thé, enlevé le stofje de mevrouw, rangé les chaises, tout cela de sa façon de furet, et était sortie à son tour.

Krelis s'approcha du feu, et, les bras croisés sur la poitrine, le menton pendant, les yeux écarquillés, il sembla n'avoir plus d'autre occupation que de regarder les étincelles voltiger dans le foyer... Cela dura un certain temps. Ni lui ni Albrecht ne devaient plus, eût-on dit, s'adresser la parole jusqu'à la fin de leurs jours.

Krelis fit faire un mouvement à sa chaise, se tourna du côté de son neveu et lui touchant le genou du bout du doigt :

Digitized by Google

— Vous pouviez être heureux; vous ne l'avez pas voulu... Tout peut se réparer encore dans une certaine mesure. Prenez Roosje pour femme; je me charge de votre sort à tous deux.

Alors Albrecht leva à son tour la tête, lentement aussi, étonné, interrogeant longtemps son oncle du regard. Il se demandait s'il avait bien entendu. Un peu de rougeur lui était montée aux joues; une vraie rougeur juvénile, comme le reflet d'une joie subite et inattendue. Mais cela ne dura pas. Il laissa retomber sa tête et répondit d'une voix sourde :

— C'est impossible!

Nouveau silence, pendant lequel des paillettes de feu s'étant mis à danser au milieu du charbon et de la tourbe avec plus de prestesse que tout à l'heure, Krelis étudia avec grand intérêt leur façon de procéder...

On n'entendait plus les fers des volets, et à de plus rares intervalles retentissait le pas d'un passant...

Deux mots tombèrent de la bouche de Krelis, quand le balancier de l'horloge eut eu le temps de compter monotonément soixante secondes qui parurent durer soixante heures : « Impossible, pourquoi? » demanda-t-il, sans se déranger cette fois.

Un morceau de charbon incandescent, tout pimpant et tout guilleret venait de s'affaisser dans le foyer en un grand nombre de parcelles et, aux yeux de Krelis, cette destruction subite de cet éclat et de cette grandeur était chose très curieuse à observer.

— J'ai de l'ambition, répondit Albrecht... Je veux une existence dans laquelle je puisse donner carrière à mes goûts et à mes penchants... S'il n'en avait été ainsi, j'aurais songé comme vous à Roosje, mon oncle...

— Bien!

— Il me faut une femme qui me domine et qu'on m'envie. Roosje sera pour moi un faible roseau que je briserai... Bonne ménagère, économe, sage, gentille, je lui sais toutes les qualités; mais de quel œil voulez-vous qu'on me regarde d'avoir associé à mon sort une créature aussi insignifiante d'ailleurs?

Digitized by Google

— Insignifiante!...

— Oui... Oh! je sais que mes idées vous paraîtront étranges, absurdes. Mais elles me dominent; je me connais. Si aujourd'hui, par déférence pour vous, par obéissance à un sentiment qui tout à l'heure m'a traversé le cœur et lui a fait éprouver quelque chose de doux et de bon, j'allais accepter cette offre, demain, hélas! mille voix me crieraient de refuser et elles seraient les plus puissantes. Croyez-vous, mon oncle, que je n'aie pas été touché de la grâce et de la gentillesse de la jeune Sancke? Mais après? Est-ce une femme qui me poussera à la lutte, qui m'y suivra et m'excitera?.. Je serai seul à combattre et je n'aurai personne qui, pour prix de la victoire, me donnera des applaudissements et m'excitera à de nouvelles conquêtes...

— Je ferai une dot à Roosje...

— Merci de cette pensée... Tout ce que l'on fera pour elle, pour sa félicité, me réjouira. Mais je ne saurais, moi... Non, non, mille fois non, s'écria-t-il, en se levant avec véhémence et se mettant à arpenter la chambre à grands pas.

Le feu qui n'avait plus été alimenté, avait tout consumé et ne jetait plus que de faibles lueurs. Tout allait s'éteindre; par moments, il y avait une sorte d'effort, mais d'effort inutile. La mort et l'obscurité se répandaient dans ce foyer naguère encore si vivant et si clair. Krelis avait là un excellent sujet de réflexion; il en profita, car tandis qu'Albrecht marchait, il resta immobile. Puis, au bout de quelque temps:

— Heu! dit-il, avec un demi-rire et un haussement d'épaules. Le foyer était tout à fait éteint.

Krelis ne parla plus de ses projets.

Cette nuit même, Albrecht, dont l'agitation semblait avoir été croissante, ne put se décider à se coucher. Il réfléchit, puis il sortit de son portefeuille un certain nombre de billets de banque, il les mit sous enveloppe, écrivit sur l'enveloppe une suscription et jeta le tout dans le tiroir d'un secrétaire. Ensuite il descendit l'escalier avec précaution et arriva à la rue, sans avoir éveillé personne dans la maison. Il s'arrêta devant l'officine fermée de Sancke, où tout dormait; il secoua

Digitized by Google

deux ou trois fois la tête, comme quelqu'un qui se plaint ou qui plaint mentalement une victime, et acheva sa route vers le Nieuwbrug.

La nuit était noire : une mauvaise nuit de mars, avec de lourds nuages, une bise aigre. A part les veilleurs, personne dehors. Au Nieuwbrug, le vent qui venait de l'Y était si fort qu'Albrecht eut de la peine à avancer. Il se cramponna au parapet et resta à considérer l'eau houleuse et que l'on entendait frapper avec un bruit flasque les pierres et les bois des quais et les flancs des bateaux. A peine s'il était possible de distinguer des flots les corps noirs et immobiles des pilotis et les embarcations se soulevant et retombant tour à tour... Son œil se porta avec obstination vers un groupe de madriers qui, malgré tout, se détachait pour lui de l'ombre épaisse fort avant dans le golfe... Il se rappela le madrier à l'anneau de fer. Il lui sembla qu'il se montrait plus visible que le reste, isolé, effrayant. Albrecht se rappela ses idées d'autrefois et cette tentation irrésistible qu'il avait éprouvée de descendre jusqu'à la base...

— Je ne serais plus à me morfondre sous les coups de mon ambition déçue, se dit-il, le regard toujours dirigé vers le même endroit... Qu'ai-je encore à espérer?.. Je suis las de la vie, de cette lassitude qu'on éprouve après une route longue et pénible, quand la fièvre vous tient aux tempes et vous casse les membres... Je me suis trop promis au début de l'existence; c'est que ce début, tout me l'a rendu facile... Je n'ai jamais eu qu'à vouloir... Mais je veux encore aujourd'hui; je me sens de taille à lutter... Oui-da, à lutter, fit-il avec une grimace horrible, et la chance, cette chance maudite qui, depuis près d'un an, tourne contre moi, comment la terrasser?... Je pourrais, en me contentant de ma position, en épousant Rosa, être heureux... Je deviendrais un négociant économe et rangé, j'aurais beaucoup d'enfants... Ah! ah! ah! la bonne plaisanterie, et du soir au matin, je martyriserais ma femme comme...

Il n'osa dire : comme Mijnheer Huysman mon père; mais la pensée lui en vint.

Digitized by Google

— C'est stupide, continua-t-il à se dire d'un ton méprisant. Puis, réfléchissant toujours : Je pourrais aller en Amérique, rejoindre... C'est un théâtre fait pour un homme de ma trempe... Mais cette lassitude qui m'accable, et ce découragement qui me mine, ne les emporterai-je pas avec moi?.. Bah! à quoi bon!...

Ses vêtements flottaient autour de lui : il devait retenir son chapeau d'une main ferme : il respirait difficilement, tant l'air arrivait refoulé avec abondance et avec vigueur. Il avait froid.

— Parole d'honneur, si je reste un instant de plus, je crois que ce madrier de malheur m'attirera à lui, malgré le vent, malgré moi, malgré tout.

Il se dit : Partons, et ne quitta pas sa place.

Un veilleur traversa le pont, les mains dans les poches, le bonnet tiré sur les oreilles. Il aperçut Albrecht et s'approcha pour lui demander ce qu'il faisait là. Ce n'était pas la peine de se disputer et de revendiquer son droit d'être où bon lui semblait : Huysman marcha, mais le veilleur le suivit. Qu'il longeât les quais, qu'il tournât vers la ville, toujours il avait le veilleur sur ses talons. Cette poursuite obstinée le fâcha. Il s'arrêta court. L'homme vint à lui. C'était à quelque distance d'un réverbère.

— Monsieur Huysman, pardon, dit-il, en le reconnaissant, je ne savais pas à qui j'avais affaire... Mauvais temps, mauvais temps, monsieur.

Et il continua sa route en criant l'heure, comme d'habitude. Que se passa-t-il ensuite? La chose n'est pas bien établie. Toujours est-il que quand le même veilleur, accompagné cette fois d'un camarade, revint sur les quais une demi-heure après, il vit quelqu'un se diriger vers le Jachthaven. La rencontre de tout à l'heure l'avait surpris; il flaira quelque chose d'insolite. Les deux hommes coururent. Mais une barque avait été détachée, et, quand ils parvinrent à la plate-forme du débarcadère, la barque nageait avec rapidité : on en voyait la silhouette, on entendait le bruit des rames; c'était tout. Leur idée fut d'abord de descendre dans une

Digitized by Google

barque à leur tour, mais il y avait un tel enchevêtrement de chaînes et d'amarres qu'ils ne vinrent à bout d'en détacher aucune. Cependant le navigateur mystérieux gagnait toujours. Ils l'aperçurent vaguement se mettre debout; puis, la barque, repoussée avec force, alla à la dérive. Alors ils auraient juré qu'une des pièces de bois plantées dans le golfe était plus épaisse ou que quelque chose s'y tenait cramponné... Les deux hommes avaient le frisson. Le quelque chose glissa le long de la pièce. Les deux hommes crièrent et l'un des deux prononça le nom de Huysman. Le quelque chose s'arrêta un moment, les deux hommes, au comble de l'anxiété, désespérés, répétèrent leur appel, supplièrent... Le quelque chose diminuait d'étendue, mais ralentissait évidemment sa descente. L'un des deux hommes voulut se jeter à la nage... Le quelque chose avait disparu.

Par delà la ligne de terre qui constitue la Noord-Holland, vers le Pampen, une lueur pâle apparut qui vint rayer le ciel. C'était le jour. Mais le jour n'amena rien. Partout l'Y promenait ses flots avec la même intensité et la même allure; le vent soufflait moins fort que la nuit. Voilà tout.

XIV

Du temps, bien du temps s'est écoulé. La disparition étrange d'Albrecht est oubliée, presque par tout le monde. Rosa seule porte au cœur les traces de cet événement. Peut-être qu'au delà des mers quelqu'un d'autre en souffre encore. Vraiment, ce nom de Rosa n'est plus du tout de mise. La pauvre enfant est jaune comme une bille d'ivoire; elle est plus maigre et plus mignonne que jamais. Elle porte constamment une robe noire, un fichu noir. Elle a renchéri sur la simplicité de sa mise d'autrefois. Elle a encore l'air plus triste.

Sancke est à peu près toujours le même. Il s'ingénie, le pauvre homme, à trouver le moyen de distraire sa fille, de lui donner des idées plus riantes. Le moins farceur des hommes, il invente des plaisanteries. On le voit, tout occupé

Digitized by Google

à remuer son pilon ou à frotter ses spatules, sautiller, faire des grimaces. Et le bon petit apothicaire est par lui-même assez drôle déjà... Quelle joie est la sienne, quand il parvient à chasser pour un instant de la figure de sa fille l'expression de tristesse qui s'y est répandue. Seulement, elle partie, il semble tout à coup avoir emprunté cette expression-là. Roosje ne se marie pas : elle serait un bon parti maintenant. On a trouvé à son adresse dans un des tiroirs d'Albrecht une somme de cinquante mille florins, « pour la dot de Rosa Sancke ». Mais Rosa Sancke n'en a pas voulu, ni Sancke non plus, et Krelis a tout repris, y a ajouté cinquante mille florins et en a fait un dépôt au nom de la même Rosa ;... puis il a écrit depuis longtemps, avec l'aide de Pieter Koort, quelque chose où le nom de Rosa est deux ou trois fois répété et que Pieter Koort a emporté à son étude où Krelis est revenu parler devant témoins. On sait cela à Amsterdam. Ce qui n'empêche pas Roosje de rester ce qu'elle était.

Roosje va chaque jour chez Bertha Huysman, qui est tombée en enfance et dont la tête va, va... Et Huyb, devenu de plus en plus apoplectique, la tourmente de plus en plus. Heureusement, Bertha n'est pas en état de s'en émouvoir : elle passe ses journées à tricoter des bas et des fichus et à regarder par la fenêtre, assise dans son même fauteuil, toujours.

Koort et Gerrit viennent encore le soir. Koort a conservé cette même santé, qui en fait un des hommes les plus robustes de la Néerlande. Gerrit a vieilli tout à coup et n'est pas plus éveillé, mais il n'est pas moins complaisant pour toutes les opinions que par le passé.

Quant à Krelis, sa présence d'esprit et sa haute probité ont réparé les quelques brèches faites naguère à l'avoir commercial : la maison a cessé la plupart de ses affaires. Elle est cependant sur le point d'être reprise avec avantage par une société : Huysman n'a plus l'activité qu'il faut et Ouwewaeter sent le poids des années lui commander le repos. La discussion a été chaude, mais Krelis a voulu de cette façon ferme, tenace et réfléchie, qui donnait à sa volonté un caractère si différent de celle de son neveu, que Dieu bénisse!

Digitized by Google

Soyez sans inquiétude, le vieux négociant n'a rien perdu de son amour pour la musique. Il s'y retrempe, il y retrouve du ressort. Les commis sont encore à leur poste; les principaux au moins : Van Suffel, Kamers, Rooseboom. Quand les affaires passeront en d'autres mains, ils suivront les nouveaux patrons, si tel est leur désir. K. Ouwewaeter a assuré à chacun d'eux une pension qui, à la rigueur, leur permettrait de vivre.

Enfin tout est bien, que voulez-vous de plus? Cependant le vieux Ouwewaeter se sentit, un beau matin, pris d'un mal qui le forca à garder le lit. Ce jour-là, il fit appeler les quatre musiciens : on les plaça dans une chambre voisine de sa chambre à coucher et, la porte ouverte, il écouta avec délices l'exécution d'un quatuor de Mendelssohn; il eut même à faire quelques observations sur le rhythme et le mouvement. Il demanda sa flûte et joua un passage du morceau pour faire entendre ses idées. Le lendemain, il n'allait pas mieux, et les musiciens revinrent ponctuellement. Les médecins avaient prescrit ce qu'ils croyaient nécessaire et Sancke avait donné aux préparations pharmaceutiques tout le soin dont il était capable; le mal empirait. Krelis ne se plaignit pas une seule fois, n'éprouva aucun regret. Quand l'heure était venue où il se livrait à sa distraction favorite, il avait encore des mouvements de joie. Le quatuor était su, il était joué au gré de son auditeur, car il hochait la tête avec satisfaction, marquant la mesure.

Il fut plus mal; Huysman sombre et bougonnant était enseveli dans un grand fauteuil; Bertha, debout au chevet de son frère, le regardait tendrement et tendait vers lui ses bras comme pour lui demander de ne pas l'abandonner, de ne pas partir sans elle. Roosje sanglotait la tête appuyée sur l'oreiller du malade qui lui tenait les mains et murmurait le nom de la jeune fille comme pour lui dire : Courage! je continuerai à veiller sur toi, ma Roosje bien aimée. Koort était venu aussi, Gerrit n'osait entrer dans la chambre et se tenait sur le palier, comme un pauvre : qu'aurait-il pu approuver?

Digitized by Google

Sancke, ce vieux Sancke ne faisait plus de bien ; il quittait à tout instant son apotheek et accourait voir son excellent voisin.

— Chut! dit Krelis quand tout le monde, témoin de son agonie, le regardait avec douleur, chut!.. Et il leva le doigt pour recommander le silence.

Drelin, din, dong, ding, dang, ding!

Le carillon chanta dans le clocher de la Oudekerke et, de la chambre voisine, tout aussitôt sortirent des sons harmonieux, un chant doux et grave, plein d'élévation. C'était le quatuor. Krelis, dont le souffle devenait de plus en plus pénible, se redressa soudain, laissa encore courir sur ses lèvres une ébauche de sourire, et Roosje sentit sa main se soulever et battre la mesure. Un instant il sembla mieux; il applaudissait intérieurement. A un passage qui lui plaisait particulièrement, il regarda autour de lui et prononça encore un chut qui commandait l'attention. Cela dura soixante minutes, ni plus ni moins.

Drelin, ding, dang, dong, dong, dong!

Le carillon chanta de nouveau dans la tour : la musique cessa et l'âme de Krelis s'envola...

Emile Greyson.

Digitized by Google

LES RACES ET LES RELIGIONS

DANS LA TURQUIE D'EUROPE.

Peu de pays ont été aussi bouleversés par les guerres, occupés et sillonnés par des races aussi nombreuses et aussi différentes que la presqu'île des Balkans. Depuis le Danube jusqu'à l'Archipel, tant de peuples, tant de religions et d'institutions diverses se sont succédé et superposés, que l'on a peine à se retrouver dans ce fouillis inextricable de nationalités tour à tour conquérantes et conquises.

Cependant, grâce aux progrès de la science, le chaos commence à se débrouiller aujourd'hui et, dans ces derniers temps, des travaux d'ensemble fort remarquables ont paru à ce sujet, principalement en Allemagne. Ce sont les langues, qui ont servi en grande partie de guide dans cette œuvre de classification; c'est sur elles que s'appuie le professeur Kiepert, dans sa belle carte ethnographique de l'Europe orientale, comme l'avaient déjà fait Max Muller, et Behm et Wagner, dans leur magnifique annuaire : *Die Bevolkerung der Erde.*

Sous ce rapport, deux grandes familles de langues se partagent la presqu'île des Balkans : les langues aryennes, représentées par le Grec, l'Albanais, le Roumain, les dialectes slaves (Serbe, Bulgare), et les langues touraniennes, par le Turc. Cependant, les langues ne peuvent donner qu'une classification ethnographique approximative, car les bouleversements et les conquêtes les ont mêlées et confondues, et parfois même imposées aux vaincus. C'est ainsi que, dans la

Digitized by Google

partie orientale de la Turquie d'Europe, dans le vilayet du Danube principalement, et dans le nord de la Roumélie, là où les Turcs se trouvaient en force, la langue turque a fini par s'imposer aux populations vaincues, non pas comme langue nationale, mais au moins comme langue officielle, de sorte qu'on y parle et comprend les deux langues. En Bosnie, au contraire, les musulmans mêmes, presque tous de race slave, continuent à se servir de la langue slave à l'exclusion du turc. C'est ainsi encore que, dans la Macédoine occidentale, les Albanais mahométans, mêlés aux Bulgares, parlent à la fois le bulgare et l'illyrien. C'est, du reste, un fait remarquable que le peu de résistance qu'offrent les dialectes illyriens en présence des idiomes étrangers. Autrefois déjà, la langue grecque les avait lentement remplacés en Épire ; aujourd'hui encore, le même phénomène se produit ; partout où le grec se trouve à côté de l'albanais, il le remplace insensiblement, sans qu'il y ait pour cela le moindre mélange entre les deux races, par la seule force de sa puissante vitalité. Les masses illyriennes refoulées par la conquête turque dans l'Eubée, l'Attique, l'Argolide et les îles, et qui, jusque dans ces derniers temps, parlaient encore leur langue nationale, commencent à l'abandonner pour la langue grecque.

Comme on le voit, la linguistique n'est pas un guide infaillible pour la classification des races dans la Turquie d'Europe ; il faut se garder surtout de prendre pour Turcs tous ceux qui parlent turc, et ne pas oublier que c'est la langue du conquérant, la langue officielle, que le vaincu a parfois été obligé d'adopter, comme il a dû adopter l'islamisme.

Moyennant ces réserves, il est curieux de regarder une carte ethnographique de la Turquie d'Europe, telle que celle que viennent de publier, par exemple, les *Mittheilungen* de Gotha, dans leur livraison de juillet 1876. Du premier coup d'œil, ont est frappé par le petit nombre de Turcs que renferme cette Turquie et par leur groupement singulier. Ce n'est pas autour de Constantinople et de la mer de Marmara, en effet, que la population turque se trouve la plus dense;

Digitized by Google

c'est, au contraire, le long d'un arc de cercle qui irait de la Thessalie au Danube en passant par Larisse, Salonique, le Despoto-Dagh, Schumla, Rasgrad, Varna et la Dobroudscha. On dirait les éclats d'une bombe dont le centre d'explosion eût été aux rives du Bosphore et que la force de projection aurait dispersés au loin jusqu'au pied du Pinde, du Rhodope et de l'Hémus, dans un rayon de cent lieues. Parmi ces éclats de la bombe, parmi ces foyers de la race finnoise, les principaux sont celui de la Thessalie autour de Larisse, en pleine vallée de Tempé; celui de Schatista, le long des lacs du Grammos et du Pinde; celui de Salonique, qui s'étend à travers l'isthme tout entier; celui du Rhodope, depuis les sources de la Maritza jusqu'au golfe d'Enos; enfin, celui du vilayet du Danube et de la Dobroudscha, qui s'étend depuis les cimes du Balkan jusqu'aux plaines danubiennes de Roustchouk, de Silistrie et de Tultscha. Ce dernier amas est de beaucoup le plus important, grâce au renfort que lui ont apporté les Tatars-Nogaï.

A l'intérieur de l'arc de cercle que dessinent ces amas turcs, à mesure que l'on se rapproche de Constantinople, les foyers touraniens deviennent plus faibles; sur la rive gauche de la Maritza, entre Andrinople et Stamboul, ils ont presque disparu. A l'extérieur du même arc de cercle, l'élément turc est bien moins représenté encore; autant dire qu'il n'existe plus; c'est à peine si, dans quelque grande ville ou quelque forteresse, comme Prisren, Fotscha, Swornik, Nissa, Widdin, Sofia, on en retrouve de faibles traces.

Tel est le groupement topographique des Touraniens dans la Turquie d'Europe; sauf en un seul point, le bas Danube et le Dobroudscha, ils sont disséminés, perdus, noyés dans les flots de populations presque toutes aryennes : d'abord, les Grecs, qui occupent toute la côte depuis le Kamtschik jusqu'au cap Matapan; puis, les Bulgares, qui s'étendent derrière les Grecs le long de la large zone qui part du Vardar et du Timok, à l'ouest, pour aboutir aux bouches du Danube et aux côtes de la mer Noire, en passant par Salonique, Andrinople, Bourgas et Rasgrad; derrière eux enfin, les Serbes,

Digitized by Google

en Serbie, en Bosnie, en Herzégovine et en Monténégro, et les Albanais ou Arnautes, depuis le Monténégro jusqu'à la Grèce, depuis l'Adriatique jusqu'à la Morava bulgare. A côté de ces races principales, il faut compter encore les Roumains qui pénètrent, au sud du Danube, dans la Dobroudscha et jusqu'au milieu des Serbes et des Bulgares; leurs frères les Zinzares dispersés çà et là en Thessalie et en Épire; les Arméniens, dans les villes; les Magyares et les Tatars-Nogaï, dans la Dobroudscha; les Tsiganes vagabonds, les juifs et quelques poignées de Russes, d'Arabes, de Polonais et d'Allemands.

Quelle est la force numérique de ces différents groupes de peuples? Si nous consultons l'Almanach de Gotha de cette année, dont les chiffres sont puisés aux sources les plus sûres et les plus récentes, telles que les rapports de M. Jakchitch et l'annuaire de Behm et Wagner, nous verrons que, sur une population totale de 14 1/2 millions d'hommes environ, la Turquie d'Europe renferme 3,200,000 Serbes, dont 1,350,000 dans la principauté de Serbie, et 1,860,000 Bulgares, soit une masse de plus de 5 millions de Slaves. Elle renferme, en outre, 4 1/2 millions de Roumains, 1 million de Grecs, 1,200,000 Albanais et 2,200,000 Turcs, sans compter les autres populations. Ces chiffres ont de quoi faire réfléchir; ils constatent à l'évidence que la Turquie d'Europe renferme plus de 12 millions d'Aryens pour un peu plus de 2 millions de Touraniens, qu'on compte, en un mot, un Turc pour six Aryens. Et lorsqu'on réfléchit que cette statistique est fondée sur les langues et que, comme nous le montrions en commençant, parmi ceux qui parlent aujourd'hui le turc, il faut compter, dans les villes de Roumélie, par exemple, un grand nombre d'Aryens, on peut présumer, sans crainte de se tromper beaucoup, que l'Europe renferme à peine un million d'Osmanlis. Admettons qu'il y en ait deux millions. Comment cette poignée d'hommes tient-elle encore sous le joug tant de populations; comment ces Touraniens incapables de civilisation sont-ils encore les maîtres absolus de tant de races issues de la plus susceptible de civilisation entre toutes les races?

Digitized by Google

Les causes de cette singulière situation abondent. Ce sont d'abord les conditions mêmes dans lesquelles s'est produite la conquête turque, tombant comme la foudre au milieu de nations divisées et épuisées par les luttes politiques et religieuses, éparpillées à l'infini et possédant aussi peu d'esprit d'ensemble et de force directrice que nos communes en présence des ducs de Bourgogne. Certes, l'héroïsme ne leur faisait point défaut, à ces peuples de la presqu'île des Balkans; Kossovo, Varna, Mohacs sont là pour en témoigner, comme Roosebeeke, Gavre et Othée témoigneront toujours de la vaillance de nos communiers belges. Mais le courage ne suffit point contre des troupes unies, disciplinées, enflammées par le fanatisme et le succès. Il faut l'union; et cette union manqua toujours aux Serbes comme aux Bulgares, aux Magyares comme aux Grecs.

Une seconde cause de la longue domination des Turcs, c'est précisément l'antagonisme inné de leur race et de la race conquise, leur esprit réfractaire à toutes les idées aryennes. Fils de la steppe, le Touranien n'est et ne sera jamais qu'un nomade ou un soldat; Turc ou Magyare, ce qu'il était il y a dix siècles, il l'est encore aujourd'hui. Le vrai Magyare est né pour la puzta; vainement il s'est donné un vernis de civilisation; il peut devenir un beau parleur, un politicien; un homme politique dans le sens général du mot, jamais. Ce qui est vrai pour le Magyare, entouré de toutes parts par des races de haute culture et devenu chrétien, l'est bien plus pour le Turc qui s'est établi en Europe sur des ruines, en broyant tout sous ses pieds et en adoptant, comme religion, la religion la plus immobile, la plus rigide et la plus réfractaire aux idées de progrès.

Sans doute, si les Turcs étaient entrés en Europe comme les Franks en Gaule, les Lombards en Italie ou les Visigoths en Espagne, ils n'auraient pas tardé à s'assimiler la civilisation et les idées du vaincu, ils se seraient fondus dans la masse qui les entourait. Mais le Touranien est incapable d'une pareille assimilation; il reste ce qu'il était, un conquérant; il se confine dans un isolement hautain et fatal, et, la reli-

Digitized by Google

gion aidant, demeure un étranger dans ses propres frontières.

La religion, nous venons d'en parler comme d'une des causes d'irrémédiable décadence que renferme l'empire des Osmanlis, et cependant, sous un autre point de vue, cette même religion peut être considérée comme l'un des appuis les plus puissants, aujourd'hui surtout, de la domination turque en Europe.

En effet, si pas un Turc ne s'est fait chrétien depuis les jours d'Orkan et d'Amurach, bien des chrétiens se sont faits musulmans pour s'acquérir les bonnes grâces du vainqueur. Quelques chiffres suffiront pour le montrer. Sur 8,396,000 habitants que renferment les possessions immédiates de la Turquie en Europe, on compte 3,620,000 mahométans, tandis qu'en prenant pour base la langue, les mêmes possessions ne renfermeraient que 2,200,000 Turcs. Il faut donc bien admettre que 1,420,000 Aryens, Slaves, Grecs ou Arnautes sont aujourd'hui musulmans.

C'est ce qui est arrivé, en effet; pour éviter l'écrasement de la conquête, pour conserver leurs terres, pour acquérir celles de leurs frères plus fermes dans leur foi, une foule de chrétiens ont adopté l'islamisme, dès les premiers jours de la conquête, et, chose étrange, bien que l'expérience la constate à chaque pas dans l'histoire, ces renégats se sont montrés et se montrent encore plus fanatiques que leurs conquérants. La lâcheté de leurs ancêtres les a liés pour toujours au sort du maître; ils sentent que sa chute les entraînera dans l'abîme; ils se cramponnent à lui en désespérés, forcés, comme par une fatalité de honte, de renier le sang qui coule dans leurs veines et de tirer l'épée contre leurs frères.

Là est la grande force de la domination turque en Europe; là est aussi la grande difficulté qui arrêtera longtemps encore ceux qui tenteront d'établir le règne de la justice dans la péninsule des Balkans.

Pour donner une idée de l'importance de cet élément religieux dans les affaires d'Orient, prenons quelques chiffres au

Digitized by Google

hasard : dans le sandschak bosniaque de Serajewo, où il n'y a pas un Turc, à l'exception des autorités, on compte 83,000 mahométans pour 69,000 chrétiens; dans le sandschak albano-bulgare de Prisren, on en compte 281,000 pour 105,000 chrétiens; dans les sandschaks albanais de Diwra et de Berat, on en compte respectivement 225,000 et 109,000 pour 19,000 et 32,000 chrétiens; dans le sandschak macédonien de Drama, on en compte 94,000 pour 18,000 chrétiens; tandis qu'à Constantinople, à Rutschuk, à Andrinople, à Salonique, à Philippopoli, c'est à dire là où se trouvent les plus forts amas turcs, les deux religions se balancent, si tant est que le nombre des chrétiens ne l'emporte pas même souvent et de beaucoup sur celui des musulmans.

Quand on songe que partout ces musulmans possèdent seuls la terre et sont des citoyens, tandis que leurs frères chrétiens ne sont que des troupeaux, des rayahs, on comprend combien il est difficile, même en faisant abstraction de toutes les ambitions des puissances étrangères, de régler, en Europe, la question d'Orient.

Sans doute, en Serbie, en Roumanie, dans le Monténégro, le conflit est simple et se résume dans une lutte de races; mais dès que les Serbes ou les Monténégrins ont dépassé leurs frontières, dès qu'ils mettent le pied dans les vilayets de Bosnie, de Prisren, de Janine ou du Danube, ce ne sont plus seulement des frères par le sang qu'ils ont devant eux, ce sont des musulmans. S'ils font appel à la race, qui donc se lève pour les suivre? Les rayahs, les pauvres, les déshérités. Quant aux riches, quant à ceux qui possèdent, à ceux qui tiennent en main la puissance, s'ils tirent l'épée du fourreau, ce sera pour la diriger contre leurs frères. D'Aryens et de Touraniens, de Slaves et de Turcs, ce n'est plus de cela qu'il s'agit! Il s'agit de chrétiens et de musulmans, de maîtres auxquels appartient le sol, et d'esclaves qui veulent avoir leur place au banquet.

Comme on le voit, la question d'Orient est, jusqu'à un certain point, une question agraire. Le problème est formidable; et toutes les puissances de l'Europe fussent-elles

Digitized by Google

d'accord pour la résoudre, il faudrait encore bien du temps pour y arriver. Il est cependant une question qui demande à être tranchée d'une façon rapide et décisive : c'est celle du despotisme du musulman sur le chrétien. Nous espérons qu'en cette occasion, les grandes nations civilisées sauront faire taire leurs ambitions pour un instant, qu'elles mettront un terme au long et cruel despotisme des Osmanlis sur un des plus beaux pays du monde et que le sang généreux des Serbes, des Monténégrins et des Bulgares n'aura pas coulé en vain, comme aux jours de Varna et de Kossovo.

HERMANN PERGAMENI.

Digitized by Google

UNE VISITE CHEZ M. ALFRED STEVENS

Le salon de Paris était à la veille de se fermer, en juin dernier. Nous y allâmes, deux de mes amis et moi, également épris des belles choses. La femme étant, à notre avis unanime, de toutes la plus belle, il fut décidé que notre dernière visite serait consacrée à l'étude de la femme au salon.

Chaque siècle a sa femme idéale. Les Lucrèce, les Jeanne d'Arc ne disent rien au nôtre. Stuart Mill, devenu, à la fin de sa vie, apôtre de l'émancipation des femmes, par amour pour la sienne, — ce qui est une faute de logique chez un philosophe, Michelet, vieux mari passionné aussi, ne l'a pas commise; car, dans la femme, il exalta la compagne et la mère, deux types antipathiques à l'androgyne, — Stuart Mill n'en excluait pas moins de son utopie la femme en armes, l'amazone antique, au sein volontairement mutilé. Au pis aller, Agnès Sorel tient plus que la pucelle d'Orléans de l'é ernel féminin.

Dans les toiles historiques, la plupart des femmes sont des abstractions, quand elles ne sont ni des poupées ni des mannequins à costumes. *L'Atelier* de M. Munkacksy contient une femme, mais ce n'est qu'une pseudo-Parisienne, une Slave,

Digitized by Google

et nous cherchions la Française, surtout la Parisienne. Elle est plus française à Paris qu'ailleurs en France.

Voyons les portraits. Hélas! à peine en découvrons-nous quelques uns de méritants, et ce sont de respectables matrones. La meilleure tête, la plus caressée, c'est la mère de M. Henner. Qui n'a pas remarqué que les peintres, même les médiocres, réussissent le plus souvent le portrait de leurs parents, surtout de leur mère? M. Henner a du talent. Son succès ne nous a pas surpris.

Cependant les figures d'aïeules n'entraient nullement dans notre programme, pas même la femme de quarante ans trouvée par Balzac. Elle a son agrément, mais il nous fallait la grâce avec la jeunesse. M^lle^ Sarah Bernhardt, à la bonne heure! Parisienne jusque dans sa maigreur, dont elle a su, par on ne sait quel sortilége, se faire un charme. La preuve : un de ses deux peintres, M. Clairin, l'a faite diaphane; il a renchéri sur la réalité; il est tombé dans le maniérisme d'Overbeck, le peintre religieux allemand, qui immatérialise les corps de ses saintes au point de ne leur laisser que des draperies flottant sur le vide. Plus terre à terre, M^lle^ Abbema nous présente la pensionnaire du Théâtre-Français très bourgeoisement vraie. Faisons vite une réserve : toujours la femme peinte par la femme aura des côtés incomplets.

N'est-ce pas M^lle^ Sarah Bernhardt, là-bas, en chair et en os? Oui, en os surtout. C'est bien elle qui se promène dans cette galerie. Elle est comédienne supérieure. A ses heures perdues, elle est statuaire passable. Reconnaîtriez-vous l'original des deux portraits dans cette jeune femme fringante, si dégagée d'allures, une longue canne à la main, genre grande dame Louis XIII? Elle l'emploie beaucoup pour détailler dans les tableaux ce qui lui plaît ou ce qui la choque. Ainsi font à l'atelier les peintres avec l'appui-main.

M^me^ Gueymard-Lauters n'a pas plus que M^lle^ Bernhardt à se louer de son peintre ordinaire ou extraordinaire. Une drôle d'idée que de se confier à M. Ribot. La robe, le velours noir, le menu de la toilette, tous les accessoires sont d'une

Digitized by Google

rude brosse. La tête est sacrifiée. L'expression, qui fait toute la femme, manque. On dirait une pêche dans un sac à charbon.

Messieurs, renonçons à demander au salon la Parisienne et son peintre. Un seul moyen nous reste de ne pas trouver buisson creux. Nous irons chez Alfred Stevens.

Chose dite, chose faite. Nous voilà partis pour la rue des Martyrs, 65.

En route, rencontre de M. Arthur Stevens, Parisien de passage, ayant toutefois pignon sur rue en fait d'autorité artistique. — Nous allons voir Alfred, lui crions-nous à la volée.

A peine sommes-nous introduits dans un cabinet d'attente, rue des Martyrs, que M. Arthur Stevens nous rejoint. Il était revenu sur ses pas. Vraiment, sa présence doublait la fortune de notre visite chez son frère.

Une belle esquisse de Corot, une aquarelle tout originale, signée Zacharie Astruc, attirent dès l'abord notre attention.

— Approchez donc, dit l'un de mes amis, je tiens la Parisienne demandée !

Aussitôt de nous presser devant un tableautin : une femme dormant la grasse matinée, un enfant à son côté.

— C'est M^me^ Alfred Stevens, répondit M. Arthur Stevens. Voilà au moins de la forte peinture.

C'était, en effet, un bijou d'observation, de pénétrante vérité et de distinction. Le ton mat, légèrement bistré, des traits de la mère trahit la lassitude. L'enfant dort d'un bon somme. Quel goût dans cette petite page de tendresse intime et cependant remplie de discrète réserve!

Nous ne tarissions pas sur la louange, quand l'entrée du maître de céans l'interrompit. Il nous souhaita cordialement la bienvenue.

M. Alfred Stevens a dépassé la quarantaine. Il est de belle prestance, haut de stature, large d'épaules, le regard ouvert, la figure sympathique. Il était, sans effort ni disparate, naturalisé Parisien de bonne souche.

La glace est vite rompue et la connaissance faite. On cause salon.

Digitized by Google

— Avez-vous vu les cartons de Puy de Chavannes? Après Paul Dubois, je n'ai gardé que ce souvenir. Le reste... Je n'ai malheureusement rien à vous montrer, Messieurs, à peine une ébauche sur le chevalet.

Et tout en devisant, nous gagnons un petit salon chinois. Une merveille. Sans la vue d'un parc anglais avec ses vertes pelouses, son étang, ses ombrages (mon luxe, dit l'artiste, en nous montrant avec un sourire cette véritable oasis au cœur de Paris), on se croirait en plein pavillon d'hiver de l'empire céleste.

C'est l'ameublement complet d'une chambre du palais impérial, nous explique notre hôte; un officier de l'expédition de Palikao l'a rapporté. Un mur est couvert d'un papier à fond d'or, où se trouve peinte, comme savent peindre les Chinois, une charrette chargée de fleurs.

C'est un sélam de l'extrême Orient, une brûlante déclaration d'amour, à bout portant.

Sur un second panneau se retrouve la même charrette, les mêmes fleurs, mais celles-ci pêle-mêle, en complet désordre, fanées, chiffonnées.

Dans la symbolique chinoise, cela veut dire que la belle a capitulé.

Les portes, tous les meubles sont du plus beau laque de Chine. Une lampe suspendue, du dessin le plus curieux et le plus élégant, de petits bronzes, dont l'origine se perd dans la nuit des siècles les plus reculés, des cloisonnées chargées d'inscriptions qu'un sinologue, ami du peintre, a savamment interprétées, complètent avec un rare bonheur d'harmonie cet échantillon d'appartement exotique.

— Vous n'avez pas encore mis à profit ce ravissant cabinet pour un sujet de tableau?

— J'y ai songé. Je suis en quête d'un type de femme qui puisse cadrer avec cet ensemble.

La femme, toujours elle, elle partout!

Autant que la mémoire m'est fidèle, je n'ai vu jusqu'ici qu'une seule scène de M. Alfred Stevens où il y eût un homme. Elle représente M. de Knyff, le paysagiste, dans son atelier.

Digitized by Google

C'est la femme seule que M. Stevens évoque, qui l'intéresse, qui l'inspire. Non pas la compagne du foyer domestique rêvée par Martial dans un accès de tempérance morale :

Sit mihi verna satur, sit non doctissima conjux,
Sit nox cum somno, sit sine lite dies.

Le modèle préféré de M. Alfred Stevens, que son pinceau-maître et son sentiment artistique créent, animent et font agir, c'est, entre toutes les femmes, celle dont la mondanité savante et attentive se pare de délicatesses étudiées, de grâces apprises plutôt qu'innées et ignorantes d'elles-mêmes, de coquetteries insinuantes, d'élégances ingénieusement recherchées et d'autant plus éclatantes qu'elles se déploient au sein d'un luxe plus fastueux, ne livrant rien au hasard, calculant et combinant toutes choses autour d'elle, en vue de son plus complet relief, ces tapis moelleux sur lesquels elle glisse et ondule plutôt qu'elle n'y marche, ces glaces qui lui renvoient son adorable et séduisant visage, ces porcelaines fragiles et jusqu'à ces monstres japonais de la chiffonnière ou des étagères qu'elle déplace, manie ou range de ses mains fluettes et mignonnes. Gaies ou radieuses, sombres et recueillies ou parées et prêtes à conquérir les yeux et à entraîner les cœurs, les femmes de M. Alfred Stevens sont toujours sur la lisière du demi-monde, non pas qu'elles pèchent par la bienséance ou la distinction, mais parce que tout en elles, le mouvement et le repos, la pensée qui se trahit, le geste qui s'accuse, ce regard, cette toilette raffinée, respire la préoccupation — Proudhon, dans sa franchise quelquefois brutale, dirait — du mâle. Absent ou pour mieux dire exilé systématiquement du tableau, l'homme y brille par des sous-entendus continuels et transparents. Il y joue le premier rôle, bien qu'on ne l'y voie pas. Elles, que l'on voit seules et si bien, qui apparaissent en pleine lumière, égales à des divinités, *et vera incessu patuit dea*, est-ce pour elles-mêmes qu'elles sont jeunes, belles, fascinantes par leurs atours, irrésistibles sirènes? C'est pour lui. Vous ne le voyez pas? Elles le voient, leur

Digitized by Google

esprit est à lui tout entier. Oui, déesses elles le sont, mais non déesses sans culte, sans prêtres, sans croyants. C'est à lui qu'elles prodiguent leurs enchantements. Voilà ce qui rend si vivantes les héroïnes du maître, et c'est la philosophie de l'œuvre de M. Alfred Stevens.

Son atelier est d'une extrême simplicité. Le désordre n'y a rien de voulu ni d'affecté. Le genre décoratif cultivé par d'autres peintres en est banni. En revanche, le passage, le séjour, la main de la femme s'y sentent. Elle y a laissé ce parfum capiteux qui grise et qui s'exhale d'un bouquet oublié, d'un gant, d'un bout de ruban, d'une voilette égarée. Mais ces épaves et leurs traces, si piquantes qu'elles puissent être pour des profanes, n'étaient pas de nature à nous distraire. Nous étions venus voir quelque toile inédite.

M. Stevens disait vrai : il n'avait rien à nous montrer, sauf le dernier panneau des *Quatre Saisons*, qu'il exécute pour S. M. Léopold II.

Tomber dans la banalité des allégories ressassées à l'infini, il n'y avait à le craindre ni d'un tel artiste ni pour son royal client.

Quatre femmes représentent les quatre saisons. L'idée de cette symbolique est grecque. La traduction en est toute moderne. A chaque saison de l'année, les Grecs attribuaient une divinité, une femme. C'est une loi poétique de nos temps comme des âges anciens. L'interprétation la varie. Voici celle de M. Stevens. La jeune fille émue, confuse, soupçonnant aux battements de son cœur un sentiment inconnu, effeuille une marguerite. On lui a dit que la marguerite répond à qui l'interroge. La fleur ne trompe pas. C'est la saison des fleurs, la jeunesse de la nature. Voilà le printemps. L'été, c'est une femme de trente ans, belle de la toute-puissance de ses charmes; elle connaît sa beauté victorieuse; plus échauffée qu'ardente, plus coquette que passionnée, elle triomphe. Mais les années passent, la confiance fuit à tire-d'aile, la jeunesse porte ombrage, la comparaison n'est plus la victoire. Si l'on paraît toujours belle, il faut aider la beauté, le miroir le conseille. La ride s'annonce, les

Digitized by Google

angles s'avouent. L'art doit réparer ce que l'âge a détruit. Heure fatidique! La femme demande si l'amour a donné ce qu'elle en attendait. Elle n'interroge plus la marguerite. Nerveuse, agitée, plus mécontente d'elle-même que des autres, elle dévore les romans; entre les lignes, c'est son propre roman qu'elle feuillette. Son esprit troublé remue et disperse des cendres, parfois brûlantes encore ou déjà éteintes, comme du pied elle foule et fait voltiger, par sa marche saccadée, les feuilles sèches. C'est l'automne, précurseur de l'hiver. Pour finir, le sang-froid a failli à l'artiste. Il n'a pas osé rester logique. La vieille femme n'existerait-elle pas pour lui? Pourquoi glisser et ne pas appuyer? Tant il y a que l'hiver de M. Stevens tourne court et il interrompt brusquement la série. La fiction ne fait songer au temps des frimas qu'après réflexion. Elle n'est ni l'hiver de la femme ni celui de la nature. Cette jeune femme qui, devant l'âtre, met gracieusement la dernière main à sa toilette de bal, en se fixant un camélia dans les cheveux, ne rappelle de l'hiver que ses fêtes et ses soirées. L'artiste tourne au madrigal. Il n'admet pas la vieillesse de la femme.

Cette dernière toile étant ébauchée à peine, il y aurait de l'indiscrétion à en parler davantage. On aura d'ailleurs l'occasion de la voir à Bruxelles, exposée avec ses trois aînées. Les œuvres d'art, a dit Léopold II, ont quelque chose du fidéicommis : elles appartiennent à leurs heureux acquéreurs, mais le public aussi y a droit.

Les dilettanti bruxellois seront doublement reconnaissants envers le souverain de pouvoir de la sorte comparer et admirer quatre tableaux dont la conception imprévue et originale se trouve relevée par une magistrale exécution.

Peu de maîtres contemporains possèdent, en effet, leur métier à l'égal de M. Stevens. Il pourrait donner libre carrière à la fantaisie, s'il ne se défiait pas trop de la folle du logis. Plus d'une fois, on l'a querellé à ce sujet. Aujourd'hui, je ne m'en sens plus le courage. En pensant qu'il

Digitized by Google

pourrait faire mieux, je craindrais de gâter le plaisir qu'il me cause.

M. Alfred Stevens n'a pas seulement le précieux mérite d'être, en quelque sorte, l'initiateur du costume moderne, dédaigné et rejeté autrefois comme antiartistique; il a celui d'interpréter d'un pinceau exact la nature et de pratiquer le respect religieux de son art.

Dissemblable en cela à ses nombreux imitateurs, qui ne le suivent qu'à long intervalle, il a soin, quelque perfection qu'il apporte dans le rendu du détail, de ne jamais oublier l'étude du dessous. Le nu se devine sous le vêtement, qu'il soit ample ou non, et donne ainsi une valeur esthétique sérieuse et complète à la moindre de ses créations, en même temps qu'il y imprime le cachet de la vivante réalité.

L'œuvre pictural de M. Alfred Stevens a été comparé à l'œuvre dramatique de M. Alexandre Dumas. La comparaison est ingénieuse, mais d'une vérité superficielle et restreinte. Tous deux prennent presque exclusivement pour sujet d'étude de la femme la femme mondaine. La similitude ne va pas au delà. L'écrivain met ses créations féminines au service de ses thèses; il les modèle sur ses idées; il s'incarne en elles. Elles philosophent sur les lois et sur les mœurs en échos univoques de M. Dumas, de lui seul, avec toutes les audaces et en même temps les à peu près, les invraisemblances, les contre-vérités de son brillant mais paradoxal esprit. Le procédé du peintre est autrement impersonnel et sincère. Il étudie la femme telle qu'il la voit; c'est elle-même qu'il aperçoit; il ne la façonne pas à son gré; il ne lui prête jamais ni ses arguments à lui, ni ses antithèses, ni ses subtilités préconçues; il craindrait avec raison d'égarer sa brosse, très réaliste à sa façon, dans le pays des chimères morales ou sociales.

Fallût-il absolument un parallèle entre le peintre de la *Femme en rose* et un littérateur, peut-être approcherait-on un peu plus près de la vérité avec Stendhal. L'auteur de *Rouge et Noir*, de la *Chartreuse de Parme*, ne voyait

Digitized by Google

dans la vie que l'amour, l'amour-passion, comme il disait. M. Stevens n'y cherche que la femme. Tous deux, en resserrant leur horizon au lieu de l'étendre, ont atteint une rare force d'attentive analyse et une variété exquise de sentiments et d'expression. Aussi, lors même qu'on ne juge pas l'amour à la façon de Stendhal, qui en traite en anatomiste, ou qu'on ne découvre pas l'idéal de la femme chez M. Stevens, on ne lira pas les livres de l'un sans les relire, on ne verra pas les toiles de l'autre sans les revoir, et toujours avec un charme nouveau.

Bruxelles, juillet 1876.

MAX SULZBERGER.

Digitized by Google

ESSAIS SUR L'HISTOIRE CLÉRICALE DE BELGIQUE[1].

LES CONQUÊTES DE L'ÉGLISE

Toutes les religions ont la même origine, la même cause et la même raison d'être; elles se distinguent les unes des autres par quelques pratiques extérieures, mais, au fond, il n'y a qu'une religion proprement dite. L'homme, jeté au milieu des merveilles de la nature, avec son intelligence, sa faculté de penser et de réfléchir, est naturellement porté à rechercher l'auteur de tout ce qu'il voit et admire; il ne peut attribuer le spectacle qu'il a sous les yeux qu'à l'action d'un être suprême, et comme il lui est impossible de découvrir cet être, il le personnifie à sa manière. Pénétré d'ailleurs de sa propre importance, il suppose volontiers qu'entre Dieu et lui, il existe des rapports essentiels; que, si l'espèce humaine ne participe pas précisément de la divinité, tout au moins doit-elle être pour le créateur un objet constant et éternel de sollicitude. De là l'usage de la prière et des divers modes de sollicitations dévôtes.

Si chaque homme savait être religieux à part soi, sans avoir besoin de démonstrations publiques, de culte solennel et de prêtres, l'idée d'un Dieu de la terre, s'occupant de tout ce qui s'y passe et distribuant avec justice les récompenses et les peines, soit pendant la vie, soit après la mort, cette idée produirait sans doute des résultats salutaires, sans offrir aucun inconvénient. Mais il n'en est pas ainsi. Presque tous

[1] *Voir* la livraison du 15 février 1876.

Digitized by Google

les hommes qui croient à l'existence d'un Dieu personnel, éprouvent le besoin de lui rendre un hommage éclatant; bien peu savent, comme Buffon, qu'ils sont des atomes sur ce globe, qui n'est lui-même qu'un atome. Ils s'imaginent que l'infinie puissance, qui a créé l'immensité des mondes, attache beaucoup de prix à leurs prières, à leurs génuflexions, à leurs momeries. C'est cette illusion qui a donné naissance aux cultes publics et à l'organisation des corps sacerdotaux.

Étant donnée l'espèce humaine avec ses préjugés et ses chimères, il ne faut pas songer à la possibilité de supprimer les cultes. Il y aura toujours des croyances superstitieuses, et comme ces croyances sont un objet d'exploitation facile et lucratif, elles ne tomberont jamais hors du commerce. Il faut donc bien en prendre son parti et considérer les cultes publics comme un besoin social. A ce point de vue, les ministres des cultes ne sont pas sans utilité, et l'on peut les tolérer, pourvu qu'ils ne sortent pas des limites de leurs attributions; mais lorsqu'ils font des croyances religieuses un instrument de domination, lorsque les corporations sacerdotales s'organisent dans un but politique, alors la société a le droit de les repousser, de les proscrire comme un élément dangereux. C'est le cas de l'Église romaine. La puissance autocratique du pape, tout le monde le sait aujourd'hui, n'a rien de commun avec le christianisme dont elle se dit l'expression; son objet est plus que profane; il s'agit des intérêts d'une caste qui travaille incessamment à accaparer le bien d'autrui, pour fonder sa domination sur l'usurpation de la fortune publique.

Aussi n'est-ce pas le culte romain, ce ne sont pas les pratiques et cérémonies de ce culte qui sont cause de la répulsion qu'inspire aujourd'hui la papauté à tous les hommes sérieux; c'est son ambition, c'est la guerre qu'elle fait à la société civile, c'est aussi sa cupidité, ce sont ses moyens honteux de faire de l'argent, sa mendicité insatiable, ses exactions, sa fausse monnaie... La religion catholique, avec une Église nationale soustraite à l'exploitation de

Digitized by Google

prêtres étrangers, serait aussi bonne qu'une autre. Livré à lui-même et composé d'honnêtes gens, notre clergé séculier serait honoré et respecté ; il n'aurait plus d'ailleurs à partager ses ressources avec le mendiant du Vatican, avec ce prétendu prisonnier qui possède des millions et tend la main à ceux qui n'ont rien de trop.

C'est en Orient que l'Église a pris naissance et que la cupidité de ses dignitaires a commencé de se manifester. Déjà au IVe siècle, ils se faisaient, pour acquérir des richesses, une concurrence scandaleuse. Voici, d'après Ammien Marcellin, ce qui se passait à Constantinople en 367 :

« Damase et Ursin se disputaient le siége épiscopal avec une ambition désordonnée, et le fanatisme de leurs sectaires, non moins exalté que celui des factions politiques, alla plus d'une fois jusqu'à l'appel à la violence et jusqu'à l'effusion du sang. Les adoucir n'étant pas plus possible au préfet que les réprimer, il se vit, par leurs fureurs, relégué dans un faubourg. Damase finit par l'emporter de haute lutte ; et c'est un fait constant, que cent trente-sept cadavres furent trouvés le lendemain dans la basilique de Sicinins, où les chrétiens tiennent leurs assemblées. Ce ne fut qu'avec peine et longtemps après qu'on parvint à calmer cette terrible effervescence.

« Véritablement, ajoute le même auteur, quand je considère l'éclat de cette dignité dans la capitale, je ne suis plus surpris de cet excès d'animosité entre les compétiteurs. Le concurrent qui l'obtient est sûr de s'enrichir des libérales oblations des matrones, de rouler dans le char le plus commode, d'éblouir tous les yeux par la splendeur de son costume, d'éclipser dans ses festins jusqu'aux profusions des tables royales...[1] »

L'Église romaine, comme toutes celles qui s'étaient formées en Syrie, en Palestine et même en Italie, à Milan, à Ravenne, n'était qu'un démembrement de l'Église chrétienne, placée tout entière sous le patronage des empereurs de

[1] Amm. Marcell. *Rerum gestarum*, lib. XXVII, c. 2.

Digitized by Google

Constantinople. En Orient, nombre de siéges se disaient fondés par les apôtres, mais aucun ne put s'élever jusqu'à dominer les autres, à cause de la rivalité des cités qui luttaient de grandeur et de richesse. En Italie, où le christianisme s'établit pour ainsi dire à tâtons, les églises étaient rares et éparpillées ; les évêques de Rome, se disant successeurs de saint Pierre, qui n'a jamais mis les pieds dans cette ville, purent se fortifier à leur aise et dominer sans rivaux.

Ce ne fut qu'au VIII^e^ siècle, à l'occasion de la prétendue hérésie des Iconoclastes, que l'Église romaine parvint à rompre les liens qui l'attachaient à l'empire d'Orient. En 730, Léon l'Isaurien avait proscrit, par un décret solennel, toutes les images et représentations, soit de la divinité, soit des saints ou saintes. Cette mesure souleva contre l'empereur toute la partie de l'Italie qui lui était encore soumise. Léon voulut châtier les Italiens; il envoya contre eux une flotte qui fit naufrage dans la mer Adriatique. Il tenta, mais en vain, de faire assassiner le pape Grégoire II. Cette tentative fut, pour ainsi dire, le principe de la souveraineté acquise peu de temps après par les papes. Les Romains prirent le parti de leur évêque, chassèrent les officiers de l'empereur et constituèrent une sorte de gouvernement théocratico-républicain, dont le pape fut le chef.

Cependant les Lombards, qui avaient pénétré en Italie dès l'an 568, s'efforçaient d'étendre leurs conquêtes. Ils entrèrent d'abord dans l'Exarchat, dans la Pentapole, et peu à peu se rapprochèrent de Rome. Le pape, ne pouvant plus compter sur les secours de l'empereur de Constantinople, chercha un auxiliaire dans le Nord. Ce fut à Charles Martel qu'il s'adressa. Grégoire III lui envoya successivement deux ambassades, pour lui demander son appui contre les Lombards. Il lui offrait de renoncer à l'allégeance de l'empire d'Orient et de se mettre sous sa protection. Mais il était trop tard; Charles touchait à la fin de sa carrière; il mourut au mois d'octobre 741.

A peine avait-il fermé les yeux, que ses fils, Carloman et Pépin, furent en butte aux obsessions des agents de Rome.

Digitized by Google

Un moine anglo-saxon, connu dans l'histoire sous le nom de saint Boniface, avait reçu du pape avec le *pallium* d'archevêque, le pouvoir de créer des évêchés et de sacrer des évêques dans les pays germains.

Saint Boniface, profitant de l'inexpérience du jeune Carloman, à qui était échue la partie germanique des possessions franques, obtint de ce prince la convocation successive de deux conciles, le premier en Allemagne en 742, le second, en 743, aux Estinnes près de Binche, en Hainaut. Les évêques réunis dans ces assemblées déclarèrent solennellement : « Qu'ils voulaient garder jusqu'à la fin de leur vie la foi et l'unité catholiques et la soumission envers l'Église romaine, saint Pierre et son vicaire; que les métropolitains demanderaient le *pallium* au siége de Rome et qu'ils suivraient canoniquement tous les préceptes de saint Pierre; qu'ils assembleraient tous les ans un synode ; que si quelque évêque ne pouvait corriger ou réformer quelque chose dans son diocèse, il en proposerait la réforme dans le synode; que s'il voyait les prêtres et le peuple s'écarter de la voie de Dieu et s'il ne pouvait les corriger, il en informerait fidèlement le Saint-Siége apostolique, pour faire accomplir ladite réforme; que tous les évêques devraient rendre compte aux métropolitains et ceux-ci au pontife de Rome de ce qu'ils ne réussiraient pas à réformer parmi les peuples. »

Ainsi se trouva organisée dans la monarchie franque cette grande machine politique qu'on appelle l'Église romaine et qui pour nous constitue l'ultramontanisme.

Dès lors, l'évêque de Rome fut reconnu chef de la hiérarchie, non seulement en Italie et en France, mais encore dans les pays germains. Sous lui sont d'abord les métropolitains, qui doivent lui demander le *pallium* d'archevêque, et puis les évêques des diocèses. Tous sont soumis au prétendu vicaire de saint Pierre; ils doivent suivre canoniquement ses préceptes. Ils tiennent chaque année un synode. Ils veillent à ce que les prêtres et le peuple ne s'écartent pas de la voie de Dieu. Les évêques corrigent et réforment ce qu'ils trouvent à corriger ou à réformer. S'ils rencontrent de l'opposi-

Digitized by Google

tion, ils soumettent le cas à la décision du synode. S'ils sont empêchés d'accomplir les réformes décrétées par le synode, ils s'adressent au Saint-Siége apostolique, qui les fait exécuter. Tous les évêques doivent rendre compte aux métropolitains et ceux-ci au pontife de Rome de ce qu'ils ne réussissent pas à réformer, c'est à dire des obstacles qu'ils rencontrent à l'exercice de l'autorité ecclésiastique.

Cette organisation gouvernementale était fort simple ; il ne s'agissait que de posséder les moyens d'exécution.

Ce qui est triste à dire, c'est que ces moyens d'exécution se trouvaient en Belgique, et que longtemps avant le concile de Leptines, on les avait mis en œuvre. La connivence de nos ancêtres avec le clergé romaineut, entre autres effets, celui de leur susciter de nombreux ennemis ; elle leur valut, notamment, la haine des Frisons, celle des Saxons et surtout celle des Normans, qui ravagèrent notre pays et qui avaient de bonnes raisons pour ne pas le ménager.

On appelait Frisons tous les peuples répandus entre les bouches de l'Ems, de la Meuse et de l'Escaut, en remontant le cours du Rhin jusqu'aux environs d'Utrecht, et en confinant par la Zélande à la Flandre et au pays d'Anvers. Soutenus par Pépin d'Herstal, les agents de la cour de Rome tentèrent de s'introduire dans ces contrées. Avant cela, les conquêtes de l'Église s'étaient à peine étendues jusqu'au territoire de Maestricht. Au sud de cette place, la vallée de la Meuse était acquise à l'exploitation de l'Église; saint Lambert, évêque de Tongres, résïdait habituellement vers l'endroit où s'éleva plus tard la ville de Liége, sans doute pour se rapprocher de la cour de Pépin, qui se tenait à Herstal ou à Jupille ; mais, à peu de distance de là, il y avait encore des populations païennes; la Toxandrie tout entière était restée fermée aux ministres du culte romain.

A mesure qu'une nouvelle contrée était conquise par les Francs convertis, elle devenait pays ennemi pour les peuples demeurés fidèles aux traditions germaniques. C'est ainsi que la patrie des anciens Saliens perdit toutes les sympathies de ses voisins du Nord. Les habitants des provinces

Digitized by Google

appelées aujourd'hui Pays-Bas, où la Confédération salienne s'était formée primitivement, rompirent avec elle et devinrent, sous le nom de Frisons, les plus rudes ennemis des Francs.

En 689, Radbod, duc des Frisons, s'avança à la tête de ses leudes jusqu'au cœur du Brabant. Si l'on en croit l'auteur de la vie de sainte Berlende, il vint mettre le siége devant le château d'Assche, qui était défendu par Elégard, fils d'Odelard. Les Francs, conduits par Pépin, tombèrent sur son armée, qui fut taillée en pièces. Obligé de fuir et de demander la paix, le duc des Frisons ne l'obtint qu'à la condition de se reconnaître tributaire des Francs et de leur fournir des otages.

Alors saint Willibrord, un moine anglo-saxon envoyé par le pape Sergius, tenta d'aller fonder une église ou un couvent à Utrecht. Il fut bientôt chassé par Radbod, qui n'entendait pas ainsi le traité de paix auquel il venait de souscrire. Pépin marcha une seconde fois contre lui, le rencontra près de Duerstede et lui fit éprouver un nouvel échec. Saint Willibrord fut alors installé, avec douze de ses compagnons, à Utrecht, où il jeta les premiers fondements d'une église épiscopale. Toutefois les Frisons n'étaient ni domptés ni convertis.

A la mort de Pépin d'Herstal, Radbod s'allia avec Ragenfried, maire de palais de Neustrie, pour envahir l'Austrasie de deux côtés à la fois. Radbod remonta le Rhin jusqu'à Cologne avec un grand nombre de bateaux. Ragenfried se dirigea vers le même point, par la Champagne et l'Ardenne. L'Austrasie, menacée à l'orient comme à l'occident, semblait destinée à devenir la proie de ses ennemis lorsque Charles Martel, pour empêcher les Neustriens et les Frisons d'opérer leur jonction, courut au devant de Radbod. Celui-ci sortant de sa flotte accepta le combat. Les Frisons et les Austrasiens luttèrent pendant toute la journée avec un acharnement sans exemple. Au coucher du soleil, la victoire était encore indécise; mais Charles avait fait de si grandes pertes, qu'il dut songer à la retraite.

Radbod parut bientôt sous les murs de Cologne, ainsi que Ragenfried. Charles Martel, hors d'état de tenir la cam-

Digitized by Google

pagne contre deux ennemis à la fois, partagea ses leudes en un grand nombre de petits détachements et leur donna pour instruction de parcourir le pays, de se répandre sur les flancs des armées ennemies et de les affaiblir par des attaques incessantes, en profitant de tous les avantages qu'une connaissance exacte du territoire donnait aux Austrasiens. Cette tactique le rendit si redoutable que les Neustriens et les Frisons réunis consentirent à lever le siége de Cologne, moyennant une somme d'argent qui leur fut payée par Plecture, la veuve de Pépin d'Herstal. Ils reprirent ensuite le chemin de leur pays. Charles Martel suivit les Neustriens qu'il mit en déroute à Amblève, près de Stavelot. Quant à saint Willibrord et à ses douze compagnons, ils avaient disparu du territoire des Frisons dès le commencement de la guerre.

En 732, pendant que Charles Martel faisait la guerre en Aquitaine, le duc des Frisons, Poppon, qui avait succédé à Radbod, crut l'occasion favorable pour reprendre les hostilités contre les Francs. Dès que Charles Martel en fut informé, il s'empressa de revenir en Austrasie. Résolu à poursuivre Poppon jusque dans le cœur de son pays, il équipa une flotte, la plus considérable que les Francs eussent possédée jusque-là, et prit le chemin de l'Océan. Le continuateur de Fredegaire rapporte qu'il s'empara de deux îles appelées Westrachie et Austrachie et qu'il posa son camp sur les rives de la Buda. Dans une bataille sanglante, il défit l'armée des Frisons, tua leur duc et s'empara de tout le pays. Les idoles furent brisées et les temples païens livrés aux flammes.

Il est à présumer qu'alors seulement saint Willibrord, nommé évêque des Frisons, put aller prendre possession de son siége épiscopal. Les Frisons avaient construit un château-fort appelé Wiltaburg, sur les ruines de l'ancien *Trajectum ad Rhenum;* Charles Martel, après avoir vaincu Radbod et son successeur Poppon, fit raser la forteresse et en donna l'emplacement à saint Willibrord, pour relever le siége épiscopal d'Utrecht.

Digitized by Google

Le fait de la défection de plusieurs peuples précédemment affiliés à la confédération des Francs n'est aucunement douteux, et la cause en est également évidente. Suivant les annales d'Eginhard, immédiatement après la mort de Charles Martel, en 741, ses deux fils, Carloman et Pépin, « songèrent à organiser le royaume et les provinces, *et à recouvrer ce qui s'était séparé de la confédération des Francs* ». L'année suivante, « Carloman entre dans le pays des Allemands avec une armée et ravage par le fer et le feu cette contrée, *qui avait également déserté la confédération franque* ».

Les convoitises de l'Église romaine ne s'arrêtaient pas aux peuples affiliés à la confédération franque; ce n'était pas assez d'avoir attiré aux Francs de Belgique la haine de leurs anciens confédérés, il fallait encore leur chercher d'autres ennemis en les entraînant dans une guerre de propagande jusqu'aux extrémités de la Germanie.

Le concile des Estinnes ou de Leptines avait adopté une formule d'abjuration destinée aux peuples germains de la Thuringhe et des pays saxons; elle était conçue dans un langage intelligible pour ces peuples seulement. Carloman entreprit de mettre cette formule en pratique. Eginhard rapporte qu'en 743, l'année même du concile de Leptines, il partit pour la Saxe, s'empara du château appelé Hoch-Seeburg et reçut la soumission du Saxon Théodoric, qui commandait cette forteresse. L'année suivante, les deux frères Carloman et Pépin se réunissent pour envahir de nouveau la Saxe; ils reçoivent une seconde fois la soumission de Théodoric. Alors beaucoup de Saxons, disent les chroniqueurs, demandèrent et reçurent le baptême. C'était évidemment le but de la guerre.

Carloman, après avoir aidé de tout son pouvoir à fonder la puissance de Rome dans les contrées germaniques, prit la résolution de renoncer à la vie politique et de se retirer du monde profane. Il déposa le pouvoir entre les mains de son frère et partit pour l'Italie, où il chercha le repos dans un cloître. Pépin, resté seul maire du palais et maître de la

Digitized by Google

monarchie, songeait au moyen de monter sur le trône et de mettre fin à la dynastie mérovingienne lorsqu'il apprit que le pape était de nouveau menacé par les Lombards. C'était une occasion de reprendre les négociations interrompues par la mort de Charles Martel. Pépin et le pape n'eurent pas de peine à s'entendre. Il fut convenu que le premier se chargerait de mettre les Lombards à la raison, et que le second proclamerait la déchéance du roi Childéric, lequel serait tondu et relégué dans un monastère.

Ce qui fut dit fut fait. Le pape franchit les Alpes et vint en France, à Ponthion, où il procéda au sacre de Pépin comme roi des Francs, consacra en même temps ses deux fils et menaça d'excommunication ceux des Francs qui à l'avenir se permettraient d'élire un roi d'une autre race. De son côté, Pépin partit pour l'Italie avec une armée, contraignit le roi des Lombards à abandonner les places et châteaux dont il s'était emparé et, au lieu de les restituer à l'empereur d'Orient qui en était souverain, en fit cadeau au pape Etienne.

Après Pépin le Bref, son fils Charlemagne, qui était Germain par son origine, par sa naissance et par sa nature, se fit Romain par politique. Il devint le bras droit de l'Église et l'exécuteur de ses hautes œuvres. A peine monté sur le trône, il résolut de faire la guerre aux Saxons et débuta par la destruction de l'Irminsul, momument consacré à la mémoire d'Hermann, le vainqueur des Romains, et élevé à l'endroit même où avaient été massacrées les légions de Varus. Eginhard rapporte qu'en 775, Charlemagne prit la résolution de ne déposer les armes qu'après avoir forcé les Saxons à se soumettre à la religion chrétienne ou les avoir exterminés. Les deux éventualités furent accomplies : les Saxons se soumirent à la religion chrétienne, mais ce fut lorsque plus de la moitié de la population avait été exterminée. Il fallut plus de trente ans pour achever cette œuvre de barbarie. Il n'y a pas d'exemple de pareil acharnement. A Verden, en 782, Charlemagne fit trancher la tête à quatre mille cinq cents hommes désarmés. En 804, désespérant de

Digitized by Google

dompter cette race énergique, il fit enlever des rives de l'Elbe dix mille Saxons et les fit transporter avec femmes et enfants dans l'intérieur du pays des Francs.

Pour compléter son œuvre, il ne restait plus à Charlemagne qu'à organiser l'Église dans le pays des Saxons. Il ne manqua point à cette tâche : nous avons de lui un *præceptum de institutione episcopatuum per saxoniam*, dans lequel il déclare qu'ayant amené les Saxons au baptême, non par sa valeur, mais par la volonté de Dieu, il les livre dévotement, comme tributaires et sujets, à celui qui lui a donné la victoire, c'est à dire qu'il les abandonne à l'exploitation du clergé. La Saxe fut divisée en huit évêchés soumis à la haute surveillance des archévêques de Mayence et de Cologne. Les évêques avaient leurs siéges à Brême, Verden, Minden, Halberstadt, Hildesheim, Paderborn, Munster et Osnabruch. De grands biens leur étaient assignés. On établit, en outre dans chaque *pagus* une sorte d'église paroissiale, à laquelle les *pagenses* étaient tenus de fournir une *curtis* et deux *mansi* de terre, plus, par cent vingt hommes, nobles, ingénus et libres, deux esclaves, mâle et femelle.

Ces exploits et ces bienfaits furent récompensés comme ils le méritaient par l'Église. Un jour que Charlemagne était en prière dans la basilique de Saint-Pierre à Rome, le pape Léon III lui mit la couronne impériale sur la tête, et le peuple romain le proclama empereur d'Occident. Quant au peuple franc, quant à nos ancêtres qui avaient participé aux conquêtes de leurs princes, ils eurent à en subir les conséquences. Leur pays fut envahi et ravagé à son tour par les Saxons du Nord et leurs alliés les Danois et Normans.

La revanche de ces peuples ne fut pas une vaine aventure; elle avait été longuement préparée et aboutit à de cruels effets. Dès l'an 800, les pirates normans commençaient à infester les côtes de l'Océan gallique. Charlemagne s'en montrait inquiet. Il visita ces parages, y disposa des garnisons et s'occupa de la construction d'une flotte. En 810, les Normans abordent en Frise avec deux cents vaisseaux; ils ravagent toutes les îles du littoral; leur armée

Digitized by Google

s'avance même sur le continent et livre aux Frisons plusieurs combats. Vainqueurs, ils imposent un tribut aux vaincus. Eginhard rapporte qu'en 820, treize vaisseaux de pirates, partis des pays du Nord, essayèrent de piller les côtes de Flandre, mais qu'ils furent repoussés par ceux qui tenaient garnison dans le pays.

En 830, les hostilités deviennent de plus en plus sérieuses. Les Normans descendent vers la côte de Frise c'est à dire de Hollande. Ils viennent, en 837, débarquer dans l'île de Walcheren ; ils ravagent le pays d'Utrecht, Dorstadt (Wyck te Duestede) Anvers et Wilta (la Briel), à l'embouchure de la Meuse. En 846, les abbayes de Saint-Pierre et de Saint-Bavon, à Gand, sont menacées; les moines vont chercher un refuge à Saint-Omer. En 851, le monastère de Saint-Bavon est détruit et brûlé. Mais ce n'est qu'à la mort de Louis le Bègue, en 879, que les Normans firent leur grande expédition dans l'Escaut. Ils débarquèrent sur la côte de Flandre, au mois de juillet, et brûlèrent la ville de Thérouanne. Ils vinrent ensuite s'établir à Gand, où ils séjournèrent pendant plusieurs années. La Belgique tout entière semble avoir été occupée à cette époque par les Normands; ils détruisirent tous les couvents établis le long de l'Escaut, de la Lys, de la Scarpe, de la Somme.

Un autre parti de Normans entra dans la Meuse en 881, et vint établir un camp retranché à Elsloo, village situé sur la rive droite de la Meuse, à deux lieues au dessous de Maestricht, dans le pays de Fauquemont. Les villes de Maestricht, Tongres et Liége furent mises à feu et à sang. Les abbayes de Stavelot, de Malmédy et de Prum devinrent la proie des flammes. Trèves fut saccagée et brûlée ; Metz subit le même sort; son évêque mourut les armes à la main. Sighefrid établit à Louvain le siége principal de ses opérations; il n'en fut chassé qu'en 891 par Arnulphe, roi de Germanie.

Voilà ce que valut à nos ancêtres la gloire de coopérer aux conquêtes de l'Église romaine dans les pays germains, et l'on voudrait encore aujourd'hui nous entraîner dans la même voie. Certes, les temps sont changés; il ne s'agit plus

Digitized by Google

de nous conduire à la conquête de l'Allemagne; mais il s'agit d'une entreprise tout aussi dangereuse. On s'efforce de faire de la Belgique un foyer d'intrigues cléricales. Peut-être ne serait-on pas fâché d'y occasionner des troubles, des désordres qui attireraient dans notre pays les forces des puissances voisines; ce serait un moyen d'allumer le feu d'une guerre de religion et d'armer les peuples catholiques contre les protestants, à la plus grande gloire des auteurs du Syllabus.

P.-A.-F. Gérard.

Digitized by Google

LA COMÉDIE

C'est par des succès que les théâtres de genre (selon la nouvelle appellation) ont rouvert cette année. Nous avons eu des pièces de différents caractères; on annonce encore des primeurs parisiennes : l'hiver de 1876-77 aura peut-être plus d'intérêt littéraire que son prédécesseur. Le théâtre moderne, très productif, donne rarement des chefs-d'œuvre, mais il est riche par la quantité de ses productions, et quelquefois des œuvres vives, délicates ou mouvementées nous font espérer la venue possible d'un nouveau Molière.

Malheureusement, nous en restons à l'espérance. L'esprit et le talent ne manquent pas aux auteurs dramatiques français. Quelques uns même sont observateurs. Mais l'ensemble des facultés ne s'harmonise pas de façon à former un auteur comique ou tragique de haute taille, capable de découvrir de grands horizons.

Un étranger, un Grec, M. Parodi, vient de donner à la Comédie-Française une tragédie intitulée : *Rome vaincue*. Nous ne la verrons sans doute pas à Bruxelles, malgré le succès qu'elle a obtenu, nos théâtres n'ayant pas les artistes qu'il faudrait pour la représentation de ces ouvrages héroïques.

Forcément, il faut que nous nous en tenions à la comédie, au vaudeville et au drame. Le théâtre du Parc vient de jouer une comédie de M. Alexandre Dumas, l'*Étrangère*. Il y a quelques années déjà que les travaux de M. Dumas font du bruit dans le monde. C'est surtout à partir de la guerre de 1870 que les ouvrages de cet écrivain, articles de journaux, lettres ou œuvres dramatiques, ont pris un caractère bizarre. Vous souvenez-vous de ses lettres après les deux siéges de Paris, dans l'une desquelles il conseillait de détruire tous les oisifs? Vous vous souvenez d'*Une Visite de noces*, de *Monsieur Alphonse*, de la *Princesse George* :

Digitized by Google

autant de coups de pistolet tirés au milieu d'une foule paisible. M. Dumas s'est passionné à froid pour je ne sais quelle philosophie de fantaisiste et a pris la défense de la femme de manière à se faire maudire par la femme. Après avoir voulu prouver, dans une brochure célèbre qui ressemblait fort à une mystification, que la femme était un être originellement dégradé, il s'est complu, dans ses dernières comédies, à se faire son avocat, tantôt avec raison, tantôt avec folie. Ajoutez à son éloquence, ainsi se dénaturant elle-même, un fond de mysticisme qui détonne comme une fausse note dans ses études de mœurs, et vous aurez l'amalgame le plus singulier qui se puisse imaginer.

L'*Etrangère* n'a rien à envier comme bizarrerie aux comédies qui l'ont précédées dans l'imagination de M. Dumas. Cette étrangère est une Américaine qui parcourt l'Europe pour venger sa mère de l'homme qui l'a trompée et des hommes qui en avaient fait une esclave. Cette idée première est déjà bien étonnante, et cette conception est certes de nature à vous faire faire un soubresaut. Le développement du caractère de mistress Clarkson est bien plus étonnant encore : on dirait d'un démon femelle, qui ne se complaît que dans le mal, qui domine le monde, gouverne les hommes, est maîtresse des circonstances et s'est fait invulnérable par la haine. Nulle part, elle ne fléchit; elle va tout droit son chemin en semant partout des victimes. C'est, en un mot, une création, une chimère, née dans l'imagination surmenée de M. Dumas, et qui ne tient plus par aucun côté à l'humanité.

La scène où l'auteur fait mouvoir sous nos yeux cette créature antipathique est Paris. Un drame se noue autour d'elle; elle fait des mariages, elle rend les gens malheureux, elle attire les admirateurs, tout cela avec un flegme irritant qui ne vous satisfait jamais. C'est du plus mauvais idéalisme, et les romantiques, ainsi dépassés en inventions, paraissent des esprits « bourgeois », comparés avec M. Dumas.

L'auteur de l'*Étrangère* s'est fait, en outre, une théorie toute personnelle : au lieu de mettre en scène des caractères vivants, des types, des individus agissant d'eux-mêmes, il s'incarne dans chacun de ses pantins. Ils ont tous l'esprit de leur créateur, ils parlent tous comme lui ; au fond, tous sont malades du même scepticisme rageur et de la même misanthropie boursouflée. Tous déclament, tous font des discours, tous, à un moment donné, deviennent conférenciers. Chacun d'eux a son dada, qu'il enfourche de temps en temps, et sur lequel il galope en dehors des

Digitized by Google

voies tracées. Cette « manière » compose un véritable tohu-bohu qui déroute le spectateur quand il ne l'ennuie pas.

Enfin, les comédies de M. Dumas ne sont plus des comédies : c'est un mélange de conférence et de drame, de scènes violentes et de conversations pédantesques, de grossièretés inutiles et de finesses d'esprit alambiquées qui font le plus étrange effet et qui laissent la plus pénible impression.

Ne croyez pas, cependant, que tout soit à critiquer dans cette comédie qui n'est pas une comédie, dans ce drame qui n'est pas un drame. Plusieurs scènes sont fort belles, et ce sont celles-là qui font supporter les autres. Elles prouvent, en outre, que M. Dumas pourrait, s'il voulait abandonner les prétentions philosophiques et législatives, les théories et les inventions antipathiques, par l'observation seule, produire des œuvres dramatiques de premier ordre. Dès que l'action l'entraîne, dès que les situations le dominent, la vie se manifeste avec une rare puissance : ce ne sont plus des pantins dont il tient les ficelles, mais des êtres pleins de passion et de vie qui agissent. Malheureusement, l'auteur de l'*Étrangère* est de ceux-là qui n'ont foi qu'en leur propre génie et pour qui les avertissements n'ont aucune valeur.

Le théâtre des Galeries, qui a commencé la campagne avec Coquelin, a monté, presque en même temps qu'on montait l'*Étrangère* au Parc, une folie d'un de nos compatriotes, les *Dominos roses,* de M. Hennequin, aidé d'un collaborateur parisien, M. Delacour.

Cette « pièce », comme disent les affiches, est du genre nouveau mis à la mode par MM. Meilhac et Halévy ; ce n'est ni une comédie, ni un vaudeville, mais une folie en trois actes, d'une gaîté franche, d'une extravagance irrésistible, qui est à la comédie ce que l'opérette est à l'opéra-comique. Les *Dominos roses* ne manquent ni d'esprit, ni de malice, ni surtout de savoir-faire. L'imbroglio en est composé avec beaucoup de talent sur un canevas qui n'a rien de neuf. C'est de l'art facile qui satisfait tout le monde : comment analyser après avoir tant ri? Et d'ailleurs, pourquoi toujours analyser ? Il faut bien qu'il y ait dans l'existence des heures de repos pour le cœur, pour l'esprit, pour la combinaison intellectuelle, pour le travail. Il y a, du reste, plus de vraie observation dans certaines de ces bouffonneries aimables que, par exemple, dans le théâtre de Scribe, bien pâle, comparé à ces œuvres rapides qui ne vous laissent pas le temps de réfléchir.

L'idée qui est au fond des *Dominos roses* est celle-ci : tous les hommes mariés sont prêts à trahir leurs femmes — pour s'amuser.

Digitized by Google

Et la morale d'une des deux femmes mises en scène, c'est que le plus sage est de fermer les yeux sur les aventures « sans conséquence » des hommes qui, après chacune de leurs fugues, reviennent plus aimants que jamais.

Je ne veux pas conclure : j'ai ri comme tout le monde et je suis désarmé. Mais je ne sais vraiment s'il n'y a pas plus de philosophie dans les *Dominos roses* que dans l'*Étrangère*. Seulement, je n'oserais dire tout haut une pareille énormité.

En même temps que la « pièce » de MM. Hennequin et Delacour, le théâtre des Galeries a joué un acte en vers, la *Caisse d'épargne*, de M. Victor Lefèvre. Cette petite comédie sentimentale flétrit l'ivrognerie chez l'ouvrier et conseille l'économie comme panacée sociale. Elle se joue entre trois personnages, un artisan, sa femme et un patron vertueux. On a applaudi aux théories généreuses de l'auteur, car c'est l'auteur qui parle par la bouche de ses trois personnages. Défaut grave toujours. C'est surtout dans les œuvres théâtrales que l'auteur doit s'annihiler, pour laisser agir les êtres et les circonstances. La *Caisse d'épargne* est, en réalité, une conférence rimée sur un sujet moral. Si M. Victor Lefèvre veut faire du théâtre, il doit absolument s'effacer dans les dialogues; je lui conseillerais aussi volontiers de se garer des phrases toutes faites, qui jettent un froid dans l'esprit et le disposent mal à l'enthousiasme.

Émile Leclercq.

Digitized by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

Histoire de Belgique, par Mlle J. Gatti de Gamond; in-12 de 483 pages; Bruxelles, Muquardt. — *La Question de l'enseignement élémentaire des sciences naturelles*, par A.-J. Germain; in-8° de 215 pages; Bruges, J. Cuypers. — *Violettes littéraires*, par Mathilde. M. Umbgrove; in-12 de 266 pages; Bruxelles, J. Rozez. — *Martyrs et Bourreaux*, par L. Lamborelle et E. Desès; in-12 de 391 pages; Bruxelles, imprimerie bruxelloise, société coopérative. — *Précis de l'histoire des beaux-arts*, par Lübke, traduit par M. E. Molle; in-12 de 271 pages; Bruxelles, Muquardt. — *La Patria Chilena;* le *Chili tel qu'il est*, par Édouard Sève; in-8° de 666 pages; Valparaiso, imprimerie du Mercurio.

Combien de fois n'a-t-on pas regretté qu'il n'y eût aucune histoire de Belgique *à lire!* Les manuels sont nombreux; les histoires particulières, de telle province ou de telle ville, remplissent nos bibliothèques, et il y a sans doute de ces ouvrages très intéressants et très bien faits; les monographies, les recherches de pure et forte érudition se rencontrent en foule dans les recueils périodiques; mais, pour quiconque ne veut pas faire de l'histoire de Belgique une véritable étude, patiente, raisonnée, approfondie, pour quiconque ne se trouve pas non plus dans les conditions d'un enseignement classique, il n'y avait rien, absolument rien. L'histoire réellement populaire, c'est à dire à la portée de tous et attrayante pour tous, était toujours à faire.

Mlle Gatti de Gamond a répondu à ce vœu si souvent et si hautement formulé. Son livre est *à lire,* ce qui est sa première et

Digitized by Google

principale qualité. Ce n'est pas seulement le style, simple et clair, aisé et coulant, qui rend cette lecture agréable et entraînante, c'est l'art d'exposer les faits, de manière à éviter une sèche chronologie, et l'art plus grand d'animer le récit, de faire revivre à nos yeux les personnages, et surtout le personnage principal, trop oublié dans nos histoires officielles : le peuple. L'ouvrage n'a point pour cela les allures du roman : par la sobriété du langage et la netteté de la méthode, c'est bien un manuel ; mais nous n'hésitons pas à affirmer que c'est le manuel par excellence.

Toutefois, nous aurions à faire bien des critiques de détail, de trop minime importance pour que nous y insistions ici en présence du mérite réel de l'ouvrage. M^lle^ Gatti de Gamond ne connaît pas cette multitude de monographies dont nous parlions plus haut et qui nous encombrent depuis 1830 sans avoir jamais été classées. Tel ou tel érudit s'indignera de voir que l'on n'a pas consulté son article enfoui dans quelque bulletin de société locale. Il n'y aurait souvent, pour satisfaire tout le monde et la science, qu'un mot à changer, qu'une phrase à ajouter. Ce n'est qu'une révision à faire pour la prochaine édition.

Nous devons louer M^lle^ Gatti de Gamond de ne pas borner son activité à la direction des cours d'éducation institués par la ville de Bruxelles, et d'avoir compris que la tâche du véritable instituteur, du véritable professeur, est double : l'enseignement proprement dit et la publicité littéraire. Cette publicité littéraire n'est pas seulement l'extension de l'enseignement, c'est son contrôle, et, pour les élèves mêmes, c'est une affirmation plus solennelle des principes puisés à l'école.

La Question de l'enseignement élémentaire des sciences naturelles, de l'hygiène et de l'agriculture dans les écoles primaires, les écoles d'adultes et les écoles normales, tel est le titre d'un remarquable travail dû à M. Germain, inspecteur provincial de l'enseignement primaire pour la Flandre occidentale. Les vues les plus élevées et les plus larges, exprimées en un excellent style, avec toute l'autorité que donne l'expérience unie à la sagacité, recommandent ce livre à l'attention la plus sérieuse de tous les amis de l'enseignement.

Digitized by Google

L'auteur commence par constater notre infériorité et même notre indifférence à l'égard de l'enseignement élémentaire des sciences naturelles, alors que les divers États de l'Europe et de l'Amérique s'en préoccupent activement. Combien pourtant de telles notions sont indispensables à un développement intellectuel harmonique, et combien aussi elles semblent répondre aux tendances des enfants! M. Germain entre, à cet égard, dans des détails du plus grand intérêt. Les preuves ne lui manquent pas, et elles sont de nature à convaincre les plus obstinés. Les autorités qu'il invoque sont également des plus hautes et des plus respectables. Mais M. Germain ne se borne pas à plaider la cause en théorie; il prend la réforme dans son exécution immédiatement réalisable, et il formule les programmes, il compose les collections, il trace les plans de manuels, il indique où l'on peut se procurer les objets nécessaires à l'enseignement. C'est pratique et complet. Considérant la question de haut et à la lumière des idées modernes, il préconise surtout et partout l'instruction par les choses, par l'intuition directe, bien plus avantageuse, pour l'enseignement élémentaire, que l'étude des livres. Ses observations, à cet égard, sont victorieuses de tous les préjugés encore entretenus par une déplorable routine.

Le livre de M. Germain renferme beaucoup d'autres vues qui se rapportent au sujet principal et qui toutes sont à méditer. On y trouve le fruit recueilli par un inspecteur provincial de l'enseignement primaire, qui prend ses fonctions au sérieux et qui raisonne en s'appuyant sur des faits incontestables.

Ce sont là les questions qui, heureusement, préoccupent le plus en ce moment les nations paisibles. Les progrès et la diffusion de l'enseignement public, tout est là, et quiconque s'en croit quelque peu capable devrait apporter sa pierre à l'édification du grand œuvre.

Nous pourrions signaler encore, dans cet ordre d'idées, les *Violettes littéraires,* de M^me^ Mathilde. M. Umbgrove (*sic*), si l'œuvre répondait mieux aux bonnes intentions exprimées dans la préface. L'auteur « a collectionné tout ce qui, dans le cours de ses lectures, lui paraissait beau et remarquable », mais il n'avait

Digitized by Google

mis dans ces lectures aucun ordre, il ne s'était inquiété d'aucune suite d'idées, et il en est résulté un tohu-bohu de réflexions de tout genre sur mille sujets divers, où tous les auteurs de toutes les nations et de toutes les époques se mêlent et se confondent. Il eût été bien facile cependant de classer sous quelques rubriques ces extraits qui, en général, sont fort bien choisis.

Un livre d'un tout autre genre, mais qui est de l'enseignement aussi, à un point de vue spécial, est le livre de MM. Lamborelle et Desès, intitulé : *Martyrs et bourreaux*. L'épigraphe, empruntée à Érasme, fera connaître le but des auteurs : « L'Église fut fondée dans le sang, elle a été cimentée par le sang, elle s'est accrue par le sang. » C'est le contre-pied de tous les jugements portés dans l'histoire classique et le redressement des opinions que l'intervention ecclésiastique officielle répand dans nos écoles.

On comprend que les persécutions religieuses du moyen âge, l'inquisition, les auto-da-fé, la Saint-Barthélémy, les dragonnades sont exposés là dans tout leur jour et comme il convient à la vérité. Les auteurs sont allés plus loin : ils ont expliqué les croisades, la guerre des Albigeois et bien d'autres faits que l'on s'efforce de présenter comme exclusivement politiques ou sociaux, en rendant l'Église responsable, pour la plus grande part, des horreurs commises. Et ce ne sont pas là des récriminations plus ou moins éloquentes, des réquisitoires formulés de parti pris : les détails et les preuves abondent, empruntés à l'histoire intime, aux naïves révélations des mémoires et des chroniques. Aussi le livre est-il fort intéressant à la lecture : il est, en outre, parfaitement écrit.

MM. Lamborelle et Desès sont de vrais apôtres de la tolérance, de la liberté de conscience, et l'on est heureux de voir de semblables travaux riposter aux attaques insensées de l'ultramontanisme. Les témérités du papisme contemporain auront eu au moins cela de bon de provoquer la reprise du procès engagé depuis tant de siècles entre l'Église et l'humanité.

Nous revenons à l'enseignement proprement dit et à des vues qui seront celles de tout le monde en signalant la traduction française que vient de faire M. Molle du *Précis de l'histoire des beaux-arts* du professeur allemand Lübke. L'ouvrage est excel-

Digitized by Google

lent dans son cadre un peu étroit; il est indispensable aux artistes comme aux hommes du monde, et les études supérieures le réclamaient depuis longtemps. L'architecture, la sculpture, la peinture et la musique, depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'au jour où nous sommes, y sont exposées succinctement, expliquées au moyen de nombreuses gravures, et le traducteur y a ajouté quelques détails plus particuliers à la Belgique.

Nous disions tantôt que le programme de l'enseignement primaire devrait comprendre nécessairement des notions élémentaires de sciences naturelles : il n'est pas moins nécessaire que le programme du haut enseignement comporte des notions générales sur l'archéologie et l'histoire des beaux-arts. Est-il possible de rester indifférent devant les richesses que renferment nos musées de peinture, devant les monuments qui embellissent nos villes, devant les œuvres d'art de toute espèce que nous a léguées le passé, et croit-on qu'il suffise du sentiment seul pour apprécier ces productions? Est-ce qu'une certaine éducation ne double pas nos jouissances, sans que pour cela nous ayons besoin d'être artistes nous-mêmes, et cette éducation ne fait-elle pas partie du développement harmonique de nos facultés? Nous sommes aujourd'hui tous d'accord sur ce point; mais les livres manquaient, ils étaient trop spéciaux. Le précis du professeur Lübke donne satisfaction à cette tendance, à ce besoin.

Nous ne sortirons pas des œuvres didactiques en signalant le grand travail que M. Édouard Sève, consul général de Belgique, consacre au Chili. Il a pu intituler son livre *Le Chili tel qu'il est* et *la Patria Chilena,* car c'est bien tout le pays qu'il nous fait connaître, qu'il nous révèle en beaucoup de points, qu'il nous décrit et qu'il nous fait apprécier. L'exposition internationale du Chili en 1875 a donné lieu à cette étude où l'on trouvera particulièrement les grands progrès accomplis depuis vingt-cinq ans dans cette intéressante république du nouveau-monde.

Ce premier volume, car nous n'avons encore que le tome I^er^, comprend une introduction générale, l'état géographique, l'état politique et l'état économique, ce qui concerne la situation physique, l'organisation des pouvoirs sociaux et l'activité commer-

Digitized by Google

ciale avec l'industrie minière et l'agriculture. Quiconque, par intérêt mercantile, par goût de l'étude ou par simple curiosité, veut avoir sur le Chili des données précises, exactes et complètes, n'aura qu'à feuilleter ce livre. Une statistique très détaillée sera surtout des plus utiles aux industriels et aux commerçants.

Le second volume s'occupera de l'état social et intellectuel dont M. Sève ne donne encore qu'un aperçu dans son introduction. Cette partie de l'ouvrage sera évidemment d'un intérêt plus grand encore pour la généralité des lecteurs.

Eug. Van Bemmel.

Digitized by Google

L'ENQUÊTE DE LA FÉDÉRATION LIBÉRALE

ET L'INTERVENTION DU PRÊTRE DANS LES ÉLECTIONS

Bien que les élections du 13 juin aient profondément déçu l'attente du libéralisme belge, nous leur devons une certaine reconnaissance pour avoir provisoirement ramené dans nos rangs l'union et la discipline. De ces deux forces, trop longtemps négligées et cependant si nécessaires, la première nous est rendue depuis le jour où notre parti s'est trouvé d'accord sur le principe de l'instruction laïque et obligatoire; voici que la seconde semble nous revenir à son tour, grâce aux travaux de la *Fédération libérale* qui, selon toute apparence, vont diriger vers un but commun et précis les forces éparses du libéralisme et de l'opposition parlementaire.

Tout le monde, à vrai dire, n'attache pas la même portée aux résultats de la récente enquête qui a mis en branle l'organisation officielle de notre parti pour aboutir à la demande du couloir électoral doublé du vote alphabétique. Quelques esprits, oubliant que la *Fédération* ne nous a jamais promis la lune, laissent entendre que la montagne s'est encore une fois accouchée d'une souris. D'autres, au contraire, qui ont le tempérament porté à l'enthousiasme, voient déjà une imposante majorité libérale sortir du fond du couloir, comme Minerve sortit un jour tout armée de la tête de Jupiter. La vérité est entre ces exagérations. Il ne faut pas oublier que la *Fédération libérale* n'est pas une assemblée plénière comme notre Congrès de 1846; elle n'en a ni les attributions ni les pouvoirs; il a même été expressément

Digitized by Google

entendu, lors de sa fondation, qu'elle se bornerait à une mission administrative, à un rôle d'intendant, de trésorier, d'avocat, d'arbitre au besoin, mais non de législateur. D'ailleurs, la plus belle fédération du monde ne peut donner que ce qu'elle a, et, à moins de répéter nos déclarations — désormais irrévocables, mais toutes platoniques pour le moment, — en faveur de l'instruction laïque, obligatoire et gratuite, nous ne découvrons aucun autre projet de réforme qui, dans les circonstances actuelles, puisse rallier tous les libéraux dans une action commune, en même temps qu'exercer une pression sensible sur l'opinion publique.

Maintenant, quelles sont, au point de vue libéral, la valeur réelle et la portée pratique des réformes que la *Fédération* veut donner pour signe de ralliement à la prochaine campagne de la gauche? Nous n'irons pas — après l'important discours de M. Bara et tous les commentaires de la presse quotidienne — refaire ici le sombre tableau de nos corruptions électorales, ni récapituler les avantages des mesures proposées pour combattre, sinon pour détruire, les plus criants de ces abus. Que le parti libéral lui-même ait été entraîné par les provocations de ses adversaires dans cette émulation malsaine de falsifications et de fraudes, il n'y a là de mystère pour aucun de ceux qui, dans nos districts ruraux, ont mis la main à la pâte électorale. C'est toujours la vieille histoire des États qui, à chaque invention meurtrière de leurs voisins, doivent, sous peine de déchéance, répondre par une invention plus meurtrière encore, et jusqu'à présent aucune convention de Genève électorale n'a mis fin parmi nous à l'emploi des patentes indéfiniment explosibles ou des bulletins empoisonnés par la marque [1].

Toutefois, c'est là un jeu où nous serons toujours distancés de plusieurs longueurs, d'abord, parce que chez nous la

[1] Il y a bien nos lois actuelles sur la répression des fraudes électorales; mais, impuissantes à entraver le contrôle illégal des suffrages, elles vont à l'encontre de leur but par un fatras de précautions superflues qui met la grande majorité des électeurs dans l'impossibilité de composer eux-mêmes un bulletin valable.

Digitized by Google

grande propriété, comme l'a rappelé M. Bara, se trouve principalement entre des mains cléricales; ensuite, parce que notre parti n'a pas le stimulant de cette ferveur religieuse qui surexcite l'énergie et la générosité de nos adversaires. Il y a, en outre, une raison plus importante et plus noble, qui fera toujours des libéraux les champions naturels de la liberté électorale : c'est que la cause du libéralisme est intimement liée, dans notre pays, aux destinées du régime parlementaire, et que nulle part les institutions représentatives, voire les institutions libres, ne pourraient résister longtemps aux pratiques frauduleuses et démoralisantes en vigueur dans nos mœurs électorales. Aussi, toutes les tentatives sérieuses pour garantir la sincérité du scrutin se sont-elles réalisées quand les libéraux étaient au pouvoir, et c'est chez les cléricaux qu'elles ont rencontré leurs principaux adversaires. Le parti libéral, quand il réclame des mesures pour empêcher le contrôle illégal des bulletins et assurer l'indépendance matérielle des électeurs, reste donc fidèle à l'esprit de son rôle comme à la voix de ses intérêts. La droite, au contraire, va se trouver dans un singulier embarras, car il lui faudra, ou bien accorder les réformes que nous réclamons, et ainsi porter atteinte aux abus dont elle profite, ou bien résister à nos légitimes demandes, et par là montrer au pays que, consciente d'avoir vaincu par la seule corruption, elle entend garder le pouvoir en continuant à fausser l'expression de la volonté nationale.

D'après une rumeur assez répandue, le ministère, pour sortir de cette alternative, serait disposé à nous accorder le couloir, mais sans l'introduction du vote par ordre alphabétique. Ce n'est pas assez! Nous avons le droit de réclamer davantage, et nous devons le faire, car, dans cette campagne, nous pouvons certainement compter sur l'appui énergique de tout ce qui n'est pas inféodé à l'ultramontanisme. Ce sera même, pour les fameux « éléments flottants », l'heure de faire leur devoir de balancier, puisque là se résume leur politique. — Mais, dût la droite nous accorder toutes les garanties que nous réclamons pour garantir le secret du

Digitized by Google

vote, dût-elle même y ajouter des dispositions efficaces pour réprimer les fabrications de faux électeurs, nous dirions encore : Ce n'est pas assez !

Il y a deux ans, en esquissant, dans cette *Revue* même[1], un programme politique qui nous semblait convenir à toutes les nuances du parti libéral, nous réclamions en première ligne « *l'extension de la loi sur les fraudes électorales aux cas de pression religieuse que la législation anglaise qualifie de* UNDUE INFLUENCE AND CLERICAL INTIMIDATION ». En effet, ce qui entrave actuellement la liberté de l'électeur, ce n'est pas seulement l'impossibilité de soustraire son vote à la connaissance des gens qui tiennent son sort entre leurs mains, c'est encore la pression morale exercée sur sa conscience par un clergé qui n'hésite pas à transformer en courtiers électoraux les dieux dont il se dit l'interprète. Il ne suffit pas que le secret du vote soit assuré; il faut encore que l'électeur soit moralement libre de choisir entre les candidats. C'est ce que la *Fédération libérale* semble avoir compris, quand dans le questionnaire récemment adressé aux électeurs libéraux par l'intermédiaire de toutes nos associations, elle a inséré les demandes suivantes : « Le clergé a-t-il prêché contre les « libéraux? — A-t-il imposé des conditions politiques « quelconques pour administrer les sacrements? » — Il est facile de deviner quelles réponses ont dû être fournies de toutes parts, et si la *Fédération libérale* n'en a pas fait usage, c'est probablement qu'elle a trouvé inopportun de demander à une majorité cléricale la réforme de ces abus essentiellement cléricaux. Mais nous comptons bien que ces documents sortiront de leurs cartons, le jour où le libéralisme, revenu au pouvoir, aura à compléter, par des dispositions efficaces, la réforme de nos mœurs électorales.

Partout où le catholicisme s'est transformé en parti politique, nous voyons les États forcés de combattre par des mesures analogues la pression du clergé dans les luttes électorales. Nous ne parlerons pas de l'Allemagne, qui a repris,

[1] *Voyez* la livraison du 15 décembre 1874.

Digitized by Google

dans des conditions toutes spéciales, l'ancienne lutte de l'Empire contre la Papauté. Mais, même en France, ne se rappelle-t-on pas comment, au printemps dernier, l'Assemblée nationale accueillit les manœuvres du clergé dans l'élection de Pontivy ? L'incident mérite d'être rappelé dans ses détails. Trois candidats se trouvaient en présence : un républicain, qui fut écarté au premier tour; un impérialiste, l'abbé Cadoret, chanoine de Saint-Denis, et, enfin, un catholique « tout court », le comte de Mun, qui l'emporta définitivement au ballottage. Des réclamations surgirent aussitôt; mais elles portaient uniquement sur trois faits qui chez nous auraient passé inaperçus : 1° l'évêque de Vannes avait publié une lettre où il déclarait « faire des vœux » pour le triomphe de M. de Mun; 2° le pape avait envoyé au candidat catholique, quelques jours avant l'élection, la croix de commandeur dans l'ordre de Saint-Grégoire le Grand; 3° dans *une* petite paroisse du Morbihan, un curé avait prôné cette candidature en chaire.

Cependant, la commission chargée de vérifier les pouvoirs conclut à une enquête, parce qu'elle se demandait « s'il est « possible, dans un État régulier, indépendant, d'admettre « qu'une candidature venue de Rome soit imposée à tout un « clergé par le chef d'un diocèse et que les membres de ce « clergé auquel on contestera peut-être le caractère de fonc- « tionnaires publics, mais qui reçoivent en tout cas pour un « service public leur salaire de l'État, transforment en « moyens de propagande au profit des uns, d'agression vis à « vis des autres, les priviléges qui ne leur sont conférés que « dans l'intérêt de ce service ».

Devant la Chambre, M. de Mun reconnut l'exactitude des deux premiers faits; mais il contesta énergiquement qu'un seul prêtre eût recommandé sa candidature en chaire et il cita même une lettre adressée par Mgr de Vannes, dès le début de la période électorale, à tout le clergé de son diocèse, pour lui enjoindre « de ne pas traiter, dans la chaire, des questions politiques et encore moins des questions électorales ». L'enquête fut finalement votée à une forte majo-

Digitized by Google

rité et elle eut pour résultat de détruire les derniers doutes sur l'intervention directe du clergé dans l'élection incriminée. On ne put toutefois découvrir qu'une ou deux paroisses dans lesquelles le curé avait formellement menacé les électeurs, s'ils votaient contre M. de Mun, de leur refuser l'absolution à Pâques et même d'exclure leurs enfants de la première communion. « Les ecclésiastiques, disait à ce propos la commission d'enquête dans son rapport à l'Assemblée nationale, jouissent, comme particuliers, des mêmes droits politiques que tous les autres citoyens. Personne ne le conteste. Mais les prérogatives qui leur sont accordées exclusivement pour l'exercice du culte et l'enseignement de la religion ne doivent pas devenir, entre leurs mains, un moyen d'influence sur les électeurs, sur la représentation nationale et le gouvernement du pays. — Ces prérogatives sont immenses, surtout quand on les compare aux restrictions qui constituent le droit commun. Le clergé constitue un ordre plus puissant, sous beaucoup de rapports, que le gouvernement lui-même : au sommet, la cour de Rome, dont l'autorité maintient l'unité entre les évêques, lesquels disposent de 149,000 prêtres et religieuses qui ne sont pas de simples unités, mais qui groupent autour d'eux un grand nombre d'autres personnes placées sous leur autorité. Tous ces nombreux et puissants auxiliaires sont répandus sur toute la surface du pays; le même jour, à la même heure, depuis le château jusqu'à la chaumière, depuis le salon du riche jusqu'au chevet du pauvre, ils peuvent propager les mêmes apologies ou les mêmes critiques, selon le mot d'ordre parti d'en haut; de sorte qu'il dépend des chefs qui les dirigent de répandre partout l'inquiétude ou la confiance, l'agitation ou la paix. Le clergé réunit chaque jour la foule dans l'église et, du haut de la chaire, lui parle au milieu du silence imposé à tout contradicteur. — Ces prérogatives légitimes appartiennent au clergé, mais uniquement en vue de sa mission sacerdotale. S'il lui était permis d'en user pour intervenir dans la politique, la liberté civile et religieuse des citoyens serait en danger, ainsi que l'indépendance même de

Digitized by Google

l'État. Si les autres corps, tels que l'armée ou la magistrature, prétendaient aussi faire intervenir dans la politique l'autorité qui leur est confiée pour le service de l'État, quelle confusion, quel désordre, quelle anarchie entraînerait une pareille usurpation! »

On se rappelle que, conformément aux conclusions de ce rapport, la Chambre annula l'élection de Pontivy. Mais ce que nous devons surtout relever dans cette discussion, c'est que chez nos voisins l'opposition cléricale, à la tribune comme dans la presse, s'est bornée à mettre en suspicion la validité des témoignages et s'est attachée à combattre la possibilité même de semblables abus.

De la France, passons maintenant à l'Angleterre, ou plutôt à l'Irlande, cette terre promise de l'ascendant ultramontain. A maintes reprises, les tribunaux, qui, en vertu de la législation britannique, tranchent les contestations relatives à la validité des élections, ont flétri dans les scrutins de l'Irlande ce qu'ils appellent *influence illégitime et intimidation cléricale*. Mais aucun jugement électoral n'a fait autant de bruit que l'affaire des élections annulées, il y a trois ans, à Galway, par une sentence longuement motivée du juge Keogh [1]. Déjà, en 1869, ce même juge, validant à Galway une élection contestée, avait prononcé les paroles suivantes : « Si un simple électeur, le plus misérable des *freemen* qui végète dans cette ville, s'était vu retirer l'exercice de ses droits de fidèle, parce qu'il aurait voté d'une certaine façon ou parce qu'un membre de sa famille aurait voté dans tel ou tel sens, je casserais cette élection sans hésiter. » Deux ans ne s'étaient pas écoulés que M. Keogh avait l'occasion de tenir sa promesse, à la suite d'une nouvelle élection où, pour emprunter les termes de son jugement, « des choses se pas-« sèrent qui constituent la plus prodigieuse tentative de « tyrannie ecclésiastique renfermée dans l'histoire de l'into-« lérance cléricale ».

[1] *Copy of the shorthand writer notes of the Judgment of Mr. Justice Keogh on the trial of the Galway County election petition.* (Documents parlementaires de la Chambre des communes. Londres, 1872.)

Digitized by Google

De quoi donc s'agissait-il? De faits qui se produisent journellement sous nos yeux, dans tous les arrondissements de la Belgique. Il paraît que 50 à 60 prêtres, y compris l'archevêque de Galway, les évêques de Clonfert et de Tuam, étaient accusés d'avoir mis en œuvre tous leurs moyens d'influence spirituelle, pour contraindre les fidèles à voter en faveur du candidat catholique, le capitaine Nolan. Parmi ces ecclésiastiques, les uns avaient menacé en pleine chaire les partisans du candidat adverse, le capitaine Trench; d'autres avaient refusé l'absolution aux électeurs de mauvaise volonté, et allaient jusqu'à déclarer que même la promesse de voter en faveur d'un candidat protestant ne liait pas la conscience du fidèle. « Le clergé catholique, ajoute le jugement, « jouit actuellement en Irlande d'une liberté sans pareille « dans le reste du monde; » — décidément, M. Keogh ne connaissait pas la Belgique — « mais combien de temps « cela durera, si l'on voit se renouveler des manœuvres « comme celles qui ont déshonoré la dernière élection de « Galway; c'est ce qu'il est impossible de dire. »

Qu'a répondu le clergé irlandais à ce véritable acte d'accusation? Peu après, les ecclésiastiques de tout le comté, solennellement réunis à Galway, sous la présidence du cardinal Cullen, repoussaient comme une calomnie « l'accu- « sation de PROSTITUER (*sic*) les institutions les plus sacrées « de la religion à un but de BASSE INTRIGUE POLITIQUE »: S'il y a eu des attaques personnelles lancées du haut de la chaire, le manifeste réprouve hautement « ce zèle *indiscret* « de quelques rares pasteurs ». Quant à la transformation du confessionnal en une tribune politique, les révérends signataires défient qu'on leur en cite le moindre exemple. « Un homme aussi instruit, ajoutent-ils, un catholique pra- « tiquant comme le juge Keogh devrait bien savoir que « rien ne tombe nécessairement sous le sacrement de la con- « fession, sauf les péchés mortels et certaines circonstances « qui changent la nature d'une faute en l'aggravant au point « d'en faire un péché mortel. Il doit bien savoir que le « pénitent, s'il est dans des dispositions sincères, a un droit

Digitized by Google

« légitime de recevoir l'absolution du confesseur, et que le « prêtre est formellement obligé par le rituel de s'abstenir « de toute question curieuse ou inutile. »

Ainsi, en Angleterre comme en France, le clergé, là où il jette ses influences spirituelles dans la balance électorale, a bien soin de cacher son jeu et de nier son intervention; à Vannes, c'est un évêque qui, pour sauver les apparences, recommande à son clergé « de ne pas traiter en chaire les questions personnelles et encore moins les questions électorales »; à Galway, ce sont les plus hauts dignitaires de l'Église qui se défendent après coup d'avoir *prostitué* — décidément, M. d'Elhougne n'est pas l'inventeur du mot — les sacrements de la religion à un but de « basse intrigue politique ». Et cependant, en Irlande comme dans le Morbihan, les élections sont impitoyablement cassées à la moindre trace de pression cléricale. — En Belgique, au contraire, c'est à peine si, dans ces derniers temps, quelques organes libéraux ont réclamé des dispositions légales pour réprimer les empiétements de l'autorité spirituelle sur l'indépendance des électeurs! Dira-t-on que chez nous les abus sont moins flagrants, moins pernicieux que chez nos voisins? Il n'est pas besoin d'enquête pour signaler les communes qui en sont entachées; on aurait plus de peine à citer les communes qui en sont exemptes. Est-il une chaire ou un confessional dont les échos ne nous redisent point que ces porte-voix de la parole religieuse se sont transformés partout en instruments de domination cléricale? D'ailleurs, qu'est-il besoin de preuves et de dépositions, après les déclarations publiques des hommes qui sont devenus les agents politiques de la curie romaine, tout en restant les chefs salariés de notre clergé?

Ah! certes, il fut un temps où, même dans notre pays, la modération et le bon sens n'avaient pas perdu tout empire sur les dignitaires de l'Église. Plusieurs journaux ont rappelé dernièrement un mandement de 1836, où l'évêque de Gand avait inséré cette phrase : « Vous ne vous occu- « perez pas dans la chaire de discussions politiques, vous « vous abstiendrez de tout ce qui peut offenser qui que ce

Digitized by Google

soit. » Nous avons trouvé un document plus curieux encore, dans une brochure qui mériterait d'être remise en lumière, car elle fait bien ressortir la différence entre les catholiques de 1843 et ceux de 1876 : l'*Influence du clergé en Belgique*, par M. P. de Decker. L'auteur, voulant dissiper les craintes que les prétentions du clergé commençaient à éveiller parmi ses concitoyens, reproduit ce passage d'un mandement adressé, en 1841, par l'archevêque de Malines au clergé de son diocèse : « S'il est des ministres du culte qui, oubliant à la « fois la dignité de prêtre et la charité chrétienne, donnent « à leurs conseils l'accent de la passion, s'il en est surtout « qui font descendre de la chaire de vérité et de paix des « paroles irritantes ou déloyales, *je les flétris hautement...* « Il est essentiel que les candidats que le clergé se sent dis- « posé à appuyer *ne puissent même paraître imposés par « lui !* »

Voulez-vous mesurer le chemin parcouru, depuis cette époque, par les prétentions du clergé? Écoutez le langage de Mgr Gravez, déclarant, dans un mandement de l'année dernière, qu'un fidèle ne peut plus, « sans se rendre coupable « envers Dieu et *indigne de participer aux saints sacre- « ments* », faire partie des associations libérales nouvellement fondées dans la province de Luxembourg. Lisez ce mandement plus récent encore de Mgr de Montpellier, évêque de Liége, déclarant que « nul catholique ne peut en con- « science voter *désormais*, dans aucune élection politique « ou administrative, en faveur d'un candidat affilié aux « associations dites libérales ou patronnées par elles ». — Et l'on viendrait nous dire que le clergé n'abuse pas de son influence spirituelle pour entraver la liberté de l'électeur! Nous aimons mieux la franchise du journal ultramontain, cher à Mgr de Montpellier, qui, dans son numéro du 11 juin dernier, répondait carrément aux doléances des libéraux naïfs : « La place du prêtre est aujourd'hui sur le champ de bataille, au premier rang de l'armée catholique; c'est lui qui a l'autorité, la mission et le commandement. »

Mais, nous a-t-on déjà objecté, toute entrave à l'usage et

Digitized by Google

même à l'abus de l'autorité spirituelle ne constituerait-elle pas une atteinte à la liberté des cultes consacrée par la Constitution, et ne serait-ce pas souverainement illogique d'assimiler la pression exercée par des influences purement morales à l'emploi des promesses et des menaces matérielles visé par notre législation sur les fraudes électorales? Mais où notre Constitution a-t-elle admis que la liberté des uns pût consister à anéantir la liberté des autres? et, si la secte des Thugs venait à s'établir parmi nous, leur laisserait-on jeter le lacet sacrificateur sur le cou de leurs victimes, sous prétexte de respecter la liberté du culte, que, par ces sacrifices humains, ils croient rendre à la sombre Kali? Une fois que l'indépendance des électeurs disparaît sous une pression du dehors, qu'importe qu'il s'agisse d'une part de paradis ou d'une pièce de cent sous, d'un acte de mauvais gré dans ce monde ou d'éternels tourments dans l'autre? Vous m'objecterez peut-être que cette exploitation du ciel et de l'enfer n'est qu'une vaine fantasmagorie. Pour vous, lecteur, c'est possible; mais d'autres y croient, et ce qu'il faut considérer, ce n'est pas tant la nature des promesses ou des menaces que leur effet sur la conscience des électeurs. Si, pour vous arracher un engagement, je vous menace d'un revolver que vous savez déchargé, je pourrai soutenir qu'il n'y a pas eu intimidation; mais en sera-t-il de même si vous vous croyez en péril imminent de passer à l'état de cible?

D'ailleurs, il ne s'agit pas seulement d'un tort spirituel, incertain et relégué dans l'autre monde. Quiconque a pu observer, dans nos campagnes et même dans nos petites villes, l'espèce de réprobation qui suit les refus de sacrements, se rend compte qu'il s'agit d'un tort réel, tangible et immédiat, se traduisant pour les classes supérieures par une vraie mise hors la loi sociale, pour les autres par une perte de crédit et de clientèle, c'est à dire par l'isolement et la ruine. Il y a même là un dommage tellement manifeste que nous nous sommes demandé si, déjà maintenant, il ne se prête pas à l'application des dispositions légales, punissant de l'amende et de l'emprisonnement « quiconque, pour déter-

Digitized by Google

« miner un électeur à s'abstenir de voter ou pour influencer « son vote, aura usé à son égard de voies de fait, de vio- « lences *ou de menaces,* ou lui aura fait craindre de perdre « son emploi *ou d'exposer à un dommage sa personne, sa « famille ou sa fortune.* »

On ne manquera pas sans doute d'arguer qu'il est fort difficile d'établir une juste limite entre l'abus et le légitime usage de l'influence possédée par le clergé. Faudra-t-il, en effet, lui refuser même le droit de donner son avis, comme le premier citoyen venu, sous prétexte que ce conseil peut emprunter un surcroît d'autorité au caractère ecclésiastique du conseiller? Ou bien, si nous le maintenons dans le droit commun, comment arriverons-nous à séparer le prêtre du citoyen, l'influence morale de l'intimidation spirituelle? Au fond, c'est là une pure question de fait qui sera aisément tranchée, suivant les circonstances, par les autorités chargées de vérifier la sincérité des élections. Il y a, du reste, certains principes qui dominent la matière; nous n'avons qu'à suivre à cet égard la jurisprudence de l'Angleterre, ce pays essentiellement libre, qui est en même temps un pays essentiellement pratique : « Il y a abus d'influence, disait le « célèbre jurisconsulte sir Samuel Romilly, quand des « ecclésiastiques se servent de leur autorité pour exciter des « appréhensions superstitieuses ou de pieuses espérances, « pour inspirer, d'après leur objet, la terreur ou l'espoir, « pour alarmer les consciences par la perspective des tour- « ments éternels ou exalter les esprits par l'appât d'une éter- « nelle félicité. » — Plus récemment, le juge Fitz-Gérald définissait ainsi les droits du prêtre dans les luttes électorales. « Un ecclésiastique, sans franchir les bornes de son « influence légitime, peut conseiller, exhorter, recom- « mander, supplier; il peut tracer la vraie ligne des devoirs « civiques et expliquer pourquoi il convient de choisir un « candidat de préférence à un autre; il peut même, s'il le « juge convenable, jeter dans la balance tout le prestige de « son caractère religieux; mais il n'a pas le droit de faire « appel aux espérances ou aux craintes superstitieuses des

Digitized by Google

« électeurs auxquels il s'adresse; il ne peut ni faire valoir « les avantages d'une récompense dans ce monde ou dans « l'autre, ni recourir à la menace d'un tort actuel ou futur. « Il ne peut tenir en suspens l'excommunication ni le refus « des sacrements ni aucune autre mesure frappant le fidèle « d'incapacité religieuse; il ne peut enfin dénoncer le vote « en faveur de tel ou tel candidat comme un péché, comme « un acte qui entraînera son châtiment avant ou après la « mort. » — Et le juge Fitz-Gérald ajoutait que « l'influence « du clergé est trop grande pour ne pas être maintenue avec « la plus grande vigilance (*with extreme jealousy*) dans sa « vraie et légitime sphère ». — A la vérité, il parlait dans un pays où l'on a le culte mais non la superstition de la liberté.

Prenez garde, nous diront encore quelques libéraux, révélant ainsi le vrai motif de leurs répugnances, il serait peut-être juste et utile d'imiter nos voisins, mais vous ne pouvez mettre des bornes à l'influence spirituelle du prêtre sans toucher à la constitution même de l'Église et, par suite, sans entrer en lutte avec Rome sur le terrain religieux. En France, le clergé se trouve encore dans une certaine dépendance vis à vis de l'État. En Angleterre, la grande majorité du pays appartient au protestantisme. Mais chez nous, où la Constitution consacre l'indépendance absolue du clergé et où le catholicisme romain est le culte traditionnel des populations, gardez-vous de toucher à la religion de nos pères! Qui mange du prêtre en meurt! La guerre aux empiétements politiques du clergé, à la bonne heure! Mais toute apparence de guerre à l'Église, c'est la perte du parti. — Voilà dans toute sa force l'objection que nous avons entendu formuler chaque fois que nous avons voulu renverser un des obstacles semés par l'Église romaine sur la route du progrès.

Nous admettrons parfaitement que nous ne pouvons réprimer l'abus des influences spirituelles sans déclarer la guerre au clergé ainsi qu'à l'Église romaine. Nous admettrons également que toute rupture avec un culte aussi enraciné est une grande cause d'affaiblissement pour notre parti. Mais, s'il est démontré que cette rupture existe déjà par le fait du clergé,

Digitized by Google

qu'elle est irréparable et qu'elle a désormais produit tous ses effets, nous ne voyons pas ce que nous pourrions risquer en rendant au papisme coup pour coup. Nous nous demandons, au contraire, si nous ne gagnerions pas, à une attitude plus tranchée envers les doctrines politico-religieuses de Rome, ce surcroît d'énergie et de confiance que peuvent seules donner la netteté des vues et la franchise des situations.

Tous les électeurs chez qui la crainte des peines spirituelles l'emporte sur l'indépendance des opinions politiques, ont désormais passé à l'ennemi sans retour. Quant aux autres, puisqu'ils n'ont pas reculé devant l'excommunication, ils sont déjà, en fait, hors de l'Église, et ce n'est pas d'eux que nous avons quelque blâme à attendre, si nous les accompagnons dans les voies de l'hérésie. Qu'avons-nous gagné par nos ménagements et nos réticences? Est-ce que les vaines sollicitations des autorités communales, pour obtenir le concours du clergé dans leurs établissements d'instruction, à Tournai, à Bruges, à Arlon, à Soignies, ont préservé des foudres épiscopales ces écoles entachées de libéralisme par leur origine légale? Est-ce que la déclaration des libéraux luxembourgeois, qu'ils s'interdisaient dans leurs associations libérales « toute attaque contre la religion », a empêché Mgr de Montpellier de transformer en un acte d'hérésie la moindre adhésion aux statuts ou aux candidats de ces associations maudites? Quoi! nous enseignons aux masses qu'elles aient à respecter l'autorité spirituelle de Rome, et puis nous prétendons leur montrer, de notre propre chef, où s'arrête cette autorité! Mais c'est un dogme essentiel de l'Église romaine, que, tout en admettant la distinction du spirituel et du temporel, elle se réserve le droit de définir elle-même la limite de ces deux sphères. Ne nous étonnons donc pas si les populations préfèrent à nos commentaires fantaisistes de leurs devoirs religieux l'interprétation plus autorisée des hommes à qui nous-mêmes nous déclarons remettre la direction spirituelle des masses.

D'ailleurs, comment prétendre que déjà maintenant nous n'attaquons pas l'Église, quand un libéral ne peut plus faire

Digitized by Google

un pas, écrire une ligne, prononcer une parole en matière politique ou sociale sans se mettre en antagonisme avec les enseignements du clergé, par le seul fait qu'il accepte les principes fondamentaux de la société contemporaine. Au point de vue catholique, l'air même que nous respirons est imprégné d'hérésie, pour peu que nous vivions dans l'atmosphère de cette civilisation moderne réprouvée en bloc par le Vatican. L'attitude du clergé belge dans les luttes électorales, ses scandaleuses protestations contre la compétence des tribunaux civils dans la répression des délits commis par des ecclésiastiques, son dénigrement systématique du mariage civil ainsi que de toutes les institutions administratives qui entravent sa liberté d'action à un titre quelconque, enfin la campagne qu'il a entreprise dans tout le pays, soit pour asservir, soit pour désorganiser l'enseignement public à tous les degrés, ne permettent plus, même aux libéraux les moins accentués dans le sens antireligieux, de nier l'incompatibilité chaque jour croissante entre l'organisation actuelle de l'Église romaine et la pratique des libertés inscrites dans notre Constitution.

« Aujourd'hui déjà, disait M. Vandenpeereboom, le 3 juin dernier, à l'Association libérale d'Ypres, l'usage des libertés constitutionnelles est interdit aux communes soumises *à l'autorité du clergé politique*... C'est en privant ainsi, dans la pratique, des citoyens belges de leurs droits constitutionnels, que nos adversaires préludent à la révision même du texte de notre Constitution. » — « Ceux des catholiques qui obéissent passivement *aux nouvelles doctrines*, disait de son côté au Sénat, dans la séance du 3 mai, M. le baron de Sélys-Longchamps, entendent l'accusation ; il leur est interdit de prendre connaissance de la défense, sous la menace de peines spirituelles, de refus de sacrements et de privation de la sépulture chrétienne... Le vote du citoyen catholique n'est plus libre dans différents diocèses, probablement dans tous... On peut constater que la terreur, comme moyen de domination, règne dans plusieurs de nos provinces. » — Que serait-ce si nous invoquions les discours de MM. Bara, Frère-Orban,

Digitized by Google

Jottrand, Van Humbeek, qui n'ont guère l'habitude de ménager les empiétements du clergé? Mais nous préférons citer, pour en finir, le témoignage d'un homme que le *Bien public* appelait naguère un libéral « juste milieu » et que l'*Étoile* elle-même rangeait, à cette occasion, parmi les libéraux « les plus modérés et les plus timides du pays ». Nous voulons parler de M. Fr. Dolez, bourgmestre de Mons, condamnant en principe la nomination de tout ecclésiastique à la direction d'une école normale, parce que « l'Église *étant aujourd'hui sous un pouvoir absolu,* jamais un prêtre romain n'inculquerait l'amour des institutions sur lesquelles repose notre pacte fondamental ». — Quand les esprits les plus conciliants s'expriment de la sorte, on peut se figurer ce que doivent penser les autres.

La conséquence logique de ces déclarations, n'est-ce pas que les libéraux, comme individus, sinon comme parti politique, doivent accepter la lutte sur le terrain où nos adversaires nous présentent le combat? Chaque jour voit grossir le nombre de ceux qui se demandent si l'heure n'est pas venue de rompre complétement et résolûment avec l'Église de Rome, soit pour installer à leur foyer l'indépendance de leurs opinions philosophiques, soit pour rattacher leurs familles à une forme de culte susceptible de vivre en paix avec l'ordre politique des sociétés modernes. Malheureusement trop de libéraux, surtout dans la question religieuse, ont au cœur des pensées qu'ils n'osent formuler en paroles et aux lèvres des paroles qu'ils n'osent traduire en actes. Savoir ce qu'on veut et vouloir ce qu'on sait, c'est là ce qui manque surtout à notre parti comme à notre époque. Oh! si le souffle du XVI^e^ siècle pouvait encore une fois passer sur notre pays : cette fois, du moins, nous n'aurions plus le bras de l'Espagne pour nous ramener sous le joug de Rome!

GOBLET D'ALVIELLA.

Digitized by Google

LA SITUATION ACTUELLE DE L'ÉGYPTE.

L'achat des actions du canal de Suez par l'Angleterre, plus tard, les graves événements qui ont surgi en Orient et, récemment, les traitements indignes dont l'expédition du marquis Antinori a été victime, ont attiré l'attention de l'Europe vers l'Égypte. Il ne sera donc peut-être pas inopportun d'examiner la situation actuelle de ce pays d'après quelques travaux récents parus en Angleterre. M. G.-J. Chester publie à ce sujet une intéressante étude, où il critique sévèrement l'administration du Khédive; mais les faits qu'il signale semblent lui donner raison.

On a beaucoup parlé de l'indépendance de l'Égypte sans se rendre compte de la signification de ce mot. Le vice-roi est, il est vrai, à peu près indépendant de son suzerain le sultan; mais le Khédive ne constitue pas toute la nation et celle-ci est, en réalité, un peuple d'esclaves et de martyrs. En effet, voici les cinq griefs que M. Chester énumère à la charge du gouvernement du vice-roi :

1° L'esclavage n'est pas encore aboli;

2° Le peuple est soumis au travail forcé et à la corvée;

3° Le mode de conscription est injuste et brutal;

4° Les biens sont confisqués sans motifs plausibles;

5° Les impôts sont exorbitants et ne sont employés qu'à soutenir le luxe et les caprices extravagants d'un souverain irresponsable, turc et, par conséquent, impopulaire.

Reprenons ces points en détail en commençant par celui qui nous paraît le plus odieux et le plus opposé aux principes

Digitized by Google

de la charité et de l'égalité en vigueur chez les peuples civilisés.

1. Le Khédive a si souvent dit à des princes européens qu'il était opposé à la vente des esclaves qu'on l'a cru. Mais s'il désirait abolir l'esclavage, aurait-il lui-même des esclaves en nombre infini? Permettrait-il à ses femmes, à ses fils et à ses sujets d'en posséder? En achèterait-il continuellement de nouveaux? D'un seul mot, il pourrait empêcher leur importation, en les arrêtant pendant leur voyage vers le Caire, car ils ne peuvent passer que par Suez ou en descendant le Nil. Mais ce seul mot n'a jamais été prononcé. Des bandes de noirs enchaînés les uns aux autres arrivent constamment par le Nil, et M. Chester assure même avoir vu l'un d'eux tellement chargé de fers, qu'il essaya de mettre un terme à ses misères en se jetant dans le fleuve. — J'ai assisté, nous dit un témoin oculaire, à la vente d'une jeune fille effectuée à Assouan par un employé du gouvernement, qui retira 125 francs de sa transaction et qui exposait les qualités de la pauvre petite créature avec toute l'habileté d'un marchand émérite. Et non seulement les nègres sont esclaves, mais aussi des blancs, des Géorgiens et même des Abyssiniens chrétiens.

Bien que les marchés d'esclaves soient supprimés, un Européen peut s'en procurer à volonté, en ayant soin de cacher cet acte irrégulier aux consuls. Il ne faudrait pas croire que les esclaves soient trop maltraités par leurs maîtres égyptiens; on les garde avec soin comme tout autre objet de prix; c'est avant leur entrée en Egypte qu'ils ont le plus à souffrir. Les négriers qui les importent de l'intérieur sont à leur égard d'une cruauté odieuse [1]. Un instrument de torture

[1] M. Cooper, dans une brochure remarquable intitulée : *Turkey in Egypt in relation to Africa*, estime que le nombre des esclaves — surtout des femmes et des serviteurs pour les harems — importés chaque année du centre de l'Afrique, s'élève à 70,000. On leur fait faire un long voyage par terre et par mer, principalement en remontant la mer Rouge et à travers le golfe Persique; et ils sont traités avec tant de cruauté pendant le voyage que, d'après Livingstone, seulement un sur cinq arrive à destination. M. Cooper en conclut que 280,000 nègres périssent annuellement dans le trajet vers la Turquie, l'Égypte et la Perse.

Digitized by Google

conservé en Barbarie prouve combien leurs maîtres se plaisent à les martyriser. C'est un collier en fer massif soudé autour du cou et garni de pointes comme celui d'un bouledogue; ces pointes sont arrangées de manière que l'infortuné qui en a le cou entouré ne peut tourner la tête sans se blesser.

Tandis que les Anglais condamnent hautement l'esclavage au Zanzibar et sur l'île de Cuba, ils prêtent leur argent aux deux pouvoirs orientaux qui ont le plus d'esclaves. On a même assuré que les Égyptiens n'ont vu dans l'appui accordé à sir Samuel Baker par le Khédive, qu'un moyen de se procurer de nouveaux captifs.

2. L'indépendance de l'Égypte signifie aussi, d'après M. Chester, la continuation du travail forcé. Il est étonnant que la majorité des personnes instruites s'imaginent que cette institution ait été abolie, quand des faits prouvant le contraire peuvent être constatés avec la plus grande facilité. La classe des Égyptiens connue sous le nom de fellahs et les pauvres, en général, peuvent être contraints à la corvée. On les force à travailler aux chemins de fer, aux digues et aux canaux construits pour l'usage personnel du Khédive, sous prétexte de les employer aux travaux publics. Les ouvriers doivent subvenir eux-mêmes à leurs besoins et ne reçoivent aucun payement. Ils sont aussi contraints de cultiver les terres et de travailler dans les fabriques de sucre du vice-roi. Ils reçoivent alors, après les deux premiers mois, un salaire nominal souvent retenu ou payé en nature. Le directeur européen d'une de ces fabriques assure que, pendant plusieurs années, les fellahs ne recevaient aucune rétribution. Les fabriques de sucre du Khédive se multipliant chaque année et le nombre d'ouvriers requis devenant, par conséquent, annuellement plus grand, ses émissaires se procurent, de gré ou de force, les hommes nécessaires au travail. Des bateaux gardés par des soldats remontent le Nil, remorqués à la file par un petit steamer. On aborde près d'une ville ou d'une bourgade; le spectacle qui se présente alors est navrant. Des centaines d'hommes, de jeunes garçons et de jeunes filles sont poussés brutalement, comme un troupeau, par les soldats vers les

Digitized by Google

rives du fleuve. Ils sont accompagnés de leurs familles; les femmes et les enfants poussent des cris déchirants; ils savent bien que, pour beaucoup d'entre eux, c'est un dernier adieu. Ni les fils de veuves ou de parents vieux et infirmes, ni les pères, seuls soutiens de jeunes enfants, ne sont épargnés : le maître réclame leurs services. Toute opposition s'évanouit bientôt quand on menace les récalcitrants d'emprisonnement ou de coups de bâton. Ces pauvres gens, soi-disant libres, sont arrachés aux liens de l'affection et de la famille et entassés pêle-mêle dans les bateaux. Pendant le voyage de leur village natal jusqu'au lieu où les attend un labeur écrasant et des maîtres inhumains, ces infortunés n'ont pour toute nourriture que les quelques croûtes de pain qu'ils ont pu emporter à la hâte.

Arrivés à destination, les fellahs sont débarqués et attachés au travail des sucreries, si pénible sous ce climat tropical. Les journées d'ouvrage sont longues dans les manufactures. Les ouvriers sont occupés de six heures du matin à six heures du soir, avec une heure d'intervalle seulement pour prendre leur repas. Ce travail n'exigeant pas beaucoup de force, on y assujettit les enfants dès l'âge de huit, six et parfois même cinq et quatre ans. Ils sont constamment sous la surveillance de contre-maîtres qui leur appliquent souvent sans cause des coups de fouet et de bâton. M. Chester donne, à ce sujet, des détails poignants et dit avoir vu de frêles jeunes filles amaigries par un travail constant et courbées sous le poids de fardeaux au dessus de leurs forces, fouettées chaque fois qu'elles remontaient la pente, au sommet de laquelle elles déposaient leur charge de terre, et même piquées dans la poitrine nue avec des branches de palmier à pointes aiguës. Parfois elles tombaient évanouies succombant de fatigue et d'inanition. Il n'est plus pour les fellahs de repos le vendredi ni, par conséquent, aucun autre jour. Nul abri ne les protége pendant les nuits souvent assez froides des hivers égyptiens. Ils se couchent là où ils se trouvent, soit sur le plancher sale et encombré des fabriques, soit dans les champs de cannes à sucre. Le travail continue

Digitized by Google

jour et nuit sans interruption, et quand une année a été plus productive que la précédente, les négociants s'émerveillent et les favoris du vice-roi oublient, en le félicitant, de lui rappeler combien de créatures humaines ont souffert pour lui procurer cet accroissement de revenu.

3. Le mode de conscription égyptien est cruel et arbitraire. Dans tout autre pays, les soldats sont enrôlés dans le but de défendre leur famille et leur patrie contre l'ennemi; ici, c'est bien différent; on les force à exercer sur leurs compatriotes une pression dont ils ont eux-mêmes été victimes. Non seulement les pauvres, mais aussi des jeunes gens des meilleures familles du Caire sont quelquefois jetés en prison pour des motifs illusoires, et si une forte rançon n'est pas immédiatement payée pour les racheter, ils sont contraints d'entrer dans l'armée.

Depuis que le Khédive s'est mis en tête de faire la guerre, soit pour assouvir des haines religieuses, soit pour satisfaire son ambition, les conscriptions deviennent de plus en plus fréquentes et les villages sont remplis de femmes et de jeunes filles qui pleurent leurs maris et leurs frères absents [1].

4. Le système de confiscation des biens au profit du Khédive est encore en vigueur en Égypte. Lorsque le vice-roi veut agrandir ses propriétés, il chasse sans autre préambule les *occupants* des terres qu'il désire accaparer. — Il faut donner aux fellahs le nom d'*occupants* et non de *propriétaires*, puisqu'ils peuvent être renvoyés à volonté. Quand ils doivent abandonner leurs terres, ils reçoivent quelquefois une indemnité de 150 francs par feddan.

Mais souvent aussi on ne leur accorde rien. — Au lieu de champs couverts de belles récoltes de froment, de trèfle, d'avoine, de fèves, de lin, d'orge et de dourrah (espèce de maïs), on voit de grandes plaines uniformément plantées de

[1] Une levée de troupes est effectuée dans chacune des provinces. Celles-ci sont subdivisées en districts et le Zabit, officier de police de chaque endroit, est responsable des contingents fournis par les villages qu'il gouverne. Tout Zabit expérimenté s'assure des conscrits en faisant emprisonner le double ou le triple du nombre requis. Une fois en prison, le fellah n'est mis en liberté qu'en payant une rançon. (*Times*, 15 avril 1876.)

Digitized by Google

cotonniers ou de cannes à sucre[1]. Les produits de ces terres fertiles, au lieu de soutenir toute une population, enrichissent un seul homme.

Un autre mode de confiscation plus injuste encore consiste à saisir les chameaux et les ânes. Un lieu de rendez-vous est indiqué par les Sheyks-el-Belad (les maires des villages), où les propriétaires sont requis de se rendre avec leurs bêtes de somme. Le prix en est fixé par les employés du gouvernement, toujours en dessous de la valeur réelle. Souvent les fellahs ne reçoivent aucun payement et s'en retournent chez eux ruinés, sans même être rentrés dans leurs frais de route. Ainsi, tout fellah possesseur de terres ou de bêtes de somme se trouve dans un danger permanent d'être dépouillé de ses biens.

Le vice-roi montre ici, d'après M. Chester, combien peu il comprend ses propres intérêts, car il espère s'enrichir en ruinant ses sujets. Non seulement il arrête dans ses États les progrès de l'agriculture, mais il empêche le développement de l'art. Tout Arabe qui découvre quelque objet antique est tenu de l'abandonner au Khédive sous peine d'emprisonnement. Pour échapper à cette spoliation, les fellahs vendent leurs trouvailles, à vil prix, à des aventuriers, ou si ces objets sont en or ou en argent, ils les fondent.

5. En Égypte, les impôts sont écrasants et tout au profit du souverain. Tous les instruments aratoires, les bêtes de somme, les champs sont imposés. Il y a deux ans, les vêtements l'étaient également. Les pauvres fellahs doivent payer 50 francs en or par feddan[2] de terre; cet argent est généra-

[1] La fertilité des bords du Nil est merveilleuse. On peut faire trois récoltes par an et, pourtant, dans ce pays si riche, la misère est extrême dans les basses classes. Cela ne peut provenir de l'excès de population. Il n'y a maintenant que cinq millions d'hommes en Égypte; à l'époque des Ptolémées, il y en avait sept; et l'écrivain anglais Lane, si compétent en cette matière, assure que si tout le terrain fertile de l'Égypte était cultivé, huit millions d'hommes pourraient y subsister. On ne peut donc attribuer cette misère qu'à la mauvaise administration dont ce pays est la victime.

[2] Feddan, mesure de terre équivalant à peu près à un acre anglais ou 43 ares.

Digitized by Google

lement extorqué de force, car, bien que la bastonnade soit abolie en principe, on l'applique encore, et dans chaque ville, excepté au Caire, il y a une prison où l'on y soumet ceux qui ont le malheur d'être trop pauvres pour satisfaire aux exactions des Sheyks-el-Belad.

Il en résulte que les classes inférieures vivent dans une misère affreuse. Le travailleur n'est pas encouragé à gagner de l'argent, sachant qu'il n'en restera pas longtemps possesseur et qu'il devra le donner à son maître, qui le dissipera en dépenses inutiles. Les impôts surpassent de beaucoup les ressources du fellah et, malgré les moyens cruels auxquels on a recours, il est impossible de lui faire payer ce qu'il ne peut gagner.

L'Égyptien est doux de caractère et reconnaissant pour le moindre acte de bonté, pour la moindre preuve de bienveillance à son égard. De plus, il subit avec résignation et même sans trop d'humeur les mauvais traitements dont il est victime. Le gouvernement, malgré tous ses revenus, paye mal et irrégulièrement ses employés; on les engage en quelque sorte ainsi à dépouiller leurs subordonnés.

L'Égypte souffre aussi beaucoup de l'absence d'un bon pouvoir exécutif. Une bonne administration exige des traitements élevés, une surveillance minutieuse de la part des chefs et, pour être influente, elle doit être respectée par le peuple. Aucune de ces qualités essentielles n'existe en Égypte. Les employés du gouvernement se laissent corrompre et, dans tous leurs rapports avec les habitants, ils n'agissent que quand on leur promet de l'argent. Les médecins du gouvernement sont tenus de constater que les personnes sont mortes de mort naturelle. Ils se font payer par les gens qui seraient rendus responsable du décès sans le certificat du médecin. A son tour, le Zabit vend la permission de faire enterrer les morts. Les Arabes corrompent souvent les employés du fisc : ils échappent ainsi à la corvée, aux impôts et à la conscription. Il s'ensuit que les Égyptiens se méfient beaucoup du gouvernement. Il est impossible de trouver des témoins pour déposer contre un criminel. Les

Digitized by Google

ouvriers des manufactures, quand ils tombent malades, demandent en grâce de ne pas être envoyés à l'hôpital. Les particuliers mêmes redoutent tant d'avoir affaire au gouvernement, qu'ils aiment mieux se laisser léser dans leurs droits que de poursuivre ceux qui leur ont fait du tort.

On s'est beaucoup occupé des progrès prétendûment réalisés en Égypte depuis quelques années. Il y a eu des changements, mais on se tromperait fort en pensant que ces modifications ont toutes été des améliorations. Constatons premièrement ce qui a été fait pour le bien-être matériel. Quelques rues ont été pavées à Alexandrie, mais c'est grâce aux commerçants levantins et aux étrangers. Au Caire, les changements ont été effectués par le Khédive; aussi se ressentent-ils de son inexpérience.

Les rues, autrefois étroites et pittoresques, du Caire, depuis qu'elles sont élargies, ont perdu leur originalité et leur fraîcheur si nécessaires sous ce ciel tropical. Le soleil donnant continuellement sur le sable brûlant rend la marche extrêmement pénible, ce qui oblige à arroser très fréquemment, et l'évaporation constante des eaux altère la salubrité, auparavant si grande, de cette ville. Au lieu de jardins frais et ombreux, seule retraite des pauvres, après leur dure journée de travail, l'Esbekieh est rempli maintenant de cafés où l'abus des boissons fortes et la passion du jeu sont poussés à l'excès. Le Khédive a transformé ces jolis jardins publics en un parc clôturé dont l'entrée n'est plus libre pour tous. On y a construit un chalet suisse, ménagé une pièce d'eau et installé un kiosque dans lequel un orchestre médiocre fait entendre la musique des mauvaises opérettes à la mode. Toute originalité a disparu : les plantes grimpantes ont été arrachées, les gracieux fouillis de verdure, si agréables aux yeux dans un pays si chaud, ont été remplacés par des gazons desséchés et des avenues régulières mais peu pittoresques. Le Khédive veut moderniser ses États; il y bâtit de nouveaux palais dont l'architecture, de mauvais goût, contraste désagréablement avec le beau style mauresque des anciens palais et des mosquées. Celles-ci, n'étant jamais restaurées, tombent

Digitized by Google

en ruines. Le palais des Mamelouks est abandonné, le superbe mausolée d'un des sultans sert de poudrière.

Personnellement, le vice-roi adopte les modes européennes. Il a délaissé son costume oriental, se promène en calèche et se plaît à voir jouer des actrices de troisième ordre qu'il a fait venir de Paris ou de Vienne. Il espère cacher ainsi les vices de l'organisation musulmane.

Voyons maintenant quels seraient les moyens d'améliorer la situation de l'Égypte. Tant que des Turcs gouverneront ce pays, aucun progrès sérieux ne pourra se réaliser. Il faut donc, semble-t-il, confier les rênes du gouvernement à une autre nation. Qui pourrait régénérer l'Égypte mieux que l'Angleterre avec ses puissantes colonies, ses principes de liberté et son gouvernement démocratique? On comprend ce qu'elle ferait de cette belle et riche vallée du Nil quand on considère tout ce qu'elle a fait dans l'Inde.

D'autre part, ce serait un grand avantage pour l'Angleterre de s'établir en Égypte; elle possède déjà en partie le canal de Suez; sa route vers les Indes, encore peu sûre en temps de guerre, lui serait acquise définitivement, et les Égyptiens, maintenant si malheureux, pourraient jouir en liberté de la richesse que leur assurent la fertilité de leur sol et leur situation politique et commerciale. Bientôt, entre l'Égypte et l'Afrique australe, également aux mains des Anglais, il s'établirait un courant civilisateur à travers la région centrale des lacs. Déjà le colonel Grant a publié l'esquisse du tracé d'une ligne télégraphique à établir entre le Caire et le cap de Bonne-Espérance par le Nil et les lacs Nyanza et Tanganyka.

MARGUERITE D'HODINFOSSE.

Digitized by Google

L'ODYSSÉE D'UNE COMTESSE.

I

Une heure du matin! Et quoiqu'on fût déjà au commencement de mars, il gelait ferme; c'est ce qu'eussent pu certifier, au besoin, les cochers de deux coupés de maître et d'un remise, qui stationnaient à la porte d'une jolie maison de l'avenue des Champs-Élysées. On leur avait donné l'ordre de venir à minuit, mais il ne semblait pas que « ces messieurs » fussent encore disposés à s'en aller. Au contraire, tout paraissait annoncer la prolongation de la « petite fête ».

Enfin la porte s'ouvrit, laissant passer un flot de lumière, et « ces messieurs » parurent.

. . . . . .

— Veux-tu que je te dépose au cercle, de Dion?

— Merci, je rentre chez moi; j'irai à pied. Quelques uns d'entre vous ont fumé de mauvais cigares, j'en ai mal à la tête.

— C'est ça, mets ton mal de tête sur le compte des cigares, fit un petit homme qui s'enveloppait d'une énorme pelisse de fourrures. Pourquoi ne pas l'attribuer au vin?

— Eh! bien, mon cher, tu es dans le vrai, répondit celui qu'on avait nommé de Dion, — j'ai souffert, effectivement, en te voyant mélanger tes vins — tu en as ingurgité de sept espèces différentes, sans compter le cognac et la chartreuse. Il est certain que tu auras demain une migraine affreuse, à moins que tu ne rafraîchisses ton front au souffle de cette brise nocturne. Viens avec moi.

Digitized by Google

— Pas pour un empire! s'écria le petit homme avec un frisson.

— Combien te dois-je, Albert? reprit le premier interlocuteur, s'adressant à de Dion, tout en ouvrant la portière de son coupé.

— T'imagines-tu, par hasard, mon cher, que je vais déboutonner mon paletot par ce froid glacial, simplement pour satisfaire ta curiosité? fit de Dion. Tes morceaux de papier sont dans la poche de mon gilet, et si tu veux venir déjeuner avec moi — pas avant midi, souviens-t-en — tu pourras rentrer en possession de tes autographes. Viens donc à pied avec moi, jeune Sybarite?

— Merci, non.

Les trois voitures s'éloignèrent, et de Dion, après avoir crié : — Bonne nuit, Chardonnette! dans le corridor de la maison, plongea ses deux mains dans les poches de son long paletot d'hiver et, descendant vers la place de la Concorde, se dirigea vers l'appartement qu'il occupait dans le quartier de la Madeleine.

— De Dion avait une jolie veine ce soir! dit à son compagnon l'un des deux jeunes gens qui avaient pris place dans le coupé de remise.

— Mais oui, il s'en va les poches bien garnies. Et toi, où en es-tu?

— J'ai gagné d'abord, puis perdu. Ça se balance, à peu près. Chardonnette était bien amusante ce soir.

— Oui, mais au fond, c'est une petite sotte. Elle finira par ruiner Seillères, et alors,... etc., etc.

. . . . . .

La suite de cette conversation nous importe peu. Il y a des gens qui seraient peut-être moins hospitaliers s'ils pouvaient entendre tout ce que disent d'eux leurs invités, quand leurs voitures les emmènent vers deux heures du matin.

Albert de Dion ne dit rien, lui, car il était seul; mais, semblable à certain perroquet bien connu dans l'histoire, il n'en pensait pas moins.

C'était un jeune homme fort intelligent qu'Albert, et qui,

Digitized by Google

malheureusement pour lui, avait de quoi vivre. Nous disons « malheureusement » avec intention, parce qu'avec ses goûts, les 20,000 livres de rente dont il jouissait depuis sa majorité — c'est à dire, depuis neuf ans — ne suffisaient pas pour l'empêcher de s'endetter et, d'un autre côté, l'avaient parfaitement empêché de choisir une profession qui eût pu lui apporter la renommée et la fortune. Son revenu lui permettait de mener une existence oisive — désœuvrement pernicieux qui le laissait en proie à mille tentations, auxquelles il ne succombait que trop souvent. Il se le reprochait, car il avait de l'esprit et du cœur, et bien des fois, après une soirée du genre de celle qu'il venait de passer, il avait montré le poing au visage énergique et très régulièrement beau que réfléchissait son miroir, en murmurant :

— Sot animal que tu es !

Mais le lendemain, il sortait de chez lui et se laissait entraîner dans le même tourbillon de plaisirs, absolument comme s'il n'eût pas prononcé la susdite apostrophe. Du reste, il était seul à se décerner le titre de « sot animal » ! — car il était sympathique à la plupart des hommes qu'il voyait, et très choyé par les femmes, fussent-elles des comtesses ou des Chardonnettes.

. . . . . .

— Achetez-moi un bouquet de violettes — ce n'est qu'un sou, monsieur ! Prenez-en un, monsieur, je vous en supplie !

Ce n'était pas l'accent plaintif ou le timbre criard d'une mendiante de profession. C'était une voix douce, pénétrante, sonore, une de ces voix avec lesquelles, au théâtre, quelques grandes artistes savent émouvoir nos âmes, comme une main savante fait frémir les cordes d'une harpe. Et cette voix provenait de ce qu'Albert eût pu prendre pour un paquet de haillons, jeté sur le degré d'une porte !

De Dion possédait un sens artistique très développé ; il avait donné bien des fois dix francs pour une stalle qui lui permît d'entendre des actrices incapables de dire avec cette voix touchante : — Monsieur, je vous en supplie !

Et on ne lui demandait qu'un sou en récompense de cet

Digitized by Google

« effet-là » ! Ce qui le frappa tout particulièrement, ce fut la *vérité* des accents de la mendiante.

Seulement on lui demandait un sou, et il n'en avait pas. Au cercle ou au restaurant, il disait au garçon qui lui tendait sa monnaie, de la garder, et il avait pour habitude de récompenser d'une pièce blanche le moindre petit service. Et cependant quand cette malheureuse lui offrit ses fleurs, il ne sut que murmurer qu'il n'avait pas de sous, et continuer son chemin en pressant le pas, tandis que ces paroles émouvantes : — Je vous en supplie! retentissaient encore à son oreille.

Alors, la pauvre femme, retombant sur le degré de la porte, s'écria en gémissant :

— Mon Dieu! mon Dieu!

C'était dire qu'elle n'avait plus rien à espérer des hommes.

Cette plainte douloureuse pénétra dans le cœur d'Albert comme un coup de poignard. Il se retourna, mit dans la froide main de la pauvresse la première pièce de monnaie qu'il trouva dans sa poche, prit une petite touffe de violettes et continua son chemin, étrangement ému.

Un moment avant d'avoir entendu cette voix, il songeait à Chardonnette, à sa beauté, à son goût, et puis, à sa prodigalité sans bornes. Il s'était demandé ce qu'elle deviendrait quand elle ne pourrait plus se donner des diamants, des fourrures et des petits chiens qui déjeunaient avec des côtelettes. Ce temps-là s'avançait à grands pas, et il s'était attendri en songeant au sort probable de cette jolie enfant gâtée ; puis, tout à coup, la voix de la mendiante vint lui révéler le désespoir qu'amène la misère véritable.

Il y avait là une femme, peut-être bien plus digne que Chardonnette de toutes les recherches du luxe, qui criait à Dieu d'avoir pitié d'elle, parce qu'elle ne parvenait pas à vendre un bouquet de violettes d'un sou!

Il avait presque atteint la rue qu'il habitait avant que l'ordre se rétablît dans ses idées.

— Je suis une brute de ne pas lui avoir donné au moins de quoi souper cette nuit! se dit-il, en retournant à la hâte sur ses pas.

Digitized by Google

Mais la bouquetière avait disparu.

Il était près de trois heures du matin quand Albert se débarrassa de son lourd paletot, et vida ses poches, qui contenaient une poignée d'or et d'argent.

— Quatre cents, neuf cents, deux mille, trois mille, et les bons d'Oscar, puis ces pièces de cent sous, allons, mettons six mille francs en tout. Et je n'ai donné à cette malheureuse qu'un franc!

II

De Dion crut n'avoir dormi que dix minutes lorsqu'il fut réveillé par un coup discret frappé à la porte de sa chambre. Cependant Baptiste, son domestique, avait ordre de ne jamais le déranger avant onze heures. Serait-il déjà onze heures? Non, il n'en était que sept, et on frappait toujours.

— Qui est là? s'écria Albert avec humeur.

— Monsieur, dit le fidèle Baptiste en entrebâillant la porte, c'est le domestique de M. le comte de Marsan qui voudrait parler à monsieur de la part de son maître; il paraît que c'est pressé.

— Eh! bien, qu'il entre!

En levant les yeux, Albert aperçut sur le visage du vieux Léonard, valet de chambre et homme de confiance de son ami Henri de Marsan, une expression qui l'inquiéta.

— Quel est le motif qui vous amène chez moi, Léonard, à pareille heure?

— Je sais, monsieur, que je suis bien matinal, et je prie monsieur de vouloir bien m'excuser de l'avoir dérangé si tôt, mais mon maître est très désireux de voir monsieur dès qu'il pourra se rendre à l'hôtel.

— Qu'y a-t-il? Votre maître serait-il plus malade?

— M^me^ la comtesse a donné l'ordre de répondre, quand on s'informe de la santé de mon maître, que l'indisposition de M. le comte ne cause aucune inquiétude.

— Mais vous, Léonard, quel est votre avis?

— Eh! bien, monsieur, à vous qui êtes le meilleur ami de mon maître, je dirai que M. le comte est très gravement

Digitized by Google

malade, — mais Mme la comtesse — vous connaissez Mme la comtesse comme moi, monsieur — eh bien! elle a décidé à elle toute seule que son fils n'a rien. Si vous aviez entendu comme elle a traité les médecins hier...; mais pardon, monsieur, ce sont là des choses qui ne me regardent pas. Monsieur pourra-t-il venir tout de suite, et permet-il que je l'attende?

— Certes, mon brave Léonard, répondit Albert qui eut bientôt terminé sa toilette matinale.

Une voiture attendait à la porte; il y monta, tandis que Léonard s'installait à côté du cocher, et on arriva enfin au magnifique hôtel de Marsan, situé dans le faubourg Saint-Germain. Albert fut assez surpris d'être introduit par l'escalier de service.

— C'est M. le comte lui-même qui l'a voulu, monsieur, fit Léonard; je crois que mon maître ne désire pas que Mme la comtesse sache qu'il vous a vu. Vous connaissez madame...

— Bien, bien, montons toujours. C'est la chambre de votre maître?... Sais-tu bien, Henri, que tu m'as effrayé? Je croyais te trouver *in extremis*, et te voilà fumant un cigare avec un flegme parfait!

Effectivement Henri de Marsan fumait tranquillement, assis devant le feu, et certes son aspect paraissait justifier parfaitement les ordres donnés par la comtesse sa mère.

Henri avait vingt-trois ans, une physionomie distinguée, une tournure martiale et jouissait de quatre cent mille livres de rente, moitié des revenus que fournissaient les biens patrimoniaux de la famille de Marsan. Son frère cadet Charles, actuellement troisième secrétaire de légation au Brésil, encore mineur, devait entrer bientôt en possession de l'autre moitié de cette magnifique fortune, que la comtesse administrait jusqu'à la majorité de son second fils.

Ce fut seulement quand Henri répondit à son ami, que de Dion remarqua une certaine altération dans le timbre de la voix, quelque chose d'étrange dans l'expression de la physionomie.

— Tu penses que je me porte bien? fit-il, eh bien! Albert, je sens, moi, que mes forces s'en vont peu à peu. Je ne me

Digitized by Google

suis jamais bien remis de cette blessure à la poitrine, reçue au combat du Bourget ; en outre, tout va mal ici (il posa la main sur son cœur), mon médecin n'a pu le nier.

— Bah ! Henri, c'est ton système nerveux qui est détraqué. Ce sont ces excursions l'été dernier aux glaciers de la Suisse qui t'auront fatigué. Ou bien, serais-tu amoureux ? En ce cas, la guérison est encore plus facile.

— Tu vois bien que tes plaisanteries ne me fâchent même plus, ce qui ne manquerait pas d'arriver si ta dernière supposition était la vraie. Non, je ne suis pas amoureux. Tu vas rire quand je te dirai que je ne l'ai été qu'une seule fois, et cela à l'âge de quatorze ans. Cela m'amène à ce que j'ai à te demander. C'est sérieux, Albert, écoute-moi bien. As-tu connu ma cousine Blanche ?

— Je n'en ai jamais entendu parler:

— C'est vrai. La brouille est survenue avant que je te connusse. Eh bien ! j'aimai ma cousine comme peut aimer un garçon de quatorze ans. Elle, qui en avait quinze, se moquait naturellement de moi, ce qui n'avait d'autre effet que d'augmenter mon adoration. Il y avait entre son père et ma mère une querelle de longue date dont je n'ai jamais pu découvrir le motif, et mon père finit par y être mêlé. Telle fut l'origine de la brouille. Alors, on m'ordonna de ne pas parler à Blanche si je la rencontrais, et elle me prévint en me tournant le dos la prochaine fois que je la vis. Puis il y eut cet éclat terrible au sujet de mon oncle, le colonel. Tu sais ce que je veux dire.

— Dois-je comprendre que le père de ta cousine Blanche n'était autre que le... mettons le *fameux* colonel Octave de Marsan ?

— Tu allais dire l'infâme colonel, et tu aurais eu raison ; c'est précisément parce qu'il est un misérable — pourquoi ne pas le dire franchement ? — que je désire faire quelque chose pour la pauvre Blanche.

— Qui se moquait de toi et t'a tourné le dos ?

— Qui se moquait de moi parce qu'elle portait des robes longues lorsque je n'étais encore qu'un collégien, et qui me

Digitized by Google

tourna le dos, parce qu'elle prenait le parti de son père. Elle avait raison, et elle saura que tel est mon avis.

— Eh bien! tu peux lui léguer quelque chose par ton testament, et lorsqu'elle sera devenue une vieille femme et n'en aura plus besoin, elle héritera de la somme.

— Hier, j'ai fait venir Me Bonnivet et lui ai donné mes instructions pour mon testament; mais ma mère — tu connais ma mère (il y avait dans ces mots une telle similitude avec les paroles du vieux Léonard, que de Dion ne put s'empêcher de sourire); bref, elle s'est emparée de lui et je vois qu'on fera tout pour contrecarrer mes intentions.

— Tu es fou, Henri! La comtesse respecterait tes volontés, quelles qu'elles fussent.

— Mon cher Albert, quand une femme en hait une autre, il n'est rien qu'elle ne fasse pour lui nuire. Ce n'est pas la question d'argent. Ma mère jetterait le double de la somme dans la Seine plutôt que de dire à la pauvre Blanche qu'une pensée bienveillante m'a dicté ce legs. Il faudrait qu'on retrouvât ma cousine pour lui exprimer mes volontés, et ma mère ne se donnera pas même la peine de la chercher. Il faudrait expliquer à Blanche, dont le caractère est très fier, les motifs que j'ai en lui faisant ce legs, pour qu'elle l'acceptât, et je ne puis compter que ma mère s'acquittera de cette tâche. Veux-tu être mon exécuteur testamentaire, Albert?

— Mais ton frère?

— Mon frère, tu le sais, est au Brésil; pauvre garçon! sa dernière lettre nous annonçait même qu'il ne pouvait s'habituer au climat et demanderait son changement aussitôt que possible. La distance qui nous sépare apporte trop de lenteur aux communications pour que je m'adresse à lui; d'ailleurs, il est si jeune, si complétement sous l'influence de ma mère! Non, c'est à toi que je demande ce service.

— Bien, je promets de te le rendre.

— Mon oncle le colonel est mort entièrement ruiné.

— Lui! je jurerais bien que non. Il a pu sombrer pour un instant, mais il a dû se relever. Il est de ces êtres qui ressemblent à un morceau de liége, il est impossible de les submerger.

Digitized by Google

— Soit, mais la pauvre Blanche a dû subir bien des vicissitudes, et c'est son sort qui m'intéresse. On apportera, je le prévois, des retards à l'exécution de mon testament, et il me faut une certitude. J'ai peu de chose à léguer, puisque naturellement tous mes biens iront grossir la fortune de Charles; mais grâce aux économies faites par ma mère durant ma minorité et à quelques bons placements, j'ai une assez forte somme chez Rothschild; dans le second tiroir de ce bureau, tu trouveras un bon de deux cent mille francs, prends-le, va de suite à la maison Rothschild, ouvres-y un compte courant et dépose cette somme en ton nom; ce sera un fidéicommis destiné à Blanche de Marsan.

— Mais, Henri, tu n'y penses pas...

— Veux-tu, oui ou non, me rendre ce service?

— Vois-tu, je ne puis supporter de t'entendre parler comme si tu allais expirer à l'instant.

— C'est précisément ce qui peut m'arriver, dit tristement le jeune comte. Je voudrais bien vivre, Albert — mais il y a un certain temps que nous ne nous sommes vus, et tu dois t'apercevoir combien je suis changé. Tu dois être content de savoir qu'entre tous mes amis, c'est toi que j'ai choisi comme le plus loyal, le plus digne de confiance.

— Merci, Henri! fit de Dion avec émotion.

— Alors, prends ce bon et fais ce que je t'ai dit. Je puis vivre encore quelques années; je puis ne vivre que quelques heures; si j'ai l'esprit tranquille, cela me donnera une chance de plus.

— Soit, mon ami, je prendrai le bon; mais que devrai-je faire de cet argent lorsque tu auras signé ton testament?

— Transfère la somme de nouveau à mon compte courant. Si je meurs avant d'avoir signé mon testament, retrouve Blanche, explique-lui pourquoi j'ai dû agir comme je l'ai fait, dis-lui que je lui offre cette somme en souvenir des jours de notre enfance. Tout ce qu'il te reste à faire maintenant, c'est de mettre cette somme en sûreté. Il n'y a pas de temps à perdre. J'aime ta bonne et loyale figure, mon brave Albert, mais tu ne peux t'imaginer avec quelle joie je te verrais me tourner le dos.

Digitized by Google

— Je pars.

— Donne-moi d'abord une bonne poignée de main...; il y a un paquet pour toi dans ce même tiroir, Léonard te le remettra quand... Ah! voici ma mère.

La comtesse de Marsan entra dans la pièce au moment où son fils prononçait ces mots; elle portait un élégant peignoir tout garni de Malines, sur dessous rose. C'était une femme encore belle, mais sa physionomie annonçait une volonté de fer et un orgueil implacable. Un regard lui suffit pour comprendre la situation.

— Comment, c'est vous, M. de Dion? Vous êtes bien matinal. Eh bien! mon enfant, comment te sens-tu aujourd'hui? Croiriez-vous, monsieur, qu'Henri s'est laissé effrayer par des propos de médecin, lui qui n'a pas été malade un seul jour depuis l'âge de dix ans. Dans la famille de son père et dans la mienne, on a une santé de fer. Mon grand-père vit encore, M. de Dion; il jouit de toutes ses facultés. Mon pauvre mari a péri dans un accident de chemin de fer, mais voyez son frère, le colonel... — ah! qu'il m'est désagréable de prononcer son nom — eh bien! une année de la vie désordonnée qu'il a menée eût suffi à tuer tout homme ordinaire. Il eût vécu probablement jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans si la Providence n'avait décrété qu'il se noierait. Mes sœurs, toutes deux mères de famille, n'ont jamais perdu un enfant. Et voici mon fils, dit-elle en passant doucement la main dans les cheveux ondés de Henri, qui parle de faire son testament, parce qu'il a eu une palpitation de cœur!

— Tout homme, qu'il soit malade ou qu'il se porte bien, doit faire son testament.

— Oui, mon cher enfant, mais après mûre réflexion, afin qu'il ne se laisse pas emporter par quelque impulsion inconsidérée à signer de sa main des dispositions insultantes pour la mémoire d'un père qui n'est plus.

Un regard significatif fut échangé entre les deux amis.

— Me Bonnivet, reprit la comtesse, est venu tantôt. Je ne savais pas que tu étais levé, et je lui ai fait dire d'attendre; il paraît qu'il s'est trouvé offensé et qu'il est parti. Jadis les notaires avaient moins de prétentions.

Digitized by Google

— Ils s'attendent à être traités avec considération, ma mère.

— Et ils se conduisent comme des ours. Enfin, mon ami, je te promets que la prochaine fois que Me Bonnivet daignera venir, on te dérangera, dusses-tu te figurer que tu es encore plus malade que maintenant. Nous apportez-vous quelques nouvelles, M. de Dion?

Albert, enchanté que la conversation prît une autre tournure, raconta à la comtesse quelques cancans de salon et prit congé d'elle et de son fils.

Quelques traits de plume lui suffirent pour terminer ce qu'il avait à faire chez Rothschild.

III

Le message de la comtesse à Me Bonnivet n'était pas conçu dans les termes les plus polis, et le notaire sortit de l'hôtel fort en colère et très décidé à expédier au jeune comte une lettre irritée dès qu'il rentrerait chez lui. Mais rien ne l'obligeait à retourner à son bureau avant une heure, et il se prit à songer à certain billet qu'il avait reçu le matin même et qui ne l'avait pas peu surpris. En voici le contenu :

« Cher Bonnivet, — un clerc de notaire pourrait prêter serment que j'existe encore, et voilà tout. Garnissez vos poches de quelques bons cigares et de deux ou trois billets de cent francs, et venez me voir, mais ne parlez de moi à personne.

« Tout à vous.

« Octave de Marsan.

« P. S. *Demandez M. Dufour.* »

L'adresse était : 9, rue Mouffetard, et c'est vers ce misérable quartier que se dirigea Me Bonnivet.

Quand un homme vous affirme qu'il est vivant, il faut bien le croire, même si en général il est peu digne de confiance. Le *fameux* colonel de Marsan (pour nous servir de l'expression polie d'Albert de Dion), que tout le monde croyait mort,

Digitized by Google

vivait donc encore! Le vieux notaire eut un sourire en songeant au peu de courtoisie manifesté envers lui par la comtesse de Marsan. Il était déjà vengé. Quelque adroite que fût la comtesse, elle n'avait pu lui cacher ses raisons pour retarder la signature de ce testament par lequel son fils léguait deux cent mille francs à sa cousine Blanche. Bien qu'elle crût le colonel mort, elle ne pouvait souffrir que l'innocente jeune fille fût avantagée! Que serait-ce si elle apprenait que son beau-frère détesté vivait encore?

Me Bonnivet s'achemina donc vers le no 9 de la rue Mouffetard et, dans une mansarde, il trouva le colonel couché sur une paillasse étendue par terre, et recouvert seulement d'une mauvaise courte-pointe. Il tenait un journal dans sa main crispée.

— Je vous inviterais bien à vous asseoir, fit le colonel d'une voix à la fois rauque et faible, mais vous le voyez, il n'y a pas de chaises. Du reste, je n'ai pas grand'chose à vous dire. Je viens de trouver dans ce journal déchiré, qui enveloppait une bouteille de vin, une correspondance du Brésil, où il est dit que mon neveu Charles est gravement malade. Vous qui connaissez les affaires de la famille, n'y a-t-il pas une certaine somme qui doit me revenir si ce garçon meurt avant moi? M'avez-vous apporté l'argent que je vous ai demandé?

— Je crois, colonel, que vous me devez une petite explication avant de me parler d'argent. Vous avez fait répandre le bruit de votre mort...

— Moi? Pas du tout. Ce sont les journaux qui ont prétendu que j'étais noyé, et comme il me convenait de disparaître pendant un certain temps, je n'ai pas fait contredire ce bruit. Ma place était retenue à bord de la *Ville du Havre,* mais un affectueux créancier m'a si bien empêché de faire mes malles que j'ai dû renoncer à traverser l'Océan sur ce navire. C'est malheureux, n'est-ce pas?

— Et supposant (ce n'est qu'une hypothèse) supposant, dis-je, qu'il soit un jour fort important pour vous de prouver que vous n'êtes pas, comme vous le prétendez, M. Dufour?

— M'a-t-on jamais accusé d'être un sot, Bonnivet?

Digitized by Google

— Non, colonel, ce n'est pas là l'épithète qu'on vous applique d'ordinaire.

— Bon! alors soyez sûr, mon cher notaire, que si le colonel Octave de Marsan a quelque bon motif pour se montrer, sa résurrection s'effectuera au grand mécontentement de sa famille. Cette chère comtesse! elle a dû être bien enchantée quand on a su que la *Ville du Havre* avait péri corps et biens!

— Me dites-vous bien la vérité, colonel? demanda le notaire, tristement impressionné par le ton ironique du malade, par la misère qui l'entourait; ou bien est-ce une comédie que vous jouez?

— Jolie comédie! — Voilà cinq jours que nous vivons, ou plutôt que nous mourons de faim, avec la misérable somme que Blanche a rapportée du mont-de-piété, après y avoir engagé son dernier châle.

— Grand Dieu, colonel! en seriez-vous réduit à cette triste extrémité?

— On disait de vous autrefois, Bonnivet, que vous ne posiez jamais de questions oiseuses. Vos yeux ne vous apprennent-ils pas que je dis vrai? Je vous inviterais à prendre un verre de vin, mais vous voyez que je n'ai qu'une tasse de faïence en guise de gobelet. Avez-vous jamais bu du bordeaux dans une tasse? C'est moins agréable que dans un verre mousseline. J'ai bu ce matin trois fois le contenu de cette tasse, et cela m'a sauvé la vie.

— Pourquoi ne pas m'avoir écrit plus tôt?

— Tout simplement parce que je ne l'ai pas pu. Il y a quatre mois, j'habitais à New-York la plus belle maison de la cinquième avenue, et je conduisais le plus fringant attelage qu'on pût voir dans Broadway ; mais je n'avais naturellement pas d'argent comptant, et quand la catastrophe financière habituelle eut lieu, j'arrivai en France à l'état de mendiant. N'importe, les cartes et le billard ont toujours su me fournir de quoi vivre, et je reprenais déjà pied, quand une maudite fièvre — jusqu'ici ma santé était demeurée parfaite — m'a cloué sur ce grabat. Cette mansarde était alors garnie d'une

Digitized by Google

façon convenable, mais Blanche, qui n'est qu'une sotte, a persisté à faire venir des médecins, à tout payer au jour le jour, et, tandis que je n'avais pas ma connaissance, elle a vendu ou mis au mont-de-piété tout ce que nous possédions.

— Vous avez amené votre fille *ici?*

— Ma fille est une entêtée, il faut qu'elle supporte les conséquences de son obstination. Oui, je l'ai amenée ici. Ce logement me convenait, il a fallu qu'elle s'en accommodât. Si elle avait voulu m'écouter, elle aurait eu, à l'heure qu'il est, un hôtel aux Champs-Élysées et un château dans le Dauphiné. Maintenant, c'est à peine si elle a des haillons pour se couvrir. Lorsque enfin tout a été mis en gage, nous sommes restés ici, mourant de faim comme des rats oubliés dans une trappe. La nuit dernière, ou plutôt ce matin, Blanche s'est procuré, Dieu sait comment! un napoléon, et elle m'a acheté cette bouteille de vin — qui m'a sauvé la vie. En voulez-vous une tasse?

— Je ne pourrais boire du vin que votre fille s'est procuré *Dieu sait comment,* colonel!

— Si moi, qui suis son père, je ne lui pose pas de questions, ce n'est pas à vous, maître Bonnivet, de prendre vos grands airs. Sachez que dans ma famille les *femmes* au moins sont honnêtes. Je vous souhaite plus de charité chrétienne, maître Bonnivet!

Le colonel éleva la tasse jusqu'à ses lèvres, mais il lui fallut accepter l'appui du notaire lorsqu'il tenta de se soulever pour boire.

— Il faudra que vous me *donniez* deux cents francs jusqu'à ce que je puisse vous les rendre, reprit-il après un silence. Je ne prononce pas le mot emprunt, vous le voyez. Je reviendrai à la santé. J'ai déjà fait fortune cinq ou six fois, et j'ai là (touchant son front) tout ce qu'il faut pour recommencer. Nous autres de Marsan, nous ne mourons pas d'une simple fièvre. Il n'y a jamais eu qu'un pauvre hère dans la famille, c'était mon frère. On dit que son fils Henri est un charmant garçon.

Digitized by Google

— Il est malade.

— Malade?

— Et très gravement malade.

— Bonnivet, prenez garde à ce que vous dites! Regardez autour de vous. Ce n'est pas ici qu'il faut éveiller de fausses espérances. Ce journal qui fait pressentir la mort de Charles, maintenant cette nouvelle de la maladie de Henri! Savez-vous bien que si ces deux garçons venaient à mourir, ce serait Blanche qui hériterait — non, c'est moi, moi qui hériterais de leur magnifique fortune!

— Je ne voudrais pas affirmer que vous survivrez à votre neveu Henri, dit lentement le notaire en regardant le visage décharné, les yeux caves du malade, et quant à Charles, je n'ai aucun moyen de savoir...

—Vous avez dit que Henri était très malade,... fit vivement le colonel, dont les pommettes se coloraient et dont les yeux prenaient un éclat fiévreux.

— C'est vrai, mais le danger n'est pas imminent.

— De quoi souffre-t-il?

— D'une maladie de cœur.

— Ah! je comprends. Comment le savez-vous?

— Il me l'a dit quand il m'a donné ses instructions pour son testament.

— Son testament! L'a-t-il signé?

— Pas encore.

— Bonnivet, vous m'avez apporté les deux cents francs? Je vous les rendrai au centuple — et envoyez-moi un médecin, Bonnivet, un bon médecin. Peut-être y a-t-il quelque remède qui me rendrait la santé plus vite que ce vin. Vous serez mon ami, n'est-ce pas? Vous voyez que je vais déjà mieux. Qui est là?

Une jeune fille venait de se précipiter dans la pièce comme si elle était poursuivie, et à la vue d'un étranger, elle recula contre la muraille en cachant son visage entre ses deux mains. Il y avait dans ce geste quelque chose qui faisait songer involontairement à l'expression : « Dieu sait comment » dont s'était servi le père, et qui fit frissonner le notaire.

Digitized by Google

— Ah! la voilà, ma chère fille, qui eût pu être marquise si elle l'avait voulu! dit de Marsan. Regardez-la. Elle vient de retirer ce gros châle du mont-de-piété pour couvrir ses haillons. Et elle eût pu être marquise!

— Dites à monsieur le nom de celui qui devait me faire marquise, mon père! fit la jeune fille avec indignation, le nom de celui qu'il m'eût fallu jurer d'aimer et de respecter!

— Ah bah!

Et le colonel se détourna avec un geste de profond mépris, et se versa de nouveau à boire.

Nous avons dit que Blanche s'était élancée dans la pièce comme si elle se croyait poursuivie. La pauvre fille s'imaginait que les passants, la portière, les nécessiteux qui hantaient le mont-de-piété connaissaient son histoire, et elle fuyait leurs regards. La vue d'un étranger lui fut horriblement pénible, mais elle se sentit rassurée lorsque, en répondant à son père, elle leva les yeux et aperçut la physionomie grave et respectueuse du notaire.

— Voici l'argent, fit Me Bonnivet en remettant ses gants, et je vous laisserai les quelques cigares que renferme mon étui. Je n'ai pas eu le temps de vous en acheter d'autres. Je vous enverrai un médecin comme vous le désirez et... et je reviendrai vous voir.

— Bientôt, Bonnivet? Il me semble que je vais plus mal tout à coup, fit le colonel dont la figure s'altérait. Faites que ce soit bientôt.

— Demain.

— Écoutez, Bonnivet. Baissez-vous pour que je vous parle à l'oreille. Ne dites rien à ma fille de l'état précaire de ces deux jeunes gens, et faites-moi savoir avant la nuit comment se porte Henri; si vous ne le faites pas, l'attente me redonnera de nouveau la fièvre. Je me suis fait appeler Dufour ici, mais il ne faut pas que l'on puisse s'y tromper. Il faut que votre messager me demande par mon véritable nom.

Le notaire battit en retraite après s'être incliné devant Blanche.

Que faire? Devait-il révéler à Henri de Marsan que son

Digitized by Google

mécréant d'oncle vivait encore? Devait-il oublier son orgueil froissé, retourner au faubourg Saint-Germain et presser l'exécution de ce testament qui avantageait Blanche? Le ton avec lequel elle avait parlé de son mariage avec un homme probablement plus vil encore que son père, avait fait comprendre au notaire qu'elle était digne de toute sa sympathie. Deux cents francs seraient bientôt dépensés et alors... Oui, il résolut de revoir le jeune comte, mais non tout de suite. Il avait déjà perdu trop de temps, et son maître-clerc était absent. Il irait à l'hôtel de Marsan après la fermeture de ses bureaux et, en attendant, enverrait un médecin à la rue Mouffetard.

Albert de Dion, après s'être promené au Bois en phaéton avec un ami qui conduisait un superbe attelage, eut l'idée de se rendre chez ce bon Henri, pour lui dire qu'il avait exécuté ses ordres. A la porte de l'hôtel, il rencontra Me Bonnivet. Chose étrange, on les fit attendre au moins dix minutes et finalement, quand la porte s'ouvrit, ils aperçurent, au lieu du suisse, une servante qui pleurait!

Ce désarroi ne leur fut expliqué que trop tôt. La nouvelle de la mort de Charles de Marsan, décédé de la fièvre jaune au Brésil, annoncée brusquement et sans ménagement à Henri par la comtesse, avait déterminé chez le jeune malade la rupture d'un anévrisme. Un double deuil venait de fondre sur la famille de Marsan!

. . . . . .

— Le docteur Gérard, monsieur, est venu, il y a une heure, dit le domestique du notaire à son maître quand il rentra chez lui. Il m'a prié de vous dire qu'il s'était rendu chez le monsieur à qui vous l'aviez envoyé, mais qu'il était trop tard.

— Comment, trop tard?

— Le monsieur venait de mourir quand il est arrivé, fit le domestique en baissant la voix avec ce respect involontaire qu'inspire la pensée de la mort, même d'un inconnu.

Digitized by Google

IV

Oui, le colonel, dont les forces, déjà épuisées par les privations et la maladie, n'avaient pu supporter la secousse causée par les nouvelles du notaire, était mort au moment où les horloges de Paris sonnaient six heures du soir, survivant ainsi d'une heure à son neveu Henri.

Avec les deux cents francs laissés par Me Bonnivet Blanche paya les frais de l'enterrement, s'acheta une robe noire et quitta la rue Mouffetard avec quelques francs dans sa poche. Personne ne lui demanda où elle allait ou ce qu'elle comptait faire. Du reste, lui eût-on posé ces questions, elle n'eût su comment y répondre.

Son père ne l'avait pas toujours traitée avec la dureté des derniers jours. Ce fut seulement quelque temps après son veuvage que le colonel fut tout à fait déconsidéré. Il avait adoré sa femme et, lorsqu'il la perdit, il reporta sur sa fille un peu de l'affection que lui avait inspiré la morte. Avant « l'affreux scandale » dont avait parlé le pauvre Henri, Blanche menait une existence de princesse et même après, quand le colonel dut quitter tour à tour la plupart des capitales de l'Europe, il écarta de sa fille tout soupçon de la vérité. Elle eut une excellente institutrice, qui devint plus tard sa dame de compagnie, tandis que les meilleurs maîtres donnaient leurs soins « au couronnement de l'édifice ». Rien ne fut épargné pour l'éducation de Blanche, tant que durèrent l'argent et le crédit; sa couturière avait pleins pouvoirs; le père comptait que sa fille ferait un beau mariage, mais ce fut pour lui un coup terrible quand elle refusa d'épouser le vieux roué qui lui eût donné la richesse et le titre de marquise; et ce refus vint à un moment fort inopportun. Le colonel était parti pour New-York, où il jouait à la bourse, et s'il eût pu obtenir quelques subsides, il eût fait fortune pour la troisième fois! Si Blanche avait dit « oui », tout eût bien marché; mais elle avait de la pénétration, et déjà, pauvre fille, une certaine expérience; son refus fit écrouler le château de cartes.

Digitized by Google

Pourquoi se serait-elle rendue malheureuse pendant toute sa vie? Dans l'unique but d'être riche? Il lui semblait qu'il ne lui manquait rien. La ruine! Son père s'était dit ruiné quand il habitait Naples avec elle, et jamais Blanche n'avait été aussi heureuse qu'alors. Ce fut seulement lorsqu'elle demeura dans la rue Mouffetard et dut mettre ses robes en gage qu'elle sut ce que voulait dire le mot « ruine. »

Maintenant, nous savons comment prit fin cette triste situation : le colonel fut enterré et Blanche disparut.

Le jeune comte de Marsan, aussi, fut enterré, mais dans le caveau de famille. Le décès de son frère avait précédé le sien, il n'y avait pas de testament. Un cousin au dixième degré, que l'on supposait héritier des biens des deux jeunes gens, conduisit le deuil, et Me Bonnivet reçut de la comtesse une lettre très polie, l'informant qu'on n'aurait plus besoin de ses services, puisque son homme d'affaires se chargerait de veiller aux formalités à régler au sujet du douaire, etc. Évidemment, on avait oublié l'existence de Blanche de Marsan; peut-être la comtesse la croyait-elle morte avec son père, lors de la catastrophe de la *Ville du Havre*. Il était certain qu'on ne songeait même pas à faire chercher la jeune fille. Que devait faire le notaire? Dire au cousin du dixième degré qu'il était libre de conduire le deuil, mais qu'il n'avait pas le droit d'hériter des biens de la famille de Marsan, aussi longtemps que vivrait Blanche?

D'un autre côté, il ne savait où trouver la jeune fille, disparue le matin même de l'enterrement de son père, et il se trouvait en quelque sorte mis à la porte par la douairière. Rien, après tout, ne le forçait à se préoccuper des affaires de cette famille.

Son successeur, le jeune M. Dubois, très fier de la confiance qu'on reposait en lui (car le cousin, véritable gentilhomme campagnard, se laissait mener en tout par la douairière), se mit à l'œuvre et découvrit que le feu comte Henri avait signé un bon de deux cent mille francs en faveur d'un certain Albert de Dion quelques heures avant sa mort, et qu'un paquet cacheté avait été pris dans le secrétaire par

Digitized by Google

Léonard, son homme de confiance, et remis à ce même de Dion, le jour des funérailles.

— Voilà, pensa M. Dubois, quelque chose de fort suspect.

Il écrivit donc à Albert, le priant de passer chez lui, tel jour, à telle heure, et le jeune homme se rendit à l'invitation. Mais quand M. Dubois osa insinuer qu'il soupçonnait Albert d'avoir obtenu le fameux bon d'une manière déloyale, le jeune homme l'envoya au diable et se rendit incontinent chez un avocat de ses amis qui l'aidait à chercher Blanche.

Le paquet cacheté remis par ordre du pauvre Henri à de Dion contenait une somme importante en or et en billets de banque, avec prière que le jeune homme acceptât ce don à titre de souvenir, dans le cas où le testament (dont l'une des clauses lui assignait un legs plus considérable) ne fût pas signé à temps. Ceci aida Albert à payer ses dettes, et il se promit de se conduire plus sagement à l'avenir.

M. Dubois écrivit ensuite à Me Bonnivet de lui apporter les actes, papiers, titres, appartenant maintenant à son client. Me Bonnivet répondit poliment que la courtoisie observée entre gens d'affaires demandait que ce fût son jeune confrère qui lui rendît visite, mais il ne dit mot de rendre les papiers. L'arrogant Dubois, sûr de son droit, assigna Me Bonnivet à comparaître devant le tribunal, afin de savoir comment il osait retenir entre ses mains des titres appartenant à son client. Le malin Bonnivet laissa venir le grand jour, puis déclara en pleine audience qu'il n'avait pas le moindre désir de garder les papiers en question, mais qu'ils *n'appartenaient pas au client* de M. Dubois.

— Si M. Dubois avait eu le bon sens, dit l'avocat du vieux notaire, de venir s'expliquer chez Me Bonnivet, cette procédure eût pu être évitée.

Et le lendemain, « tout Paris » apprit que la fille du « fameux colonel de Marsan » vivait encore et héritait de la magnifique fortune réunie par la mort presque simultanée de ses deux cousins germains, et que le gentilhomme campagnard n'avait qu'à rentrer dans sa gentilhommière, sans rien emporter avec lui.

Digitized by Google

Mais qu'était devenue la comtesse Blanche? Les avis étaient partagés. Elle avait épousé un petit détaillant de la rue Mouffetard. Elle s'était noyée dans la Seine. Depuis quelques mois, elle habitait chez le vieux notaire, en qualité d'institutrice de ses enfants. Elle chantait dans un café concert. Elle était morte en bas âge, et la femme qui avait soigné le colonel dans sa dernière maladie n'était pas sa fille... Mais n'importe, tous avaient puisé leurs renseignements aux meilleures sources, et tous se trompaient.

Naturellement, dès que cette nouvelle fut connue, Albert de Dion ne fut plus seul à chercher Blanche. Lorsqu'elle parut enfin pour réclamer ses droits, une légion d'êtres dévoués surgit autour d'elle, comme par enchantement. Les uns voulaient lui prêter de l'argent; les autres possédaient des lettres de son défunt père que les amateurs de scandale achèteraient avec bonheur; ceux-là *demandaient* de l'argent. Des personnes nécessiteuses lui écrivirent des suppliques, pour obtenir de faibles sommes qu'elles promettaient de rembourser dans un mois. Ce que c'est que d'être une héritière!

Mais nous devançons les faits. La comtesse Blanche ne fit son apparition qu'un certain temps après la défaite de M. Dubois.

V

Un jour, Albert reçut une lettre écrite sur papier encadré d'une bordure noire, par laquelle la comtesse de Marsan le priait de venir la voir à l'hôtel du Louvre. Pour Albert, il n'existait qu'une comtesse de Marsan, la mère de son ami, et un sujet qui pût les amener en présence l'un de l'autre, ces malheureux deux cent mille francs!

A l'heure convenue, il se présenta à l'hôtel, et un garçon le conduisit immédiatement au bel appartement du premier étage qu'occupait la comtesse. Mais non cette comtesse qu'il s'attendait à voir.

Celle qu'il vit était une belle personne de vingt-trois à vingt-quatre ans, à la riche chevelure noire, aux beaux yeux

Digitized by Google

bleus sérieux et profonds, et dont la petite bouche s'arqua dédaigneusement quand M. de Dion fut annoncé.

— Il y a erreur, je crains, madame, fit celui-ci, s'adressant à demi à la jeune personne et à demi au garçon qui n'avait pas encore refermé la porte.

— Il n'y a pas erreur, monsieur, si vous êtes bien M. de Dion, répondit la jeune fille.

Elle ne s'était pas levée et n'avait répondu que par un signe de tête au salut d'Albert. Elle plia lentement quelques uns des papiers épars sur la table à laquelle elle était assise, et lui indiqua un siége du geste.

— Je m'attendais à voir la comtesse de Marsan...

— C'est moi.

— Pardon, madame. Ah! je comprends, s'écria de Dion, la lumière se faisant soudain dans son esprit. Je suis bien heureux d'apprendre... Quelle surprise! Vous...

— J'ai voulu vous entretenir, monsieur, interrompit froidement la comtesse Blanche, d'un sujet qui ne peut que nous être désagréable à tous deux; c'est pourquoi j'abrégerai autant que possible notre entrevue. Si vous voulez bien m'accorder votre attention, quelques minutes suffiront.

De Dion s'inclina. Il se sentait froissé de ce qu'une femme qu'il avait tant cherchée pour lui faire du bien le reçût si froidement; mais que lui dire? Il l'écouta donc attentivement.

— Peu après la mort de mon père, reprit la jeune fille, je m'aperçus de certaines tentatives,... des annonces dans les journaux, etc., faites dans le but de communiquer avec moi, et à mesure que le temps marchait, ces tentatives revêtirent un caractère vraiment offensant pour moi. Cette persécution fut même poussée si loin qu'un jour (je n'avais alors ni amis, ni argent), elle me coûta une place d'institutrice que j'avais obtenue avec bien de la peine. — Ne m'interrompez pas, monsieur. — Quand j'appris le motif intéressé qui faisait agir mes persécuteurs, j'analysai soigneusement leurs actes et je découvris, monsieur, que vous étiez l'un des premiers en date et l'un des plus acharnés de la bande! Ceux-ci ne valent pas la peine que je m'occupe d'eux un instant, fit-elle en indi-

Digitized by Google

quant dédaigneusement de sa belle main blanche un monceau de lettres; mais vous, monsieur, vous passez pour un homme intelligent, et je tiens à vous dire que je n'ai besoin de l'assistance de personne, hormis de ceux que j'ai choisis pour m'aider à rentrer dans mes droits. Veuillez donc cesser de vous occuper de moi, et mettez fin aux efforts de vos émissaires.

— Maintenant, mademoiselle, s'écria de Dion, qui avait de la peine à se contenir, vous me permettrez peut-être de vous répondre! Il est parfaitement vrai que j'ai essayé de vous trouver, et si mes efforts vous ont causé quelque ennui, j'en suis très fâché. Je remplissais une mission sacrée...

— Avec l'assistance, observa la jeune comtesse après avoir consulté ses notes, d'un certain Chupin, agent d'affaires, qui offre de faire toutes les démarches nécessaires pour que j'entre en possession d'une somme importante, moyennant une remise de dix pour cent sur le total.

— Veuillez bien croire, mademoiselle, que si cet homme, que j'avais chargé de vous retrouver, a osé vous faire une semblable proposition, je n'y suis pour rien. Maintenant, je vous en prie, écoutez-moi. Si votre cousin Henri eût été mon frère, il n'eût pu m'inspirer une amitié plus sincère que celle que je ressentais pour lui. Le jour même de sa mort, il me parla de vous, des querelles de famille qui vous avaient séparés et de ses craintes (il croyait votre père mort) que vous ne fussiez dans le besoin. Il ne prévoyait nullement la mort de son frère Charles et ne supposait pas que si ses propres pressentiments se réalisaient, vous hériteriez des biens de sa famille. Il y avait des obstacles à la signature de son testament, et il plaça entre mes mains une somme de deux cent mille francs qu'il vous destinait. Je devais rechercher vos traces, s'il venait à mourir, et vous expliquer qu'il vous faisait cette donation comme preuve de l'affection qu'il avait toujours conservée pour vous, et en souvenir de vos jours d'enfance. J'ai accepté ce dépôt, mademoiselle, et maintenant, je suis enchanté de pouvoir le remettre à qui de droit. La somme figure à mon compte courant chez Rothschild,

Digitized by Google

elle sera transférée dès aujourd'hui au vôtre. C'est par amitié pour mon pauvre Henri que j'ai agi comme je l'ai fait. De vous, mademoiselle, je n'attendais qu'un simple : Merci ; mais certes je ne croyais pas être confondu avec des intrigants et me voir accusé d'avoir voulu vous extorquer de l'argent. Comme c'est là un traitement injurieux que je ne veux pas supporter, j'ai l'honneur, mademoiselle, de vous saluer !

Et après s'être incliné devant la jeune fille, à laquelle il ne laissa pas même le temps de lui répondre, Albert descendit rapidement l'escalier et sortit de l'hôtel.

— Je ne crois pas, se dit-il, qu'elle se vantera de notre petite conversation. Grand Dieu ! quelle femme ! Le pauvre Henri l'a échappé belle !

La comtesse Blanche s'était rendue coupable d'une grande erreur et, très fâchée contre elle-même, ne voulut cependant pas s'avouer qu'elle avait tort. Elle s'était complétement méprise sur le compte de M. de Dion, et ce fait lui parut doublement irritant, quand elle se rappela la façon dont elle l'avait insulté et poussé à bout. Elle l'avait si bien cru en ligne avec les harpies qui voulaient profiter de sa situation — et il était innocent ! Non pas tout à fait, car il s'était montré fort impoli à la fin de l'entrevue. Il lui avait jeté ces deux cent mille francs comme si elle n'eût été qu'une mendiante ! Elle oubliait qu'elle l'y avait provoqué.

Le colonel Octave avait laissé ses papiers en fort bon ordre, surtout ceux qui prouvaient qu'il n'avait pas sombré avec la *Ville du Havre*. Le fait que Blanche était son unique enfant étant dûment reconnu, le cousin au dixième degré repartit de bonne grâce pour la province, et Blanche, en possession de sa magnifique fortune, prit une dame de compagnie et alla voyager à l'étranger.

L'été et l'automne se passèrent, les châtelains organisèrent leurs grandes parties de chasse et, selon la mode qui tend de plus en plus à s'implanter en France, Albert alla passer la première quinzaine de décembre au château de sa sœur (d'un an plus jeune que lui, et très richement mariée), où se trouvaient déjà un assez grand nombre d'invités.

Digitized by Google

Marie de Monbrun, née de Dion, était une petite femme fort heureuse; il ne manquait qu'une chose à son bonheur : une femme pour Albert! S'il voulait se marier! Marie avait dressé bien des piéges à son frère, mais l'oiseau devenait de plus en plus facile à effaroucher et, maintenant, Albert refusait sévèrement de se laisser même présenter aux mamans ornées de « filles charmantes ». Or, durant un voyage en Italie, les Monbrun s'étaient liés avec une jeune personne des plus « charmantes, » mais ils se gardèrent bien de le dire à Albert ou de lui révéler qu'elle était au nombre de leurs invités; il ne serait pas venu au château! Il y vint, et la première personne à laquelle on le présenta fut la comtesse Blanche de Marsan!

A cette présentation, chacun des deux intéressés éprouva une commotion au cœur; mais grâce à l'empire qu'ils possédaient sur eux-mêmes, ils ne laissèrent voir aucune émotion. Ils se regardèrent même avec une indifférence si hautaine, que nul n'eût pu imaginer qu'ils s'étaient déjà rencontrés. Nul, à en juger par leur maintien, n'eût deviné qu'ils se tenaient « en garde » comme deux duellistes, prêts à recommencer un combat dont l'issue était restée indécise. *Il* se montra doux et poli, comme il l'était envers toutes les femmes; *elle*, froide et hautaine, comme elle l'était envers tous les hommes. Seulement, la jeune comtesse se mit à chercher un prétexte pour abréger son séjour au château, et Albert en fit autant.

Cependant, Blanche avait en réalité plus de loyauté et de bonté que bien d'autres femmes. Elle s'était attachée à Marie de Monbrun, et l'idée qu'elle avait mal jugé le frère de son amie et mal agi envers lui la contrariait excessivement. Un jour, il arriva qu'elle se trouva seule avec lui dans la bibliothèque du château. Elle marcha droit à lui.

— M. de Dion, dit-elle, voulez-vous me donner la main? Me comprenez-vous, ou sera-t-il nécessaire que je vous dise pourquoi je vous la demande?

— Pas un mot de plus, mademoiselle, répondit Albert en souriant; et leurs mains se rencontrèrent. Le silence un peu

Digitized by Google

embarrassé qui s'ensuivit fut interrompu par l'entrée de la petite Rosette, la blonde enfant de Mme de Monbrun, qui venait annoncer avec joie que la glace était très solide sur la pièce d'eau, et que tout le monde irait patiner après déjeuner.

— Tu patines, mon oncle?

Albert répondit affirmativement.

— Et tu pousseras mon traîneau sur la glace?

Albert le promit et ajouta même qu'il ferait verser le traîneau, afin que Rosette eût le plaisir de rouler dans la neige!

— Ah! que ce sera charmant! fit l'enfant en battant des mains.

Le lecteur expérimenté croit deviner que la glace se rompra, que Blanche, tombée dans la pièce d'eau, en sera retirée par Albert, lequel aura la fièvre en récompense de son plongeon, sera soigné par la jeune fille et deviendra, naturellement, amoureux d'elle. Malheureusement rien de tout cela n'arriva. La glace était très épaisse et très solide. Rosette ne fut pas la seule qui parcourut la pièce d'eau en traîneau, et aucune de ces dames ne fut précipitée dans la neige. Le seul mécompte fut que les voitures qui devaient ramener les patineurs au château n'arrivèrent pas à l'heure. La comtesse Blanche, Marie de Monbrun, son frère et la petite Rosette attendirent dans l'un des kiosques du parc. L'air vif amène souvent des couleurs rosées au visage des jeunes filles, et donnait plus d'animation que d'habitude à celui de Blanche, qui n'en paraissait que plus belle. Depuis le serrement de mains échangé dans la bibliothèque, Albert, involontairement, avait plusieurs fois tourné les yeux vers elle, et la pensée lui vint tout à coup que l'homme pour qui s'adoucirait ce beau regard hautain serait bien heureux.

— Ton paletot doit te tenir bien chaud, mon oncle, fit la petite Rosette.

— Effectivement, et je le porte rarement, parce qu'il est si lourd et si épais.

— Alors, pourquoi l'as-tu mis aujourd'hui?

Digitized by Google

— Parce qu'il fait si froid.

— Et pourquoi as-tu tant de poches?

— Parce que j'ai une foule d'objets à y mettre.

— Ça n'est pas vrai. Il n'y a rien dans cette poche ou dans l'autre, ou dans l'autre encore, fit l'enfant, fouillant dans les poches du paletot.

Marie de Monbrun se mit à rire :

— Prends garde, Albert, s'écria-t-elle, Rosette est une enfant terrible, qui veut tout savoir. Ne tourmente donc pas ton oncle, petite curieuse.

— Laisse Rosette tranquille, elle n'a pas un oncle à tourmenter tous les jours, riposta Albert ; et, ainsi encouragée, l'enfant se remit à visiter les poches du jeune homme.

— Qu'y a-t-il là, mon oncle?

— Il n'y a rien!

— Oh! le gros mensonge! C'est quelque chose de rond.

— Une paire de gants, peut-être.

— Tu vas voir.

Et le petit bras de Rosette disparut jusqu'à l'épaule dans la grande poche. Elle en retira *une touffe de violettes flétries!*

— Pourquoi gardes-tu des fleurs fanées, mon oncle?

— Elles n'étaient probablement pas fanées quand ton oncle les prit, fit M^me^ de Monbrun. N'est-ce pas, vaurien? Il s'y rattache sans doute une histoire.

— C'est vrai, répondit le jeune homme, prenant doucement les violettes de la main de la petite fille. Il y a près d'un an que je n'ai porté ce paletot, et ces fleurs me rappellent ce qui s'est passé la dernière fois que je le mis. Voulez-vous entendre l'histoire de ces violettes?

— Veux-tu, Blanche?

— Je veux bien, fit distraitement la jeune comtesse.

— Eh bien! je rentrais chez moi entre une et deux heures du matin, et il faisait très froid. Je rencontrai une pauvre femme qui vendait des violettes, et elle m'implora, d'une voix que je n'oublierai jamais, de lui acheter un bouquet d'un sou. Je ne puis expliquer pourquoi, mais en ce moment, il me sembla que parce que je n'avais pas un sou sur moi, je

Digitized by Google

ne pouvais la secourir. Je passai, et elle s'affaissa avec un cri de désespoir. Je me retournai, je lui donnai un franc, et je pris cette touffe de violettes. J'avais oublié ces fleurs, mais je crois encore entendre le cri déchirant de cette femme et je me reprocherai toujours de ne pas l'avoir secourue davantage, car cette nuit-là, j'avais les poches pleines d'argent gagné au jeu.

— Je trouve, au contraire, que vous avez été fort généreux, dit Blanche en essayant de rire. Un franc pour des violettes! A ce taux-là, des roses mousseuses doivent vous coûter des napoléons!

— Il ne s'agissait pas seulement d'acheter des fleurs, mademoiselle. Il y avait peut-être là une existence à sauver.

— Oh! ces mendiantes savent si bien se mettre des larmes dans la voix! fit Blanche d'un ton qui cachait l'émotion sous l'ironie.

— Vous direz tout ce que vous voudrez, persista Albert. C'était de la vraie misère. Je voudrais bien savoir ce que devint la pauvre femme cette nuit-là.

— Elle aura dépensé votre argent en buvant à votre santé, dit la jeune comtesse.

— Il était trop tard. Elle n'eût pu se procurer du vin, sa vie en eût-elle dépendu, répondit vivement Albert.

— Je n'en suis pas si sûre, fit la jeune comtesse.

L'arrivée des voitures mit fin à la discussion.

Le soir, la comtesse Blanche était très en beauté, quand elle parut au dîner, vêtue d'une délicieuse toilette mauve et blanche; jamais elle n'avait été si gaie. Cela jeta une certaine confusion dans les idées d'Albert. Être si belle et avoir le cœur si dur! Quand on se réunit au salon, elle chanta de sa belle voix pure aux accents passionnés des *lieder* allemands, des airs italiens; assurément, une femme qui chantait avec tant d'expression ne pouvait avoir qu'une belle âme!

Les jours se suivirent, la plupart des invités se dispersèrent, mais M. et M^me^ de Monbrun ne comptaient rentrer à Paris que vers le nouvel an, la comtesse Blanche ne parlait plus de partir, et Albert ne paraissait pas y songer.

Digitized by Google

— Il vaut mieux, a dit une femme d'esprit, commencer par se détester un peu. Nos deux personnages avaient commencé en se détestant considérablement, ce qui n'empêcha pas qu'un jour on les vit entrer ensemble dans l'allée la plus humide du parc (allée qui, du reste, avait sur les autres un bien grand avantage : elle était entièrement masquée par de grands lauriers) et ils n'en revinrent qu'au bout d'une heure. Rentrant au château par une porte de service, ils s'arrêtèrent un instant dans le vestibule désert en ce moment. La petite main gantée de Blanche reposait sur le bras d'Albert, il la serra tendrement contre lui, et celle qui venait de promettre qu'elle serait sa femme ne se détourna pas quand les lèvres du jeune homme cherchèrent les siennes.

Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'Albert, en se réveillant le lendemain matin, trouva sur sa toilette dix-neuf francs que, certes, il n'y avait pas placés la veille ! Qu'est-ce que cela signifiait? Marie de Monbrun laissa fort adroitement les deux fiancés ensemble, et le mystère fut bientôt éclairci.

— On doit payer ses dettes, n'est-ce pas, Albert?

Il faut remarquer que la jeune comtesse s'était, eût-on dit, déjà étudiée à prononcer ce nom, tant il sortait facilement de sa jolie bouche. Albert tressaillit.

— Grâce à la générosité du pauvre Henri, je n'en ai plus.

— Et comment osez-vous supposer, monsieur, que c'est à vos dettes que je fais allusion ? Je parle des miennes.

— Il me paraît qu'il ne doit guère vous être difficile de vous en débarrasser.

— Précisément. Et c'est pourquoi je vous ai envoyé dix-neuf francs.

— C'est donc vous qui... Mais pourquoi faire, au nom du ciel!

— Si quelqu'un a l'intention de donner à une autre personne un franc, mais se trompe et lui donne par erreur un napoléon, cette personne, si elle est honnête, doit rendre dix-neuf francs au donataire.

— Je ne comprends pas.

— Dans la nuit du 4 mars dernier, je mourais de faim et

Digitized by Google

de froid, et je tâchais de vendre des violettes dans l'une des rues avoisinant la place de la Concorde. Un seul passant eut pitié de moi et me donna ce qu'il croyait être un franc ; c'était un napoléon, et cet or me sauva la vie. Il prolongea de quelques heures celle de mon père. Lorsque vous m'avez raconté cette histoire au kiosque et que je reconnus en vous mon bienfaiteur, ah ! combien il me fut difficile de paraître froide et cruelle pendant que vous défendiez si généreusement la pauvre fille que vous aviez secourue ! Combien j'avais envie de vous tendre la main, ainsi que je le fais en ce moment, de vous bénir, mon bienfaiteur, mon Albert ! Seulement, vous n'étiez pas encore *mon* Albert ! ajouta-t-elle en souriant à travers ses larmes.

Ils se marièrent au printemps, et quand, l'année suivante, il leur vint une ravissante petite fille aux yeux bleus, ils l'appelèrent : Violette !

MAURICE REYNOLD.

Digitized by Google

DE LA COLONISATION DE L'AFRIQUE CENTRALE.

Le Congrès géographique, récemment réuni au palais de Bruxelles, sur l'initiative et sous la présidence de S. M. le roi Léopold II, a abordé une question d'un intérêt incalculable. « Il s'agit, a dit le Roi à ses hôtes, d'ouvrir à la civilisation la seule partie de notre globe où elle n'ait pas encore pénétré, de percer les ténèbres qui enveloppent des populations entières. » C'est là une croisade digne de ce siècle de progrès; les amis de l'humanité s'associeront de tout cœur à son succès.

I

Il y a quelques années, alors que l'Afrique intérieure n'avait pas encore été l'objet de sérieuses explorations, des savants affirmaient témérairement par induction qu'elle se réduisait à un immense désert de sable, entrecoupé de foyers pestilentiels qu'alimentaient les détritus d'une végétation luxuriante, sous l'action combinée des pluies périodiques et des chaleurs tropicales.

Ces suppositions, toutes gratuites, ont perdu leur autorité aujourd'hui que de hardis explorateurs ont visité avec soin les principales contrées de ce vaste continent. On sait, à n'en plus douter, qu'une grande partie de l'Afrique centrale jouit d'une température modérée et qu'elle doit cet heureux

Digitized by Google

climat à son altitude sous l'équateur — 3,000 à 4,000 pieds au dessus du niveau de la mer.

Tous les voyageurs, Livingstone, Grant, Speke, Cameron et d'autres encore, qui, depuis un quart de siècle, ont parcouru ces contrées dans tous les sens, sont unanimes à constater que ce sont les plus belles, les mieux partagées par la nature du monde entier. Malgré les fatigues, les privations de tous genres, les dangers qu'ils ont courus, tous s'écrient à leur retour : « C'est un vrai paradis terrestre ; il ne manque là que des bras, des intelligences, des engins de travail perfectionnés, pour ouvrir à l'humanité des sources inépuisables de richesses. »

Tel est, dans certaines régions, le sol de l'Afrique centrale. Les peuples qui l'habitent, quoique sauvages encore et d'instincts grossiers, n'en possèdent pas moins des qualités industrielles remarquables. Ils excellent dans la construction de leurs habitations, d'une architecture étrange, d'une perfection extraordinaire. Ils sont aussi d'habiles forgerons, sachant allier l'art des ornements à l'utilité pratique. Aussi, dit M. le capitaine Speke, aux récits de qui nous empruntons ces données, les marchands d'ivoire, qui colportent une foule d'objets attrayants en échange des défenses d'éléphants, n'osent-ils pas offrir dans ce pays leurs articles de pacotille, comme ils le font chez les tribus tout à fait sauvages, car les produits des fabriques d'Uganda valent beaucoup mieux que ceux qu'on y apporte. Ce sont également des industriels accomplis en fait d'articles de fourrures et de pelleteries ; enfin, sous un régime absolu, les lois sanitaires, les mesures de salubrité y sont observées avec un soin remarquable.

« En arrivant à N'gambezy, près du territoire d'Uganda, sur le lac Victoria Nyanza, je fus frappé, ajoute notre voyageur, de l'ordre et de la propreté qui éclataient de toutes parts à nos yeux, aussi bien que de la beauté incomparable et de la richesse de ce pays. Il n'en est aucun qui le surpasse, ni le Bengale, ni le Zanzibar. »

Les Wagandas construisent leurs maisons et plantent leurs

Digitized by Google

jardins absolument comme nous, avec des charmilles, des ombrages; à l'entrée, une vaste pelouse et, en face du bâtiment principal, un pavillon de réception. Partout on rencontre de magnifiques points de vue, de riches plaines, parsemées de tertres gazonnés, sur lesquels le cactus et d'autres arbres déploient leur feuillage toujours vert.

« Loin d'être maudits, déshérités, pour l'indécente conduite de leurs aïeux, les noirs enfants de Cham, dit le hardi explorateur de ces pays inconnus, pourraient jouir d'une bonne part du bonheur dévolu à notre pauvre espèce humaine, si leur déplorable état social ne les exposait à être enlevés, vendus comme esclaves, mis à mort par de sauvages despotes ou décimés par la famine, suite de leur paresse et de leur négligence à s'approvisionner pour les saisons improductives. »

Aucun pays au monde n'a été plus richement doté par la nature que les rives du Zambèse et du lac Victoria Nyanza, qui alimente le Nil supérieur. Là se rencontrent en abondance, à l'état sauvage, des animaux domesticables, des oiseaux de tous genres, du gibier, appartenant aux espèces les plus variées et des plus délicates; là croissent naturellement et sans aucune culture l'indigotier, le ricin, le tabac, le cotonnier, et il faudrait peu d'efforts pour arracher d'abondantes récoltes à la canne à sucre, au caféier, etc. Des mines de toute espèce, d'une grande richesse, depuis le charbon jusqu'au fer, au cuivre et même à l'or et à l'argent, y sont d'une exploitation facile et fructueuse.

C'est à rechercher les moyens d'exploiter toutes ces richesses, de modifier la nature de ces populations incultes, de féconder, en un mot, ces contrées admirables, que s'est appliqué le Congrès récemment réuni au palais du Roi. Là, les voyageurs les plus en renom, des savants, des économistes se sont donné la mission de tracer la voie à suivre pour ouvrir l'Afrique centrale. Leur œuvre ne saurait être stérile; la sympathie universelle, la confiance dont ils sont entourés sont de sûrs garants qu'ils ne feront pas un vain appel au concours des puissants de la terre, indispensable au succès d'une aussi colossale entreprise.

Digitized by Google

Avant tout, comme mesure préliminaire pour la mener à bien, il faut que les parties intervenantes se dégagent de toute préoccupation personnelle, nationale ou sentimentale; il ne s'agit pas ici de servir les intérêts d'une dynastie, d'un gouvernement, d'une secte religieuse quelconque, mais d'ouvrir à l'humanité tout entière, sans égard aux nationalités, un champ immense, libre de toute entrave et de toute sujétion. La diplomatie en compromettrait, à coup sûr, le succès, si elle intervenait avec l'idée préconçue d'y préparer la domination future de l'une ou l'autre des puissances associées à cette œuvre exclusivement civilisatrice.

C'est ce que le Roi n'a pas dissimulé à ses hôtes, en précisant bien la tâche que la Belgique et lui-même entendaient accepter dans cette opération grandiose. « En vous conviant chez moi, a dit Sa Majesté, je n'ai pas été guidé par des vues égoïstes; si la Belgique est petite, elle est heureuse et satisfaite de son sort; je n'ai d'autre ambition que de la bien servir, mais je serais heureux que Bruxelles devînt le quartier général de ce mouvement civilisateur. »

Ainsi posée, la question semble devoir se résoudre de la manière la plus facile, la plus avantageuse pour tous. Le Congrès l'a compris en appelant à la présidence le promoteur de l'idée et en faisant de Bruxelles le siége du comité exécutif qui reliera les comités nationaux d'organisation.

La Belgique, État neutre et central, est dans les meilleures conditions pour attirer à cette œuvre les sympathies et le concours de toutes les nations, sans craindre de porter ombrage ni de susciter les défiances de personne. En effet, nous ne sommes pas une nation maritime ni une puissance militaire; l'exiguité de notre territoire, comme le caractère de nos compatriotes, ne se prêterait d'aucune façon à transformer notre pays dans ce sens et les pouvoirs limités que la Constitution belge a réservés au chef de l'État y rendent impossible toute visée de conquête ou même de prépondérance quelconque.

Cette neutralité de la direction sera surtout essentielle le jour où l'on en viendra à la colonisation des territoires. Pour

Digitized by Google

que cette colonisation se poursuive dans de bonnes conditions, sans exciter les jalousies réciproques des États participants, il faudra qu'on laisse aux colons, le plus tôt possible, le soin de veiller eux-mêmes à leur propre défense. C'est, du reste, ainsi que l'Angleterre a procédé, depuis un siècle, en Amérique, en Asie, en Australie, où partout le succès a répondu à ses efforts. Il y a à peine trente ans que le gouvernement anglais prenait possession de la Nouvelle-Zélande, et ces pays, abandonnés à des hordes sauvages ou à des animaux féroces, deviennent peu à peu des centres de civilisation, signalés par une puissance de production inouïe.

Dans les premières années du règne de Louis-Philippe, la France aussi avait conçu la velléité de s'emparer de la Nouvelle-Zélande pour s'y établir. « On peut se demander, dit M. Ott, dans le *Journal des économistes*, avec une hésitation qu'explique la nationalité de l'auteur, si, sous l'autorité de la France et le régime militaire qui en eût été l'accompagnement infaillible, ce pays eût pris l'essor et fût devenu la colonie florissante dont s'enorgueillit aujourd'hui l'Angleterre? Quand on considère que, livrée à elle-même, la Nouvelle-Zélande atteint ou dépasse déjà l'Algérie par le chiffre de sa population civile et de son commerce, on a peine à croire que de pareils résultats eussent été obtenus sous l'administration de fonctionnaires français. »

Nous pouvons dire, nous, sans autant de réserve, que ce n'est pas à l'aide de la force armée, sous la direction de l'autorité militaire, qu'on parviendra jamais à conquérir les sympathies des populations primitives et qu'on réussira à élever le niveau de leur civilisation.

On peut, par la force des armes, asservir momentanément des tribus nomades, mal outillées pour la guerre; mais on ne fonde pas ainsi des établissements de colonisation durables et prospères. La violence appelle une résistance désespérée, une invincible aversion; le plus souvent, vainqueurs et vaincus périssent à la tâche, ne laissant après eux que ruines et désastres.

La colonisation de l'Afrique centrale doit donc être con-

Digitized by Google

duite en dehors de tout élément militaire. La seule force armée à employer dans l'intérieur des terres doit avoir un caractère de police locale ressortant aux établissements coloniaux et y trouvant son principal élément. Ceux-ci, du reste, abandonnés à leur libre initiative, n'auront avec le Comité cèntral d'organisation que les rapports ordinaires entre coassociés, travaillant chacun de leur côté au succès d'une œuvre commune.

Pour le moment, comme disposition préliminaire d'exécution, le Congrès avait à indiquer la voie à suivre pour pénétrer avec sûreté dans l'intérieur des terres et s'y installer avec avantage.

Déjà antérieurement, ce point important avait été traité par les hommes les plus experts : M. le commandant Cameron croit qu'en utilisant le Zambèse et le Congo, il faut suivre la vallée de ce dernier fleuve pour aboutir au milieu des sites les plus riches et les plus favorisés. Selon lui, on y arriverait également par une voie ferrée se dirigeant de Combaz vers le Tanganika et le lac Victoria-Nyanza. M. le Dr Atherstone préférerait qu'on cherchât à atteindre le Zambèse au dessus des chutes du lac Victoria par la colonie du Cap, au moyen d'une voie ferrée complétée par des lignes télégraphiques.

Le Congrès, prenant en sérieuse considération l'opinion d'hommes aussi compétents, a pensé que, pour le moment, il fallait limiter la zone des explorations à l'orient et à l'occident par les deux mers, au midi par le bassin du Zambèse, au nord par les frontières du nouveau territoire égyptien et le Soudan indépendant. Pour protéger les explorateurs et leur fournir toutes les choses indispensables à un premier établissement, des stations à la fois scientifiques et hospitalières devront être établies non seulement sur la côte, mais d'étape en étape, le long de la ligne à parcourir jusqu'au point extrême réservé à l'exploration.

C'est après avoir arrêté ces mesures préliminaires et complété son organisation par l'institution de comités nationaux en rapport avec le comité central, que le Congrès a suspendu

Digitized by Google

ses travaux, en attendant que les moyens d'action soient suffisants pour passer de la théorie à la pratique.

II

Parmi les nombreux avantages qu'offriraient des établissements coloniaux dans l'Afrique centrale, nous comptons en première ligne la possibilité de dégager les grands centres européens de leur trop-plein d'activité. Il faut compter avec ces éléments qui, massés dans un milieu où toutes les positions sont occupées, ne trouvent plus aujourd'hui à s'employer d'une manière avantageuse. Que d'enfants, de jeunes gens sans ressources et sans avenir, condamnés d'avance, pour la plupart, à une vie de misère et d'opprobre, trouveront dans de pareils centres de colonisation des moyens d'existence faciles, même bientôt l'aisance et la richesse!

On s'occupe beaucoup à notre époque de réformes pénitentiaires, mais on est tellement absorbé du soin d'amender les grands coupables qu'on ne s'aperçoit pas combien il serait à la fois plus avantageux et plus aisé de prévenir les crimes que de sévir contre leurs auteurs. Où se recrute en général, presque sans exception, la population de nos prisons? Parmi les orphelins, les enfants abandonnés et illégitimes. Ils vivent d'abord de vagabondage, de maraude; puis, ils aboutissent fatalement au vol qualifié, quelquefois même à l'assassinat. Pour ne citer qu'un exemple : sur 8,016 enfants condamnés à Paris en 1872, par la justice répressive, 2,351 étaient nés de vagabonds, de prostituées; 5,536 provenaient d'ouvriers dans un état voisin de la misère ou étaient orphelins sans aucune protection efficace; 134 seulement appartenaient à des familles dans l'aisance.

Nous le demandons à tout cœur honnête : la société n'est-elle pas responsable elle-même des délits et des crimes dont ces malheureux se sont rendus coupables, elle qui a pour premier devoir de leur procurer l'instruction, l'éducation? Parmi ces 8,016 condamnés se trouvaient 6,504 garçons dont 4,930 étaient complétement illettrés. Sur 1,512 filles,

Digitized by Google

1,271 ne savaient ni lire ni écrire et n'avaient d'autres moyens d'existence que la mendicité, le vol et la prostitution.

Et ce qui se passe dans le département de la Seine n'est pas un fait isolé, une monstrueuse exception; les mêmes causes amènent fatalement les mêmes résultats dans tous nos grands centres de population. Partout se rencontrent, à un degré plus ou moins développé de dégradation, des infortunés condamnés d'avance à une vie d'abjection par le hasard de leur naissance. Nous-mêmes, en Belgique, ne sommes-nous pas réduits à constater sans cesse que la misère et l'ignorance sont les pourvoyeurs ordinaires de nos maisons pénitentiaires? En ce moment, la ville de Bruxelles seule supporte la charge de 559 orphelins et orphelines, de 461 enfants abandonnés, de 101 enfants trouvés. Les uns sont en pension dans des établissements *ad hoc*, le plus grand nombre est entretenu à la campagne et chez des particuliers. En dehors de ces différentes catégories d'assistés, la capitale pourvoit encore aux besoins de 248 individus valides, colloqués à la colonie d'Hoogstraeten, 140 à Ruysselede, dont 99 garçons et 41 filles.

Ne sont-ce pas là des éléments qui, bien préparés dans la jeunesse, pourraient, à leur grand avantage, se livrer au travail de la colonisation dans les riches contrées de l'Afrique?

Notons en passant qu'il s'agit seulement ici de la ville de Bruxelles. Nous laissons à l'écart d'abord les condamnés pour mendicité et vagabondage qui, dans la capitale seule, sont chaque année au nombre de deux mille; ensuite, les reclus de Saint-Hubert et des autres maisons pénitentiaires que quelques délits, commis dans un moment d'égarement ou de besoin extrême, ne sauraient rendre indignes de toute protection et de tout secours, pour les aider à rentrer dans la voie du travail et de l'honneur.

Si nous étendions à toute la Belgique le cercle de nos recherches, rien ne serait plus aisé que de rencontrer de toutes parts des populations considérables qui, au lieu d'une vie misérable dans la mère-patrie, trouveraient, par l'expa-

Digitized by Google

triation, dans un travail largement rétribué, les éléments de leur régénération sociale.

Le but que poursuivent les fondateurs de la nouvelle société de l'Afrique centrale est non seulement d'ouvrir à la civilisation les fertiles contrées de l'Afrique, mais surtout d'attaquer, dans son foyer principal, l'odieux trafic de la race noire, d'en tarir la source en utilisant sur place et en émancipant de la barbarie des sauvages encore dans l'enfance de la civilisation, mais susceptibles de s'élever à un état social plus avancé. Or, ce que le Congrès se propose d'entreprendre au profit de la race noire, il peut l'accomplir bien mieux encore pour cette population blanche, déshéritée de tous les avantages sociaux, qui pourrait aisément, par une bonne éducation pratique, appropriée à sa future destinée, se transformer en travailleurs énergiques, capables de concourir avec succès, et pour une large part, à la colonisation de l'Afrique.

Dès que la société en formation sera définitivement constituée, le premier soin, selon nous, de ses comités nationaux, devrait être de se mettre en rapport avec l'administration publique à tous les degrés — avec les communes surtout, chargées de secourir leurs indigents, — pour créer de concert des écoles d'apprentissage, appropriées aux besoins d'une colonisation. Ces établissements recevraient, à l'instar de Ruysselede, de Saint-Hubert, les petits malheureux sans appui, sans protection, qui pullulent aujourd'hui, dénués de toutes ressoures, dans toutes les communes du pays. A l'âge de 14 ou 15 ans, plus tard encore, s'il est possible, tous ces jeunes gens, bien préparés pour l'accomplissement de la tâche qui leur est assignée, seraient dirigés, comme colons libres, vers les points de l'Afrique déjà occupés par des colons, et ceux-ci se chargeraient de diriger leurs premiers pas dans cette carrière ardue, surtout au début, mais pleine des meilleures promesses pour tous ceux qu'anime le désir de bien faire, de prospérer par une vie régulière et laborieuse.

La Belgique est admirablement constituée pour remplir un rôle important dans cette entreprise toute pacifique et

Digitized by Google

humanitaire, en même temps que féconde en bienfaits de toute nature pour tous ceux qui y prendront une part active.

La densité de notre population, le rapide développement des aptitudes et des facultés de nos jeunes gens, les besoins croissants en dehors de toute proportion avec la possibilité de les satisfaire, toutes ces causes réunies rendent indispensable, à bref délai, l'ouverture de vastes champs où les générations nouvelles pourront exercer leur industrieuse activité. Il est temps que les nouveaux venus abandonnent nos allures casanières, qu'ils ne se croient plus perdus le jour où le clocher de leur village a disparu de leur horizon. Il est temps qu'ils s'inspirent de l'exemple donné par nos ancêtres qui, déjà au XII[e] siècle, n'hésitaient pas à abandonner la mère-patrie, insuffisante à nourrir tous ses enfants, pour fonder des colonies agricoles, des établissements industriels en Angleterre, en Allemagne, notamment en Saxe, dans les duchés du Holstein, de Brandebourg, en Thuringe, etc. C'était alors les inondations, les disettes fréquentes qui chassaient nos aïeux de leur terre natale. Mais ils donnaient là un exemple qui devrait être suivi de nos jours. Notre jeunesse, au lieu d'épuiser toute sa vitalité en stériles efforts, pour se disputer les positions faciles déjà occupées par ses devanciers, ferait mieux de se préparer aux fécondes et pacifiques conquêtes que lui promet le vaste champ d'activité à la veille de s'ouvrir dans les merveilleuses régions du continent africain.

HENRI MARICHAL.

Digitized by Google

L'UTOPIE DANS L'HISTOIRE.

UCHRONIE. *Esquisse historique apocryphe du développement de la civilisation européenne, tel qu'il n'a pas été, tel qu'il aurait pu être*, par Ch. Renouvier. 1 vol. gr. in-8° de 412 pages. Paris, bureau de la *Critique philosophique*. 1876.

On a dû plus d'une fois se demander ce qu'il serait advenu de la civilisation gréco-romaine, malgré les premiers mauvais jours de l'Empire, et grâce aux empereurs philosophes, si une religion nouvelle n'y avait apporté les plus actifs ferments de dissolution, n'avait devancé l'œuvre lente de la raison par une révolution mystique, redoré le blason du despotisme impérial, détruit enfin plusieurs siècles d'art, de pensée et de liberté.

L'auteur de quatre *Essais de critique générale,* suivis de deux volumes sur la *Science de la morale*, ouvrages considérables qui lui ont mérité le nom de Kant français, n'a pas voulu nous montrer ce qu'aurait pu être l'Europe sans le christianisme : tenant compte sans doute de la transformation religieuse, qui fut un besoin des premiers siècles de l'ère moderne et qui explique les progrès de l'idée chrétienne, il ne remonte pas si haut dans son hypothèse, il prend l'histoire au moment même où la religion nouvelle apparut, s'imposa à l'Empire comme un danger, et il nous présente le tableau fictif de ce qu'aurait pu faire la raison pour sauver la société, rétablir la République, continuer la civilisation, malgré le christianisme.

L'*utopie* est le plan de l'avenir tel qu'il pourrait être; l'*uchronie* est la reconstitution du passé *tel qu'il aurait pu être*.

Il ne faudrait pas voir dans cette reconstruction fictive

Digitized by Google

un jeu d'esprit, sans portée et sans utilité. Poser un tel problème, c'est non seulement nier, le plus radicalement qu'il se puisse, la prétention du catholicisme à avoir sauvé les hommes, c'est affirmer que la première cause de la chute d'une grande civilisation n'est pas tant la corruption des maîtres du monde que le triomphe d'une religion anti-humaine sur les masses ; c'est mettre au dessus de tous les maux qui affligèrent l'humanité depuis Caïus César jusqu'à César Borgia, depuis Constantin Ier jusqu'à Charles IX : Bas-Empire, invasion des barbares, extinction des lumières, moyen âge, — au dessus de tous les maux, — la grande cause de dissolution politique et de décadence morale : la rechute de l'esprit humain en mysticisme et en théocratie.

A ce point de vue s'ajoutent des considérations plus élevées, sinon plus hardies. La révolution française a produit, comme une frîche profondément remuée, des doctrines empiriques, des philosophies d'écrivains non philosophes, des sectes d'utopistes, qui éclipsent d'un éclat factice la simple science de la raison, et laissent dans l'esprit moderne des tendances qu'il est difficile d'extirper. L'une de ces principales erreurs consiste à ne voir que l'action des masses, l'influence des lois générales et la puissance de l'État, en négligeant le rôle de l'individu et la force du devoir personnel; on en arrive à considérer le fait historique, de mieux en mieux étudié, du développement instinctif ou de la méthode presque bestiale de l'inconscience, qui a produit tant de grandes choses, comme une théorie politique et une règle de l'avenir, assez semblable chez les matérialistes à l'idée de fatalité ou de providence qu'ils combattent; car l'une et l'autre peuvent se résumer dans la vieille devise : L'homme s'agite et quelqu'un, ou quelque chose le mène.

« On croit, a dit ailleurs M. Renouvier, les institutions « plus puissantes sur les hommes que les hommes ne sont « actifs pour modifier, altérer, corrompre les institutions, « comme si l'agent moral et social était le produit, non « l'auteur du milieu qu'il s'est fait, un auteur toujours pré- « sent et toujours agissant, prêt à interpréter et à reprendre

Digitized by Google

« l'œuvre, obligé moralement, mais que nulle force ne « peut contraindre de faire honneur aux principes dont il « s'est inspiré d'abord[1]. »

Ce fatalisme va jusqu'à prétendre que tout ce qui est arrivé a dû se produire et n'aurait pu recevoir une autre direction, de sorte qu'on en revient à la déification du fait accompli : *Gesta Dei.*

Pour combattre cette fausse vue, si contraire au génie des Thucydide et des Tacite, que peut-on imaginer de mieux que de réduire le plus grand fait de l'histoire à des proportions possibles, de montrer la raison aux prises avec le pouvoir qui l'a vaincue, lui opposant des mesures praticables pour l'époque, des lois esquissées ou édictées alors, des efforts vraisemblables, et triomphant de son vainqueur, l'extirpant comme un cancer du sein de l'Occident et, victorieuse comme elle aurait pu l'être, poursuivant le développement normal des hommes, si bien commencé par de grands génies, sans perdre aucun des trésors de la civilisation antique.

Cela n'a pas suffi à l'auteur. Il a voulu laisser survivre et triompher quelque part l'ennemi et il lui abandonne l'Orient. Mais, sous la force morale de la civilisation philosophique, le christianisme ne tarde pas à se transformer, à rejeter son double venin de tyrannie et de mysticisme, à s'enrôler dans le droit commun, à céder au courant de lumière et de liberté, justement dans ces mêmes siècles où, livré à lui-même, privé de contrôle, réduit à ses seules ressources, après l'extinction et la destruction de l'antiquité, il étouffait l'Europe dans les ténèbres et la servitude.

Aucune des difficultés de circonstances qu'eurent à combattre les peuples chrétiens n'est écartée, pas même celles dont on pourrait attribuer la plus grande part au seul christianisme ; les peuples philosophes en triomphent et la cause est ainsi entendue dans tout son ensemble.

Les visées du livre ne s'arrêtent point là. On sent ce que la

[1] *L'Année philosophique.* Introduction. 1867.

Digitized by Google

thèse contient d'actualité : le christianisme n'est pas vaincu, le problème qui se présentait aux Nerva et aux Trajan menace encore la société moderne, sa première œuvre de la renaissance a été de restaurer l'antiquité et l'Europe a laborieusement retrouvé, pièce à pièce, le legs précieux de cette civilisation ; mais la partie, perdue par la raison antique, n'est pas encore gagnée par le droit moderne. Nous montrer comment nos ancêtres auraient pu l'emporter, n'est-ce pas nous persuader que la victoire n'est pas un rêve, et nous indiquer les moyens de vaincre. « L'auteur, dit M. Revou-« vier en finissant, aura forcé l'esprit à s'arrêter un moment « à la pensée des possibles qui ne se sont pas réalisés, et à « s'élever ainsi plus résolûment à celle des possibles *encore en* « *suspens dans le monde.* » C'est donc notre propre combat que nous voyons dans le miroir de l'utopie historique, c'est notre avenir qui est en cause, notre espérance qui s'affirme, notre civilisation qui triomphe.

Un danger des temps de transition, où les institutions surannées du passé résistent aux idées embryonnaires de l'avenir, est que les esprits ignorants puissent se reprendre à une forme nouvelle de la superstition et du despotisme et abandonner la proie entrevue du droit pour l'ombre de prétendus progrès religieux. On a vu ce danger plusieurs fois dans notre siècle à la rapidité d'expansion de bien des folies, au succès de la secte des Mormons, par exemple : une supercherie, compliquée de vol, de plagiat, de mensonge, et dévoilée en police correctionnelle, a suffi pour rallier à un culte nouveau un million d'hommes, pour faire un peuple d'une tourbe de déclassés et pour le pousser à des merveilles de courage et de colonisation. Qui sait si l'Europe, par ignorance des choses du droit et de la raison, ne retombera pas dans le piége d'un mysticisme nouveau? On l'a bien vue refaire des empires et des miracles, relever le droit de conquête et la foi au spiritisme.

Rien n'est mieux fait que ce livre pour éviter cet écueil aux esprits lettrés qui, s'ils rentrent en eux-mêmes, doivent s'avouer que, vivant du temps de Néron, ils se seraient laissé

Digitized by Google

prendre aux mirages du christianisme. Que de néo-chrétiens n'a-t-on pas vus de nos jours, même sous le nom de vieux catholiques ! M. Renouvier ne nous laisse pas une illusion, ne nous abandonne pas un pouce de terrain, ne nous permet pas une concession : l'erreur mystique est l'ennemi radical; point de pacte avec l'esprit de servitude!

Le moyen de vaincre, exposé par l'*Uchronie*, n'est pas inventé, il est pris dans l'histoire. Après avoir tracé en quelques lignes le portrait des premiers empereurs romains, l'auteur cherche sa transition de l'histoire vraie à son histoire fictive, dans le règne des empereurs philosophes et surtout dans les espérances que Nerva et Trajan, après Vespasien et Titus, firent concevoir au genre humain.

Il existait alors un philosophe, ami de Vespasien et de Nerva, dont on ne peut lire l'histoire sans éprouver de vives sympathies pour cet homme digne d'une plus grande gloire. C'est Dion, surnommé Bouche d'or, comme le fut plus tard un saint Jean (Chrysostome). Condamné à mort par Domitien, il ne vit dans l'exil que misère, ignorance et dégradation. Habitué aux jeux de la tribune et aux luttes des sophistes, il en sentit toute la vanité, rompit avec son passé, devint honnête pour être citoyen, juste pour prêcher la justice, et se fit petit avec les petits pour tenter l'œuvre du moraliste, du réformateur et du philosophe. Ces discours existent en grec et en latin, ils n'ont jamais été traduits en français. Partout où il passe, il prêche la paix civile, apaise les séditions, jeux d'esclaves, préconise la science, arme du droit. « Il ne s'agit plus d'éclairer les individus, mais le peuple, » dit-il. Il montre aux Athéniens « les astres se mouvant sans se heurter dans une majestueuse harmonie » et il conseille aux hommes de s'inspirer de cet ordre céleste. Ce païen appelait cette prédication populaire « l'éloquence sacrée », et il conviait tous les sophistes à cette propagande.

Domitien tombe, Dion fait proclamer Nerva empereur et lui conseille une politique républicaine. Il a dit au peuple : Paix, justice, moralité! Il dit à Nerva, il répétera à Trajan : Liberté, éducation !

Digitized by Google

Nerva ouvrit, en effet, son règne par de grands actes : les sénateurs, déclarés inviolables, récupérèrent le droit de jugement; le crime de lèse-majesté fut supprimé, des lots de terre inculte furent accordés aux citoyens pauvres et des écoles gratuites ouvertes à leurs enfants. Ajoutez-y la répression de la licence des spectacles et l'interdiction de la castration. Ces actes, dit M. Renouvier, désignent clairement le but « qui était la régénération du peuple par l'éducation et la propriété ».

Là est le point de départ de l'*Uchronie*. Développer cette politique de moralisation, d'éducation et de bien-être, tel est le secret du succès de la philosphie de la raison et du droit sur une religion d'intolérance et des dogmes de despotisme. Pour cela, il fallait tout à la fois abandonner des conquêtes impolitiques et renoncer à agrandir cet empire déjà colossal; protéger les esclaves, les relever peu à peu, pousser à leur affranchissement; relever la condition des femmes, leur donner des droits de succession, comme le fit Adrien, (Antonin alla jusqu'à ôter au mari infidèle le droit d'accuser sa femme d'adultère); augmenter les institutions de bienfaisance et les sentiments d'humanité, comme le fit Marc-Aurèle; céder les terres incultes aux cultivateurs, avec exemption d'impôt, comme le fit Pertinax; changer l'esclave en colon et transformer l'armée prétorienne, comme l'essayèrent bien des empereurs. Il fallait surtout donner à ces mesures isolées une force d'ensemble et la puissance d'efforts continus, poursuivre sans relâche ce que l'on essaya vingt fois au hasard, et, pour ne jamais abandonner l'œuvre d'affranchissement intellectuel, moral et social, en remettre la direction aux intéressés eux-mêmes; rétablir la république, enfin, après une dictature temporaire nécessaire à la préparation des esprits, à la suppression des obstacles, à l'exercice des libertés. « En général, les grandes mesures sont préparées par les grands sentiments et exécutées par les grands intérêts. »

Ce qui fait différer le roman de l'histoire, c'est cet ensemble et cette continuité d'efforts; car le retour à la république

Digitized by Google

n'est pas même inventé, il fut le rêve et le but de bien des grands esprits.

Un dernier trait (pour ne rien déguiser de la théorie de l'auteur) est exprimé dans l'article 7 des réformes constitutionnelles qu'il suppose données à l'empire par Marc-Aurèle et son pseudo-associé Avidius Cassius : « Interdiction des « droits de citoyen à tout homme qui se reconnaît chrétien « en ce sens et à ce point de déclarer formellement *ne point* « *aimer le monde, en attendre la fin* et subordonner sans « réserve ses vues, ses pensées, sa volonté, à des espérances « ou à des intérêts étrangers à la république. »

Un serment, acte de foi dans la raison, est exigé.

Alors, avec la petite propriété, l'éducation, le droit du citoyen et le devoir du soldat, renaissent la prospérité, la vie publique, la discipline civique, la vitalité du peuple, les caisses de l'État s'emplissent, le travail règne, l'esclavage disparaît après les *latifundia*, et l'Empire provisoire, future république, a une puissance invincible.

Les difficultés ne manquent pas. Commode n'en est pas moins un monstre, mais ses folies mêmes et ses scandales religieux du culte d'Isis n'arrêtent point un peuple en pleine renaissance. Les prétoriens résistent; ils sont cernés, désarmés, licenciés, à temps dans le roman, comme le fit trop tard Septime Sévère dans l'histoire. Le paganisme avait des dangers; la liberté des cultes les conjure; les grands dieux disparaissent et font place à « une religion civile », à un culte de famille, dont les esclaves prennent leur part.

Les grands faits de l'histoire ne s'en produisent pas moins : la division de l'Empire, — l'invasion des barbares, — le mahométisme. Mais Rome « s'est élevée à la possession réfléchie et à la transformation libre de ses institutions traditionnelles »; la division de l'Empire ne fait que marquer le contraste entre la république humaine et la république chrétienne : ici, des magistrats nommés pour servir le peuple; là, des évêques élus pour représenter Dieu. Ici, la paix par la tolérance et par la prédominance de la vie civile; là, les éternelles

Digitized by Google

disputes théologiques du Bas-Empire en vue d'une unité d'orthodoxie impossible, la *persécution par amour*, selon le mot de saint Augustin, et la démagogie religieuse, la pire des théocraties : on connaît l'histoire.

La séparation, fomentée par les évêques, montre le chemin de l'invasion aux barbares. Que fera Rome, la Rome libre de l'*Uchronie?* Elle est dans sa pleine puissance; deux partis s'y produisent, à peu près semblables aux Montagnards et aux Girondins, car les grandes révolutions ne se font pas sans des crises terribles; mais la sécession a lieu et le contraste continue. Les barbares sont repoussés par les vrais Romains et le christianisme ne continue son œuvre qu'en Orient : les temples sont démolis, les livres brûlés, les chefs-d'œuvre détruits; le désert reprend au christianisme plusieurs empires fondés par la civilisation antique; la religion nouvelle ne garde que la langue du paganisme, la décadence est profonde, les ténèbres s'épaississent; les querelles théologiques font plus de mal que l'ignorance et la destruction des beaux-arts; on se massacre pour ou contre la transsubstantiation, « le dogme le plus étonnant qu'ait jamais inventé la confiance dans les opérations de la magie », dogme que Cicéron, « dans son ignorance des abérations orientales », ne prévoyait pas, lorsqu'il disait que « nul n'est assez fou pour croire que ce qu'il mange est Dieu : *Quod illud quo vescatur Deum credat esse* ».

Cela dura jusqu'au IX^e^ siècle de l'ère moderne.

Rome a résisté, elle reste république, depuis la constitution de l'an 977 de Rome, ou 201 du Christ. Le mahométisme ne peut rien contre elle, ni les croisades. Elle a conservé les trésors de la pensée antique et l'heure du progrès arrive : la méthode expérimentale, les découvertes scientifiques et géographiques sont devancées de plusieurs siècles; voilà l'imprimerie, la boussole, la poudre, la découverte de l'Amérique, etc., etc. L'ère de la guerre n'est pas encore close, mais les guerres religieuses sont finies; elles ont disparu devant le respect des consciences. Les religions des Germains et des Gaulois se sont humanisées au contact de

Digitized by Google

la philosophie et sous la puissance de la liberté. Le christianisme, à son tour, perd son fanatisme et le chrétien se mêle aux hommes libres de l'Occident dans l'égalité des droits. Les guerres commerciales disparaissent, les guerres nationales vont céder devant une meilleure notion de l'État. Nous sommes au siècle de l'utopie; c'est le rêve et l'espoir du XIXe siècle réalisés mille ans plus tôt, grâce à la défaite du christianisme!

M. Renouvier a présenté son récit sous la forme d'un manuscrit rédigé au XVIe siècle, complété au XVIIe et au XVIIIe par les dépositaires du précieux livre. Cet appendice lui sert à mieux exposer son idée et la deuxième partie, qu'il publie à la suite du livre, est consacrée à l'analyse du christianisme; car il était nécessaire de prouver que cette religion méritait cette opposition de la sagesse antique et que la victoire supposée des empereurs philosophes eût réellement été le triomphe de la raison et de la liberté. C'est le fils d'un pasteur protestant, premier dépositaire du manuscrit, qui rédige l'acte d'accusation et jamais peut-être on n'a analysé aussi profondément, pour le condamner plus radicalement, le catholicisme : la mort du citoyen, l'altération du droit, l'extinction de toute existence civile autant que civique, la destruction des arts de la pensée et du beau, le mépris du monde produisant l'ignorance, la superstition, le fanatisme, la cruauté; l'intérêt du ciel sanctifiant la servitude, le massacre et la division des peuples et des familles, « œuvre abominable assidûment poursuivie pour l'unité de la foi ».

L'ensemble de l'ouvrage forme le réquisitoire le plus vigoureux et le moins passionné qu'ait dressé un philosophe contre le christianisme.

Ce livre cependant n'est pas un livre de lutte ni de propagande; il est trop analytique pour cela. Il expose plus qu'il ne raconte et il ne met guère en scène des événements qui auraient pu prêter à une exposition dramatique. On dirait l'analyse de dix siècles d'histoire véritable, comme l'a faite Machiavel commentant Tite-Live, plutôt qu'une œuvre d'imagination. On a dit de Froissart qu'il crée l'histoire une

Digitized by Google

seconde fois en la dramatisant, et ses grandes scènes, dignes de Shakspeare, l'ont fait appeler par Walter Scott son maître. Si M. Renouvier avait évoqué, pour la rédaction de son *Uchronie*, le génie de Froissart ou de Walter Scott, ce livre serait appelé à un grand succès, comme la *Case de l'oncle Tom* ou l'*Histoire de la conquête de l'Angleterrre par les Normands*, d'Augustin Thierry.

Presque tous les monuments historiques et littéraires qui pourraient nous faire connaître l'esprit de la philosophie antique en lutte avec le christianisme, ont été détruits, ainsi que les écrits des premiers hérétiques. Le *Discours véritable* de Celse n'existe plus; la Vie d'Adrien et de Marc-Aurèle, et la *Guerre de Judée*, de Tacite, ont été soigneusement supprimées. Mais cette histoire peut être reconstruite, comme bien d'autres, par les moyens de la science moderne, et plus d'un écrivain chrétien lui fournirait de précieuses indications. Ce serait un beau livre que celui qui ferait revivre les idées, les sentiments, les efforts, les combats et aussi les erreurs et les faiblesses de la civilisation et de la philosophie antiques en présence de l'invasion du culte nouveau. Ce livre, fait pour tenter un savant et un penseur comme M. Renouvier, formerait l'introduction de l'*Uchronie;* il ferait mieux comprendre pourquoi l'antiquité a été vaincue et comment elle aurait pu se sauver de ce que l'auteur appelle si souvent le mysticisme oriental.

Telle qu'elle est, l'*Uchronie* prête à des réflexions utiles; on pourrait la résumer en ces termes : la raison ne peut vaincre la superstition et civiliser les hommes qu'au moyen des institutions qui les rendent libres, instruits et prospères, des mœurs qui les font tolérants, égaux et justes.

CH. POTVIN.

Digitized by Google

LE FELD-MARÉCHAL, COMTE DE MÉRODE-WESTERLOO[1]

1674-1732

On sait avec quel soin la France recueille les mémoires et les correspondances historiques et littéraires qui jettent des lumières si vives sur les différentes époques de son passé. Notre littérature ne possède point de pareilles richesses et nous partageons cette pauvreté avec les autres peuples de l'Europe; les de Ligne, les de Mérode, les Grétry nous ont cependant laissé des pages intéressantes et d'une incontestable valeur, qui mériteraient d'être mieux connues et que la critique devrait rendre plus populaires. L'homme qui nous occupera aujourd'hui s'impose à notre attention comme le dernier représentant d'un groupe que dispersa la monarchie. Dans un siècle où la noblesse s'avilit dans les cours, loin de ses domaines, il est curieux de rencontrer un grand seigneur, jaloux de ses antiques priviléges et de son autorité séculaire, et qui, dans l'affaissement général des caractères et au milieu de la corruption envahissante des mœurs, tandis que la dignité s'évanouit et que l'honneur suit les caprices de la mode, se mêle à la foule avec toutes les hauteurs de son orgueil, les sévérités de son esprit et la probité de son âme.

Il faut, dans l'étude d'un homme, tenir compte du caractère de sa race et de ce qu'il doit à l'éducation; il y a là deux éléments qu'il importe de distinguer avec soin.

[1] *Mémoires du feld-maréchal, comte de Mérode-Westerloo.* — Bruxelles, Société typographique belge. — Ad. Wahlen et C^ie^.

Digitized by Google

De Mérode avait passé plusieurs années de sa jeunesse en Espagne et quelques uns des ridicules et des vices de ce peuple s'étaient attachés à son cœur, altéré déjà par l'orgueil qu'éveillait en lui le souvenir des gloires de sa famille. Mais, abstraction faite de ces défaillances, les austères vertus flamandes s'étaient incrustées dans cette âme naturellement droite, qui se retrouvait toujours, après ses égarements, dans l'honnêteté de son origine.

Le feld-maréchal, comte de Mérode-Westerloo naquit à Bruxelles, le 22 juin 1674. Quelques mois plus tard, son père mourut à Spa, où il prenait les eaux pour raffermir une santé languissante, qu'il avait léguée à son fils, « une rosée qui mourrait une heure après lui », disait-il tristement en regardant le corps débile et le teint blême du nouveau-né. Cette pâleur était mensongère, car ce fut l'excès de santé qui tua de Mérode, le 12 septembre 1732, une nuit qu'il consacrait à la rédaction du vingt-quatrième chapitre de ses Mémoires.

Avec de Mérode nous sommes en compagnie d'un Flamand réfléchi, persévérant et ne confiant rien au hasard. Il se cabrera sous un échec, mais ne désespérera jamais; prévoyant autant qu'il est possible de l'être, il ne fera point un pas dont il n'ait sûrement étudié les conséquences. Ses coups de tête sont médités et les plus petites choses lui semblent aussi dignes de réflexion que les grandes. Il n'est point de minuties qu'il dédaigne; mais ne lui demandez pas d'imagination; chez lui, ni aperçus nouveaux, ni vues nouvelles; l'action l'emporte et ne lui laisse le temps ni de créer des rêves, ni d'inventer des systèmes; cette éternelle préoccupation d'agir éteint en lui le foyer des inspirations soudaines. Il ignore les grandes passions du cœur, et comment se serait-il abandonné aux folles amours, celui qui raconte ainsi sa jeunesse :

« J'ai toujours eu pour coutume, tout jeune et aimant le plaisir que j'étais, de ne rechercher en public et en particulier que des gens d'âge, d'expérience, de probité et de bonne réputation, tous plus élevés en dignité que moi. C'est ce qui a beaucoup suppléé à l'éducation si défectueuse que j'ai

Digitized by Google

reçue, m'a donné du goût pour les belles et bonnes choses, et l'amour de la lecture et l'habitude de haïr le jeu, le vin et le mensonge. »

Le printemps n'a point effeuillé ses roses sur un tel homme et ses vingt ans n'ont jamais connu les sourires des insouciances joyeuses ; de Mérode n'a pas aimé la jeunesse avec ses folles rêveries et ses illusions enivrantes ; à peine a-t-il quitté le giron de sa mère, qu'il calcule déjà ses amitiés, perçoit le but qu'il veut atteindre et combine les moyens d'y parvenir ; il laisse à d'autres les éclats de rire, les yeux bleus et les lèvres vermeilles, pour suivre de préférence les fronts ridés et les cheveux blancs. De Mérode préfère l'utile à l'agréable ; son esprit positif et pratique, la rectitude de son jugement, la sûreté de son coup d'œil le portent à choisir ses amitiés et à rechercher les hommes *plus élevés en dignité que lui*. A vingt ans, il est jaloux de commandement et de gloire, et son ambition est la souveraine de son âme ; il lui sacrifiera les plaisirs de la jeunesse comme il lui sacrifie les joies de la famille et sa fortune, car il veut « laisser après lui quelque mémoire ». On le voit, de Mérode n'est point un ambitieux vulgaire : c'est vers les hauteurs qu'il dirige ses regards, ce sont les sommets qu'il brûle d'escalader ; mais la lourdeur de sa race lui met du plomb aux ailes, auxquelles le génie seul donne sans cesse une vigueur nouvelle. Cette impuissance fut le tourment de cette âme possédée des âpres désirs de domination et de renommée, mais il n'osait se l'avouer à lui-même. Il voulait en imposer au vulgaire ; dans le fond de son cœur, il gémissait d'être peu de chose et se révoltait contre les hommes qu'un mérite transcendant élevait aux plus hautes dignités. Ce fut l'origine de cette jalousie implacable dont il poursuit le prince Eugène et Malborough et des calomnies dont il s'applique à tacher leur gloire. « Les vertus se perdent dans l'intérêt comme les fleuves dans la mer », a dit La Rochefoucauld ; de pareilles faiblesses chez un homme d'un esprit aussi droit et d'une si grande probité ne donnent que trop raison au désolant moraliste.

De Mérode n'a du reste plié devant personne ; ni Charles II,

Digitized by Google

ni Philippe V, ni Louis XIV, ni Léopold n'ont pu dominer cette âme altière, qui veut être maîtresse absolue chez elle et n'entend point obéir aux lois. Le grand seigneur se souvenait encore des beaux jours de féodalité, où ses aïeux exerçaient les droits de haute et de basse justice comme il leur plaisait, et il ne consent pas à déchoir. De pareilles natures étaient rares en France, où les barons avaient jeté leur armure dans un coin, dégrafé leur justaucorps en peau de buffle et pendu au croc la lourde épée repassée si souvent. Il a vu ces gentilshommes dégénérés se promener en galants souliers à nœuds au milieu des ifs émondés de Versailles, tandis que la brise soulevait de légers nuages blancs autour de leurs perruques et faisait banderoller les petites oies multicolores. De Mérode connaît aussi bien qu'eux le bel air des choses, les mœurs polies et les grandes manières; mais le sentiment de sa noblesse est trop incrusté dans son âme flamande, si fière de son indépendance et de ses droits, pour échanger contre son autonomie des sourires dont les rois font des faveurs et des paroles dont ils font des grâces. Ce n'est pas qu'il n'y soit sensible : une politesse le charme, un compliment le ravit et les prévenances des grands lui gonflent le cœur; il a vu cette ruche sans abeilles, Versailles.

« Le roi me reçut dans son grand cabinet; il était debout au milieu. Après que je l'eus salué, il m'entretint très gracieusement. Quand je pris congé de lui, pour me retirer, et que l'on m'ouvrit les deux battants de la porte, il fit deux ou trois pas en avant, ce qui produisit un tel effet, que tous les courtisans, ambassadeurs, nonces, me firent des civilités infinies. »

Et parce que ces marquis et ces ducs lui font *des civilités infinies*, il ne flétrit point la souplesse de leur échine, l'obséquiosité de leurs sourires, ni la mobilité de leurs visages qui s'étudient à reproduire les expressions qui passent sur le visage du roi. Tout cela ne lui a point échappé cependant; il a su quel rôle jouait un La Rochefoucauld, il a vu M. le Prince, fils du grand Condé, dormant auprès de la porte sur un tabouret, en attendant le coucher du maître, comme un laquais; mais que ne pardonne-t-on pas à des civilités infinies?

Digitized by Google

Attendez que de Mérode soit rentré dans ses terres; vous retrouverez le grand seigneur, petit roi féodal dans ses châteaux de Westerloo, de Petersheim ou d'Odenkirchen.

Il faut le voir, comme s'il se souvenait encore des temps où les grands vassaux faisaient trembler les rois sur leur trône, lever haut la tête devant les puissances et se charger lui-même de se faire justice lorsqu'on la lui refuse ou qu'il dédaigne de la réclamer. C'est ainsi qu'il faillit un jour se rendre maître d'Aix-la-Chapelle. Le prince de Nassau-Siegen, demi-fou qui jouait au roi d'Arles, avait offensé de Mérode. Le comte le menaça, le prince eut peur et se barricada dans sa maison que le magistrat d'Aix fit protéger par des gardes. Des domaines de Mérode, de Petersheim, de Stein, d'Odenkirchen, partirent des paysans armés qui eurent l'ordre de pénétrer dans la ville, disséminés et par plusieurs portes pour ne point éveiller les soupçons. Cette belle attaque manqua. Il ne s'agissait de rien moins que de s'emparer de la grande place et des principales rues, de faire sauter la porte de la maison du prince et d'enlever celui-ci pour lui apprendre avec qui il avait à lutter. On voit que de Mérode agit comme l'eût fait un grand vassal de Charles le Chauve; ses entreprises sont de la bonne époque, et Gérard de Roussillon n'eût point méprisé pareille campagne. C'est à coups de cravache qu'il arrachera de sa prison le prince de Chimay, détenu pour dettes, et, l'épée au poing, en plein jour; à la barbe des soldats anglais et hollandais, il sauvera les bagages de l'électeur de Bavière, confisqués par le nouveau gouvernement. Un pareil homme était impossible en France et n'y eût pas été toléré depuis les Grands Jours; mais les Pays-Bas n'avaient pas eu de Louis XIV pour abattre toutes ces individualités gênantes et éteindre cette soif d'indépendance que de Mérode, en contradiction avec l'esprit de sa race, reprochait aux humbles lorsqu'il écrivait, dans un jour de mauvaise humeur : « Chez nous, plus que dans tout autre pays, le peuple oppose aux seigneurs des priviléges et des libertés. »

Un Flamand est mal inspiré lorsqu'il reproche à ses com-

Digitized by Google

patriotes ce qui a fait leur gloire à travers les siècles; Philippe le Bel et Philippe II se sont heurtés à ces paysans et à ces bourgeois qui répandaient noblement leur sang pour l'indépendance des communes, les droits des gildes et l'inviolabilité de la pensée. L'Espagne, colosse aux pieds d'argile, s'est écroulée sous les coups de ces vilains : elle traîne les Pays-Bas après elle, comme un fantôme porte encore dans le flanc le poignard qui l'a précipité dans la région des ténèbres. La noblesse catholique avait oublié le passé triomphant et de Mérode lui-même parlera de son pays comme d'un pays étranger dont il rapporte quelque action ou qu'il honore d'un conseil. A peine daigne-t-il mentionner les troubles de Bruxelles de 1700, dernier réveil des vaillants communiers qui se redressent menaçants, aux souvenirs de leurs antiques libertés évoquées après deux cents ans de silence, et, dans cette résurrection éphémère du passé, de Mérode ne voit qu'une grotesque équipée qu'il fallait disperser à coups de bâton. Plus tard, lorsque l'Angleterre et la Hollande, dont un même intérêt alimente les haines, auront anéanti notre commerce et tari nos richesses à leurs sources, il pensera que « le plus grand bonheur qui puisse arriver aux Pays-Bas serait de retomber sous la domination de la France, où ils n'ont fait que passer ». Quant à lui, Charles III, le prétendant à la couronne de Charles II, et l'Autriche ont reçu son serment et il n'est point disposé à trahir la cause de Vienne. A cette époque, on n'était pas traître à sa patrie, mais traître à son roi; les mœurs du temps excusent les sentiments du comte de Mérode. N'avons-nous pas vu M^lle^ de Montpensier, cousine de Louis XIV, écrire au grand Condé, dont l'épée avait passé au service de l'Espagne, qu'elle le félicitait de ses succès et qu'elle était heureuse de la considération que les soldats de Fuensaldagne témoignaient au vainqueur de la Ferté? Condé trahissait la France sous prétexte de défendre les intérêts du roi.

La patrie de de Mérode est Charles II, prince méprisable et vil dont M^me^ d'Aulnoy et M^me^ de Villars, dans ses lettres à M^me^ de Coulanges, nous ont laissé de si odieux portraits; à

Digitized by Google

l'âge de quatorze ans, le jeune comte visitera cette cour somnifère, où la politique de Charles-Quint et de Philippe II a fait le silence du sépulcre; il y séjourne trois années, et lorsqu'il faut s'éloigner de Madrid, il dit : « J'eus toutes les peines du monde à en sortir et ne le quittai qu'avec le plus grand regret, ayant ressenti au cœur une affliction que je n'ai pas éprouvée en partant de tout autre lieu où j'aie été de ma vie. »

Nous sommes loin de ce joyeux pays de Flandres où le bruit des chansons et le cliquetis des verres se mêlent aux éclats de rire sonores ; il faut aller bien loin vers le Nord pour retrouvrer cette franchise d'allures et cette santé de visage qui s'étalent sur les panneaux de Teniers et de Van Ostade. Ici, à Madrid, tout est factice : gestes, langage, mœurs, sont appris comme un rôle de comédie ou de drame; les cloches de mort pleurent dans leur tour, les moines chantent dans les rues des chansons funèbres et les passants psalmodient des prières; parfois, des accords de mandoline résonnent amoureusement dans la nuit, mais étouffés aussitôt par le choc des épées et le râle d'un blessé qui se meurt; le jour vient, les bûchers flambent et les suppliciés hurlent dans le feu... Lisez M^me^ d'Aulnoy et M^me^ de Villars et vous connaîtrez Madrid, cette nécropole que regrette de Mérode. Non seulement il la regrette, mais elle seule avait le privilége de le faire sourire, et le comte, qui ne se déride pas plus qu'un portrait de Rigault, raconte gaîment son séjour dans cette ville de mort, dont l'Inquisition éloignerait le soleil, pour faire sur elle l'obscurité plus épaisse. L'auteur des Mémoires s'anime, sa plume prend de la couleur, sa phrase perd de sa rudesse et coule gaîment, sans se hâter; le conteur sait donner de la vie à ces marionnettes qui peuplent l'Espagne.

« Ce qui semble aussi très extraordinaire est de voir la *camerera mayor,* habillée en duègne, suivant sur une mule le corps de la reine (il s'agit des funérailles de l'infortunée Marie-Louise d'Orléans, empoisonnée par M^me^ de Soissons, cette petite Mancini dont Louis XIV enfant fut amoureux),

Digitized by Google

porté dans une litière magnifique par deux mulets, qui avaient sur le nez de grandes lunettes attachées derrière les oreilles. Dans ce lugubre cortége, où toute la maison du roi marchait, chacun à son rang, je remarquai les grands d'Espagne, les filles d'honneur ou *damas de la corte* qui n'ont ni pieds ni mains ; parmi le grand nombre de religieux de tous les ordres qui marchaient dans ce convoi funèbre, plus de cinquante gros moines, montés sur des mules, qui toutes avaient sur le nez leurs lunettes, grandes comme la paume de la main. Il faut bien se garder d'en rire, quelque envie que vous en ayez, car il faut savoir que ces lunettes sont une marque de gravité, et plus elles sont grandes, plus il y a de gravité, et plus vous devez de respect. »

Ces détails grotesques deviennent tristes lorsqu'on connaît les ficelles qui agitent les pantins; mais l'œil de de Mérode n'a point ici la curiosité de remonter aux causes de ces ridicules usages, et cet esprit si réfléchi se complaît à la surface des choses que partout ailleurs il aime à pénétrer. De Mérode connaît le voyage en Espagne de M^me^ d'Aulnoy et s'en souvient à chaque page, et de ce commerce avec une des femmes les plus distinguées et les plus littéraires du siècle, l'auteur emporte quelques paillettes et quelques sourires. Il est encore sous l'empire des grâces de ce style, de son enjouement, de son allure si vive et si mesurée à la fois. Il y avait longtemps que de Mérode avait visité l'Espagne lorsqu'au lendemain de la bataille d'Hochstedt, il songeait à écrire ses mémoires ; aussi n'hésita-t-il point à ravir quelques détails à son modèle dont il reproduisit le ton avec un bonheur singulier.

On ne saurait lire un plus parfait résumé du voyage en Espagne. Parfois il se trahit derrière la noble dame : en parlant des courses de taureaux, il s'écrie: « Ces fêtes sont un spectacle magnifique! » La Française polie se révoltait contre de pareilles tueries, et la vue « des boyaux traînant hors du corps des chevaux » lui déplaisait comme l'eût fait une tragédie de Shakspeare, si elle en avait connues : « C'est une terrible beauté que cette fête, écrivait M^me^ de

Digitized by Google

Villars à Mme de Coulanges; si j'étais roi d'Espagne, jamais on n'en reverrait. »

Ce qui manque à de Mérode, c'est l'élan; il est homme de guerre ce qu'il est écrivain. « Je n'aime point ce poète, disait une frileuse d'esprit, il n'a jamais de fièvre. » Ce mot peut s'appliquer à de Mérode; jamais il ne se laisse emporter par les événements; il les suit de près, quitte à rebrousser chemin ou à s'arrêter si les conjonctures lui semblent fâcheuses; timide dans l'exécution des grandes choses, il se jette tête baissée dans les petites et, s'il ne sait pas commander une armée, nul mieux que lui ne vaincra dans de hardis coups de main. Il y a du Montluc en lui : de Mérode est le héros des escarmouches, et cette vie que le Gascon d'Henri II exposait en riant, c'est gravement que l'expose le Flamand de Charles II, de Louis XIV, de Charles III et de Léopold. Il ne vit que pour la guerre, il aime la fumée des batailles plus que chose au monde; famille, enfants tiennent dans sa vie la seconde place; il préfère la cuirasse à l'habit de velours, et les brasiers des camps au foyer de ses châteaux. N'exigez pas de lui des préoccupations de cœur; il pense, comme Montluc, qu'il faut laisser l'amour lorsque Mars est en campagne. Et cependant nul n'est meilleur époux que lui et ses enfants auront un excellent père; mais, comme un bourgeois dont les journées sont exclusivement consacrées à sa boutique et qui ne donne à sa famille que les quelques heures de repos du soir, il consacre à ses enfants et à sa femme les rares congés que lui fait la guerre. Le voilà chez lui, attentif à tout ce qui s'y passe, soucieux de ses dépenses et faisant lui-même ses comptes de ménage et l'inventaire de ses chevaux; il se félicite d'avoir sauvé sa vaisselle des mains des Français dont il a quitté le service pour celui de l'Autriche, et qui lui ont confisqué ses terres de Mérode et de Petersheim. Sa femme le ruine et il s'en plaint amèrement; il est criblé de dettes, mais il s'en console en songeant que « qui chapon mange, chapon lui vient ». Le chapon ne vint pas; longtemps après, en 1720, il déclara qu'il voudrait, tant de ses épargnes que de son traitement, payer pendant

Digitized by Google

sa vie le plus de dettes qu'il pourrait et il avoua qu'il ne pouvait les payer entièrement et subsister convenablement qu'au bout de huit ou dix ans. Il y a là une note mélancolique qui trahit l'homme honnête et l'homme pratique. De son temps, un grand seigneur qui aurait ainsi parlé n'était point un honnête homme (acception de l'époque), puisqu'il ne se ruinait pas de gaîté de cœur et ne faisait pas donner les étrivières à ses créanciers. Fi! s'occuper de pareilles choses, se tacher les doigts à écrire des comptes, lorsqu'il est des intendants qui se chargent de vous voler galamment : « Il faut que les personnes de votre qualité, disait l'un d'eux à la grande Mademoiselle, se divertissent et n'entendent jamais parler de leurs affaires. Pour moi, si j'avais l'honneur de me mêler des vôtres, je ne vous en parlerais jamais et si vous m'en demandiez des nouvelles, je changerais de discours. »

De Mérode ne l'entendait pas ainsi, et cette insouciance ne lui plaisait guère; il voulait que ses affaires prospérassent et ne croyait pas qu'il y allait de sa réputation de grand seigneur de se ruiner pour être agréable à la mode. Le bon ton ne nous avait pas envahi tout à fait : on pouvait être bon époux sans trop de ridicule, économe sans trop de honte. L'esprit de famille et l'esprit d'ordre sont l'essence du caractère flamand, mais déjà les idées françaises pénétraient dans nos salons et la mère de de Mérode, qui perdait plusieurs milliers de pistoles tout en jouant avec son chien blanc, reprocha vivement à son fils d'avoir reculé devant une partie de bassette : « Je n'aimais pas le jeu et je me conduisais avec prudence; cette conduite me fit épargner quelques mille écus, les grains étant chers et tout ayant valeur dans ces temps où de grandes armées devaient subsister dans un petit pays et dans des lieux qu'elles ne pouvaient pas fourrager et ruiner. »

On voit que la guerre occupe toutes ses pensées et qu'il est homme à lui abandonner toutes les autres joies de la vie. C'est une passion irrésistible qui s'empara de lui après une lecture de Quinte-Curce et à laquelle il s'abandonna toujours. « La guerre est comme le jeu; celui qui a du bien s'y ruine, celui qui n'a rien s'y enrichit. » Il disait cela vers la fin de sa

Digitized by Google

carrière, lorsqu'il n'espérait plus le chapon et qu'il songeait à payer les dettes énormes dont le métier des armes l'avait accablé. Il lui eût cependant été facile de s'enrichir, comme le fit le vainqueur de Friedlingen; mais à la rapacité du maréchal de Villars il préférait l'intégrité de Catinat; aussi put-il écrire: « Je n'ai jamais été pillard, ni su l'être, grâce à Dieu. » Cri de probité qu'il convient de signaler dans un siècle où le plus grand homme de France s'enrichissait honteusement, tandis qu'à la cour on trichait au jeu sans que la morale du temps y trouvât grand'chose à dire.

Il était entré au service de l'Espagne, comme cavalier, et ne rougissait pas de porter la Toison d'Or sur une simple bandoulière et de faire bravement son métier de garde à l'étendard. On le vit à Namur porter la fascine, en plein jour, sous les feux croisés de cinq batteries ennemies. « Je la portai quatre fois pour ma part, et cela au petit pas, comme à la promenade et *plus lentement.* » Voilà bien de Mérode; tel il sera jusqu'à son dernier jour; courageux autant qu'il est possible de l'être, il aime à faire montre de bravoure, la pousse jusqu'à la fanfaronnade, et, pour une vaine satisfaction d'amour-propre, risque sa vie avec l'insouciance d'un Gascon. Après la capitulation de Namur et le bombardement de Bruxelles, de Mérode obtint du roi d'Espagne deux compagnies de cavalerie dans le Milanais; il s'échappa en toute hâte et partit en poste pour Cologne, tant il craignait que sa mère, qui déplorait la carrière à laquelle se vouait le comte, ne traversât ses projets. Lorsqu'il revint d'Italie, l'électeur de Bavière lui donna un régiment d'infanterie avec le grade de maître de camp. De Mérode accepta; il venait de refuser pareille offre au prince Eugène sous les drapeaux duquel il ne voulait point servir.

C'est une haine sourde, sans fracas, mais éternelle, que le comte a vouée à ce grand général. S'il fallait en croire ses récits, le duc de Savoie était la tête qui conduisait les armées, et le rôle du prince n'était que celui d'un glaive, frappant à la place désignée; plus tard, après Hochstedt, il dira : « Le général Louis (de Bade) était un général expéri-

Digitized by Google

menté et l'autre très peu. » L'autre, c'est Malborough ! Il en est ainsi de tous les grands hommes, et Saint-Simon, qui était le premier à nier le génie de Villars, reconnaissait inconsidérément que « le mérite, surtout grandement récompensé, est toujours envié ». Le mérite en cause était celui du prince Eugène, dont le vainqueur de Denain dit un jour : « Voulez-vous que je vous dise où sont les vrais ennemis du prince Eugène? Ils sont à Vienne, et les miens sont à Paris. » De Mérode est de la cabale, l'envie lui inspire les plus accablants réquisitoires et l'aveugle sur le mérite d'un homme qu'un génie supérieur avait élevé au commandement des armées et à la direction des affaires de l'État : « Retiré des affaires, il (l'empereur) les laisse entre les mains desdits ministres. De plus, le prince Eugène a pris si fort l'ascendant sur eux tous, qu'ils sont aveuglément ses esclaves. Il a su, de concert avec Starhenberg, prendre chacun par son faible, et ils tremblent tous devant lui : il est arrivé si loin que l'empereur, qui ne l'aime pas, n'étant environné que d'eux et de son favori, qui tous se concertent pour lui dire la même chose, finit par le craindre aussi et n'ose plus lui déplaire. Ainsi, cet homme se trouve maître de l'empereur et le tient sous sa dépendance. » Celui-ci, du reste, placé entre les Français et les Turcs, ne pouvait se passer d'Eugène, qui le menaçait de quitter son service lorsqu'on lui refusait une grâce. « C'était sa chanson ordinaire, observe de Mérode en racontant ces bouderies, et l'empereur flattait son général le plus lâchement du monde. N'alla-t-il pas, après la bataille et la prise de Belgrade, jusqu'à envoyer complimenter la maîtresse du vainqueur, petite fille d'un paysan? La royauté ne pouvait descendre plus bas. »

« Les princes, lorsqu'ils ont besoin de vous ou croient que vous pouvez leur être utile, sont non seulement polis et prévenants, mais vont même bien au delà quand il le faut, quoique ordinairement ils soient fort hautains et dédaigneux. »

De Mérode rappelait ainsi sans trop insister avec quelle grâce le grand roi fit lui-même les honneurs de Marly à un rôturier, Samuel Bernard, auquel il fallait emprunter des

Digitized by Google

millions qu'on ne pouvait plus demander à la France épuisée. Mais aucun prince en Europe ne se serait avili comme Léopold.

Aucune faute du prince Eugène ni de Malborough n'échappe à de Mérode, et il n'a garde de nous en épargner le récit; il sait pour quels motifs les deux généraux prolongent la guerre et il dénonce à chaque page leur égoïsme criminel. « Tous deux avaient les mêmes intérêts et en commun, raconte Saint-Simon, ils avaient celui de la continuation de la guerre, qui maintenait toute leur autorité, leur puissance et leurs établissements, qui augmentait journellement leurs immenses richesses, de Malborough surtout, également avare et avide. » Le prince Eugène n'avance pas, pour permettre à son cousin le duc de Savoie d'acquérir la couronne royale de Sicile, et rien ne prouve, insinue de Mérode, qu'il ne trahit point au bénéfice de la France les intérêts de l'empire. Cette accusation est perfidement glissée dans le courant du récit. « On observa que la maîtresse du prince Eugène prêta, peu de jours après le départ de Cardogan, cent quatre-vingt mille écus à 6 p. c., *tout en écus de France.* » Voilà tout; il n'en dit pas davantage, mais le trait lancé pénètre dans la chair et s'y fixe : Basile n'eût pas mieux dit et, cette fois encore, l'Espagne pouvait réclamer de Mérode.

Ce fut en 1701 qu'il épousa, à Bayonne, la jeune duchesse de Monteleone [1]. Charles II venait de mourir et de Mérode avait passé à la France avec la couronne d'Espagne; il y avait longtemps que le concierge du château d'Amboise lui avait prédit qu'il serait un jour le sujet de Louis XIV, mais il n'en avait rien cru. Ce mariage le brouillait avec sa mère, qui désirait que M^lle^ de Vervins devînt sa belle-fille et se souciait fort peu d'une bru cherchée au delà des monts. La vieille comtesse était peu commode, mais elle se heurtait contre l'entêtement de son fils qui, le plus respectueusement

[1] Saint-Simon se trompe en mariant de Mérode à M^lle^ de Vervins; cette erreur s'explique par le mariage de cette personne avec le comte de Holstein, demi-frère du comte de Mérode. Voir *Saint-Simon*, t, IV, p. 167. (Édition Hachette.)

Digitized by Google

du monde, n'eût point cédé sur quoi que ce fût, en dût-il lui coûter la vie. Il eut avec elle un procès qu'il gagna, mais, « mon cœur ne me permettait pas de faire valoir rigoureusement mes droits contre ma mère ». Tout en résistant, il ne cessera jamais d'être bon fils et reprochera cruellement au prince Eugène de ne l'être point.

De Mérode fit la campagne d'Italie sous Vendôme et fut attaché à la personne du roi avec la charge de brigadier. Il tomba malade après Luzzara et les désastres financiers qu'il subit en ce temps retardèrent sa guérison. Il alla rejoindre les armées de Flandres et assista à la sanglante affaire d'Eckeren. Lorsque de Mérode raconte une bataille, vous n'apprenez rien sur l'ensemble de l'action; lui seul est le héros sur lequel il faut que vous fixiez vos regards et dont il convient que vous sachiez les moindres gestes. Nous le verrons à Hochstedt ne nous intéresser qu'à lui et lorsque la déroute sera complète, il n'y aura qu'un homme que les ennemis n'auront pu vaincre et qui se dressera de toute sa hauteur, au milieu des morts et des blessés, dans l'épaisse fumée des dernières fusillades, bravant les vainqueurs et les menaçant encore de sa fulgurante épée, et cet homme, ce sera lui! C'est ainsi qu'à Eckeren il avait culbuté les ennemis qu'il avait devant la gueule de ses canons; mais que faire lorsqu'on n'est point soutenu et que les secours n'arrivent point. Il appartient à cette classe de fanfarons, toujours heureux dans leurs expéditions et dont les défaites prennent encore des airs de victoire; jamais ils ne sont vaincus, et le pis qui leur arrive est de ne point vaincre. Rodomontades que de Mérode avait rapportées d'Espagne et que son amour-propre exagéré devait imiter si facilement. Le récit qu'il fait de son duel avec Pascale ne trahit que trop ce ridicule espagnol; l'auteur se dresse sur ses ergots comme un matamore castillan et son orgueil s'accentue encore par le souvenir d'un échec. C'est avec un souverain mépris qu'il raconte cet épisode de sa vie et du bout des doigts, avec le royal dédain d'un grand d'Espagne, il retourne son adversaire : « Ce fut à cette époque que Pascale voulut avoir l'honneur que l'on dît dans le monde

Digitized by Google

qu'il s'était battu avec moi. » On croirait entendre le don Garcia du drame de Francisco de Rojas. L'affaire se passait à Bruxelles; le duel eut lieu entre les portes du Rivage et celle de Flandre, et de Mérode fut blessé à la main, — parce que le peuple qui l'adorait, craignant que son idole ne fût frappée, lui retint le bras et, dans la meilleure intention du monde, l'empêcha de parer un coup que lui portait Pascale — : « Il aurait mal passé son temps, si tout ce peuple fut arrivé une minute plus tard. » Voilà le ridicule; l'orgueil du comte nous donne la comédie sans le savoir, comme l'eût fait le Léontichus du satirique grec ou le Châteaufort de Cyrano de Bergerac; mais il appartenait à une autre classe de Rodomonts, et, loin de ces fanfarons hâbleurs et lâches, dans la galerie des *miles gloriosi*, on le placerait à côté des matamores espagnols qui ne savent pas plus reculer que le cheval de Roland et dont le courage sert d'excuse à leurs vantardises.

Il était maréchal de camp lorsqu'il assista à l'affaire d'Hochstedt; il faut lire le récit de ce mémorable événement dont on n'osait apprendre l'issue fatale à Louis XIV et qui abandonnait l'Allemagne entière aux alliés. La gloire n'est-elle point la grande joie de sa vie, et quelle fête ce doit être pour lui que d'assister à une bataille qui peut-être va décider du sort de la monarchie d'Espagne. Les grands intérêts qui se disputent dans cette lutte énorme échauffent cette imagination si froide et un rayon de poésie pénètre dans cette âme fermée aux douces impressions de la nature; il aime à rappeler ce beau soleil du matin qui sourit dans les campagnes où s'ébranlent les bataillons que vont hacher les boulets; mais lorsque sonnent les fanfares de trompettes et de timbales, son cœur bondit dans sa poitrine et la vue des deux armées lui arrache ce cri : « On ne saurait imaginer de plus beau spectacle! » Cette fois de Mérode est pittoresque, varié; sa narration, parfois heurtée, est pleine de mouvement; tout s'enchaîne, se confond, se détache avec une vérité frappante, et, comme un cavalier cloué sur la selle obéit à l'allure capricieuse de son cheval qu'il laisse trotter, galoper,

Digitized by Google

s'arrêter ou se cabrer tout à coup, le style s'unit étroitement au sujet. De Mérode est encore sous l'impression du combat lorsqu'il écrit ces pages excellentes et telles que la prose française n'en a point de meilleures dans le genre. Mais n'oublions pas que ce fut le lendemain de ce jour néfaste pour la France que le comte traça ces lignes encore brûlantes. Cette fois, nous ne songeons pas à déplorer la présence fatigante de cette personnalité autour de laquelle tout disparaît, et nous n'osons nous plaindre de ce que de Mérode remplit toute la journée d'Hochstedt. « Je crois n'avoir jamais dormi d'un sommeil plus tranquille que cette nuit. » Quinte-Curce raconte qu'Alexandre dormait ainsi la veille du danger et de Mérode ne manque pas de s'en souvenir; mais qu'importe cette fanfaronnade nouvelle! Le vaillant capitaine payera de sa personne comme le héros de sa jeunesse et, dans la fièvre des batailles, il exposera sa vie avec l'insouciance chevaleresque du Macédonien. Le soir, quand tout fut perdu, il retrouva les officiers généraux français. — Vous êtes là bien tard, lui dirent-ils. — Et vous bien tôt! riposta de Mérode. Le mot est antique et, sans s'en douter, de Mérode s'était élevé de Quinte-Curce à Plutarque.

Nous l'avons dit, en racontant Hochstedt, de Mérode ne parle que de de Mérode; il en est ainsi de toutes les batailles auxquelles il assista. C'est que l'auteur est du nombre de ces âmes guerrières qui préfèrent une belle action au triomphe de toute une armée; il se jette d'instinct dans le péril et recherche le danger pour le danger même; il sait son métier de général; mais il n'a point cet esprit d'invention qui trace le plan d'une bataille avant l'action, et, lorsque l'air s'imprègne de l'âcre odeur de la poudre, il ne songe plus qu'à combattre à la tête de son régiment, comme le doit faire un vaillant capitaine. Incapable de diriger les mouvements d'une armée, ni d'embrasser l'immense échiquier où se meuvent les bataillons, il sait diriger quelques pièces et n'a d'autres ressources pour vaincre que la ténacité de son courage. Le lendemain, personne ne parlera mieux que lui des fautes qui se sont commises, de ce qu'il eût fallu faire et de ce qui ne s'est

Digitized by Google

point fait; à la guerre, il a ce qu'on appelle dans les salons l'esprit de l'escalier. Il a toutes les passions qui font un grand général ; ce qui lui manque, c'est l'imagination qui trouve et la raison froide au milieu du péril. Il a l'audace de l'action, celle de la conception lui fait défaut; son bras risquera tout, sa pensée seule est timide et ne cesse de reprocher ce qui lui manque; il connaît les règles de la stratégie aussi bien qu'Eugène et que Malborough, mais il se renferme en elles et n'admet pas qu'on s'en écarte; en poésie, il eût été pour l'Académie contre le Cid. Il n'est point de ceux qui trouvent des ressources imprévues dans le danger même et auxquels le péril donne les inspirations de l'éclair; sa pensée se traîne dans les choses apprises. Il n'eût point compris ce langage de la Bruyère : « Il y a des gens qui gagnent à être extraordinaires : ils voguent et cinglent dans une mer où les autres échouent et se brisent; ils parviennent en blessant toutes les règles de parvenir; ils tirent de leur irrégularité et de leur folie tous les fruits d'une sagesse la plus consommée. »

De Mérode était convaincu de la haute valeur de ses connaissances militaires; aussi ne pardonna-t-il pas à Chamillard, « ce pauvre pédant », comme il le nomme, d'avoir conféré au comte d'Egmont la charge de général de la cavalerie. Il quitta le service de la France et obtint de l'empereur ce que Louis XIV lui refusait. Mais il ne tarda pas à se plaindre de son nouveau maître comme il s'était plaint de tous les autres; de Mérode est un mécontent qu'il est impossible de satisfaire, et les reproches, dont il ne cesse d'accabler l'impartialité des princes qu'il sert, trouvent leur source dans cet orgueil excessif que nous avons constaté à chaque page. C'est la grande plaie de son âme, qui suppure l'entêtement, le ridicule et l'envie. On sait comme il traitait cavalièrement l'électeur de Bavière, alors gouverneur des Pays-Bas : forcez la note d'un demi-ton, et l'électeur est bâtonné par de Mérode comme un laquais; on se souvient de ses fanfaronnades de Tranche-Montagne, à propos de l'affaire de Pascale, et l'on a vu plus haut quelles accusations la haine lui inspire contre

Digitized by Google

le prince Eugène et Malborough; mais qu'un homme dont l'autorité supérieure et le génie avaient torturé son orgueil vienne à tomber en disgrâce, le ressentiment de de Mérode s'éteint aussitôt, comme s'il n'avait plus rien à reprocher à celui que sa colère n'avait cessé de poursuivre : « Quoique Malborough ne m'eût jamais fait que du mal, je voulais lui donner des marques de ma générosité dans sa disgrâce et être de ses amis, quand il ne pouvait plus rien. »

On voit que de Mérode ne sait point courtiser les puissants et qu'il ne recherche point leurs grâces; ce n'est pas à la faveur qu'il demande des dignités nouvelles, mais à son mérite et aux services rendus. La Flandre semblait avoir le privilége de caractères pareils; éloigné de la cour des rois et abandonné dans ses terres dont les princes se souvenaient à peine, de Mérode conservait au cœur les vertus et la fierté de sa race.

De Mérode était ce qu'il se serait défendu d'être probablement, si quelque indiscret lui eût révélé sa voie : un bon historien. Toutes ses considérations sur la décadence de l'Espagne, l'analyse des causes qui firent perdre à l'Autriche la succession de Charles II, et l'étude des raisons qui précipitèrent l'Espagne vers sa ruine, sont exposées nettement et dénoncent un esprit réfléchi qui ne s'arrête pas à l'enveloppe des choses, mais pénètre jusqu'à leur essence. Nous sommes loin, on le voit, du voyage en Espagne. De Mérode connaît les roueries de la diplomatie sans en être complice, il sait l'art de choisir les hommes, de ménager les alliances et d'en imposer toujours à l'ennemi, il devine les intrigues, voit le but où elles tendent et les déjouerait au besoin si son caractère entier, son entêtement incorrigible et son implacable orgueil ne l'éloignaient à jamais de fonctions qui demandent une souplesse et un liant auxquels le comte ne se serait jamais prêté. L'histoire n'a point contredit la plupart de ses aperçus politiques, et ses jugements sur les batailles et les siéges de la guerre de succession, à laquelle il prit une part si active, sont presque tous ceux de la postérité.

Peut-être consacrerons-nous une nouvelle étude à la poli-

Digitized by Google

tique de de Mérode; il serait curieux aussi de connaître l'opinion en Belgique pendant cette période malheureuse où notre pays était berné par la France, l'Autriche, l'Angleterre, la Hollande et l'Espagne; il serait intéressant de chercher quels étaient à cette époque nos mœurs et l'état de nos esprits. Il y a là tout un horizon nouveau de lectures attachantes et de patientes analyses; qu'il nous suffise aujourd'hui d'avoir fait revivre cette physionomie altière du grand seigneur, avec toutes les contradictions de ses qualités et de ses faiblesses.

Ernest Van Elewyck.

Digitized by Google

POÉSIE

LES CARRIERS DE QUENAST

L'alouette n'a pas encore
Dans l'air vaporeux du matin
Versé sa cascade sonore;
L'ombre estompe encor le lointain;

A peine la nuit étoilée
A dépouillé ses diamants;
L'aube à peine dans la vallée
Irise les brouillards dormants,

Que, par la boue ou la poussière,
Stoïques, suivant leur chemin,
Les carriers vont à la carrière,
Leur repas du jour à la main.

Ils marchent d'un pas lent et ferme,
Hommes, vieillards, jeunes garçons,
Sans que sur leur rude épiderme
L'aurore imprime ses frissons;

Sans que leur regard s'illumine
Des splendeurs du rouge Orient;
Sans que frémisse leur narine
Aux parfums des prés s'éveillant;

Digitized by Google

Sans que leur dure oreille entende
Le murmure des verts gazons;
Sans que dans leur âme s'épande
Le charme des grands horizons.

Aussi longtemps que le jour dure,
Dans un cirque entouré de rocs,
Ils vont forer la pierre dure,
Ou la rompre en énormes blocs,

Tandis que, pareille à la foudre,
La mine, en éclats anguleux,
Précipite, noire de poudre,
La roche brisée autour d'eux.

Sans que leurs coups se ralentissent,
Muets, ils fendent leurs pavés...
La masse de fer qu'ils brandissent
Défierait nos bras énervés.

Courbés et frappant sans relâche,
Jamais on ne les voit s'asseoir,
Ni laisser leur pénible tâche
Avant l'heure obscure du soir.

Aussi, quand cette heure est venue,
Que l'étoile a pris son essor
Et rayonne à travers la nue,
Leur œil morne est plus morne encor.

Et près de l'âtre qui pétille,
Harassés par leur dur labeur,
Ils ne montrent à leur famille
Qu'un visage brusque et grondeur.

Ah! malheureux par la misère
Dès le berceau même épiés,
Tristes forçats, ayant la terre,
Comme un boulet immense, aux pieds,

Digitized by Google

Ils ne connaissent rien au monde,
Ni l'art aux doux enchantements,
Ni la science qui féconde,
Ni les tendres épanchements.

Leur esprit jamais ne respire
Sur les sommets du genre humain.
Jamais du Dante ou de Shakspeare
Ils ne prennent la coupe en main.

Chacun a son œuvre en partage :
Le marin, sur les flots amers,
Porte de rivage en rivage
Les produits des peuples divers ;

Le laboureur dans les campagnes
Creuse le sillon nourricier ;
Le chasseur suit dans les montagnes
Le chamois aux jambes d'acier ;

Le savant des célestes voûtes
Scrute les constellations :
Eux, leurs pavés couvrent les routes
Où circulent les nations.

Sans doute, toute leur science
Gît dans les muscles de leur bras ;
Pourtant, devant leur ignorance,
Lettrés inactifs, chapeau bas !

FÉLIX FRENAY.

Quenast, 25 juillet 1876.

Digitized by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

La Grève des femmes, par George Vautier; in-12 de 323 pages; Paris, Aug. Ghio, 1876. — *Promenades et escalades dans les Pyrénées*, par Jules Leclercq; in-8° de 239 pages; Tours, Mame, 1876. — *Bonne Humeur*, par Violette; in-12 de 367 pages; Liége, Desoer, 1876. — *La Furie espagnole*, par Violette; in-12 de 212 pages; Liége, Desoer, 1876.

Les diverses idées émises, depuis bien des années déjà, sur l'émancipation des femmes, et surtout les exagérations inévitables auxquelles ces idées ont souvent donné lieu ont inspiré à M. George Vautier une très spirituelle et très amusante boutade. Il suppose que les femmes se sont mises en grève pour réclamer leurs droits — une sorte de retraite sur le mont Aventin, — et que les hommes, poussés à bout par les préjudices de tout genre que leur cause cette absence de femmes, ont fini par accorder au sexe faible les mêmes prérogatives, par le placer exactement dans les mêmes conditions que le sexe fort.

La donnée a quelque chose d'aristophanesque : M. Vautier s'est sans doute souvenu de l'*Assemblée des femmes* et surtout de *Lysistrata;* mais le langage — heureusement — est tout moderne : malgré le côté quelque peu scabreux du sujet, jamais les oreilles les plus prudes ne peuvent se trouver offensées. On laisse penser ou plutôt on fait penser, sans en avoir l'air, bien des choses, mais c'est affaire à ceux qui y pensent. Il y a là un art particulier, très piquant et très ingénieux, et M. Vautier le possède tout aussi bien que certains auteurs contemporains qui se sont fait une spécialité dans ce genre. Que nous sommes loin de Rabelais et des *cent nouvelles nouvelles !*

La situation ainsi exposée, M. Vautier en tire un parti multiple dans une suite de scènes variées qui sont comme les différents tableaux d'une comédie à tiroirs. Ce qui les relève, ce qui en fait à nos yeux le grand mérite, c'est la moralité vraie et nette qui en découle, c'est la revendication finale et la proclamation des droits du bon sens et du sentiment juste. Toutefois, le plaidoyer est allé trop loin, la critique des exagérations a entamé le fond même des griefs légitimes. Toutes les plaisanteries ne feront pas que les

Digitized by Google

femmes n'aient rien à réclamer. Il y a des injustices criantes, vestiges des temps primitifs et sauvages, véritables anomalies dans notre société actuelle. M. Vautier le sait bien d'ailleurs, et il finit son livre par une sorte d'amende honorable à « ces milliers de filles-mères lâchement abandonnées, courageuses ouvrières, demandant en vain au travail acharné un salaire que les hommes leur refusent ».

La Grève des femmes a été éditée à Paris comme les deux précédents livres du même auteur, *le Crime du substitut et la Revanche du mari*. C'est bien au public parisien que ces œuvres s'adressent, et la preuve en est dans mille allusions qui se rapportent à des mœurs, à des habitudes, à un courant d'idées qui n'ont rien de belge. Cette sorte d'expatriation est devenue une nécessité pour nos écrivains : le goût des choses purement littéraires existe peu chez nous, il faut bien l'avouer, et le but pratique ou des circonstances spéciales, étrangères au mérite même de l'ouvrage, peuvent seulement en faire le succès. Ce sont ces considérations qui ont également engagé M. Jules Leclercq à publier chez les éditeurs Mame, de Tours, ses *Promenades et Escalades dans les Pyrénées*, car cette relation de voyage, pas plus que la précédente concernant les pays du Nord, n'a rien d'exclusivement catholique.

M. Jules Leclercq a fait preuve du même talent que nous avions déjà remarqué en lui, talent tout de simplicité et de précision, de vrai sentiment et d'émotion sincère. Ce n'est pas un auteur, c'est un interprète des beautés de la nature et un fidèle historien des faits dont il a été témoin ou acteur. Les Pyrénées, ainsi décrites, se voient parfaitement, et d'autant mieux que M. Leclercq, ayant beaucoup voyagé, trouve en abondance des termes de comparaison. On aurait pu croire que le sujet, plus connu que celui des pays du Nord, eût eu moins d'attrait, et pourtant l'intérêt se soutient et le charme reste le même.

Nous revenons en Belgique avec *Bonne Humeur* de Violette, et en pleine Belgique, dans une ville de province dont la vie intime et les drames de famille sont parfaitement mis en scène. Violette, on le sait, est le pseudonyme d'un de nos romanciers les plus féconds que la froideur du public belge ne rebute point et qui n'a point cessé de puiser ses inspirations dans les mœurs mêmes de son pays.

Bonne Humeur est de tout point une œuvre réussie. L'héroïne, qui est l'occasion du titre, est bien un peu idéale dans sa douceur

Digitized by Google

angélique, sa patience à toute épreuve, son bon sens inaltérable, sa constante « bonne humeur », mais elle est si sympathique que le critique le plus rigoureux et le plus réaliste n'aurait pas le courage de la désirer moins parfaite. L'intrigue est bien conduite et fort attachante, du commencement à la fin ; les caractères sont bien tracés et bien soutenus. Ici, pas de ces péripéties brusques et trop « romanesques » : tout est naturel et convenablement amené, jusqu'au dénouement, qui n'a que l'inconvénient de se laisser trop prévoir.

Il y a dans *Bonne Humeur* un talent d'observation fort remarquable. Les soucis, les difficultés, les troubles secrets des existences en apparence les plus banales, les luttes d'intérêts, les jalousies, les médisances, les amours-propres froissés, les passions et les manies, tout est dépeint avec beaucoup de vérité. Certains détails sont empreints d'un esprit féminin qui révèle le sexe de l'auteur. Enfin, le livre est bien écrit, d'un style aisé, agréable et rapide.

Ce n'est pas dans de telles œuvres qu'il faut chercher des opinions politiques ou religieuses. Les romans à tendances, où le plaidoyer prend la place de l'action, ne sont littéraires que par un côté tout accessoire. Mais Violette a eu l'occasion d'affirmer sa manière de penser en écrivant le récit de la *Furie espagnole* mis à la portée du peuple ou, du moins, des personnes qui n'ont de l'histoire qu'une idée sommaire. Cet opuscule est d'une lecture excellente et présente bien les faits puisés aux sources dans leur affreuse réalité. Il y a trois cents ans, depuis le 4 novembre dernier, que cet acte exécrable s'est accompli à Anvers ; l'administration communale de cette ville en a voulu rappeler le souvenir par une pierre commémorative avec une inscription : c'est un honneur pour Violette de s'être associée à cette sorte de réparation publique.

Nous avons encore à signaler, dans le domaine de la littérature proprement dite, deux *plaquettes,* comme on dit en librairie, intéressantes à divers points de vue. M. Henry Merzbach a écrit pour M^me^ Caroline Gravière un souvenir bien triste, mais fort poétique, sous le titre : *Deux Sœurs*, et M. Édouard De Linge a rimé en fort jolis vers, élégants et faciles, une légende serbe, *les Talismans de Stamboul,* en les faisant précéder d'une curieuse notice historique.

EUGÈNE VAN BEMMEL.

Digitized by Google

LA COMÉDIE

Les pièces nouvelles jouées depuis le 15 octobre n'ont pas eu grand succès. On ne met pas tous les mois la main sur un chef-d'œuvre, même à Paris, d'où nous viennent toutes ou presque toutes nos œuvres dramatiques. Il faut pourtant alimenter le plaisir et la curiosité publiques, coûte que coûte. A notre époque, le théâtre est devenu une nécessité sociale, le nombre des amateurs ayant plus que quintuplé depuis un quart de siècle. De là les spécialistes extrêmement nombreux qui travaillent à préparer des spectacles pour le tyran qu'on appelle Tout le monde. Les auteurs dramatiques se sont multipliés en raison des exigences du public; ce qui fait que l'art du théâtre, comme l'art de la peinture, se répand en menue monnaie en fabriquant sans cesse; on obtient facilement la quantité : n'est-ce pas au détriment de la qualité? C'est un bien de répandre les œuvres de l'esprit; mais ce n'est plus un bien de faire des œuvres vulgaires; le mot *vulgariser* a deux significations différentes, puisqu'il est tantôt actif et tantôt passif.

Nous avons donc beaucoup d'œuvres théâtrales, mais le nombre est d'autant moins nécessaire aujourd'hui qu'un drame émouvant ou une comédie spirituelle et mordante atteint souvent cent représentations, même à Bruxelles : il ne faudrait guère plus d'une douzaine de chefs-d'œuvre par année pour satisfaire les ardeurs de notre esprit.

Digitized by Google

Mais on ne fera pas entendre raison aux jeunes gens qui veulent être auteurs dramatiques. Tous ceux que la passion du théâtre, ou seulement l'ambition, poussera à marcher dans le chemin des Shakspeare et des Molière, se croiront toujours plus ou moins de génie. Les chutes silencieuses même et l'indifférence des spectateurs ne les changeront pas : ils se croiront incompris et persévéreront à vouloir galvaniser le public. Je ne veux, du reste, en ces réflexions rapides, que caractériser une situation : il n'y a jamais eu autant d'auteurs dramatiques, et on n'a jamais représenté plus d'œuvres médiocres.

Le théâtre du Parc, administré avec beaucoup d'activité et de bon vouloir, a inscrit deux nouveautés à son avoir pendant le mois qui vient de s'écouler : *Fromont jeune et Risler aîné*, pièce en cinq actes et six tableaux, de MM. Alphonse Daudet et A. Belot, et l'*Hôtel Godelot*, par M. Crisafulli.

La pièce de MM. Daudet et Belot n'est que la mise à la scène d'un roman du premier de ces écrivains. *Fromont jeune et Risler aîné*, étude des mœurs et des caractères contemporains, a eu beaucoup de succès sous l'espèce livre. Les éditions se sont succédé rapidement, et on assure que tous ceux qui lisent des œuvres d'imagination ont voulu se régaler de cette peinture piquante; je ne l'ai pas lue : pour tout lire, il faudrait lire toujours. Je suis donc arrivé au théâtre sans avoir à craindre de faire des rapprochements entre le roman et la comédie dramatique qu'on en avait tirée.

La pièce de MM. Daudet et Belot a pour sujet le mariage d'un homme d'âge mûr avec une jeune fille du peuple (qui pourrait être sa fille), de tempérament mauvais. M^me^ Risler aîné jette le trouble autour d'elle, dans une famille jusqu'alors respectable et respectée : c'est l'histoire de ses débordements que nous a servie M. A. Daudet.

Il n'y a là rien de bien neuf; mais le neuf est l'oiseau couleur du temps. L'art dramatique d'ailleurs, comme tous les autres arts, vaut surtout par son exécution.

Cette pièce de MM. Daudet et Belot a été pensée première-

Digitized by Google

ment à l'état de roman, avec ses descriptions, ses récits et ses soudures de roman. En traduisant l'œuvre pour le théâtre, bien des choses ont dû être élaguées; de là vient le manque d'unité qui a sans doute frappé les gens du métier; de là des dislocations dans les actes et du malaise dans le développement des caractères. Une réunion de scènes gaies et de scènes violentes, reliées entre elles tant bien que mal, ne compose pas une œuvre réellement théâtrale : la comédie ou le drame doit germer, grandir, mûrir, arriver à l'état parfait dans sa forme particulière, sans passer d'abord par une sorte d'état embryonnaire, puis par une transformation laborieuse.

L'Hôtel Godelot, de M. Crisafulli, est un vaudeville bouffe en trois actes. Il a pour sujet une méprise quelque peu tirée aux cheveux : un jeune homme, qu'on envoie de Paris en province pour le marier, prend l'hôtel de son futur beau-père pour une auberge. De là des quiproquos nombreux et des situations plus ou moins comiques, des caractères plus ou moins originaux étant donnés. Le premier acte est « très drôle » et vous force à rire; on rit du reste sans arrière-pensée, et on se souvient de ce rire sans rancune pour l'auteur. Le second acte est vide : il ne contient qu'une scène de sentiment, absolument déplacée, dans la forme, au beau milieu de cette farce. Le troisième acte se traîne en efforts pour chatouiller les spectateurs, sans guère parvenir à les galvaniser. Aussi le succès a-t-il été modéré.

Au théâtre des Galeries, on a joué quelques pièces connues, parmi lesquelles un acte inédit, que M. Legouvé a tiré d'une comédie non représentée de Mérimée et qu'il a intitulée : *la Fleur de Tlemcen*. Cette bluette pleine d'afféterie, qui a sans doute eu ses soirées de triomphe dans l'intimité des salons du grand monde, n'a guère de valeur, ni comme esprit, ni comme observation, ni comme sentiment. C'est de l'art melliflu, de la même nature que les bergeries de Florian. Il est possible que la comédie de Mérimée soit charmante; c'était un écrivain de grand talent et très malicieux. Le petit acte de M. Legouvé, qui

Digitized by Google

a tout naturellement la prétention d'exprimer le suc de la comédie de Mérimée, n'en donne que quelques scènes dont les dialogues sont d'une délicatesse maladive qui n'a plus rien de la réalité. Les proverbes de Musset aussi sont souvent alambiqués, et le sentiment y affecte généralement une forme qui fait penser à l'esprit cherché de Marivaux. Mais il y a toujours un « fond d'humanité » dans ces passions habillées à la mode du poète, et les larmes qu'il fait répandre à ses personnages, et le rire qui nous charme, et le plaisir raffiné qu'il nous donne ont leurs causes en des observations vraies et une connaissance réelle du cœur et de l'esprit humains.

On a représenté au théâtre du Parc, ces jours derniers, une tragédie nouvelle du théâtre français : *Rome vaincue*, par M. Parodi, qui a été reçue avec grande faveur non seulement par le public parisien, mais par la presse parisienne.

Les Bruxellois ont accueilli *Rome vaincue* sans enthousiasme; on l'a écoutée sérieusement et on lui a fait un succès d'estime. Il est vrai que l'interprétation était des plus médiocres. Je ne connais rien d'irritant, de vulgaire, d'insupportable comme cette façon de dire le vers en chantant toujours sur le même ton monotone. Il y a déjà deux siècles que Molière a dit : Ce n'est pas ainsi que parle la nature.

La tragédie de M. Parodi n'est pas l'œuvre du premier venu. La trame en est bien faite et le vers exprime quelquefois des pensées. Malheureusement, elle met en scène des Romains, et avec les Romains des sentiments, des opinions et des superstitions qui ne peuvent plus nous intéresser et nous émouvoir. En vain l'auteur a fait vaguement allusion à la grande tragédie dont les Allemands et les Français ont été les personnages en 1870 : l'œuvre entière n'en est pas moins romaine, taillée en pleine antiquité; elle ne pouvait éveiller que notre curiosité.

Émile Leclercq.

Digitized by Google

LA QUESTION D'ORIENT

ET LE DROIT INTERNATIONAL.

La politique européenne a subi, depuis une quinzaine d'années, des modifications profondes dont les effets se font sentir en ce moment en Turquie, comme ils s'étaient déjà fait sentir en Italie et en Allemagne. A côté de ces transformations apparentes, il en est d'autres moins visibles, quoiqu'elles soient tout aussi radicales. L'assiette politique des États a été complétement bouleversée, mais le changement est encore plus considérable dans le monde des idées. Quand les hommes en auront compris toute l'étendue, les relations des peuples se trouveront établies sur des bases plus larges, et une évolution nouvelle du droit international en sera la conséquence. Les réflexions que nous consacrons à l'étude de ces questions ne paraîtront peut-être pas indignes d'occuper un instant l'attention des lecteurs de la *Revue*.

I

Pour mesurer toute la portée des transformations que nous venons de signaler, il suffit de lire les paroles que le chancelier russe, prince Gortchakoff, adressait en 1860 au ministre piémontais à Saint-Pétersbourg, après le débarquement de Garibaldi en Sicile : « Si le cabinet de Turin est « débordé par la révolution au point d'être entraîné à mécon- « naître ses devoirs internationaux, les gouvernements doivent

Digitized by Google

« prendre cet état de choses en considération et régler là-
« dessus leurs relations avec le Piémont. Si la position géo-
« graphique de la Russie le permettait, l'empereur inter-
« viendrait sûrement par les armes pour défendre les
« Bourbons de Naples, sans s'arrêter à la non-intervention
« proclamée par les puissances occidentales. » Garibaldi et ses compagnons ont trouvé en Serbie de nombreux imitateurs russes; mais, en 1860, Cavour déclinait officiellement toute responsabilité au sujet d'une expédition qu'il n'avait, disait-il, ni encouragée ni connue; et, en 1875, le prince Gortchakoff n'a même pas cru nécessaire de protester contre la participation des volontaires et des soldats russes à la guerre serbo-turque. Ces allures dégagées de la diplomatie russe sont pour beaucoup de personnes une cause de scandale : à l'empire du droit semble s'être substitué celui du fait et de la force; à la légalité, l'arbitraire; aux règles immuables de la justice, établies au profit de tous, l'intérêt des plus puissants et les variations innombrables de la politique; en un mot, la société, loin de s'avancer vers la civilisation et l'unité, semble retourner aux pratiques des âges barbares. Il serait oiseux de contester l'irrégularité des procédés adoptés par les Piémontais ou les Russes; mais si blâmables qu'ils soient, ces procédés ne constituent que des faits d'une importance secondaire, au milieu des questions capitales soulevées successivement en Italie et en Turquie; car de la solution qui sera donnée à ces questions doit dépendre le progrès du droit public européen. L'affranchissement des chrétiens d'Orient sera, comme l'émancipation de l'Italie, une des plus belles conquêtes de notre civilisation : il contribuera à préparer l'union de tous les peuples dans les liens du droit et de la fraternité.

Pour tout dire enfin, entre la Russie, envoyant soldats et argent en Serbie, pour soutenir la cause des chrétiens contre l'oppression musulmane, et l'Angleterre, se refusant à intervenir au profit des chrétiens, notre choix serait bientôt fait. Si l'une a violé ses obligations internationales par ses actes, l'autre n'a pas moins péché par omission. L'interven-

Digitized by Google

tion était une obligation stricte, comme nous le prouverons plus tard : une fois que l'Angleterre refusait de remplir son devoir, et que la Russie ne voulait et ne pouvait courir les risques immédiats d'une guerre, que lui restait-il à faire, sinon intervenir *officieusement,* pour parler comme M. de Bismarck? Ainsi que nous l'avons dit, la politique russe, toutes réserves faites sur le choix de ses moyens, est une politique de progrès et d'avenir : la situation actuelle des chrétiens d'Orient est la négation même de la justice, et il n'est pas possible de contester les services rendus au droit des peuples par la puissance qui aura le plus activement contribué à faire cesser un état de choses digne des temps de la barbarie féodale.

II

Le régime turc est incompatible avec l'existence d'un droit des gens, et l'extension des obligations internationales aux contrées de l'Orient est impossible aussi longtemps que ce régime y subsiste : telle est la première conclusion que nous suggèrent les événements actuels ; nous allons essayer d'en justifier la légitimité : « Pour que le droit des gens « soit possible, dit M. Laurent[1], il faut que la fraternité « des peuples soit reconnue et que l'unité du genre humain « soit admise. Or, les anciens ne s'étaient pas élevés à « l'idée de l'humanité, et, par suite, ils ne concevaient point « l'existence d'un droit universel, régissant les rapports « des nations... Il ne faut pas nous en étonner. Les « anciens méconnaissaient les droits de l'individualité « humaine ; ils les méconnaissaient jusque dans l'intérieur « de la cité : l'homme libre opprimait l'esclave. » Ces paroles s'appliquent presque littéralement à la société turque : les Musulmans non plus ne reconnaissent pas la fraternité des peuples ; quiconque n'admet pas l'autorité du Coran mérite d'être exterminé ou doit être soumis au tribut. L'égalité de tous les hommes, le respect des droits de l'indi-

[1] *Études sur l'histoire de l'humanité,* vol. 1, p. 19.

Digitized by Google

vidualité humaine, ces deux notions qui forment le fondement même du droit international et de la vie des peuples modernes, sont entièrement étrangères au gouvernement de la Turquie. Il est bien vrai que l'égalité des chrétiens et des musulmans a été solennellement proclamée en 1839, et que les principes de ce décret ont été affirmés dans nombre d'édits subséquents; mais les faits n'ont jamais répondu au langage libéral des sultans et aujourd'hui, comme dans les siècles précédents, les chrétiens d'Orient continuent de gémir sous la plus horrible des tyrannies. Est-il besoin d'insister sur la situation de la Porte? Elle est connue de tous; elle peut se résumer par ce simple mot, la banqueroute : banqueroute des finances, de la justice, de l'administration; tous les éléments qui concourent au bien-être et au progrès des nations font défaut au sein de l'empire ottoman. Les conditions nécessaires à l'existence et au développement du droit international manquent complétement dans cet empire, dont la vie même n'est plus assurée : on sait que le monde ancien a succombé aux atteintes du fléau de l'esclavage; comment pourrait-on espérer de maintenir, en plein XIX^e^ siècle, un État fondé comme les sociétés politiques de l'antiquité, sur la plus horrible des oppressions? Des insurrections y éclatent à tout instant, et chacune d'elles est une cause immédiate d'affaiblissement. C'est ainsi que les régions voisines du Danube ont vu se produire de nombreuses rébellions contre le joug ottoman, et celles qui ont réussi comme celles qui ont échoué ont servi à préparer la décadence incurable dont la Porte nous donne le spectacle.

En même temps qu'elle avait à repousser ces attaques violentes, la Porte s'affaiblissait rapidement sous le poids des vices de son administration intérieure. Nous n'insisterons pas sur l'absence de justice et de sécurité : nous avons déjà mentionné cette cause de ruine; ce qui nous reste à constater, c'est l'impuissance absolue de la Porte sur le terrain économique.

Or, si l'on voit des populations supporter patiemment la

Digitized by Google

privation de la liberté politique, il n'en est pas qui ne réclament et n'exigent de leurs maîtres les améliorations nécessaires au relèvement de leur condition économique et sociale. Aussi, l'excès de la misère et les intolérables extorsions des fonctionnaires turcs ont-ils fait bien plus que le sentiment de l'indépendance et l'amour de la liberté, pour pousser les populations de l'Herzégovine et de la Bosnie à prendre les armes. Les condamnera-t-on au nom du droit et de la justice, pour avoir préféré le risque de la mort à cette situation désespérante? Assurément non. Il faut dire, au contraire, qu'un gouvernement qui s'attire la désaffection totale de ses sujets n'a point sa place marquée, ou ne pourrait du moins conserver sa place au même rang que les peuples civilisés et qu'il ne peut participer longtemps aux avantages du droit public européen. Il n'y a pas de droit qui puisse justifier les attentats hideux dont les malheureux rayas sont les victimes. Ce ne serait pas un droit vraiment digne de son nom, celui qui ne ratifierait point les efforts que font ces opprimés pour conquérir un état social où ils puissent travailler en paix à l'amélioration de leur sort, et nous ne saurions voir les agents du droit dans les gouvernements qui compriment ou entravent ces nobles efforts.

En résumé, c'est l'action évidente du progrès qui a produit les bouleversements dont l'Orient de l'Europe est le théâtre; c'est lui qui nécessite les modifications profondes qui vont être apportées à l'assiette politique de ses contrées. Le droit international n'existe que pour la civilisation : le progrès, la liberté individuelle des peuples est la condition même de son développement. C'est assez dire que sa protection ne saurait rester acquise à un gouvernement qui est la négation même du progrès et de la civilisation, et que la suppression de ce gouvernement est requise au nom des intérêts les plus sacrés de l'humanité.

III

Il est impossible de nier la puissance du droit et son influence croissante quand on assiste, comme nous le fai-

Digitized by Google

sons, au réveil définitif des nationalités soumises en Europe au pouvoir de la Porte. Les premières manifestations de la vie nationale qui s'est conservée chez ces populations, en dépit de trois cents ans de tyrannie musulmane, remontent au commencement de ce siècle : les Serbes et les Grecs leur doivent la liberté. Cinquante ans se sont écoulés depuis lors et leurs anciens compagnons de servitude vont obtenir, à leur tour, les bienfaits de l'autonomie.

L'établissement d'un système de liberté et d'indépendance pour les populations chrétiennes de la Turquie était, du reste, inévitable. Les agitations qui se sont produites dans l'empire turc ne forment qu'un épisode de ce mouvement puissant qui, né au lendemain de la Réforme, a pour but de rendre à chaque nationalité l'existence autonome qui lui est nécessaire pour concourir au bien-être général. Les nationalités sont, comme M. Laurent l'a si bien démontré, les agents nécessaires du progrès et de la civilisation au sein de l'humanité; méconnaître leurs droits, c'est méconnaître les droits mêmes de l'humanité; les opprimer et les étouffer, c'est attenter aux droits de tous les peuples, c'est léser les intérêts généraux des nations. « Chaque homme, dit M. Laurent, a des facultés diverses qu'il est appelé à développer, de l'usage desquelles il est responsable;... chez les nations, nous trouvons également des facultés diverses qu'elles sont appelées à développer et de l'emploi desquelles elles sont responsables;... ce qui constitue l'individualité humaine, c'est précisément ce génie particulier de chaque homme, et la tâche qu'il a à accomplir dans l'œuvre générale de sa nation et de l'humanité. C'est aussi ce génie et cette mission qui fondent le caractère essentiel des nationalités. Chaque peuple représente en quelque sorte une idée; cette idée est le principe de sa vie. »

C'est donc une obligation impérieuse pour le droit international — comme son nom l'indique du reste — de garantir l'existence des nationalités. Les puissances, dont le maintien repose sur la négation des droits des nationalités, sont, dès lors, vouées à une mort certaine. La réalisation de

Digitized by Google

l'unité du genre humain est l'œuvre de l'avenir, mais elle ne sera point acquise avant que chaque race ait obtenu justice et vive sous une organisation qui lui permette de cultiver librement les facultés dont elle est douée. Cette unité est loin de se faire, nous le savons, et il faudra peut-être de longs siècles d'efforts, de guerres et de souffrances pour la réaliser. Mais plus le but est difficile à atteindre, plus il importe de mettre en œuvre toutes les forces propres à nous conduire à cet épanouissement complet de l'ordre social. Il n'est pas, dans le monde entier, une région dont les habitants aient fait autant pour la cause de la civilisation que la région baignée par les flots de la mer Égée et de la mer Noire. Les descendants des Grecs y vivent encore à côté des peuplades slaves qui sont venues s'y fixer dans les premiers siècles de notre ère. Les uns et les autres doivent obtenir leur place au soleil; tous ont droit aux bienfaits de la liberté et de la justice, pour accomplir leur destinée, qui est de s'élever au rang des peuples policés et de concourir avec ceux-ci à l'établissement de l'unité humaine, sur la base du droit et du respect des nationalités. Les Turcs se sont montrés impuissants à remplir cette noble mission : tant qu'ils seront les maîtres du territoire qu'ils occupent, celui-ci restera le théâtre de rébellions et de répressions sanglantes. La paix et la tranquillité ne pourront être rendues à ces belles contrées que par l'émancipation des races grecque et slave : la moralité publique comme le droit des gens réclament cette émancipation, qui fera rentrer dans la grande famille des nations civilisées des peuples qui sont dignes de tout notre intérêt, si l'on considère leur passé, et qui nous promettent un avenir certain de grandeur et de prospérité.

En nous faisant ainsi le défenseur des droits des nationalités, nous ne faisons pas simplement de la théorie; nous tirons les conséquences qui découlent de toute l'histoire contemporaine. L'un des traits caractéristiques de l'époque moderne est ce mouvement des nationalités, qui est au fond un mouvement des peuples vers la liberté, et qui tend par la liberté au développement complet des qualités inhérentes à

Digitized by Google

chaque nation et à chaque race. Depuis la première grande explosion causée par cette tendance, depuis la révolution anglaise de 1640 jusqu'au soulèvement actuel des Slaves, des Balkans, toutes les nations civilisées ont subi son influence : les États-Unis ont conquis leur indépendance ; la France a opéré sa révolution, détruit le régime absolutiste et renversé son ancienne monarchie ; la Grèce, les colonies hispano-américaines, la Belgique ont secoué le joug de l'étranger ; l'Italie s'est unifiée ; l'empire d'Allemagne s'est fondé. Bref, la commotion a été universelle et elle n'a eu d'autre origine que l'action des principes de liberté qui ont envahi le monde. Ceux qui veulent ou pensent pouvoir combattre ces principes méconnaissent la marche irrésistible des événements ; ils luttent contre cette force invincible qui pousse tous les peuples à réclamer pour eux-mêmes la direction de leurs propres affaires. Au nom de l'esprit de nationalité, au nom du droit international, il faut donc souhaiter la défaite des Turcs et nous devons considérer cette défaite comme assurée, si le progrès n'est pas un vain mot, si le droit n'est pas une illusion ou une tromperie.

IV

Et le respect des traités, nous dira-t-on, qu'en faites-vous? Les traités sont des conventions librement conclues entre les puissances et qui doivent avoir la même force obligatoire que les contrats des particuliers. Le droit dont vous parlez est de pure théorie, tandis que les traités constituent le droit écrit, arrêté entre les États contractants ; admettre qu'il est loisible à ceux-ci de méconnaître leurs engagements, de déchirer, au gré de leurs caprices ou de leurs intérêts, ces pactes librement acceptés, c'est invalider l'autorité des seules règles du droit international qui aient une existence réelle. C'est là ce qu'on fait cependant quand on menace les Turcs d'expulsion : le traité de 1856 a reconnu à la Porte ses pleins droits de souveraineté ; attaquer ses droits, c'est attaquer une convention conclue de l'accord commun de toutes les puis-

Digitized by Google

sances. — L'argument est sérieux; il a été invoqué par lord Beaconsfield au Guildhall et il forme la base de toute la politique anglaise. Lord Beaconsfield a représenté son gouvernement comme attaché à conserver la paix de l'Europe et décidé, pour y parvenir, à faire respecter les traités qui garantissent l'indépendance et l'intégrité territoriale de la Porte; avant lui, lord Derby avait, dans ses dépêches comme dans ses discours, dépeint de la même manière l'attitude du cabinet britannique. Donnons ici le texte invoqué avec tant de complaisance par le gouvernement anglais. L'article 7 du traité de Paris de 1856 porte :

« S. M. l'Empereur des Français, S. M. l'Empereur « d'Autriche, S. M. la Reine du royaume-uni de la Grande- « Bretagne, S. M. l'Empereur de Russie et S. M. le Roi de « Sardaigne déclarent la Sublime-Porte admise à participer « aux avantages du droit public et du concert européens. « LL. MM. s'engagent, chacune de son côté, à respecter « l'indépendance et l'intégrité territoriale de l'empire « ottoman, garantissent en commun la stricte observation « de cet engagement, et considéreront, en conséquence, tout « acte de nature à y porter atteinte comme une question « d'intérêt général. »

Voilà des engagements bien formels, dira-t-on. Et il se trouve des puissances pour protester contre leur exécution! Peut-on imaginer un exemple plus frappant du discrédit profond où le droit international est tombé à notre époque? — Nous répétons que l'argument est sérieux; pour y répondre complétement, nous aurons à l'examiner d'abord dans sa forme générale; nous pourrons ensuite en discuter plus utilement l'application aux événements actuels.

Nous sommes loin de nier l'autorité des traités; nous croyons que les nations sont tenues par le devoir comme par l'honneur à ne pas laisser protester la signature qu'elles ont mise au bas d'une convention internationale; mais le respect des traités implique-t-il l'obéissance passive? On a dit avec raison que la légalité pouvait être mortelle aux nations chez qui le culte de la lettre de la loi l'emporte sur celui de l'esprit

Digitized by Google

du législateur ; cette maxime est bien plus vraie encore dans les rapports d'État à État. Le droit à l'insurrection existe dans les cas d'extrême nécessité pour les citoyens soumis au joug d'une autorité qui abuse des apparences de la légalité pour se maintenir au pouvoir. Pourquoi ne reconnaîtrait-on pas un droit analogue au profit des nationalités placées sous la domination accablante d'un conquérant étranger? Pourquoi n'applaudirait-on pas aux efforts des puissances qui travaillent à cette œuvre de délivrance, lors même qu'elles auraient souscrit l'engagement de maintenir à perpétuité cette servitude des peuples? Il n'y a pas de droit contre le droit; le premier droit des nationalités comme des individus est le droit à l'existence, et leur anéantissement, eût-il été cent fois proclamé par les traités, n'en resterait pas moins un crime de lèse-humanité. Ceux qui se font les vengeurs de ce crime, ceux qui cherchent à en atténuer les effets sont évidemment plus près du droit que ceux qui se retranchent derrière la lettre d'un traité pour perpétuer l'écrasement du faible par le fort. Il y a plus : le droit international comprend deux parties : l'une, qu'on peut appeler *écrite* ou *conventionnelle* [1], est fixée par le commun accord formellement exprimé de toutes les puissances ; l'autre, qui prend le nom de *non écrite* ou *nécessaire,* est dépourvue de toute reconnaissance de la part des gouvernements et s'identifie au fond avec les règles de la morale et de la justice. Le droit non écrit est forcément variable et varie suivant l'idée que les gouvernements se font des principes de l'équité et de la morale. Sans doute, ce manque de stabilité est un défaut et il nuit à l'autorité du droit international nécessaire. Mais ce défaut, si grand qu'il soit, ne suffit pas à lui enlever son caractère obligatoire. A son origine, le droit privé a traversé la même phase rudimentaire ; il s'identifiait avec la morale et l'équité. La force obligatoire du sentiment moral était donc reconnue jadis, même dans le droit intérieur des États, et aujourd'hui même elle l'est encore dans

[1] Wheaton, *International law*, § 13.

Digitized by Google

bien des cas. On ne doit pas s'étonner, dès lors, du rôle considérable qu'il joue dans les questions de droit international. Dans ce domaine, toutes les matières non réglées par le consentement unanime des gouvernements doivent être décidées d'après le droit naturel, et celui-ci a force de loi, de l'assentiment de tous, dans les limites où le sens de l'honnête et du juste est commun à tous les peuples.

La plupart des difficultés qui surgissent dans les relations des États entre eux sont dues à ce défaut de fixité dans la partie non écrite du droit des gens. Les notions en matière de morale politique ou sociale sont extrêmement sujettes à varier; les paroles du prince Gortchakoff, que nous avons citées au commencement de cet article, nous en donnent un témoignage frappant. En outre, le sentiment du devoir peut différer de nation à nation : un peuple, allié par la communauté de l'origine, de la religion, du langage à une nationalité opprimée, ressentira plus vivement l'injustice faite à celle-ci qu'un autre peuple dont l'intérêt exige le maintien du pouvoir de l'oppresseur. Il est remarquable cependant, — et c'est là une preuve décisive du caractère obligatoire du droit international non écrit, — que chaque peuple tentera de justifier son attitude, en invoquant les règles de la morale et les vérités de la raison et de la justice. Mais chacun interprète les décrets de la raison et les exigences de la justice suivant son propre jugement ou même suivant son propre intérêt, et de là naissent des divergences inévitables d'opinion sur l'extension à donner aux droits ou aux obligations de la loi internationale; de là dérivent aussi des difficultés au sujet de la validité et de l'exécution des traités.

Au milieu des bouleversements qui se produisent incessamment dans le monde, on conçoit qu'il doive surgir d'inévitables contradictions entre la partie écrite et la partie non écrite du droit international, entre l'équité et l'œuvre des traités. Lorsqu'une telle situation se produit, lorsque l'impossibilité de concilier ces deux branches du droit se manifeste, pour laquelle faut-il se prononcer? Faut-il s'en tenir aux traités et maintenir un régime qui n'est souvent que la néga-

Digitized by Google

tion du droit nouveau? Ou faut-il consulter d'abord le code naturel et assurer à ses décisions la prépondérance sur les stipulations des traités? Poser la question, c'est la résoudre. S'il n'était pas possible de faire reconnaître la nullité de certains contrats internationaux, notre société démocratique pourrait être liée par des règles qui ne conviennent qu'à un régime autocratique; la Sainte-Alliance de 1814 devrait être encore aujourd'hui le principe de la politique des cours de Berlin, de Vienne et de Saint-Pétersbourg. Il suffit de mentionner cette conclusion pour faire ressortir toute l'absurdité de la prémisse.

De telles maximes, objecte-t-on, ruinent non seulement l'autorité du droit international, mais même celle du droit privé. Si les États peuvent, sous prétexte d'équité et de justice, se dégager des contrats qu'ils ont librement acceptés, pourquoi les particuliers ne le pourraient-ils pas?

On oublie que le droit privé lui-même prononce la nullité des conventions contraires à la morale et à l'ordre public. Ce principe est général de sa nature et doit prévaloir dans les relations d'État à État, comme dans celles de particulier à particulier. Pourquoi une convention qui lèse l'équité, qui blesse l'ordre public international, serait-elle plus respectable qu'une convention privée entachée du même vice?

Du reste, il est des traités qui, comme celui de 1856, n'ont que l'apparence d'une convention : celui-ci constitue, en réalité, une œuvre de législation internationale : il fixe la position de la Porte, vis à vis de l'Europe entière, dans des vues d'intérêt général. Tous les gouvernements qui ont place dans le concert européen doivent avoir le droit de poursuivre la révision de cet acte de législation, comme de tous ceux par lesquels la souveraineté internationale se manifeste. Malheureusement, il n'existe pas un corps permanent chargé de statuer sur ces demandes de révision. Le pouvoir législatif international n'est que rarement appelé à fonctionner, et, en règle générale, les peuples qui ont des griefs à faire redresser n'obtiennent point de lui qu'il soit fait droit à leurs réclamations. Que leur reste-t-il dès lors à faire? Attaquer indirec-

Digitized by Google

tement la force obligatoire des traités, mettre des entraves à leur exécution devient, dans l'état actuel des rapports internationaux, une nécessité pour les nations qui veulent obtenir la réparation d'une injustice consacrée par l'accord des puissances.

Si nous reportons maintenant notre pensée vers les chrétiens d'Orient, il devient bien inutile de chercher des excuses pour les gouvernements qui poursuivent l'amélioration du sort de ces malheureuses populations. Ils suivent, en effet, la voie la plus régulière; ils demandent à une conférence des puissances de défaire ce qu'une autre conférence a fait. Loin d'agir isolément, ils en appellent à la seule autorité internationale à laquelle ils puissent s'adresser; ils vont même jusqu'à lui demander la reconnaissance d'un fait, qui n'aurait pas besoin d'être constaté, tant il saute aux yeux, à savoir : que les dispositions du traité de 1856, dont on poursuit la révision, n'ont jamais été, en fait, qu'une lettre morte, qu'elles n'ont point reçu d'exécution véritable, et qu'en présence de l'impossibilité absolue de les exécuter, elles doivent être réputées non avenues. Le traité de 1856 proclame l'indépendance de la Porte, il dénie aux puissances le droit de s'immiscer dans son administration. En fait, cette indépendance n'a été qu'un vain mot, et l'immixtion étrangère a été la condition permanente de l'existence de la Turquie. En vérité, l'empereur Alexandre est bien bon de demander aux puissances de vouloir affirmer un fait patent, indéniable, et il est certes en droit d'agir isolément, comme il l'a annoncé dans son discours de Moscou, si la Conférence refuse de faire droit à ses réclamations.

V

Il reste aux amis de la Turquie un dernier argument contre l'intervention des puissances dans les affaires d'Orient. — Vous niez la force obligatoire des traités, peuvent-ils nous dire. Soit; mais le droit international lui-même garantit la Porte, comme toutes les puissances souve-

Digitized by Google

raines, contre toute ingérence étrangère. — Cet argument soulève une question très grave sur laquelle nous devrons, faute d'espace, glisser rapidement.

Est-il vrai que la souveraineté implique, en faveur des gouvernements, le droit *absolu* de régler la condition de leurs sujets, à l'abri de toute critique et de toute intervention étrangères? Nous nions résolûment ce droit; nous soutenons qu'aucun gouvernement n'a la latitude d'user et d'abuser de ses pouvoirs, sans encourir de responsabilité, à un degré quelconque, vis à vis du genre humain tout entier. Le droit international limite l'exercice de la souveraineté, chaque fois que cette limitation est exigée dans l'intérêt de l'ordre public et de la paix générale. Les restrictions de ce genre abondent : nous citerons d'abord celles qui ont trait à la piraterie. « Les pirates[1] sont envisagés comme les ennemis de la race humaine, et leur destruction est considérée comme un droit et un devoir pour tous les États civilisés. » Aussi le droit de réprimer ce crime appartient-il à tous les peuples, de par les seules règles du droit international, et il s'exerce par toutes les puissances, vis à vis de tous les pirates, à quelque pays qu'ils appartiennent, et qu'ils aient ou non commis leurs déprédations au préjudice de la nation qui les attaque. De telles dispositions ne peuvent se justifier que par l'intérêt supérieur de l'humanité : elles font de chaque puissance l'organe et le défenseur de la société humaine contre ses ennemis. La traite des nègres donne lieu à des observations analogues : la traite est, en effet, généralement assimilée à la piraterie. Ajoutons que le *droit de visite* exercé par l'Angleterre, avec ou sans le consentement des autres puissances, sur les navires suspects, constituait une nouvelle atteinte à la souveraineté absolue des États. Inutile de dire que ce n'était pas au profit de l'Angleterre ou de toute autre puissance, mais dans l'intérêt d'une souveraineté supérieure, dans l'intérêt de l'humanité, que ce sacrifice de leurs prérogatives s'imposait aux nations[2].

[1] Bluntschli. Mod. Volkerr., n° 343, note.

[2] Wheaton. Ouvrage cité, §§ 127 et s. — Bluntschli. *Ibid.*, §§ 351 et s

Digitized by Google

Une conclusion identique ressort d'une multitude d'autres faits ou d'institutions que nous allons énumérer rapidement. Ainsi, les peuples n'ont plus le droit de s'isoler; ils ne peuvent refuser d'entrer en rapports avec les puissances étrangères, pas plus que l'homme ne peut s'isoler au sein d'une nation et décliner de se soumettre à la volonté du souverain. La liberté complète des mers et des fleuves proclamée à notre époque est une nouvelle reconnaissance des droits de l'humanité. L'usage des extraditions et les lois que les belligérants sont tenus d'observer en cas de guerre prouvent également, et de la façon la plus péremptoire, que les nations civilisées reconnaissent l'existence d'une loi supérieure à toutes les législations particulières. Quand la guerre éclate, il semble que les peuples perdent le souvenir de l'unité de la race humaine. Eh bien! non; ils se battent entre eux, mais dans leurs ennemis, ils reconnaissent des frères. La guerre paraît être la négation même du droit international; cependant le droit vient régler les usages de la guerre et limiter les abus de la force. L'emploi de la violence cesse d'être légitime quand il ne protége plus le droit violé par l'une des puissances. La guerre n'est donc plus que le pendant du combat judiciaire du moyen âge : un mode de preuve bien barbare et bien imparfait, nous l'avouons, des obligations internationales des peuples. De là découlent une série de conséquences dont nous ne mentionnerons que la plus importante. Les traités conclus entre les nations ne sont pas suspendus par le fait de la guerre : ils doivent continuer d'être appliqués pour autant que les hostilités le permettent, et certaines conventions ne deviennent même applicables qu'après l'ouverture des hostilités. Il existe donc une autorité qui prime celle de tous les États particuliers : c'est elle qui impose aux nations des devoirs, même vis à vis de leurs ennemis. Ce ne sont point des conventions qui imposent ces devoirs, car la guerre briserait toutes les conventions qui ne reposent que sur l'intérêt particulier et souvent opposé des belligérants. C'est une puissance supérieure, celle du droit, de la justice, de l'humanité, qui soumet les nations à la stricte exécution des lois que nous venons d'énumérer.

Digitized by Google

On dira peut-être que ces mots : droit, justice, humanité, sont des expressions vagues qui ne répondent à rien de concret dans l'organisation actuelle des nations; que cette société du genre humain à laquelle nous reconnaissons une autorité supérieure à celle de tous les peuples ne possède ni organes pour notifier ses décrets, ni tribunaux pour veiller à leur exécution, ni instruments pour leur donner une sanction efficace ; il y a une législation, mais sans législateur, ni juridiction, ni peines. Ce serait sans doute une erreur de soutenir trop rigoureusement l'existence actuelle d'une personnalité internationale, élevée au dessus de tous les États; mais ce serait une aussi grande méprise de contester absolument son existence. Ce n'est, si l'on veut, qu'une apparition qui s'évanouit dès qu'on veut la saisir; mais nous voyons l'apparition prendre corps sous nos yeux, et le monde a plus d'une fois ressenti son influence. La monarchie universelle, qu'on ne l'oublie pas, a existé sous Alexandre et sous l'empire romain; elle a disparu, il est vrai, mais le pouvoir qu'elle exerçait n'est point tombé en déshérence; il a été recueilli par ceux qui se sont partagé ses débris. Rappelons aussi que la Sainte-Alliance de 1814 avait posé en principe le droit d'intervention des puissances dans les affaires intérieures des autres nations, et que, de fait, l'intervention eut lieu en Espagne et dans le royaume de Naples, pour y rétablir le régime autocratique renversé par la révolution. Nous n'avons pas besoin, au reste, de remonter si haut : les grandes puissances exercent certainement en Europe, et dans l'intérêt général, une autorité que les petits États ne sauraient ni dédaigner ni méconnaître. Les puissances ont imposé la neutralité perpétuelle à la Suisse, à la Belgique, à la Serbie, au Luxembourg, limitant ainsi, pour l'utilité de tous, la souveraineté de ces États. Une mesure analogue a même été prise à l'égard de la souveraineté russe sur les bords de la mer Noire.

En résumé, l'organisation internationale de l'Europe constitue encore un véritable chaos : les principes les plus opposés y prévalent alternativement; les pouvoirs législatif,

Digitized by Google

exécutif et judiciaire [1] s'y confondent dans la même main, mais cette confusion est commune à l'enfance de toutes les sociétés; les peines y sont *arbitraires*, comme elles l'étaient dans toute l'Europe, au moyen âge [2]; et le pouvoir suprême appartient à une aristocratie qui, comme toutes les aristocraties, commet une foule de dénis de justice et méconnaît fréquemment l'intérêt général de l'humanité pour favoriser, par ses décisions, les vues ambitieuses et égoïstes des détenteurs du pouvoir. Au milieu de ce chaos, on voit cependant s'ébaucher une organisation plus régulière. Les petites nations sont appelées plus souvent qu'autrefois à délibérer avec les grandes; en outre, on voit les gouvernements, et surtout l'Angleterre, soumettre fréquemment leurs différends à la décision d'arbitres; enfin, il est nombre de violations du droit international qui ne pourraient plus se commettre impunément et qui attireraient sur la tête du coupable une sentence répressive, à laquelle l'action simultanée des grandes puissances donnerait une sanction efficace. (*Voir* Bluntschli, n° 472.) Malgré toutes les imperfections et les lacunes de son organisation, la souveraineté internationale existe, le droit international progresse lentement, comme tout droit à son origine, mais il nous conduit sûrement à l'union de tous les membres de la famille humaine, à la sainte alliance des peuples chantée par Béranger.

VI

Les considérations qui précèdent étaient nécessaires pour montrer que la Turquie ne saurait prétendre à conserver sa souveraineté intacte, à l'abri de tout empiétement, quand le droit international pose des limites à l'indépendance des nations les plus puissantes et les plus civilisées. En ce qui concerne la Porte, ces limites résultent des termes mêmes des traités et de toute son histoire. La sujétion de la Turquie

[1] Les décisions des tribunaux en matière de piraterie pourraient être considérées cependant comme des actes de juridiction internationale.

[2] On pourrait même dire qu'elles le sont encore dans notre droit pénal, dans les limites comprises entre le maximum et le minimum.

Digitized by Google

à l'égard de l'Europe nous semble être une des maximes les plus solidement établies du droit actuel. L'affranchissement de la Grèce, la défense du sultan contre les entreprises de Mehemet-Ali, le pacha d'Égypte, la guerre de Crimée, la création des États tributaires, etc., etc., constituent autant de cas d'intervention motivés par l'intérêt général de l'Europe plus que par l'intérêt particulier de la Porte. La Porte ayant refusé, en 1827, de reconnaître volontairement cette suprématie des intérêts européens, elle lui fut imposée par la force des armes : la bataille de Navarin et l'expédition française en Morée eurent raison de ses résistances. Et cette intervention collective des puissances n'a pas entamé seulement l'intégrité territoriale de la Turquie, elle s'est manifestée encore dans le règlement des affaires intérieures de l'empire ottoman, et elle a notablement compromis l'indépendance et les pouvoirs souverains du sultan. Tel fut l'effet des traités qui attribuaient à la Russie le protectorat des sujets chrétiens de la Porte. Le traité de Paris, qui suivit la guerre de Crimée, fut, il est vrai, une tentative pour revenir sur les concessions arrachées à la Turquie par la Russie : l'indépendance et l'intégrité de la Sublime-Porte y sont, comme nous l'avons vu, garanties par l'article 7, dans les termes les plus exprès, et placées sous la protection commune de toutes les puissances. En outre, l'article 9 porte :

« S. M. Impériale le Sultan, dans sa constante sollicitude pour le bien-être de ses sujets, ayant octroyé un firman qui, en améliorant leur sort, sans distinction de religion ni de race, consacre ses généreuses intentions envers les populations chrétiennes de son empire, et voulant donner un nouveau témoignage de ses sentiments à cet égard, a résolu de communiquer aux puissances contractantes ledit firman, spontanément émané de sa volonté souveraine.

« Les puissances contractantes constatent la haute valeur de cette communication. *Il est bien entendu qu'elle ne saurait, en aucun cas, donner le droit aux dites puissances de s'immiscer, soit collectivement, soit séparément, dans les rapports de S. M. le Sultan avec ses sujets, ni dans l'administration intérieure de son Empire.* »

Digitized by Google

Mais cette tentative eut le succès qu'elle méritait : elle ne fut jamais prise au sérieux par aucune des grandes puissances. La non-intervention était posée en principe absolu en 1856, et déjà en 1859, comme nous le dirons plus tard, les deux principaux champions de l'indépendance turque, l'Angleterre et la France, s'immisçaient dans les affaires intérieures de la Porte. On a dit, au sein du Parlement anglais, en s'appuyant sur l'autorité de lord Palmerston, que l'article 9 avait eu pour but de transférer de la Russie à l'ensemble des grandes puissances le protectorat des chrétiens d'Orient, que l'indépendance de la Turquie y était subordonnée à l'exécution du firman de réformes et que, cette condition ne s'étant pas réalisée, la Porte était déchue du bénéfice du traité. Nous ne pouvons admettre cette interprétation, qui nous semble en contradiction avec l'*esprit* et la *lettre* du traité. L'*esprit* était de faire de la Turquie une nation indépendante à l'égal de toutes les autres, soustraite à l'immixtion de l'étranger, au même titre que l'Angleterre, par exemple. La *lettre* était que les puissances prenaient acte du firman de réformes, mais s'interdisaient rigoureusement d'en surveiller l'exécution. Entendu de la sorte, l'article 9 suffit-il pour soustraire la Porte à la suprématie des nations civilisées? Il s'agit ici d'un de ces cas où il y a conflit entre le droit *écrit* et le droit *non écrit*, entre le droit *conventionnel* et le droit *nécessaire*. La *convention*, nous allions dire la fiction, c'est l'indépendance absolue de la Porte ; la *nécessité*, c'est sa subordination aux intérêts généraux de l'Europe et de l'humanité. « Si la situation d'un État, dit Bluntschli « (n° 107) compromet la paix de l'Europe ou si ses agisse- « ments menacent la sécurité générale des États de l'Europe, « ou si les souffrances de sa population paraissent incom- « patibles avec la civilisation de l'Europe, cette situation « cesse d'être particulière à l'État en question, et la commu- « nauté des peuples européens a le droit de veiller à l'amé- « lioration de cette situation. » Les grandes puissances suivirent ce principe et firent subir au traité de Paris des dérogations suffisantes pour en faire véritablement une lettre

Digitized by Google

morte. En 1859, on institue une commission franco-anglaise pour préparer un plan de réformes financières; en 1860, les massacres de Syrie amènent l'occupation du Liban par un corps d'armée français, et une commission internationale élabore pour le Liban un projet d'autonomie administrative; enfin, les différends entre la Porte et ses vassales, la Serbie et la Roumanie, sont déférés, à diverses reprises, au jugement des puissances. Lord Beaconsfield et lord Derby n'eussent pas dû oublier ces nombreux précédents; ils eussent dû encore moins oublier l'action continuelle que les ambassadeurs anglais à Constantinople ont exercée sur la direction de la politique et du gouvernement ottoman, action qui constituait, au temps de lord Stratford de Redcliffe, une véritable dictature. Il n'est pas besoin, du reste, de remonter si haut. Depuis l'explosion des hostilités dans la Bosnie et l'Herzégovine, au mois de juillet 1875, les puissances, et parmi elles l'Angleterre, n'ont cessé de s'immiscer dans les affaires de la Turquie. Une commission, dans laquelle figure un consul anglais, s'entremet, vers la fin de 1875, entre les insurgés et le Divan, et, peu après, l'Angleterre adhère à la note Andrassy, deux actes qui, de l'aveu de lord Derby lui-même, constituaient une atteinte directe à l'indépendance de la Porte. Après l'assassinat des consuls à Salonique, lord Derby envoie la flotte britannique dans les eaux turques, en vue de protéger les chrétiens contre une explosion possible du fanatisme musulman. A la suite des massacres de Bulgarie, un membre de l'ambassade anglaise à Constantinople, M. Baring, est officiellement chargé de faire une enquête sur ces horribles événements et, dans une dépêche du 21 septembre, lord Derby réclame une réparation pour les victimes et surtout justice vis à vis des coupables. Enfin, l'Angleterre ne cesse de prendre part aux négociations qui ont pour but de mettre un terme à la guerre de Serbie, et c'est elle encore qui propose la réunion d'une conférence destinée à régler l'organisation politique et administrative de la Bosnie, de l'Herzégovine et de la Bulgarie. Et c'est après ces actes incessants, presque quotidiens d'ingérence

Digitized by Google

dans les affaires intérieures de la Turquie, après ces empiétements répétés sur l'indépendance et la souveraineté de la Porte, que lord Beaconsfield et les amis des Turcs osent encore invoquer la validité du traité de Paris et proclamer la reconnaissance de cette indépendance et de cette souveraineté comme une condition de la paix européenne!

VII

En réalité, la seule chose qui préoccupe les ministres anglais, c'est le maintien de l'empire ottoman, dont la conservation est jugée indispensable à la sécurité des possessions britanniques dans l'Inde. Tous leurs soins tendent d'abord à empêcher et à retarder l'action des autres puissances; puis, quand l'intervention ne peut plus être écartée, ils s'efforcent d'en entraver le succès et de restreindre les concessions exigées de la Porte. Voilà la politique que l'Angleterre suit dès les premiers temps de l'insurrection, et à laquelle elle reste encore obstinément attachée aujourd'hui. Pour colorer son attitude égoïste et malhabile, elle se retranche derrière ses obligations internationales; nous avons prouvé, croyons-nous, que le droit et la justice internationale lui commandaient, au contraire, de favoriser l'émancipation des nationalités chrétiennes de la Turquie. Elle a méconnu ce devoir, il est juste qu'elle en soit punie, et le châtiment ne se fera pas attendre : l'occupation de la Bulgarie par les troupes russes semble très proche; l'empire turc menace de s'écrouler, du moins en Europe, et ce sera la Russie ou, si l'on veut, le panslavisme, qui viendra s'installer sur ses ruines. Était-il possible d'éviter ce danger? C'est ce que M. Gladstone espérait lorsqu'il proposait l'établissement d'une Confédération des Slaves du Sud; peut-être eût-on pu combattre efficacement la prépondérance russe dans ces contrées en les couvrant de la protection de l'Angleterre. La Russie n'a acquis son influence dans ces régions que parce que, seule entre toutes les puissances, elle s'est constamment montrée fidèle à la défense des droits des chré-

Digitized by Google

tiens. Assurer aux Slaves du Sud les bienfaits de la liberté politique et civile, c'était combattre la Russie par les seules armes qui offrissent quelques chances de succès. L'établissement de l'unité panslaviste exigera toujours le concours du gouvernement russe : tant que celui-ci conservera sa forme absolutiste, on pourra le rendre suspect aux populations slaves déjà dotées d'institutions libres ; si, au contraire, le Czar, pour réaliser les vues des panslavistes, entrait dans la voie des réformes constitutionnelles et libérales, il rencontrerait assez d'embarras intérieurs pour retarder longtemps la poursuite d'une politique d'annexions et de conquêtes ; en tout cas, une Russie libre et démocratique offrirait moins de dangers qu'une Russie autocratique pour le repos et la tranquillité de l'Europe. Quel malheur pour l'Angleterre et pour tout le parti libéral européen que la politique de M. Gladstone n'ait point été suivie ! Appuyée sur les sympathies de tous les hommes éclairés, de tous les esprits libéraux, elle était assurée du succès. Quelle que fût du reste son issue, elle était une dernière planche de salut : pour ne l'avoir pas compris, le gouvernement anglais s'est réduit à l'impuissance en forçant tous les amis du progrès et de la liberté à abandonner la cause de l'Angleterre libérale pour soutenir les projets de la Russie absolutiste. Peut-on imaginer plus grande maladresse ? Égaré par ses préjugés, le cabinet britannique a cru qu'il serait possible d'arrêter le courant qui, en Turquie comme ailleurs, pousse les peuples à la liberté. Cependant il ne fallait pas beaucoup de perspicacité pour voir que, à agir de la sorte, on pouvait tout au plus ajourner la question, mais non en donner une solution définitive. La race turque s'épuise et meurt, tandis que les chrétiens croissent et se multiplient. Toutes les causes dont l'action est permanente, l'organisation de la famille, la religion, la race, les souvenirs historiques, les intérêts économiques, mènent à l'affranchissement des chrétiens et à l'anéantissement des Turcs. En pleine paix, la Turquie ne cesse de s'affaiblir, tandis que son ennemie, épuisée en 1856 par une guerre prolongée et désastreuse, répare rapidement

Digitized by Google

ses forces et ne rencontre aujourd'hui plus d'obstacle à l'exécution de ses desseins. Ce seul contraste ne suffisait-il pas à montrer de quel côté serait le succès, de quel côté est le droit et l'avenir de la civilisation?

Avant de finir, nous nous croyons cependant tenu d'ajouter que lord Beaconsfield, ses collègues et ses partisans ne sont pas seuls dignes de blâme. Ils ne font que défendre un système qui a été celui de toutes les administrations conservatrices et libérales. Avant la nouvelle des massacres bulgares, le parti libéral ne songeait guère à améliorer la position des chrétiens en Orient. Pour lui aussi, le maintien du *statu quo* en Turquie était une nécessité de la politique anglaise; il ne comprenait pas qu'en assumant une influence prépondérante à Constantinople, l'Angleterre y prenait charge d'âmes; qu'en prétendant gouverner la Turquie par l'intermédiaire du Divan, elle contractait l'obligation morale d'assurer aux populations de l'empire turc tous les avantages d'un bon gouvernement. La nation anglaise tout entière est sur ce point restée sourde à la voix du devoir, et la crise actuelle n'est que l'expiation de cette faute. Les Anglais ont prodigué conseils et argent au mineur dont ils avaient pris la tutelle; ils n'ont pas été froissés du mépris qu'il montrait pour leurs conseils, et ils ont assisté, calmes et souriants, à ses gaspillages, ses prodigalités et ses folies, qui leur rapportaient de gros intérêts. Mais l'insolvabilité est venue, et aujourd'hui qu'il s'agit de rendre les comptes, on cherche à s'y soustraire par la plus misérable des échappatoires : on signifie aux créanciers qu'ils n'ont rien à voir dans ces comptes. Il est heureusement un créancier qui ne se paie pas de mots et qui n'écoute guère les mauvaises raisons : c'est la loi morale, et celle-ci exige impérieusement le redressement des fautes commises par la nation anglaise et par son gouvernement.

R. De Ridder.

Digitized by Google

SOUVENIRS D'UNE EXCURSION DANS L'HIMALAYA[1].

III. — La région des grands monastères.

I

Ayant quitté Tcheysing, dans la matinée du 19 février, pour nous porter au devant du rajah, nous descendîmes par un sentier assez abrupt, vers le confluent de la Rungit et de la Rumman. Les vallées de ces deux rivières forment en se confondant un amphithéâtre de gradins boisés qui se détache vigoureusement en vert sombre sur l'arrière-plan des neiges éternelles. Au centre de ce cirque, que surplombent les huit mille mètres de la haute chaîne, se dresse isolément une lourde colline en pain de sucre; c'est sur cette crête que s'élève le monastère de Tassiding, à cinq mille pieds environ d'altitude.

Comme nous atteignions, après une heure de descente, les bords de la Rumman, j'aperçus sur la rive opposée un vieillard vêtu d'une jupe bariolée, et coiffé d'un chapeau chinois en forme de cloche, avec une aigrette en plume de paon. C'était le maître des cérémonies que le rajah envoyait à ma rencontre avec quelques soldats. Sa Hautesse elle-même m'attendait, à une centaine de mètres plus loin, sur un petit monticule qui dominait le confluent des deux rivières. Les gardes, pour je ne sais quel motif, avaient l'air de se dissimuler dans les broussailles de la jungle; mais une

[1] *Voir* les livraisons des 15 septembre et 15 octobre.

Digitized by Google

foule de courtisans se pressait aux abords de la tente royale qui occupait le sommet du mamelon. C'était une tente de cérémonie (*durbar tent*), complétement ouverte sur le devant et exhaussée à plusieurs pieds du sol; le rajah s'y tenait assis, en face de l'entrée, ayant son jeune frère à ses côtés. Thotoub Namguay, maharajah du Sikhim, n'a encore que quinze ans; c'est un jeune homme à la physionomie intelligente, malheureusement gâtée par une lèvre fendue en bec de lièvre. Il portait une longue robe de brocard, toute reluisante d'or, avec des bottes de cuir rouge à hauts talons et un chapeau de feutre noir à larges bords. Ayant mis pied à terre, je fus reçu par un beau vieillard à la tête rasée et aux pieds nus, portant une veste de soie richement brodée sur une jupe brune. C'était Changzeb, le fameux divan qui gouverne le Sikhim depuis plusieurs années et qui passe pour un des hommes d'État les plus intelligents des royaumes sub-himalayens. Il me conduisit par la main jusqu'au seuil de la tente où je m'assis sur un escabeau placé à la gauche du prince. En face de moi, un lama tenait à la main un moulin à prières qu'il fit tourner pendant toute la durée de l'entrevue; je croyais d'abord que c'était pour m'exorciser; mais j'appris dans la suite que c'était, au contraire, pour me faire honneur et me procurer des indulgences à bon marché.

Le rajah, après m'avoir souhaité la bienvenue, me fit apporter une coupe de *murwa*, liqueur douce, mais traîtresse, fabriquée avec de l'orge fermentée. On l'aspire, comme nos *sherry-coblers*, au moyen d'un roseau qu'on trempe dans le vase, mais qu'on se garde bien de jeter après s'en être servi. Sa Hautesse fit ensuite déposer à mes pieds un nouveau panier d'œufs, — du lait frais enfermé dans une tige de bambou, — un paquet de biscuits népaulais, que j'appréciai fort, au bout de quelques jours, quand le pain vint à me manquer, — du riz, des oignons, — enfin, une couverture bariolée et une pièce de soie fabriquée dans le pays. En même temps, on amenait devant la tente deux moutons destinés à grossir mon troupeau. Après avoir fait signe à mes coulies

Digitized by Google

d'emporter ces divers présents, je remerciai le prince de sa générosité, à quoi il répondit en exprimant la crainte que je n'eusse à me plaindre du pays. Je lui répliquai naturellement que je n'avais jamais voyagé avec autant d'agrément, et il termina l'entretien en m'annonçant qu'il avait partout expédié l'ordre « de me traiter conformément à mon rang » et d'aplanir « tous les obstacles sur mon passage ».

Cet échange de phrases prit bien un quart d'heure; car, outre les pauses que nécessitaient nos efforts d'imagination pour poursuivre cet assaut d'éloquence, nos paroles ne pouvaient atteindre leur destination qu'au prix d'un long circuit. Il me fallait d'abord exprimer mes pensées en anglais à mon interprète qui, placé sous l'estrade, les traduisait aussitôt en népaulais pour l'usage de Chram-Chring. Celui-ci, debout à l'entrée de la tente, les formulait alors en bhoutia, le langage officiel du Sikhim. Enfin, elles étaient transmises à Sa Hautesse par le divan qui, les mains jointes et les yeux baissés, se tenait à quelques pas du siége royal. La réponse m'arrivait par la même voie, et l'on se doute s'il a dû rester des paroles en chemin.

M'étant remis en route après un dernier échange de politesses, je redescendis du mamelon par le versant opposé, pour franchir, sur un pont de bambou assez délabré, la grande Rungit, qui, voisine de sa source, coule ici à l'état de torrent dans un lit encaissé et pittoresque. Les roches métamorphiques qui la bordent sont marquées de nombreuses stries dénotant d'une façon incontestable l'ancienne extension des glaciers dans ces parages où croissent aujourd'hui palmiers et bananiers. L'ascension de Tassiding commence immédiatement sur la rive droite par un chemin tellement escarpé que l'on n'y peut chevaucher avant le second tiers du trajet. Je n'étais pas en marche d'une demi-heure qu'un bruit de tambourins me fit tourner la tête dans la direction de la vallée. C'était le cortége du rajah qui gravissait la montagne opposée dans la direction de Tcheysing. Les deux jeunes princes étaient portés dans des *jampans*, sorte de chaises à porteurs découvertes; leurs principaux officiers les entou-

Digitized by Google

raient à cheval ; à l'avant-garde marchaient une vingtaine de cipayes en tunique rouge avec de longs fusils probablement à mèche ou à silex.

II

Il y avait longtemps que cette petite troupe avait disparu dans la jungle, quand de nouveaux accords vinrent attirer mon attention, cette fois dans la direction de la cime. C'était une députation de trois lamas en robe brune et de plusieurs novices en robe grise que les moines de Tassiding envoyaient à ma rencontre, probablement d'après les instructions du rajah. Deux des lamas frappaient à coups redoublés des tambourins que les novices portaient sur le dos, tandis que le troisième faisait tourner un moulin à prières. Un des novices me présenta un pot de *murwa* où je feignis d'aspirer quelques gorgées ; un autre saisit la bride de mon cheval qu'il entraîna dans la direction du monastère, distant d'environ deux kilomètres encore.

Comme nous approchions du plateau terminal, j'aperçus un groupe de *chaits* ou pyramides sacrées, qui, disséminées sous les cyprès, me firent songer aux cimetières de la vieille Europe ; en même temps perçait à travers le feuillage le toit saillant du temple qui domine la montagne. Tout le chapitre m'attendait au dessous du monastère avec ses cymbales, ses trompettes, ses conques, ses bannières et ses psautiers. Après les compliments d'usage, les lamas coiffés de leur mitre écarlate, prirent la tête du cortége avec les chantres et les musiciens. Je venais ensuite, entouré des porte-bannières, avec deux novices à la tête de mon cheval que précédait toujours le lama au moulin ; enfin, toute ma propre suite, bêtes et gens, se déroulait sur les lacets du sentier d'un pas fatigué et solennel, pêle-mêle avec la foule des novices et des curieux. On me fit ainsi accomplir trois fois le tour des *chaits*, de droite à gauche, suivant le rituel bouddhiste, avec accompagnement de la cacophonie la plus étourdissante qui ait jamais frappé des oreilles civilisées ; puis, on me mena

Digitized by Google

sur le seuil du grand temple, où le prieur me jeta autour du cou une écharpe ornée de caractères hiéroglyphiques, tandis que les porteurs de cymbales exécutaient avec force gambades une danse religieuse en parfaite harmonie avec le son bizarre de leurs instruments. Enfin, le cortége se reforma pour me conduire sur le seuil de la case qu'on réserve aux visiteurs de distinction dans la plupart des monastères.

C'était un *bungalow* à deux étages. Le premier, bâti en pierre, me parut assez malpropre; le second, dont les murs étaient en lattes de bambous, aux interstices bouchées avec de la terre glaise, se partageait en deux appartements. Je choisis le plus spacieux pour y dresser ma table et mon lit; l'autre fut abandonné à mon cuisinier et j'eus bientôt la satisfaction de voir la fumée de ses fourneaux — quatre pierres sur une dalle d'argile durcie — s'échapper par un trou du plafond.

Mon installation terminée, je demandai l'autorisation de visiter les temples qui sont ici au nombre de trois. Ce sont des édifices en pierre bâtis sur le plan uniforme des *goumbas* que j'ai déjà décrits. La chapelle principale du grand temple me plut surtout par la bizarre harmonie de son ornementation. La nef y était séparée des deux ailes par des rangées de colonnes trapues qui s'amincissaient vers le haut et qui supportaient la voûte par des consoles transversales en bois sculpté. Au dessus de l'autel se trouvait un énorme Bouddha accroupi, la main droite reposant sur la cuisse, la main gauche tenant une sorte de coupe, avec cette expression suprême de repos et de béatitude que les bouddhistes donnent partout aux traits du maître. Aux deux côtés de l'image principale, cinq statues de grandeur naturelle figuraient des disciples, des lamas ou d'autres pieux personnages qui jouent le rôle de saints dans la tradition bouddhiste. Près de l'autel la statuette isolée d'un lama en prière représentait, me dit-on, un ancien abbé du monastère. Le long des ailes latérales, des rangées de grands moulins à prières faisaient penser à des barils de spiritueux alignés dans une cave. Des engins analogues, mais plus considérables encore, se trouvaient placés

Digitized by Google

aux deux côtés de la porte, sous la verandah qui formait le portique.

Comme cette chapelle n'est éclairée que par la porte, il règne sous ses arcades un mystérieux demi-jour qui ajoute encore à l'effet sinistre de ses idoles, vaguement entrevues dans le fond obscur du sanctuaire. Chram-Chring, qui m'avait suivi, marcha droit vers l'autel et, se précipitant à plat ventre devant le Bouddha, toucha le sol du front; puis, tout en murmurant une prière, il se dirigea vers les moulins qu'il fit consciencieusement évoluer sur leur axe les uns après les autres.

Je montai ensuite à la chapelle supérieure par un escalier collé sur le mur extérieur. Cette chapelle reçoit le jour par de petits balcons de bois qui rompent l'uniformité de la façade. On y célébrait précisément une cérémonie quelconque, une initiation ou peut-être simplement une leçon de catéchisme, car les officiants se composaient de deux lamas entourés de jeunes novices, assis sur des bancs aux deux côtés de la nef. Quand j'entrai, les assistants étaient occupés à réciter des litanies; tout à coup, un des novices s'approcha de l'autel, prit au milieu des *ex-voto* une tasse de cuivre remplie d'eau et l'apporta à un des lamas. Celui-ci souffla légèrement sur le liquide en prononçant quelques paroles; puis, il passa la tasse à son voisin, qui répéta l'opération, et ainsi de suite, tant que la coupe, ayant fait le tour de l'assistance, fut solennellement replacée sur l'autel.

Les murs de cette chapelle sont couverts de fresques, dont le sujet, tantôt lugubre et tantôt lubrique, dénonce fréquemment l'influence perturbatrice exercée par le contact du sivaïsme sur la pure doctrine de Bouddha. — Je remarquai un cercle divisé par des rayons en plusieurs compartiments qui représentent chacun un des mondes admis par la métempsycose bouddhiste. Au sommet, Bouddha trône parmi des ascètes et des lamas accroupis dans l'attitude de la contemplation sur des feuilles de lotus. En bas, au contraire, c'est l'enfer, où — sous la surveillance d'un grand diable qui tient un miroir et une balance pour juger les âmes — des

Digitized by Google

démons à tête d'ours, de tigres, de rhinocéros, saisissent les condamnés pour leur infliger des supplices variés suivant la nature de leurs crimes. Les avares, après avoir vu leurs sacoches vidées, sont précipités dans une chaudière où un diablotin les remue avec une fourche. Aux meurtriers on scie le sommet du crâne ; aux impudiques on arrache des lambeaux de chair ; aux coupables de cruauté envers les animaux on enfonce des crocs dans la gorge. On sent à cet horrible déploiement d'imagination le voisinage des bourreaux chinois, si féconds en tortures et en supplices.

D'autres compartiments nous représentent le monde des hommes avec ses biens et maux, le monde des animaux, le monde des mauvais esprits, espèces de Titans écrasés dans leurs efforts pour conquérir le ciel, enfin le monde intermédiaire des *Yedags*, pauvres esprits efflanqués, qui, doués d'une bouche trop petite pour la capacité de leurs estomacs, passent leur vie à mourir de faim. — Au centre du cycle, un cochon supporte un serpent qui est lui-même surmonté d'un vautour. On m'a affirmé que cette triple allégorie figurait les trois grands vices capitaux de la théologie bouddhiste : la paresse, la cruauté et la luxure. — Toute la fresque était du reste d'une composition assez élémentaire, complétement dépourvue de perspective.

Le temple du sud a l'autel au centre ; sa nef est flanquée de deux chapelles latérales qui lui donnent la forme d'une croix grecque. Au fond du chœur se trouve la bibliothèque du monastère, formée par des rayons qui supportent de nombreux manuscrits en feuilles de palmiers enveloppés dans des gaînes de soie. — Le temple central est le plus petit des trois ; il se divise en deux chapelles juxtaposées ; l'une était à peu près vide ; la seconde, qui recevait son jour par la première, était tellement obscure que je n'y pus rien distinguer, à part quelques bannières suspendues le long des murs.

La fondation de Tassiding est attribuée à un des trois lamas qui introduisirent le bouddhisme dans le Sikhim. Comme il passe pour s'être marié, on affirme qu'il n'a point passé à l'état d'avatar. Aussi s'est-on toujours contenté de

Digitized by Google

choisir son successeur parmi ses descendants, sans prétendre le conserver lui-même, par personne interposée, dans la direction du monastère. Toutefois, il y a quelques années, le bruit se répandit que son avatar avait reparu dans le royaume du Bhoutan, et il s'y trouve actuellement un prétendant à cette succession, qui, soutenu par le rajah du pays, a failli brouiller les gouvernements du Bhoutan et du Sikhim.

On peut considérer les lamasseries comme de petites républiques. Leur direction, lorsqu'elle ne revient pas de droit à certains *avatars*, est généralement confiée à des lamas élus par la communauté. Dans quelques cas, cependant, le choix appartient au souverain du pays. A côté de l'abbé ou chef spirituel se place le dignitaire, que notre ancien droit ecclésiastique nommait l'*avoué*, chargé de veiller aux intérêts temporels de la communauté, et parfois investi de l'autorité publique sur le district environnant. Il faut mentionner aussi le *régulateur*, qui a pour mission de veiller à la conduite des moines et à l'observation des rites. Viennent ensuite les simples moines, les novices et enfin les frères lais, qui exercent les professions manuelles nécessaires à l'existence de la communauté. Toute cette population monastique habite dans des cases de bambous disséminées sous les temples, qui, au Sikhim, occupent généralement le sommet d'une crête, soit pour échapper plus sûrement aux fièvres des bas-fonds, soit pour découvrir de plus loin les incursions des pillards attirés par leurs richesses.

De Tassiding, qui s'élève au centre de la région sanctifiée par les premières prédications du bouddhisme dans les vallées du Sikhim, l'œil ne découvre pas moins de dix monastères perchés, à des altitudes qui varient entre 3,000 et 7,000 pieds, jusque sur les premières assises de Kinchinchinga. Tassiding lui-même occupe une position des plus pittoresques. De sa base rayonnent cinq vallées, séparées par autant de massifs abrupts. Vers le sud, la vue plane, par dessus les méandres de la grande Rungit jusqu'à Darjiling, malheureusement invisible de cette distance. A l'est,

Digitized by Google

une verte clairière, taillée dans le flanc du mont Tingby, marque l'emplacement de Tcheysing, tandis que, vers l'ouest, le temple de Pemionchi couronne isolément une lourde montagne de 7,000 pieds. Enfin, dans la direction du nord, deux énormes pics tout couverts de neige se haussent, pareils à des fantômes, comme pour défier l'observateur, par dessus l'arête sombre d'un avant-plan qui leur sert de repoussoir.

III

Je quittai Tassiding, le 20, à six heures du matin. La distance entre ce monastère et Pemionchi n'est guère que de 4 milles sur la carte; mais, comme on doit d'abord descendre de 4,900 à 2,450 pieds dans la vallée du Ratong, pour ensuite remonter à plus de 7,000, c'est un trajet qui réclame, surtout quand il y a des coulies en jeu, la plus grande partie de la journée. Heureusement, la route est assez bien entretenue, en raison des rapports fréquents entre les deux monastères; c'est même une sorte de voie sacrée où l'on rencontre à chaque instant des chaits et des mendongs.

Nous fûmes bientôt sur les bords du Ratong, large torrent qui, par sa transparence verdâtre, indique suffisamment l'origine glaciaire de ses eaux. Il court en écumant à travers la forêt tropicale la plus splendide que j'aie contemplée dans l'Inde. Mes coulies, qui m'avaient précédé sur l'autre rive, me faisaient l'effet de pygmées sous l'ombrage des figuiers et des palmiers qui y atteignent aux plus gigantesques proportions. Je franchis la rivière, à la suite de mes hommes, sur un pont de bambous fort branlant, tandis que les chevaux étaient attirés vers l'autre bord au moyen d'une longue corde jetée en travers du torrent. L'un d'eux tomba dans un trou au milieu de la rivière et nous perdîmes plus d'une demi-heure à le dégager. Il fallut, pour en finir, qu'on le soulevât avec des cordes passées autour des reins et des bâtons glissés sous le poitrail en guise de leviers; la bête heureusement se laissa faire avec un air de parfaite indifférence.

Vers les deux tiers de la montée, nous débouchâmes sur

Digitized by Google

une clairière, où, près de quelques cases entourées de cultures, on pouvait distinguer les ruines assez considérables d'un édifice en pierre, peut-être un fort ou un temple abandonné. Nous nous mîmes ensuite à gravir le piton terminal, à travers une forêt non moins remarquable que la végétation de la vallée, mais cette fois formée principalement par des essences septentrionales, telles que des noyers et des hêtres d'Europe, des lauriers aux feuilles luisantes, des chênes enveloppés par les lianes dans de véritables gaînes de verdure. Cette luxuriance de la végétation est due sans doute à la nature du sol, qui semble constitué par une décomposition sur place de roches schisteuses, grasses et micacées.

Aux approches du monastère, je trouvai, comme la veille, une députation du chapitre qui me fit repasser par le même cérémonial pour me conduire processionnellement à un *bungalow* d'apparence fort convenable, bâti au pied même du temple. Ce temple, le plus grand que j'aie rencontré dans mon voyage, se dresse sur une sorte de plate-forme qui forme le sommet de la montagne. Derrière l'autel, encombré d'offrandes, de vases remplis d'huile, d'hosties en pyramides, de fleurs desséchées, d'amulettes en cire et même d'éventails chinois, on découvre sous une sorte de dais une grande statue dorée de Bouddha. A droite se trouve une autre statue noire, tenant le *dorge* en main, avec un serpent autour du corps. Je remarquai aussi sur le mur une pendule anglaise qu'on me dit plus tard avoir été offerte par un pasteur protestant du Bengale, — non bien entendu comme offrande aux idoles, mais comme témoignage de sympathie à un lama qui lui avait rendu quelques services et qui s'était empressé d'en faire hommage à la communauté.

Je me trouvais précisément dans le temple, quand vint à sonner l'heure des vêpres. La porte livra passage au chapitre, qui, revêtu de ses ornements sacerdotaux, prit place dans les stalles alignées aux deux cotés de la nef. Chram-Chring, qui avait déjà fait sa salutation à Bouddha, tomba alors à plat ventre devant l'abbé et resta dans cette posture, en touchant le sol du front, jusqu'à ce que le digne ecclésias-

Digitized by Google

tique, ayant saisi le *dorge,* eût tracé par dessus la tête de mon fidèle cornac le signe cabalistique de la bénédiction. Sans accorder la moindre attention à ma présence, l'abbé se fit ensuite remettre par un novice un carton rempli de feuillets détachés qui, par leur forme et leurs hiéroglyphes, ne ressemblaient pas mal à des cahiers de musique. Les ayant distribués aux lamas, il tira lui-même d'une petite boîte placée sur sa table une paire de formidables besicles, se l'attacha gravement sur le nez et se mit enfin à lire d'une voix chevrotante des versets que l'assistance répéta en chœur.

Quand j'eus suffisamment contemplé cette cérémonie, je montai à l'étage supérieur. C'était un vrai garde-meubles, où, entre autres objets du culte, pendaient aux colonnes deux horribles masques enguirlandés de petites têtes de mort. On m'a dit que ces déguisements servaient à représenter dans les danses religieuses l'esprit du mont Kinchinchinga et de sa femme, Catsuperry (un lac du voisinage). On célèbre même ici, une fois l'an, une grande fête en l'honneur de ces deux génies, — détail qui révèle à quel point le bouddhisme a adopté ou subi l'influence des vieilles croyances autochthones. — Dans le centre de la chapelle je remarquai une fort belle maquette en bois sculpté d'un temple qui offrait tous les caractères architecturaux des pagodes birmanes. Chram-Chring m'affirma cependant que ce véritable objet d'art avait été fabriqué, à Pemionchi même, par un sculpteur venu du Thibet.

De nombreux manuscrits, soigneusement empaquetés dans des gaînes de soie, étaient rangés sur des rayons le long des murs. Un savant qui obtiendrait l'accès de toutes ces bibliothèques y ferait peut-être de surprenantes découvertes. Il y a quelques années, un Hongrois, nommé Csomo de Körös, qui a publié des travaux de mérite sur la grammaire thibétaine, se confina volontairement dans un monastère de la frontière anglaise, pour compléter son apprentissage des langues et des mœurs bouddhistes avant de s'engager dans le Thibet, où il prétendait rechercher les congénères de la race magayre. Malheureusement, lorsque, après plusieurs

Digitized by Google

années de cette vie retirée, il voulut mettre son projet à exécution, il mourut subitement en traversant Darjiling, et l'on a soupçonné les gens de Lassa, qui ont des intelligences partout, de n'avoir pas été étrangers à cette triste fin.

Le monastère de Pemionchi passe pour un des plus riches en manuscrits de toutes les communautés bouddhistes qui se rencontrent au sud de la frontière thibétaine, bien qu'il ait été pillé, pendant la dernière invasion népaulaise, à l'instar de tous les établissements situés sur la rive droite de la Rungit. C'est alors que fut détruite l'histoire du Sikhim, compilée par les lamas de Pemionchi, outre 4,000 volumes de textes sacrés que les Gourkhas donnèrent pour litière à leurs chevaux.

Je ne remarquai pas de moulins à prières sous le portique du temple. Comme je m'étonnais de cette lacune, on me conduisit dans une petite case voisine où je trouvai plusieurs de ces pieux engins méthodiquement rangés le long des murs. L'un d'eux surtout me frappa par l'énormité de ses dimensions. On lui donnait l'impulsion au moyen d'un anneau, fixé au cylindre, qui, à chaque révolution, touchait une clochette avant de revenir dans la main du dévot ou plutôt de l'opérateur. Il paraît qu'il existe des moulins plus considérables encore qui sont mis en branle par une chute d'eau. — A quand la vapeur?

Le *bungalow* où l'on m'avait installé avait autrefois servi de résidence à l'abbé, et certains détails de son ameublement attestaient encore la piété de son ancien occupant. En face de mon lit se dressait un autel chargé de statuettes et de figurines, tandis que par dessus ma tête pendaient des bannières brodées représentant des sujets à la fois sacrés et égrillards.

Je restai deux jours à Pemionchi pour me reposer, ainsi que mes gens et mes bêtes. Ce n'est pas impunément qu'à chaque étape on se voit contraint de franchir en double sens des hauteurs de cinq à six mille pieds, tout en traversant le climat tropical des vallées précisément aux heures les plus chaudes du jour. Pemionchi se trouve d'ailleurs dans une position ravissante, car on y embrasse du même regard la

Digitized by Google

végétation des tropiques et des poles : jusqu'à trois mille pieds d'altitude, les figuiers, les palmiers et les bananiers qui tapissent les flancs des vallées basses; — plus haut, sur les premiers versants des montagnes, des forêts de lauriers, de chênes et des châtaigniers qui rappellent le midi de l'Europe; — plus haut encore, dans la direction de la grande chaîne, des pins, des rhododendrons et de nombreuses graminées qui s'avancent jusqu'au seuil des neiges éternelles. C'est d'ici que, pour la première fois, j'arrivai à saisir les stupéfiantes dimensions du Kinchinchinga, qui, au lieu de rester à mon niveau, comme dans le panorama de Darjiling, semblait prête à m'écraser de toute sa vertigineuse hauteur. C'est également d'ici que je commençai à distinguer la structure des glaciers qui forment une collerette de cristal autour des principaux pics et qui lancent leurs champs éblouissants de névé par dessus l'arête sombre de Donkia.

Je passai mon temps à flâner parmi les habitations des moines et à observer les curieuses particularités de leur existence journalière. L'après-midi du second jour, je fis une excursion à la *goumba* de Changachelling, qui est bâtie sur la même arête, trois milles plus à l'ouest. La route traverse, presque de plain pied, une épaisse forêt dont les éclaircies laissent continuellement entrevoir les neiges de Himalaya, hardiment découpées, sur leur support de roc, entre le fond éclatant de l'azur et les teintes rafraîchissantes d'un feuillage toujours vert. Le temple de Changachelling, qui passe pour fort ancien, est un des édifices les plus considérables que j'aie rencontrés dans le Sikhim ; mais la moitié seulement est consacrée au culte proprement dit ; le reste sert d'habitation aux lamas. Ceux-ci étaient absents lors de ma visite. L'aspect général du temple trahit, du reste, un certain abandon. L'herbe envahit le parvis et les fresques de l'intérieur commencent à déteindre sur les murs sous l'influence de l'humidité. Mais peut-être ce caractère de vétusté ne fait-il qu'ajouter au pittoresque du tableau.

En face du portique, cinq grands *chaits* alignent leurs pyramides sur une plate-forme qui domine à pic les flancs de la

Digitized by Google

montagne. Le portail s'étend à peu près sur toute la largeur de la façade ; il est surmonté d'un balcon qui donne le jour à la chapelle supérieure. Celle-ci, où l'on pénètre par un escalier extérieur à marches d'ardoise, renferme, au fond du chœur, une statue du Bouddha bleu avec sa déesse blanche ; c'est la première chapelle où j'aie trouvé cette double image à la place d'honneur. Sur un des murs, j'observai la même fresque qu'au grand temple de Tassiding, dépeignant le cycle des existences. Dans la lamasserie, on me montra un oratoire où des niches disposées par étages renfermaient une curieuse collection de figurines représentant des Bouddhas de toute couleur et de toute attitude ; l'un d'eux, qui tenait un trident avec une guirlande de têtes de mort, rappelait fort le Siva de la mythologie hindoue.

IV

Je partis de Pemionchi, dans la matinée du 22, par un épais brouillard qui me permit à peine d'entrevoir en passant le temple de Ramdenchi ; près de cet édifice se trouvent les ruines d'une construction en pierre qu'on dit avoir servi de palais aux rajahs du Sikhim, quand ils avaient ici leur capitale. A la moitié de la descente, nous aperçûmes un long mendong, monument funèbre consacré aux lamas de Pemionchi, ainsi qu'aux bienfaiteurs du monastère. Les bouddhistes attachent moins d'importance que les Hindoux aux rites de la crémation. Une fois le cadavre brûlé, les cendres, surtout s'il s'agit d'un lama ou d'un haut personnage, sont enterrés sous un chait ou un mendong. Mais il s'en faut qu'on se débarrasse de l'âme aussi aisément que du corps ; aussi les cérémonies qui doivent faciliter à l'esprit du défunt sa sortie de ce monde constituent-elles la partie la plus importante — et la plus coûteuse — des funérailles. A cet effet, l'on habille un mannequin avec les vêtements du défunt et on l'assied devant un autel qu'on recouvre de mets et de boissons, aux frais, bien entendu, des parents et amis. Pendant plusieurs jours, les moines viennent alors s'asseoir devant le mannequin,

Digitized by Google

pour partager son prétendu repas, en chantant les litanies qui doivent lui ouvrir le chemin d'un monde meilleur. Enfin, le principal lama adresse un beau discours à l'âme du défunt, qu'il invite à se retirer en paix[1]; puis, ses assistants, ayant déshabillé le mannequin, feignent de conduire processionnellement l'âme à la porte du temple, avec l'accompagnement d'une musique infernale, destinée, sans doute, à écarter les mauvais esprits.

Après avoir franchi à gué un petit affluent de la Rungit, nommé la Kolhait, nous gravîmes une montagne boisée où j'observai, à mi-côte, un nouveau mendong, d'une longueur plus considérable encore mais assez délabré. Il était trois heures de l'après-midi quand nous débouchâmes sur le hameau de Rinchinpong, à environ 6,000 pieds d'altitude, Je logeai dans le temple, à l'extrémité du village; c'était un petit *goumba* assez pauvre, abrité sous un splendide cyprès. A côté de l'entrée se trouvait une sorte de foyer en terre glaise, où l'on brûla de l'encens en mon honneur; j'aurais préféré m'en servir pour cuire mon dîner, qui, ce jour-là, grâce au vent d'est, sentit furieusement la fumée de bois vert. Ici encore, la figure principale du temple représentait le dieu bleu avec la déesse blanche; mais l'indécence de leur attitude était peut-être moins flagrante que dans les cas précédents, et Chram-Chring put m'expliquer, sans trop se mettre en contradiction avec le témoignage de mes yeux, que c'était l'image de Bouddha... embrassant son enfant.

Le lendemain, 1er mars, fut une journée des plus fati-

[1] Voici la traduction d'une de ces oraisons funèbres, transcrite par M. W. Edgar, qui, durant son voyage à la cour de Toumlong vers la fin de 1873, eut la chance d'assister aux obsèques d'une princesse royale, abbesse du couvent bouddhiste de Choumbi : « Vous allez quitter votre « robe, votre mître et votre voile, pour vous refléter, telle que vous êtes, « dans le miroir du roi juste, sans autre vêtement que le noir apparat de « vos péchés ou l'éclatante parure de vos vertus. Votre or et votre argent, « votre rang, vos suivantes, votre réputation dans ce monde ne vous sont « plus d'aucun secours, maintenant que vos bonnes actions vont être « pesées dans la balance du roi en regard de vos péchés. Si vous avez fait « le mal, vous serez punie; mais si vos péchés se montrent plus légers « que vos bonnes actions, votre récompense sera certes considérable. »

Digitized by Google

gantes. Nous n'eûmes pas à franchir, successivement, moins de trois vallées et de deux arêtes, variant en altitude de 1,000 à 5,000 pieds. Depuis Tcheysing, j'avais pu apercevoir, chaque matin, ma destination du soir, sinon du lendemain ; cette fois, même mon grand point de repère, Kinchinchinga, avait disparu derrière l'arête de Pemionchi. Heureusement, les montagnes prennent ici une variété de forme et de coloration qui fait généralement défaut dans les paysages himalayens. Après avoir franchi la Jula, près de sa source, sur un simple tronc d'arbre jeté en travers du torrent, nous escaladâmes une singulière arête, évidée en croissant avec des mamelons qui coiffaient comme des bourrelets les deux cornes de la dépression et une sorte de cône qui se dressait isolément au centre de la courbe. Si le sol eût été volcanique, on aurait pu se croire devant un cratère éventré. Notre route contournait la droite de ce cône, en s'élevant, à travers une épaisse forêt, vers le sommet de la passe marqué par un mendong où la mousse avait presque effacé les inscriptions.

Le versant méridional de cette arête me parut aussi nu et brûlé que le revers opposé était frais et verdoyant. Toutefois, sur l'autre rive de la Rottock qui coulait à nos pieds, un plateau naturel, taillé dans le flanc des montagnes, supportait des fermes et des cultures en plus grand nombre que je n'en avais vues jusque-là dans tout le Sikhim. A contempler ces carrés verts et jaunes, parsemés de cases en bambou, qui, avec un peu d'imagination, ressemblaient à des chalets, je croyais presque me retrouver devant un site de nos Alpes.

La Rottock franchie sans trop de difficultés, nous montâmes par un bon sentier au village de Mintougong, où le Khazi fit mettre à ma disposition une cabane neuve dans sa propre métairie. Cet établissement agricole, qui occupe le tranchant d'une étroite arête entre les vallées de la Rottock et de la Rumman, comprenait quatre à cinq cases dans un enclos tout fourmillant de chiens, de chats, de poules, de cochons de lait et même d'enfants. Je fus reçu par un

Digitized by Google

personnage vêtu d'une robe écarlate et d'une toque chinoise. Je croyais que c'était le Khazi, mais Chram-Chring, qui était un peu le parent de la maison, m'apprit que j'avais simplement devant moi la femme de mon hôte, trop indisposé pour venir à ma rencontre. La principale culture semble ici le riz et le maïs; je vis toutefois, aux abords de la ferme, une plantation de cannes à sucre; mais c'était un simple essai. Dans la jungle avoisinante paissaient plusieurs vaches et une quarantaine de moutons. — Tout ce district, qui est fort riche, compte environ 150 familles qui, outre l'impôt foncier, payent entre les mains du Khazi une redevance en nature.

De Mintougong à Darjiling, on mesure deux étapes; mais, à condition de laisser mes coulies en arrière, je pouvais facilement atteindre le territoire anglais en un jour, si M. Edgar avait tenu sa promesse d'échelonner sur la route des chevaux de rechange. Je partis donc dès le crépuscule, en compagnie de Chram-Chring, par une petite vallée qui descend de Mintougong dans le bassin de la Rumman. C'est à pareille heure que cette partie de l'Himalaya m'a toujours paru avoir le plus de charmes. La rosée perle encore dans l'herbe; les lointains sont estompés par une brume assez épaisse pour tamiser les premiers rayons du soleil, assez légère pour ne pas voiler les contours adoucis des hautes montagnes. Les oiseaux gazouillent dans les buissons; des papillons blancs butinent parmi les fleurs naissantes, et l'absinthe exhale ses pénétrantes senteurs, qui m'ont plus d'une fois rappelé les maquis de la Corse. On dirait vraiment que cette région connaît le printemps.

Bientôt nous vîmes s'épancher devant nous la Rumman que nous traversâmes, à l'issue d'une gorge étroite, sur un pont formé de trois bambous juxtaposés avec un quatrième faisant simulacre de garde-fou. J'eus la satisfaction de trouver un premier relais sur la rive opposée et d'apprendre, en outre, que d'autres chevaux nous attendaient au second tiers du trajet, sur les bords de la petite Rungit. C'est la Rumman qui forme ici la frontière entre le Sikhim et l'Inde

Digitized by Google

anglaise. Cependant on n'aurait guère deviné ce changement de domination à l'état du sentier qui se prolongeait sur le territoire britannique, et, si j'étais rajah du Sikhim, je sais bien ce que je répondrais à l'administration anglo-indienne lorsqu'elle me reprocherait de négliger mes routes. J'aurais notamment à signaler une certaine descente où il nous fallait passer, *ainsi que nos chevaux*, sur un tronc d'arbre collé le long du roc abrupt; il n'y a vraiment que des poneys himalayens pour exécuter de pareils tours de force.

Au sommet de l'arête qui sépare les vallées de la Rumman et de la petite Rungit se trouve un bazar hindou avec une chapelle dédiée à Christna, l'Apollon de l'Inde. C'est une particularité assez curieuse que les envahissements britanniques dans l'Himalaya ont eu pour conséquence religieuse l'importation, parmi les populations bouddhistes, non du christianisme, resté le monopole de la race conquérante, mais du brahminisme, arrivé dans les fourgons des Anglais avec leurs domestiques et leurs fournisseurs indigènes. On ne peut affirmer que ce soit un progrès, car le bouddhisme, malgré ses exagérations ascétiques et ses déviations superstitieuses, semble encore aujourd'hui une doctrine morale bien supérieure au polythéisme dégénéré des Veddas.

Nous passâmes à gué la petite Rungit, qui est, dans cette saison, un torrent sans importance, bien qu'elle coule dans un véritable sillon à une altitude de 800 pieds seulement au dessus du niveau de la mer ; mais il nous restait encore à gravir la montée de Darjiling, qui nous surplombait de 7,000 pieds. Heureusement que désormais la route ne laissait plus rien à désirer. De même qu'à la descente, nous franchîmes tour à tour, par une succession d'excellents lacets, les taillis de la jungle qui occupe le fond de la vallée, les plantations de thé, qui ont pris sur ce versant leur principale extension; enfin, la magnifique forêt de magnolias et de fougères arborescentes, qui forme la ceinture même du *sanitorium*. Le soleil était encore haut sur l'horizon quand je descendis à la porte du député-commissaire.

Digitized by Google

V

Je pris à Darjiling deux jours de repos que j'avais bien gagnés, et l'on comprendra sans peine la façon dont j'y appréciai la confortable hospitalité de M. Edgar. Enfin, le 4, ayant fait mes adieux à mon hote, je partis avec mon domestique et mes bagages pour le *dak bungalow* de Punkabarri que je comptais bien atteindre avant le crépuscule. Malheureusement, j'avais compté sans mes coulies, qui, à cinq heures de l'après-midi, n'avaient pas encore dépassé le bourg de Kursiong. Résolu à prendre les devants, je laissai alors mon cheval à mon domestique qui était à bout de forces, et, lui ayant recommandé de ne pas quitter les porteurs, je partis pour Punkabarri, après avoir reçu l'assurance qu'aucune bifurcation traîtresse ne pourrait m'envoyer dans une fausse direction.

La nuit arrive vite aux environs des tropiques et je n'avais pas fait la moitié du chemin que les ténèbres envahirent la jungle. La route, qui descendait graduellement les flancs de la montagne restait à peine visible, à quelques pas de distance, sous la forme d'une bande grisâtre. Des milliers de lucioles voltigeaient à travers les arbres, rendant l'obscurité plus profonde encore par le contraste de leur phosphorescence sans reflet, pareille au feu d'un cigare. Des parfums analogues aux senteurs du seringa imprégnaient l'atmosphère qui, de franche et vivifiante, devenait de plus en plus tiède et lourde. Le chant des cigales et le coassement des grenouilles se succédaient avec des intervalles de silence qu'interrompaient parfois des frôlements étranges dans les profondeurs de la forêt.

Tout à coup je me rappelai qu'un *man eater*, un tigre « mangeur d'hommes », fréquentait ces parages et que, la veille encore, on lui avait imputé d'avoir enlevé une femme dans ces environs... J'étais seul, sans armes, à pied, la nuit. Toutes ces idées jaillirent à la fois dans mon cerveau. Un instant je me demandai si je ne ferais pas mieux d'attendre

Digitized by Google

sur place l'arrivée de mes hommes; mais l'immobilité me parut plus effrayante encore que la fuite et, tout en prêtant l'oreille aux moindres bruits de la jungle, je pris un pas accéléré qui allait probablement dégénérer en une course aussi folle qu'inutile et périlleuse, quand une pierre me fit trébucher et rouler de tout mon long, à quelques pas du précipice.

Je me relevai assez piteux, pestant contre ma panique autant que contre mon imprudence, et, à partir de ce moment, je songeai plus à surveiller mes pas qu'à prendre la fuite devant un ennemi imaginaire. Mais on conçoit que je n'en ressentis pas moins une vive impression de soulagement lorsque, peu après, à un détour de la route, je vis briller à mes pieds les feux de Punkabarri, en même temps que résonnaient à mes oreilles le son des tambourins et les chants des bayadères.

Traversant le bazar, où il y avait fête ce soir-là, en je ne sais quel honneur, je me fis indiquer le *dak bungalow,* que je trouvai envahi par un pensionnat de jeunes Européennes. C'était un établissement catholique de Calcutta qui émigrait déjà pour la saison chaude, dans sa succursale himalayenne de Darjiling. Nonnes et pensionnaires étaient arrivées de Siligoree vers le soir, les unes en palanquins, les autres à dos de bœuf, et elles allaient repartir dès l'aube pour terminer leur prochaine étape à Kursiong. En dépit de cette affluence inusitée, on trouva encore le moyen de me caser pour la nuit dans le *bungalow,* et, une heure plus tard, j'eus la satisfaction de voir arriver mes hommes à la lueur des torches qu'ils avaient prudemment emportées de Kursiong.

Le lendemain, de grand matin, je continuai ma descente à cheval vers les bas-fonds insalubres du Teraï et, après les avoir traversés sans encombre jusqu'au village de Siligori, j'eus encore à subir vingt-quatre heures ininterrompues de carriole avant de retrouver le Gange à Caragola. Le petit steamer de Sahibgunge venait précisément de lever l'ancre; j'engageai donc un bateau indigène où je passai la nuit du 6. Enfin, le 7, je débarquai sur la rive droite, près de Sahib-

Digitized by Google

gunge, où je pris un train de l'Est indien, qui me transporta à Bombay en trois nuits et deux jours. Quand je franchis le seuil de l'hôtel Byculla, il y avait cinq fois vingt-quatre heures que je ne m'étais plus mis au lit ; mais c'est là un détail assez commun dans les excursions rapides à travers la péninsule hindoustanique. Deux jours plus tard, je me rembarquai pour l'Europe, heureux d'avoir terminé ma visite de l'Inde par une excursion qui à l'attrait grandiose de nos sites alpestres joignait le prestige original des hommes et des choses de l'extrême Asie.

GOBLET D'ALVIELLA.

Digitized by Google

DANS LES HIGHLANDS

(NOUVELLE.)

I

Iona!

A ce cri, poussé par un matelot, nous courûmes tous sur la passerelle. A travers la pluie battante, on apercevait, en effet, dans le lointain, une masse grisâtre qui surgissait des flots; c'était bien la vieille Iona, la sainte Icolmkill chantée par les bardes, la résidence des *lords of the isles*, la plage fameuse où, dès le VI^e^ siècle, le moine Columban venait prêcher l'Évangile.

En quelques tours de roue, les puissantes machines du steamer *Mountaineer* nous amenèrent en face de l'île sacrée; une grande chaloupe se détacha du rivage, nous prit et nous débarqua, au nombre d'une trentaine, sur le sol d'Iona.

Ce n'est pas sans une très vive satisfaction que nous posâmes le pied sur la terre ferme, car il était midi et, depuis quatre heures que nous avions quitté la rade d'Oban, nous n'avions cessé un instant d'être battus par les flots de l'Atlantique, le long du détroit de Lorne et de la côte déchiquetée de Mull.

Pour comble de bonheur, un coup de vent voulut bien relever un peu les nuages et permettre au soleil de nous faire l'aumône de quelques pâles rayons, dont nous avions le plus grand besoin, après la fine pluie écossaise qui venait de nous tremper jusqu'aux os, en dépit des plaids, imperméables et autres waterproofs dont nous nous étions affublés.

Quand nous fûmes groupés sur le rivage, un vieux matelot goguenard prit la tête de la caravane et nous commençâmes le pèlerinage classique de tous les visiteurs d'Iona. La *Nunnery*, la chapelle Saint-Oran, en style normand du

Digitized by Google

XII^e^ siècle, le Chemin des morts, les croix runiques, le cimetière, la cathédrale Sainte-Marie, dont la vieille tour gothique éventrée sert de refuge à des milliers de corbeaux, notre digne cicerone ne nous fit grâce de rien.

Pour ma part, j'eus bientôt assez de ce verbiage et je vins m'asseoir au pied de la croix monolithe de Saint-Martin. Morne et triste était le paysage qui m'entourait, dur comme le granit du sol, sévère comme le ciel d'Écosse. Devant moi, de l'autre côté du bras de mer où se balançait le *Mountaineer*, s'étendait le Ross of Mull aux flancs bouleversés ; à droite, le village d'Iona, amas de pauvres masures ; à gauche, le groupe désolé des ruines, le cimetière où, sous les larges dalles moussues, reposent tant de rois de Norvége, d'Irlande et d'Écosse, et, faisant tache sur ces masses sombres et froides, les vêtements multicolores de mes compagnons de voyage.

Alors, ma pensée se reporta vers mon pays et je songeai qu'en ce moment, à Bruxelles, dans une certaine maison de la rue du Trône, mes parents déjeunaient tranquillement en lisant sans doute la dernière lettre de l'avocat. Car, j'oubliais de vous le dire, cher lecteur, j'appartiens à l'honorable confrérie illustrée par les Erskine et les Berryer, et c'était même précisément pour prendre un peu de vacances et oublier le code, le papier timbré et les paperasses de toutes sortes, que j'avais entrepris, en septembre 1874, mon voyage en Écosse.

J'étais parti seul, mais la variété infinie des tableaux qui succédaient chaque jour devant moi m'avait jusqu'alors empêché de sentir les ennuis de la solitude ; j'avais vu Édimbourg, les Trosachs, les lacs Cattrine et Lomond, Glascow, la grande cité industrielle, le lac Tyne et les ombrages d'Argyle, les sombres beautés du lac Awe et la majesté sauvage du Ben Cruachan, enfin, la veille au soir, le coach d'Inverary m'avait déposé à la porte du *Great Western Hotel*, à l'extrémité de la charmante petite ville d'Oban, une perle au milieu des basaltes.

Voilà bien des choses pour occuper mon imagination, et

Digitized by Google

cependant, je ne sais, ce jour-là, au milieu de ces bruines persistantes, sous cet âpre souffle de l'Atlantique, en face de ces ruines et de cette nature désolée, je me sentais un peu mélancolique.

Tout en fumant mon cigare, je regardais aller et venir mes compagnons dans l'ancien cimetière Saint-Oran. Quelle étrange collection de figures hétérogènes les hasards des voyages ne rassemblent-ils pas! Rien que dans notre petit cercle de touristes, que d'originaux! Ce prince indien, par exemple. Était-il prince? Je l'ignore, mais indien assurément. Jeune, basané, l'œil noir et la moustache en croc, un diamant au doigt, des pieds de femme dans de fines bottines, la taille serrée dans une longue redingote, un fez sur la tête, il trottinait, sautillait, se dandinait avec une souplesse de jeune tigre. Un ami l'accompagnait, gentleman à l'air martial, aux favoris grisonnants, au visage tanné et amaigri par le soleil du Bengale; un ancien officier de l'armée des Indes, à n'en pas douter.

Et là-bas, ces deux vieilles misses, avec leurs longues boucles blondes en tire-bouchon, leur accoutrement disgracieux d'Anglaises en voyage, les lunettes sur le nez et le nez dans leurs guides! Et puis, ce clergyman imposant, cravaté de blanc! Et ces jeunes scholars d'Oxford et de Cambridge en culottes courtes et aux jambes robustes serrées dans des guêtres, la joue imberbe, le teint rose et la voix bruyante! Et ce couple londonien sur le retour! Et ces jeunes mariés timides et mystérieux, en voyage de noces! Et ce Français barbu bavard comme une pie! Et...

J'en étais là dans mes réflexions quand, derrière moi, de l'autre côté de la croix runique, j'entendis une voix claire qui disait en anglais : — Asseyez-vous là, papa; vous vous reposerez un moment.

Je tournai la tête et j'aperçus, tout emmitouflée dans son manteau, une charmante jeune fille. Assurément, elle faisait partie de notre groupe d'excursionnistes. Comment donc ne l'avais-je pas encore remarquée? Pour réparer ma négligence, je me mis à l'examiner à la dérobée.

Digitized by Google

Elle s'était assise à côté de son père, de l'autre côté de l'énorme croix, et rassemblait dans un petit cabas quelques échantillons de minéraux.

Autant qu'il m'était possible d'en juger, elle pouvait avoir dix-huit ans ; elle avait la joue fraîche, le teint superbe, des yeux bleu de mer, des cheveux blonds et les grands traits nettement taillés de la race gaélique ; mais une expression ravissante de grâce mutine adoucissait ce que les lignes de ce visage auraient pu avoir d'un peu dur et en faisait un type très original et très harmonieux.

Le père, grand vieillard au front chauve, à la longue barbe blanche, avait bien, lui, la physionomie d'un highlander pur sang ; la puissante arcade sourcilière, le nez aquilin et fort, le menton carré, tout en lui annonçait un frère des Rob-Roy et des Robert Bruce.

Tout à coup, le vieillard se pencha vers moi et me montrant le ciel du doigt. — Là-bas ! me dit-il en anglais.

Je regardai, tout étonné, dans les airs ; mais je n'y vis qu'un colossal amoncellement de nuages qui roulaient les uns sur les autres, en nous présageant de nouvelles averses.

— Qu'ils sont beaux, n'est-ce pas? continua le vieillard d'une voix extatique, qu'ils sont beaux !

— Qui donc, monsieur? lui dis-je en anglais.

— Les nuages ! Ne trouvez-vous pas?

— Ah ! oui, certes.

— Oh !

Sur cet oh ! le vieillard joignit les mains et se mit à regarder le ciel avec un étrange sourire.

Je ne savais que penser ; mais mon étonnement redoubla quand la jeune fille se leva brusquement et dit en excellent français : — Allons, père, venez ; voilà que tout le monde revient ; nous allons nous rembarquer.

— En effet, ajoutai-je piqué au jeu, en employant le français à mon tour, mademoiselle a raison ; voici le canot qui borde les avirons.

Cette fois, ce fut à la jeune fille d'être fort étonnée ; mais elle ne songea pas un instant à cacher cette surprise et me

Digitized by Google

dit en souriant: — Comment, monsieur, vous parlez français?

— Comme un Bruxellois, oui, mademoiselle.

— Bruxellois! s'écrièrent à la fois le père et la fille.

— Mais alors, monsieur, reprit-elle en me tendant sa petite main, nous sommes compatriotes : moi aussi, je suis née native de Bruxelles, en Brabant.

— Quelle heureuse rencontre! m'écriai-je. Bruxelles *for ever!*

En ce moment, les autres touristes nous rejoignirent et nous les suivîmes en causant d'Iona, du temps, des antiquités, des tombes et des croix runiques. Ma jeune inconnue semblait toute joyeuse d'avoir trouvé un compatriote, comme elle disait; quant à son père, il ne prenait que fort peu de part à la conversation; les yeux levés au ciel, il s'avançait au bras de sa fille en suivant dans les nuages je ne sais quels rêves.

Cinq minutes plus tard, les machines du *Mountaineer* se mettaient à haleter, les roues battaient l'onde écumante et nous filions vers l'île de Staffa.

II

Groupés sur la passerelle, nous nous abandonnions au charme de la pleine mer. Le prince indien causait fiévreusement avec son ami le capitaine à l'armée du Bengale; le Français bavard s'attachait comme une pieuvre au clergyman et lui décochait, dans un anglais fantastique, une myriade de lieux communs saugrenus que le digne homme supportait avec une patience angélique; les vieilles misses continuaient à tenir le nez plongé dans leurs guides; le jeune couple roucoulait mystérieusement sous le même plaid; les scholars parlaient haut et buvaient sec, et la jeune inconnue assise auprès de son père regardait les grandes vagues régulières de l'Atlantique déferler l'une après l'autre sur les flancs du *Mountaineer*.

Qui était-elle? Je n'osais le lui demander et, du reste, elle ne semblait pas fort près de me le dire; mais, à coup sûr, pour une Bruxelloise, elle me paraissait très étrange, car

Digitized by Google

elle n'avait rien des allures guindées de nos jeunes filles, de leur raideur, de leur timidité d'emprunt ; au contraire, tout en elle était entrain, franchise, aplomb britannique et avec cela une grâce infinie. Mais le père ? Était-ce un fou ? Peut-être ! Dans tous les cas, c'était un excentrique d'une espèce fort particulière.

Nous causions tranquillement quand le vieillard, dont la vue était extraordinairement perçante, signala tout à coup Staffa.

Staffa ! Le cœur me battit. J'allais donc voir l'île de basalte, la grotte du vieux Fingal !

En effet, dans la brume lumineuse du lointain se dressait au dessus de la mer une sorte de large table de couleur sombre, comme une baleine endormie sur les flots ; c'était Staffa.

Cependant, à mesure que nous nous rapprochions, les lames se gonflaient davantage, courtes, serrées, comme irritées et panachées d'écume. Le capitaine nous annonça qu'il était impossible de pénétrer directement dans la grotte et qu'il fallait mettre en panne de l'autre côté de l'île, à l'abri des coups de mer.

Bientôt, nous vîmes distinctement se dessiner les rochers qui se trouvent à la droite de l'île et dans lesquels s'ouvrent, à l'angle même, les fameux propylées de basalte noir où s'enfonce en grondant l'Atlantique.

Quelques instants plus tard, le *Mountaineer* stoppait dans le canal qui sépare Staffa de Mull, à plus d'un quart de lieue de la côte.

Aussitôt le canot fut mis à la mer.

— Que ceux qui veulent visiter la grotte descendent, dit flegmatiquement le capitaine ; vous avez deux heures.

Soulevé par les vagues, le canot se heurtait d'une façon fort peu rassurante contre les flancs du navire. Cependant personne n'hésita ; sauf quelques infortunées victimes du mal de mer et quelques vieillards, tels que l'homme aux nuages, tout le monde se précipita dans la frêle embarcation.

Enlevés par six robustes rameurs, nous mîmes le cap sur

Digitized by Google

Staffa ; mais la mer était si forte et le courant si dur, que nos marins n'avançaient qu'avec peine. C'était beau de voir ces torses herculéens, ces bras musculeux, ces visages bronzés, à la barbe rousse, aux yeux bleus, aux traits rudes qu'on eût dit taillés dans le granit! A chaque coup de rame, on sentait le canot se relever sur la vague comme un bon cheval sous la main du cavalier.

Après une demi-heure d'écrasants efforts, nous parvînmes à gagner la plage et nous abordâmes sur la côte orientale de Staffa, au fond d'une anse basaltique.

Comment descendre? Sur ces énormes cailloux hexagonaux, noirs, luisants, couverts d'algues et de mousses marines, on n'osait guère poser le pied. Le prince indien nous donna l'exemple; il sauta lestement à terre, je le suivis et nous tendîmes galamment la main à la jeune inconnue; mais elle, refusant notre aide en riant, s'élança d'un seul bond, légère comme un oiseau. Alors, tout le monde se mit de la partie ; ce fut une sauterie générale qui rappelait assez celle des moutons de Panurge; quelques uns glissèrent dans les intervalles des cailloux basaltiques et s'y baignèrent jusqu'à la cheville; d'autres, moins heureux, s'étalèrent tout de leur long au milieu des algues gluantes; mais tout le monde, jusqu'aux deux vieilles misses, finit par prendre pied.

Il s'agissait maintenant de longer la côte vers le sud, afin d'atteindre la grotte dont nous séparait plus d'un mille. Un mille dans les basaltes! Il y avait de quoi faire frémir! Un jeune scholar d'Oxford, rompu aux tours de gymnastique, nous ouvrit la route, et nous voilà tous, sautillant de cailloux en cailloux, glissant sur les mousses, enfonçant dans les trous, soufflant, haletant, courant et avançant cahincaha.

Nous gagnâmes d'abord les sommets de l'île, où nous vîmes la Clamshell cave, grotte fort longue en forme de carène et toute tapissée de colonnes de basalte tordues comme les côtes d'un navire; puis, nous descendîmes par un escalier de bois d'une raideur vertigineuse jusque sur la

Digitized by Google

grande chaussée de basalte qui conduit à la grotte de Fingal et qui semble continuer sur la côte de Staffa la fameuse chaussée des Géants du nord de l'Irlande.

Quand, après bien des détours, après bien des descentes et des montées sur ces formidables amas de tronçons basaltiques, nous atteignîmes l'entrée de la grotte, notre groupe se trouvait singulièrement éclairci; on n'y voyait plus guère que le prince indien, le clergyman, deux ou trois étudiants et la belle inconnue. Tout le reste suivait, de loin en loin, à la débandade.

Nous pénétrâmes avec précaution dans la grotte, par une sorte de rampe ou de balcon suspendu sur l'abîme contre le flanc de la colonnade et protégé par un garde-fou passablement précaire. Nous fîmes ainsi soixante mètres environ. A mesure que nous avancions, l'obscurité devenait plus froide et plus opaque et les grondements de la mer retentissaient avec plus de sauvagerie. Quand nous fûmes arrivés au bout du balcon et que nos yeux se furent habitués aux ténèbres, nous vîmes enfin ce merveilleux spectacle, probablement unique dans le monde.

Sur nos fronts, devant nous, serrées les unes contre les autres, se pressaient les colonnes prismatiques de basalte, auxquelles les reflets du jour donnaient les teintes jaspées de l'agate; en bas, sous nos pieds, grondait la mer, blanche d'écume, furieuse, forcenée; on la voyait entrer au loin, sous l'arcade sombre, fière, lumineuse, étincelante sous le grand soleil; puis, tout à coup, elle se précipitait avec la rapidité d'une flèche entre les colonnades et venait se ruer, se déchirer et mourir contre les parois noires et dures du fond, avec un bruit creux, sourd, formidable, un bruit étrange qui ressemblait à un sanglot, à un rugissement de désespoir.

Sous le choc, le roc tremblait comme sous les coups d'un bélier; puis, un grand éparpillement d'écume s'étendait sur l'abîme, mille ramages bizarres et cristallins s'entrecroisaient en s'amoindrissant, et la mer, vaincue, se retirait lentement pour revenir encore.

La jeune inconnue était à mes côtés; ses yeux respiraient

Digitized by Google

l'enthousiasme, ses narines ouvertes tremblaient sous un souffle passionné.

Sous cette voûte sombre, dans ce brouillard humide qui montait des flots, avec ses longs cheveux blonds déroulés, ses yeux bleu de mer, son teint frais et son corps svelte, elle me faisait penser à une fille du vieux Fingal, à l'une de ces *marmaids* dont les traditions gaëliques ont peuplé les flots des Hébrides.

— Que c'est beau! que c'est beau! murmura-t-elle plusieurs fois comme en se parlant à elle-même.

Cependant il fallut nous arracher à ce grandiose spectacle; les retardataires arrivaient et se pressaient à l'entrée de la grotte. Pour leur faire place, nous sortîmes; mais sur ce chemin de basalte, incessamment lavé par une pluie d'écume, il n'était pas facile d'avancer. Placés à l'extrémité, mal éclairés, étourdis par le bruit, nous marchions lentement. Je venais le dernier; tout à coup, ma compagne glissa sur la surface polie du roc et, brusquement, elle se trouva jetée tout entière dans mes bras.

Certes, peu s'en fallut, je pense, que nous ne fissions tous les deux un terrible plongeon dans les abîmes de la grotte de Fingal, car ce n'est point aisément qu'on résiste à un semblable poids, fût-il celui de la plus charmante et de la plus aimable personne du monde.

Heureusement, j'étais sur mes gardes; à pleines mains je saisis la jeune fille au passage et, m'arc-boutant au rocher, je la remis sur ses pieds avec une vigueur que je ne me soupçonnais point. Tout cela n'avait duré qu'un instant, mais je vous assure, ami lecteur, que cet instant-là me causa une émotion plus poignante et plus délicieuse que toutes les sublimes horreurs de Fingal.

Et elle? Je ne sais ce qu'elle pensa; mais, à peine d'aplomb, elle se retourna vers moi et me tendit la main en me disant : Merci.

Je saisis cette petite main qui tremblait bien fort et je la gardai dans la mienne, sous le prétexte, fort plausible d'ailleurs, de protéger mon inconnue contre de nouvelles glissades.

Digitized by Google

Quand nous fûmes sortis de la grotte et que nous nous trouvâmes au milieu des basaltes, la jeune fille s'assit tout à coup sur un des blocs de ce gigantesque escalier de pierre, en poussant un grand soupir.

Était-elle fatiguée, étourdie par sa chute de tout à l'heure? Je l'interrogeai, elle ne répondit point; au contraire, d'un petit ton nerveux où perçait l'irritation, elle détourna la conversation en me montrant au loin les deux vieilles misses qui descendaient la vertigineuse échelle.

— On dirait des poules sur les degrés du poulailler! dit-elle en riant. Et, sur ce propos cavalier, changeant brusquement de ton : — Monsieur, me dit-elle, comment vous appelez-vous?

— Je m'appelle Henri De Villiers, répliquai-je, tout abasourdi.

Il y eut un silence; j'en profitai pour reprendre mon sang-froid, et, saisissant l'occasion aux cheveux, à mon tour, je me hasardai à demander à la jeune fille s'il m'était permis de savoir son nom.

— Je me nomme Hélène Cameron, répondit-elle simplement.

— Cameron! Un nom écossais?

— Écossais, oui, monsieur.

J'allais insister, espérant, par une tactique subtile, arriver à connaître la vérité sur mon inconnue; mais elle déjoua mes perfides calculs en se levant vivement et en se mettant à descendre les degrés hexagonaux de la chaussée basaltique.

Je la suivis; nous retournâmes ainsi, en devisant de diverses choses, jusqu'à l'anse où nous attendait le canot. Quelques intrépides s'y trouvaient déjà; et, peu à peu, tout notre groupe y fut rassemblé. Mais dans quel état, bon Dieu! Les robes des dames étaient déchirées, salies, trempées d'eau de mer, et les fines bottines du prince indien avaient laissé les trois quarts de leurs semelles dans les rochers de la grande chaussée!

On allait border les avirons, quand un cri perçant se fit entendre et nous aperçûmes notre Français loquace qui

Digitized by Google

accourait en sautillant le long de la côte. Plein de terreur et craignant sans doute qu'on ne l'oubliât sur les rochers de Staffa, il se précipitait sur les cailloux de basalte, glissant, tombant, se relevant pour tomber encore, mais arrivant enfin, trempé des pieds à la tête, et toujours gai comme un pinson.

Un quart d'heure plus tard, nous remettions le pied sur le pont du *Mountaineer*.

Le vénérable M. Cameron nous attendait. Je me mis à lui décrire les merveilles de Staffa; mais il m'interrompit en secouant dédaigneusement la tête.

— Tout cela n'est rien, dit-il; regardez là-haut. Voilà des grottes d'azur et de lumière, des palais et des colonnades, comme votre misérable basalte n'en produira jamais!

Au fait, il avait raison, le digne homme. Le ciel était splendide. De toutes parts, de gros nuages gris d'acier bordés d'or roulaient comme une houle et, derrière leurs volutes énormes, à travers leurs déchirures, se dressaient en plein espace des arcades vertigineuses, des portiques superbes et des galeries d'or et d'argent d'une richesse de tons à désespérer un peintre.

Mais bientôt les contours s'effacèrent, les nuées se rejoignirent et leurs flancs gris laissèrent échapper une pluie battante qui chassa tout le monde dans les cabines.

Seuls, quelques intrépides tenaient bon, tels que le clergyman solennel et le prince indien qui grelottait dans ses bottines trouées et son manteau à capuchon sous lequel brillaient ses yeux noirs. Hélène non plus n'avait pas voulu descendre. — Qu'importe un peu d'eau! disait-elle; ce n'est jamais que de la pluie, n'est-ce pas? Pourquoi perdre ce beau spectacle?

Le spectacle, en effet, était beau dans son genre; au loin, sous les rayures de la pluie, Ulva, Gometra, les Treshnish, Coll, Tiree, toutes ces îles bizarres de granit et de basalte étalaient leurs formes tabulaires, massives, prismatiques; à gauche, poussées par le vent d'ouest, des lames moutonneuses accouraient les unes après les autres, comme les escadrons d'une charge de cavalerie sans bornes.

Digitized by Google

Sous leur irrésistible effort, le *Mountaineer* se couchait sur le flanc droit, pendant que sa roue gauche battait à vide et que les coups de mer faisaient gémir sa membrure comme l'enclume sous le marteau. Par le travers des Treshnish, un de ces coups de mer heurta la hanche de babord avec la violence et la sécheresse d'une masse de fer; le *Mountaineer* se souleva tout entier et sa coque retomba sur la lame avec un craquement vraiment sinistre. Heureusement que c'était là le dernier effort de la tempête.

Quelques minutes après, le navire prenait la vague en poupe et nous doublions la pointe Caliach, en face du phare d'Ardnamurchan.

A peine étions-nous engagés dans le détroit de Mull que le vent tomba, la pluie cessa, et c'est par un beau soleil couchant que le *Mountaineer* se mit à longer la côte du Morvern.

J'avoue à ma honte que je fis peu attention aux beautés sauvages de cette côte célèbre, patrie des vieux poëmes gaéliques et des farouches seigneurs des îles; ni le lac Aline, ni les châteaux d'Aros, d'Ardtornish et de Duart ne réussirent à captiver mes yeux.

Hélène Cameron m'absorbait tout entier.

Cette fille d'Écosse m'avait captivé, fasciné, ensorcelé. Je ne suis point causeur, c'est là mon moindre défaut, et cependant je suis sûr qu'avant de sortir du détroit de Mull, la séduisante sirène m'avait déjà fait dérouler toute mon histoire. Quant à moi, je n'étais guère plus avancé à propos d'elle que lors de notre dernière conversation sur les basaltes de Staffa. Tout ce que je savais, c'est qu'elle venait de Belgique, était descendue, comme moi, la veille, au *Great Western Hotel* et se rendait à Inverness, avec son père, chez des parents.

Que m'importait d'ailleurs? N'était-ce pas un rêve? Pourquoi l'analyser, pourquoi ne pas m'abandonner à ses poétiques enchantements?

III

Hélas! ce beau rêve d'un jour prit fin comme tous les rêves; le *Mountaineer* doubla la pointe de Lismore, traversa

Digitized by Google

le canal de Lorne, passa entre les îles Maiden et Kerrera et vint, à la nuit tombante, s'arrêter le long du quai d'Oban.

Cinq minutes après, nous pénétrions dans le vestibule du *Great Western Hotel*, où la plupart d'entre nous avaient, paraît-il, pris leur résidence. Dans ce grand vestibule éclairé au gaz, soutenu par des colonnes dorées, nous faisions assez piteuses figures, accoutrés comme nous l'étions tous, de la moins élégante façon, trempés d'eau, morfondus et affamés. Aussi chacun s'empressa-t-il de se retirer chez soi, jusqu'au moment où les mugissements formidables d'un gong de bronze annoncèrent le dîner.

Aussitôt nous nous précipitâmes de toutes parts dans la salle à manger. Autour de la vaste table ovale, servie par cinq *waiters* plus solennels les uns que les autres, nous nous regardâmes d'abord avec un ahurissement assez comique. Quelle transformation, bon Dieu! Personne n'en pouvait croire ses yeux! Quoi, ce beau seigneur à la mine de rajah, aux grands yeux noirs, à la moustache cirée, c'était bien notre prince indien de tout à l'heure, grelottant, crotté et transi! Cet élégant gentilhomme, c'était notre Français! Cette belle blonde aux formes opulentes, c'était notre jeune mariée!

Seules, les deux vieilles misses n'avaient point changé; chenilles elles étaient, chenilles elles étaient restées. Tous les autres étaient sortis de leurs chrysalides! Quels brillants papillons! Mais le plus beau, le plus doux, le plus ravissant de tous, c'était bien Hélène Cameron. Sa splendide chevelure blonde, son teint frais, ses yeux bleu-vert, la coupe écossaise de son visage et jusqu'aux petits cheveux d'or qui tremblotaient sur sa nuque ronde, tout en elle me charmait et évoquait en moi les souvenirs mythologiques des naïades, des ondines et des sirènes.

Le dîner fut très animé, ce qui est rare dans la respectable Angleterre; le prince indien fit assaut d'esprit avec le touriste français, le clergyman se dérida et je crois bien que les deux vieilles misses elles-mêmes ne trouvèrent pas *shocking* de prêter leurs bouches pincées à quelques réflexions plaisantes.

Digitized by Google

Le dîner fini, l'on passa au drawing-room, où chacun s'installa de son mieux, les uns pour lire, les autres pour causer. Pour ma part, j'en eus vite assez; la charmante Hélène s'était retirée et j'avais envie de fumer.

Or, sur le sol anglais, on ne fume qu'au fumoir. Le fumoir! Le smoking-room! Connaissez-vous ce purgatoire britannique des malheureux fumeurs? Tout au fond du vestibule, près de l'entrée des cuisines, timidement, honteusement se dissimule un étroit escalier en colimaçon qui s'enfonce dans le sous-sol. Au niveau des caves, une porte s'ouvre et l'on pénètre dans une petite salle voûtée, humide, peinte à la chaux, une cave, une vraie cave! Voilà le smoking-room dans la plupart des grands hôtels du Royaume-Uni et tout spécialement dans le *Great Western* d'Oban.

Quand j'entrai dans le fumoir, deux ou trois gentlemen s'y trouvaient réunis autour d'un grand feu de bois; les pieds sur les chenets, ils fumaient tranquillement, l'un la pipe, l'autre le cigare. Sous cette voûte mal éclairée par un bec de gaz, on eût entendu voler une mouche; de temps en temps seulement, quelqu'un d'entre les gentlemen poussait un sourd grognement et portait à ses lèvres un verre d'ale; puis, tout retombait dans le silence.

Je fis comme les autres; je pris un siége, me fis apporter par le *waiter* une pinte de bonne ale d'Écosse, allumai un cigare, croisai les jambes et me mis à rêver.

Mais cette quiétude ne tarda pas à être troublée par l'arrivée du clergyman, aux pas duquel notre Français s'attachait plus que jamais. Ils étaient dans le feu d'une intéressante conversation sur le journalisme et les journaux, et le clergyman ayant eu le malheur de demander quels étaient les meilleurs journaux de Paris, son interlocuteur de citer sur-le-champ le *Figaro*, le *Gaulois* et le *Petit-Journal*. Le naïf clergyman insinua que peut-être les *Débats* ou le *Temps*... Les *Débats?* Le *Temps?* Des perruques, des momies; mais le *Figaro*, le premier, le mieux fait, le plus intéressant, le plus impartial, le plus *chic* de tous les journaux de France et de Navarre!

Digitized by Google

Assez agacé par ce verbiage et plus encore par la simplicité du clergyman qui s'y laissait prendre, je m'empressai de quitter le smoking-room et d'aller respirer le grand air, devant l'hôtel, sur le quai.

La nuit était calme et douce, de grandes lames venaient déferler sur la grève avec un bruit monotone.

Je sortais du jardin quand une ombre longue et maigre se dressa tout à coup devant moi; je reconnus le vénérable M. Cameron.

— Bon, pensai-je, l'homme aux nuages! Je tombe de Charybde dans Scylla!

Mais pas du tout; l'homme aux nuages, ce soir-là, paraissait fort sensé. Avec une science fort délicate et fort sûre, sans le moindre grain de pédantisme, il mit la conversation sur notre excursion de la journée, sur la géologie des îles de l'archipel de Mull, leur antique civilisation et la persistance du vieil élément gaélique sur ce sol de granit.

Charmé de la transformation, je lui offris un cigare; il accepta et nous commençâmes à nous promener le long de la grève, en causant comme deux vieux amis.

Déjà j'avais complétement oublié les nuages, quand la lune se leva au dessus des montagnes de Mull. Ce fut comme une pluie de lumière à travers le ciel et les flots; des masses de nuages jaillirent tout à coup de l'ombre en plein azur, écharpes de gaze, gerbes en éventail, rivières d'acier poli, noires montagnes bordées d'argent, gigantesque éclaboussement d'un monde qui se déchire.

A peine M. Cameron eut-il vu cela, que, sans transition, me prenant par le bras, il aborda le redoutable chapitre des nuages. Les nuages! cette quintessence de la beauté, toujours variée et toujours la même! Les nuages, c'est à dire le mouvement, la grâce, la couleur, l'imprévu, la vie de l'univers! Tout en sortait, tout y rentrait. Qu'est-ce qu'un monde en formation? Un nuage!

Là-dessus, le respectable Cameron tirait de son cigare une bouffée de fumée.

Qu'est-ce qu'un monde qui finit? Un nuage!

Digitized by Google

Nouvelle bouffée.

Qu'est-ce que la vie elle-même? Un nuage! Et le bonheur? Le nuage d'un nuage!

Cette nuageuse conversation dura bien, je crois, jusqu'à minuit, tellement, que lorsque je reposai ma tête sur l'oreiller, je ne voyais plus, je n'entendais plus que nuages; j'en étais imprégné, j'en étais ivre.

J'en rêvai toute la nuit. Mais, qu'est-ce qu'un rêve? Un nuage!

IV

Le lendemain matin, c'était un dimanche. Que faire à Oban, un dimanche? Tout le monde est aux offices, tout est fermé; seul, le *pharmacopolist* consent à laisser sa boutique ouverte, et encore n'est-ce que pendant quelques heures!

Comme je ne suis ni méthodiste, ni presbytérien, ni anglican, ni rien dans ce genre, je pris le parti de passer ma journée à parcourir les environs. Je suivis donc, en me promenant, la rivage d'Oban, le long d'*Alexandra Hotel*, dans la direction du vieux castel de Dunolly.

Je venais d'arriver près de la Dogstone, gigantesque monolithe dressé sur le bord de la route par quelque Titan d'autrefois, quand, ô surprise! qui vis-je, assis sur la grève, en face de la mer étincelante? Hélène et son père.

— Ah! ah! monsieur, me dit en souriant le digne vieillard, vous êtes aussi un mécréant, à ce que je vois!

— J'avoue, lui dis-je, que je préfère adorer Dieu dans ses œuvres que d'aller m'enterrer sous la voûte humide d'une chapelle pour entendre les homélies d'un clergyman.

— Vous avez bien raison! s'écria Hélène avec une sorte d'élan et, bondissant sur ses pieds, elle étendit la main vers la mer : — Regardez, dit-elle, y a-t-il rien au monde de plus beau, de plus divin que cela?

Ah! certes, elle disait vrai.

En face de nous, au fond d'une petite baie, le vieux château de Dunolly avec sa grosse tour carrée, éventrée et fièrement posée sur la cime d'un rocher taillé en biseau ; à droite,

Digitized by Google

la montagne boisée; à gauche, la mer resplendissante sous le clair soleil du matin, la mer qui venait baigner d'une frange d'écume l'îlot trapu de Maiden, la grande île indolente de Lismore et les noirs écueils de Kerrera; dans le fond, par delà les flots, les pics bleuâtres du Morvern. De ce grand paysage, aux horizons larges sans être écrasants, aux couleurs vives sans être criardes, se dégageait une impression subtile de fraîcheur, de gaîté et de beauté souriante et calme, qui épanouissait le cœur, reposait l'âme et qu'un Spinoziste eût appelée divine.

Nous passâmes une matinée délicieuse sur cette plage rocailleuse, semée de blocs énormes aux formes étranges et aux colorations sombres, et nous regagnâmes Oban en ramassant des coquillages, des cailloux roulés et des roches plutoniques bizarrement contournées.

Le *Great Western Hotel* était silencieux comme un couvent; après un modeste déjeuner, nous escaladâmes les hauteurs qui enserrent Oban, derrière un hôtel qui porte le nom gaélique de Craig-Ard, Haute-Roche. De là, on domine toute la rade, et c'est un tableau vraiment magique.

Sous les pieds, dort la petite ville figée dans le repos dominical, avec ses barques et ses vapeurs à l'ancre, ses grands hôtels silencieux et sa longue rangée de maisons blanches, égrenées comme un arc de cercle de perles autour de l'eau bleue, depuis la pointe de Dunolly jusqu'au détroit de Kerrera. En face, de l'autre côté de la rade, l'île de Kerrera allonge paresseusement sa longue échine de panthère assoupie aux ondulations étranges, entrecoupées de ravines, dans l'échancrure desquelles on aperçoit par dessus l'île la surface étincelante des flots du détroit de Lorne. Tout au fond de l'immense paysage fuit le Sound of Mull entre les *ben* du Morvern et ceux de Mull, dont les fières dentelures se déploient, dominées toutes par le colossal Dun-da-gu.

Et sur tout cela plane la voûte triomphale d'un ciel profond, lumineux, immense, que l'on sent monter derrière soi, se courber au zénith et s'en aller plonger au loin derrière les cimes bleuâtres de Mull, derrière Staffa et Iona, dans les grandes vagues sereines de l'Atlantique.

Digitized by Google

La splendeur infinie de ce tableau nous retint quelque temps absorbés; mais, peu à peu, nous nous familiarisâmes avec toutes ces magnificences et la causerie commença, causerie suave, vibrante et parfumée comme un beau rêve, et dont le souvenir me restera éternellement!

Dans ce grand soleil, sous ce ciel sans bornes, les paroles résonnent plus libres et plus franches, la voix gagne des ailes et la pensée s'épure.

Vers quatre heures, le ciel se brouilla, Hélène et son père reprirent la route de l'hôtel et je restai seul en face des nuages frangés d'or.

Et moi aussi, je devenais nuageux! Mais dans ces nobles nuées, filles de l'azur, mouvantes et légères comme lui, je ne voyais ni châteaux-forts hérissés de lances, ni chevauchées des Walkyries, ni portiques des *Mille et une Nuits*, ni pluies d'or, ni montagnes, ni vagues; ce que je voyais, ce qui se révélait à mes yeux, c'était toujours, c'était partout la charmante figure d'Hélène Cameron.

Devenais-je amoureux, par hasard?

Cette pensée me troubla.

Qu'était-ce, après tout, que cette jeune fille, rencontrée sur un steamer, dans une excursion à Staffa? Bruxelloise de naissance, Écossaise d'origine, fille d'un père lunatique se rendant à Inverness. Mais après?... Quoi?...

Le temps passait, les nuages, d'abord éparpillés et clairs, s'étaient peu à peu rassemblés en masses cendrées, presque livides, avec des dessous de bronze. Au dessus de l'île de Mull et du détroit de Lorne, ils avançaient en rangs serrés comme une armée formidable, roulant devant eux, ainsi qu'une poussière, leurs énormes volutes jaunâtres. Bientôt le soleil se cacha et le ciel occidental se trouva voilé par une immense nuée aux teintes de plomb. Tout à coup, un éclair jaillit dans cet amoncellement colossal; un coup de vent passa sur les hauteurs et le sourd grondement du tonnerre plana d'échos en échos.

Je m'empressai de redescendre vers Oban, le long de l'hôtel Craig-Ard, et je rentrai au *Great Western*, comme les premières gouttes de pluie marbraient le sol.

Digitized by Google

Prince indien, clergyman, Français, misses et scholars, tout notre monde se trouvait déjà réuni. Pendant le dîner, l'orage éclata, et c'est au fracas du tonnerre et à la lueur de la foudre que nous dégustâmes les *turtle soup*, les légumes à l'eau et les innombrables étrangetés de la cuisine anglaise.

Quand nous passâmes au salon, la crise était finie, les étoiles brillaient et l'on avait ouvert toutes les fenêtres pour dissiper la chaleur étouffante de l'intérieur.

Hélène et son père s'assirent près d'une croisée et je m'installai à côté d'eux, non sans inquiétude au sujet de la question des nuages, car bien des vapeurs légères flottaient encore çà et là sur l'azur.

Mais les courses de la journée, l'accablante température de l'après-midi avaient heureusement abattu les esprits de M. Cameron; il s'assoupit sur le sofa, et nous restâmes en tête à tête, Hélène et moi.

Par cette belle nuit de septembre, la jeune Écossaise me semblait plus belle que jamais; son visage aux grands traits fiers, éclairé d'un côté par les reflets brillants du lustre, plongé de l'autre dans la molle pénombre azurée de ce ciel constellé d'étoiles, prenait un caractère étrangement doux et mystérieux.

Nous ne disions rien.

Une bouffée d'air frais chargée de senteurs marines entra par la fenêtre et passa sur nos fronts comme une onde, en faisant palpiter la flamme du lustre.

— Quel bon air! dit Hélène en aspirant longuement la brise de ses petites narines frémissantes. Ce n'est pas à Bruxelles qu'on en trouverait de semblable!

— Ah! non, par exemple! répliquai-je en riant, pas même au bois de la Cambre!

— Ni au Jardin Zoologique!

— Ni rue du Trône!

— Ni rue du Poinçon!... Pauvre rue du Poinçon!... Cependant, je la regrette; le croiriez-vous, monsieur?

— Mais vous la reverrez sans doute bientôt, mademoiselle?

Digitized by Google

Hélène Cameron secoua la tête. — Non, non, monsieur, dit-elle avec mélancolie, je ne la verrai plus. Une fois à Inverness, tout sera fini. Je suis née Bruxelloise, je vivrai et je mourrai *Invernessienne*.

— Cependant Inverness ne doit pas être un séjour bien agréable; en hiver surtout.

— Sans doute; mais les parents de mon père sont là.

Bizarres caprices de la conversation! Ces quelques mots servirent de transition et nous conduisirent, sans nous en douter, à un entretien dont les détails me permirent de reconstituer toute l'histoire d'Hélène Cameron.

Comme je l'avais pensé, M. Cameron était, en effet, un pur highlander d'Inverness. Après de fortes études à l'université d'Édimbourg, il était venu à Bruxelles comme précepteur avec une riche famille écossaise, s'y était établi en qualité de professeur de langue et de sciences naturelles, et s'y était marié, assez tard, avec une jeune Belge, la mère d'Hélène. Cette enfant avait été la joie de leur foyer pendant vingt ans; son père l'avait élevée lui-même à sa façon, qui était la bonne. Mais ce bonheur devait être détruit par un coup terrible : M^me^ Cameron fut tout à coup emportée par la maladie. Cette catastrophe avait frappé au cœur le vieux professeur; dès cet instant, un certain dérangement s'était produit dans ce cerveau si bien constitué. Alors, le voyant dépérir de jour en jour, voyant les économies paternelles se dissiper rapidement, Hélène avait fait appel aux parents d'Inverness, et, sans songer à ce que l'expatriation pouvait avoir de douloureux pour elle, elle avait pris la résolution de ramener son père là-bas, dans l'espoir que l'air natal lui ferait du bien et que les soins ne lui manqueraient pas. Chemin faisant, M. Cameron avait désiré revoir les Highlands et les faire voir à sa fille; c'est ainsi qu'ils se trouvaient à Oban.

Quand on rassemblait ces détails, on ne pouvait assez admirer la vaillance de cœur de cette jeune fille, qui s'en allait, le sourire aux lèvres, s'enterrer avec un vieillard dans cette terre d'exil, dans ce triste et morose pays des longs brouillards et des longs hivers.

Digitized by Google

Lorsque nous nous quittâmes sur le tard, j'étais ravi de l'âme d'Hélène comme je l'avais été de sa beauté, et je sentais bouillonner en moi cette fièvre joyeuse de l'homme qui vient de découvrir, dans un coffret d'or pur, un trésor plus pur que l'or même.

Cette fois, je ne pouvais plus le nier, je le sentais, toutes les fibres de mon être le criaient : j'aimais Hélène Cameron!

V

Quand je me réveillai le lendemain matin, ma première pensée fut pour Hélène. Tout brûlant d'enthousiasme, je ne songeais qu'à une chose, la revoir et lui déclarer mon amour; mais quand? comment?...

Mon imagination chevauchait, chevauchait! Je mettais en mouvement tout l'appareil du romantisme le plus échevelé. Pour une pareille déclaration, ne fallait-il pas un cadre grandiose? Précisément, ce jour-là, nous devions aller visiter la célèbre vallée de Glen Coe, tout imprégnée des souvenirs de Walter Scott et de Macaulay. Dans ce vallon sauvage, en face de la grotte d'Ossian et des eaux épiques du Cona, tout ne semblait-il pas disposé pour les premiers serments d'amour? Je me voyais déjà aux genoux d'Hélène, baisant sa petite main et lui tenant des discours d'une chaleur et d'un lyrisme à faire fondre la pierre... Mais, si elle refusait mon hommage! Si, par hasard, elle me riait au nez! Un frisson glacial me parcourait le corps, rien qu'en songeant à ces petites dents blanches, découvertes par un rire moqueur.

Au milieu de ces alternatives d'espérance et de désespoir, l'heure du départ arriva, et nous nous embarquâmes sur le steamer *Chevalier*, qui faisait le service entre Oban et Ballachulish.

La matinée était splendide ; plus de pluie, plus de brouillards, plus de nuages! Un ciel d'azur, un soleil radieux, une mer clapotante et coquette.

Bientôt la baie d'Oban disparut à nos yeux et nous nous trouvâmes en plein lac Linnhe. Les ruines de Dunolly et de

Digitized by Google

Dunstaffnage, l'entrée du loch Etive dominée dans le lointain par le cône superbe du Ben-Cruachan, les lochs Creran et Appin défilèrent successivement devant nous et, vers onze heures, le *Chevalier* stoppait au *pier* de Ballachulish, à l'entrée du loch Leven.

A peine à terre, nous grimpâmes dans le *coach*, un *coach* énorme, attelé de quatre chevaux robustes. Je manœuvrai assez habilement pour trouver place à côté d'Hélène, et, fouette cocher! le *coach* s'ébranle et nous voilà partis le long des bords enchanteurs du loch Leven.

C'était charmant! Malheureusement, je ne sais quel hideux petit boy en costume national grimpa derrière le *coach* et se mit à jeter à tous les échos la fanfare criarde d'une trompette suraiguë. En même temps, les deux vieilles misses ouvrirent leurs parasols, grands comme des parapluies, sous prétexte de se garer du soleil, et nous cachèrent la moitié du paysage. Je n'ai jamais vu deux plus insupportables créatures! Elles ne pouvaient tenir en place, s'agitaient, se trémoussaient et nous accablaient de leurs « Aoh! beautiful! » en nous caressant le bout du nez avec les baleines de leurs parasols! Cela devenait grotesque et toutes mes ardeurs romantiques s'éteignaient piteusement sous ce souffle ridicule.

Enfin, je crus que mon supplice allait prendre un terme, quand, après avoir traversé les carrières d'ardoises, nous quittâmes le loch Leven et nous commençâmes à remonter la vallée du Coe. Mais ici, nouvelle douche d'eau froide! nouvelle désillusion! Pas de rochers énormes, pas d'éboulements titaniques, rien de cette vallée des ombres de la mort dont parle Macaulay! Une route tout unie courant au milieu des prairies, un ruisseau gazouillant, des maisonnettes et, sur les côtés, des montagnes, fort hautes, sans doute, mais point du tout formidables.

Je me morfondais de plus en plus, quand, soudain, à un coude de la route, nous apparut Glen Coe, le vrai, le sévère, le grandiose Glen Coe, avec sa ravine énorme, d'un gris roussâtre, sans un buisson, sans une fougère, sans une mousse,

Digitized by Google

pelée, déchiquetée, sillonnée par de profondes crevasses, et dans le fond, son petit lac Treachtan aux reflets d'acier.

Près de ce lac, un amas de décombres, quelques arbres, les seuls de la vallée, marquent la place sinistre où se consomma, il y a près de deux siècles, l'un des plus abominables attentats dont l'histoire fasse mention, le massacre du clan des Mac-Donald, égorgés, froidement, sans défense, par des soldats anglais.

A quelques pas de ce lieu maudit, notre coach s'arrêta devant une espèce de masure en pierre sèche, où de petites Highlandaises plus rousses les unes que les autres, pieds nus et en haillons, vinrent nous offrir du lait et de la galette écossaise, digne d'être distribuée aux damnés du Dante pour entretenir leur soif.

Après quoi, notre cocher nous confia qu'il était le dernier descendant de Mac-Donald, — ce que nous accueillîmes avec assez d'incrédulité, — et nous annonça qu'il repartait dans une demi-heure.

Une demi-heure! Je fis une longue figure; mais Hélène, sans doute aussi peu désireuse que moi de goûter une seconde fois les délices du *coach!* vint à mon secours, en s'écriant avec une adorable petite moue :

— Une demi-heure! mais nous n'aurons rien vu!

— Eh bien! retournons de pied, proposa M. Cameron.

Le digne vieillard! Peu s'en fallut que je ne lui sautasse au cou! Enfin, mon rêve allait se réaliser : nous allions être seuls! Seuls dans ce désert! Déjà, je sentais les aveux frémir et bouillonner sur mes lèvres!

Nous informâmes de notre résolution le dernier descendant des Mac-Donald, nous fîmes nos adieux au reste de la compagnie et nous allâmes nous asseoir au fond de la vallée, près des sources du Coe, à l'ombre des rochers gigantesques où s'ouvre, à des hauteurs vertigineuses, la grotte légendaire d'Ossian.

De la place où nous étions, le ravin de Glen Coe se développait dans toute sa sauvagerie grandiose; ses deux talus immenses, semés de blocs, étalaient leurs flancs déchirés

Digitized by Google

comme par un monstrueux coup de foudre, et sur l'azur intense du ciel leur arête déchiquetée se découpait nette et dure, avec des profils de vagues pétrifiées.

Tout entiers à ce grand spectacle, nous parlions peu; bientôt le coach s'éloigna, M. Cameron, vaincu par la chaleur, s'assoupit et nous restâmes seuls, Hélène et moi, comme la veille au soir, face à face, au milieu du désert.

L'instant solennel, l'instant tant désiré, était venu. Je le sentais; mais, au moment de parler, ma langue se paralysa tout à coup; une peur effroyable me prit; je fis un violent effort. — Mademoiselle Hélène, commençai-je...

Elle leva les yeux sur moi, ses yeux doux et profonds, énigmatiques comme des yeux d'ondine. Ce regard me porta le dernier coup; déclarations ardentes, aveux passionnés, tout s'envola, tout disparut; je restai muet et je me trouvai si bête que je me levai d'un bond et me mis à escalader le talus de la montagne avec une sorte de fureur.

La perfide me suivit en riant et nous voilà grimpant dans les pierres rousses et grises, le long de l'énorme pente, glissant sur les cailloux, nous accrochant aux angles, escaladant les blocs, soufflant et haletant comme deux fous, en plein soleil.

Tout à coup, Hélène m'appela; elle n'en pouvait plus; la sueur perlait sur son front, ses yeux enfiévrés brillaient, elle me tendait la main en criant à l'aide. Pris d'une noble ardeur, je dévalai jusqu'à elle, afin de saisir cette chère petite main dans les miennes; mais mon élan m'emporta, je bronchai et roulai sur le dos tout le long de la pente, en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire. Après une glissade assez longue, je finis par m'accrocher à quelque aspérité du roc et me relevai poudreux et exaspéré.

Hélène riait aux éclats.

Je lui lançai un regard de basilic.

— Comme c'est méchant de ma part, dit-elle alors; vous ne vous êtes pas fait mal au moins?

Non, je ne m'étais pas fait mal!

Il s'agissait bien de cela d'ailleurs! Se faire mal,

Digitized by Google

qu'importe! Mais je m'étais perdu dans l'estime d'Hélène, je m'étais rendu ridicule!

Pour comble de malheur, le bruit de ma chute avait réveillé M. Cameron.

— Eh bien, eh bien, dit-il, qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce que vous faites donc là?

— Nous dégringolons la vallée des ombres de la mort, dit Hélène en riant, et, légère comme un jeune faon sauvage, elle descendit la pente en courant et vint se jeter dans les bras du vieillard.

Je la suivis fort piteux, en m'époussetant et en envoyant à tous les diables les cailloux de Glen Coe.

Voyant ma mine déconfite, Hélène me tendit la main : — C'est ma faute, dit-elle, je vous en demande pardon.

Raillait-elle? Son visage était sérieux et son regard plein de douceur. J'en fus tout rasséréné et je me mis à rire moi-même de ma mésaventure.

M. Cameron regarda sa montre. — Je crois, dit-il, qu'il est temps de mettre un terme à nos prouesses et de regagner nos pénates.

Je ne demandais pas mieux ; j'en avais assez de Glen Coe! Nous partîmes donc ; du lac Treachtan à Ballachulish, il y a deux lieues ; nous les fîmes en causant et, comme le ciel continuait à être d'une pureté parfaite, la brûlante question des nuages ne vint point assombrir notre promenade.

Je m'abusais sans doute, mais il me sembla que, pendant tout le temps, Hélène Cameron se montrait particulièrement aimable vis à vis de moi; voulait-elle me faire oublier mon infortune ou effacer l'impression que son rire sincère mais cruel avait dû faire sur mon amour-propre endolori?

A Ballachulish nous retrouvâmes notre société et, le soir, vers sept heures, nous nous embarquions tous sur le steamer *Pioneer*, pour le canal Calédonien. La nuit était tombée, une nuit calme et pleine d'étoiles. Sur les eaux unies du loch Eil, le *Pioneer* glissait rapidement; à notre gauche, sur le crépuscule jaune pâle, défilaient les cimes dentelées des monts des Highlands.

Digitized by Google

Quel moment favorable pour de tendres aveux ! Mais c'était fini ; courage, éloquence, tout me manquait à la fois ! Je passais mon temps à prendre des résolutions féroces, à me dire : Tout à l'heure, quand nous serons arrivés en face de ce ben, quand nous aurons doublé ce cap, croisé cette lumière ! Ah bien, oui ! Les ben, les caps et les lumières passaient tour à tour et, moi, je ne disais rien !

Vers huit heures, nous débarquâmes à Fort-William et nous nous fîmes conduire à l'hôtel *Calédonien*, bon hôtel, en somme, malgré ses allures d'auberge, et garni de grands lits à baldaquins.

Jusqu'au dernier moment, j'avais gardé quelque espoir ; mais quand, sur le seuil de l'escalier de chêne, la charmante Hélène m'eut souhaité le bonsoir, je vis bien que tout était perdu, et je gagnai mon lit, le désespoir dans l'âme.

VI

Le jour commençait à peine, quand nous montâmes dans le *coach* qui devait nous transporter à l'entrée du canal Calédonien, sur l'autre rive de la rivière Lochy, à Bannavie, où nous devions prendre le steamer qui, le soir, nous déposerait à Inverness.

Quand nous arrivâmes, ce steamer, l'*Edinburgh*, chauffait. Nous partîmes vers huit heures. Le temps était doux, mais brumeux, un vrai temps d'Écosse, semé d'arcs-en-ciel, d'ondées et d'éclaircies. Cette fois, ce n'étaient plus les eaux miroitantes d'un lac, ni les grandes vagues de l'Atlantique que fendait notre navire ; paisiblement, prosaïquement, il remontait, d'éclusées en éclusées, un beau canal bien droit, entouré de berges bien entretenues.

Mais les alentours étaient superbes ; la masse colossale du Ben-Nevis, le roi des ben écossais, se profilait à notre droite, de l'autre côté de la verdoyante vallée, avec ses précipices abrupts, ses crevasses blanches de neige perpétuelle et son large front chauve.

Bientôt nous pénétrâmes dans le lac Lochy et de là dans

Digitized by Google

le petit lac Oich, le point culminant du canal Calédonien. Toute cette nature sauvage et grandiose est imprégnée des souvenirs héroïques du prétendant Stuart. Voici la prairie d'Aberchalder, où Charles-Édouard passa ses Highlanders en bataille; voici le Glen Fynnin, où il déploya sa bannière; voici Corpach et la résidence de Lochiel, le chef des Camerons; voici les rochers de Glen Moriston, où le malheureux prince, battu à Culloden, fugitif, traqué comme une bête fauve par les habits rouges du duc de Cumberland, trouva, pendant quinze jours, une retraite assurée auprès de sept pauvres maraudeurs.

A l'extrémité du lac Oich, le capitaine nous annonça que nous pouvions descendre et nous rendre de pied à Fort-Augustus, à l'entrée du lac Ness. C'est une belle promenade de deux milles, par une route magnifique et que l'on fait en causant, pendant que le steamer franchit une à une les multiples écluses du canal.

Nous descendîmes donc et nous voilà flânant par groupes, le long de la berge gazonnée. Le paysage, lavé par les ondées, avait des colorations splendides, d'une vigueur de tons que je n'ai jamais rencontrée ailleurs. Tout était roux dans cette nature sauvage, roux les sommets des ben, roux les rochers, les lichens, les bruyères, les fougères desséchées, l'herbe, le sol et jusqu'à l'eau même qui prenait des teintes de sépia, de pourpre et d'or, d'une chaleur, d'une variété et d'une richesse indescriptibles. Jetez sur cet ensemble, de grandes nuées grises, avec des déchirures de ciel bleu et des trouées de soleil, et vous aurez une faible idée de la puissance de coloris de ce coin perdu des Highlands.

J'étais triste, cependant. Quelques heures à peine me séparaient du moment de l'éternel adieu! Et je n'avais rien fait! Et j'avais laissé échapper les meilleures occasions!

Nous cheminions en devisant. M. Cameron, surexcité par les effets magiques des arcs-en-ciel, avait entonné un nouvel hymne aux nuages et, cette fois, comme je ne faisais guère attention à ses théories, il s'était rabattu sur le prince indien

Digitized by Google

que son malheur avait poussé en notre compagnie. Mais le prince indien n'était pas homme à se laisser désarçonner par si peu de chose ; il ne tarda pas à prendre feu à son tour pour un si beau sujet, et se lança à corps perdu dans une vaste discussion où le Nuage Messager de Kalidasa, le fameux Mégha-Douta, occupait une place fort considérable.

O trois fois béni Mégha-Douta! O Kalidasa! O prince indien! Quelle reconnaissance ne vous dois-je point! Bientôt enflammés par la discussion, mes deux interlocuteurs se mirent à marcher à grands pas, en faisant de grands gestes, si bien que, tout à coup, à un tournant de la route, je me trouvai seul avec Hélène Cameron.

— Qu'il fait bon ici! s'écria-t-elle, et brusquement, sans façon, elle s'assit au bord du chemin sur un tertre moussu.

Elle avait bien raison, il faisait bon ici. Dans toute cette rousseur, au milieu de ces colorations violentes, ce petit coin était réellement une oasis; derrière nous descendaient les bois de chênes et les buissons touffus, devant nous s'étendaient la vallée, les Grampians et les berges du canal au dessus desquelles on apercevait au loin le panache de fumée de l'*Edinburgh* arrêté dans un écluse.

Je m'assis à côté d'Hélène.

— Quelle belle journée! reprit-elle.

— Quel dommage que ce soit la dernière!

Hélène me regarda d'un air indéfinissable.

— Oui, repris-je en rassemblant tout mon courage, la dernière; car, ce soir, ne serons-nous pas à Inverness et ne faudra-t-il pas nous dire adieu?

— Adieu! dit-elle d'une voix altérée. Mon Dieu, monsieur De Villiers, pourquoi dites-vous cela? Nous nous reverrons encore, vous reviendrez en Écosse.

— L'Écosse? Ah! ce n'est point l'Écosse que je regrette... Non, ce n'est ni Oban, ni Staffa, ni Iona, ni Glen Coe... Hélène, c'est vous!

L'éclair avait jailli; le mot, le mot qui me brûlait depuis deux jours m'échappa tout à coup : Je vous aime!

Combien les amoureux sont aveugles, je le vis bien alors,

Digitized by Google

quand deux beaux yeux verts m'enveloppèrent de leur flamme caressante et que je sentis une petite main blanche palpiter dans les miennes. Ce fut comme une grande lumière qui me pénétra tout entier. Je sentis que je n'étais plus seul, qu'un cœur battait à l'unisson de mon cœur et que j'avais été un bien grand fou de douter ainsi de l'amour...

Qu'ajouterai-je? Lorsque nous nous remîmes en marche pour rejoindre nos compagnons, nous étions fiancés, et c'est en face de cette noble nature que s'étaient échangés nos serments.

Le reste de la journée fut pour moi une ivresse; je ne me rappelle plus rien distinctement; les écluses de Fort-Augustus, les sauvages magnificences du lac Ness, les splendeurs humides des chutes de Foyers, les sombres sapins d'Urquhart, je ne voyais rien, je ne voyais qu'Hélène, je vivais dans ses yeux, sur ses lèvres, dans son cœur.

Le soir, nous atteignîmes Inverness; Hélène et son père allèrent retrouver leurs parents, et notre petite caravane, si unie et si bien d'accord, se dispersa pour toujours. Je dis adieu au prince indien, au clergyman, au Français bavard, et je gagnai l'hôtel *Calédonien,* où je passai la nuit à fumer des cigarettes et à adresser des hymnes aux nuages et au Mégha-Douta, mes sauveurs! . . . . . .

. . . . . .

Le lendemain, ma demande était faite et agréée; je demeurai quinze jours à Inverness auprès d'Hélène, de son père et de leurs parents, braves Écossais un peu frustes.

Deux mois plus tard, j'étais marié à Bruxelles. Ce n'était point un mariage d'argent, Hélène était pauvre. Mais je pensais alors que les seuls mariages selon la loi de Dieu et de la conscience, ce sont les mariages d'amour.

Deux ans se sont passés depuis lors, et je n'ai point changé d'avis.

HERMANN PERGAMENI.

Digitized by Google

LORD MACAULAY

SA VIE & SON ŒUVRE[1]

Notre siècle ne s'est pas montré avare d'applaudissements pour les grands écrivains qu'il a produits : poètes, historiens, romanciers, auteurs dramatiques et comiques, il n'a pas attendu leur mort pour leur décerner les honneurs du triomphe. Plusieurs ont vu la gloire venir vers eux au sortir de la jeunesse et toute cette brillante pléiade qui en France, en Angleterre, en Italie, était née dans le fracas des grandes guerres de la Révolution et de l'Empire, avait déjà cueilli d'amples moissons de lauriers lorsque la chute de la monarchie de Charles X et la réforme parlementaire anglaise de 1832 donnèrent le coup de grâce à des systèmes politiques animés de l'esprit d'un passé qui avait eu sa grandeur, mais qui ne répondait plus aux aspirations et aux besoins des générations nouvelles.

Parmi les historiens, il en est deux, M. Thiers et lord Macaulay, qui, plus que tous les autres, ont joui de leur vivant des honneurs de la popularité. C'est que tous les deux ont été au plus haut point les interprètes des tendances et des sympathies de leurs contemporains. M. Thiers a retracé avec amour les grandes campagnes des Hoche, des Moreau, de Napoléon, à une époque où, par opposition aux tentatives réactionnaires des Bourbons et à la politique sage-

[1] *The Life and Letters of lord Macaulay*, by his Nephew George Otto Trevelyan. 4 vol.

Digitized by Google

ment pacifique de Louis-Philippe, la bourgeoisie française s'était éprise d'une admiration irréfléchie pour le grand capitaine et le despote impitoyable qui avait assis son trône sur les ruines de la Révolution.

Issu de la classe moyenne, Macaulay s'est fait l'interprète des whigs, de cette partie éclairée et généreuse de l'aristocratie anglaise qui, en peu d'années, abolit la traite et l'esclavage des noirs, affranchit les catholiques d'Irlande d'une oppression odieuse et accorda une place dans la représentation nationale aux grandes villes manufacturières et commerciales du royaume. Il s'est identifié avec les destinées du parti whig, s'est cantonné pour ainsi dire dans son credo politique et a mis à la défense de ses principes, sur le terrain de l'histoire comme dans l'arène parlementaire, une conviction et une ardeur qu'on se serait plutôt attendu à rencontrer chez un Cavendish ou chez un Russell que chez le descendant d'une humble lignée de ministres presbytériens établis dans une misérable bourgade d'Écosse. Il n'est donc pas surprenant que le défenseur éloquent des whigs, l'essayiste, dont chaque page est un étincelant panégyrique de leurs grands hommes, ait partagé leur popularité bien légitime, au moment où, par leurs efforts persévérants et énergiques en faveur de la réforme, ils avaient peut-être sauvé leur pays des horreurs de la guerre civile.

Plus tard, lorsque de nouvelles préoccupations se furent emparées de l'esprit public, Macaulay, ne prenant plus qu'une part secondaire aux luttes politiques de ses contemporains et se vouant tout entier à ses travaux littéraires, sut conserver son ascendant sur la foule. Plein d'une admiration sans bornes pour le rôle que sa patrie a joué dans l'histoire, il se donna pour tâche d'étudier et de raconter l'un des épisodes les plus attachants de cette histoire avec le même succès, qui l'avait salué dès ses premiers pas dans la carrière des lettres. Son ouvrage sur la Révolution de 1688 fut tiré en quelques années à plusieurs centaines de mille exemplaires, traduit en une douzaine de langues et lorsque, dans les premiers jours de l'année 1860, l'Angle-

Digitized by Google

terre apprit que les restes mortels de l'illustre historien allaient être déposés à Westminster sous les dalles du Panthéon national, l'inscription, qu'on grava sur la pierre funéraire, fut l'expression de l'opinion unanime du peuple anglais :

HIS BODY IS BURIED IN PEACE,
BUT HIS NAME LIVETH FOR EVERMORE.

« Sa cendre repose en paix, mais son nom vivra à « jamais. »

Cependant cet homme lu dans les deux hémisphères, cet homme qui, lorsqu'il se levait pour parler dans la Chambre des communes, voyait les membres accourir pour recueillir ses paroles, était à peu près inconnu en dehors d'un petit cercle intime de parents et d'amis. On admirait l'orateur, l'essayiste, l'historien, le poète même — car il fut poète à ses heures, — mais l'homme n'avait pas percé sous l'écrivain et ses concitoyens ne savaient rien ou presque rien de sa vie privée, de ses affections domestiques, de ses goûts, de ses habitudes, toutes choses intéressantes chez un auteur favori, qui n'est à tout prendre que l'ami intellectuel de ses lecteurs, ami qui n'est jamais importun et qui vient toujours à propos distraire ou consoler aux heures d'ennui ou de tristesse. M. Trevelyan, le fils de la sœur préférée de Macaulay, vient enfin de satisfaire au vœu des admirateurs de son oncle et le récit de cette vie si honnête, si pure, tout entière consacrée au travail et à la défense de ce qui lui semblait la vérité, eût été lu avec bonheur, alors même que M. Trevelyan ne s'y fût pas montré un biographe plein de charme et de talent, déroulant devant nous, avec une complète bonne foi, toutes les phases de l'existence de celui à qui il avait voué une affection filiale et un respect plein de tendresse. Au moyen d'extraits de ses lettres et de son journal, il laisse autant que possible la parole à Macaulay lui-même, et pour combler les lacunes qui se présentent, il s'est servi des souvenirs de sa mère et de quelques amis dévoués. Après la *Vie de Johnson* par Boswell, c'est peut-être la meilleure biographie qu'il nous ait été donné de lire.

Digitized by Google

I

Thomas Babington Macaulay naquit à Rothley-Temple, dans le Leicestershire, le 25 octobre 1800. Son père, Zacharie Macaulay, était fils d'un ministre protestant établi sur les bords de la Clyde; il avait été élevé, comme ses onze frères et sœurs, dans une vie rustique, qui n'excluait pas une instruction solide et variée. Envoyé à la Jamaïque, dès l'âge de seize ans, comme teneur de livres d'une plantation, il en devint bientôt le gérant; mais son âme austère et profondément religieuse s'y révolta à la vue des maux infligés aux esclaves noirs, et si, pendant quelques années, il se contenta de chercher à mitiger leurs souffrances, à vingt-quatre ans, repoussant les offres brillantes qui lui furent faites, il revint en Angleterre, pour ne plus avoir qu'un but : celui de travailler à l'abolition de l'esclavage. Une compagnie venait de se fonder pour établir une colonie de nègres libérés à Sierra-Leone; Zacharie en fut bientôt nommé gouverneur et passa six années, de 1793 à 1799, à lutter avec une énergie froide et persévérante, contre tous les dangers dont était environnée la petite colonie naissante; sous un climat meurtrier, avec un état-major misérablement insuffisant, il fut tout à la fois administrateur, magistrat, maître d'école, prêtre et prédicateur, et l'entreprise commençait à prospérer, quand une visite de huit vaisseaux de guerre français montés par des équipages de sans-culottes, vint mettre en ruines la petite ville qui sortait à grand peine de terre. Un an après le départ de ces étranges apôtres de la fraternité, le gouverneur partit pour l'Angleterre, afin de s'y remettre d'une fièvre qui le minait; il y rencontra miss Selina Mills, jeune personne très jolie et très séduisante, fille d'un libraire de Bristol, membre de la secte des quakers. Elle devint sa fiancée et il l'épousa en 1799 après être revenu se fixer à Londres comme secrétaire de la compagnie. Macaulay, qui estimait que la vertu, pour être aimable, doit être alliée à un grain d'épicurisme, eut donc un père strictement évangé-

Digitized by Google

lique et une mère appartenant à la Société des Amis, et passa les deux premières années de sa vie au cœur de la Cité de Londres, dans la maison noire et enfumée où la Compagnie avait ses bureaux. Heureusement pour l'enfant, le ménage alla bientôt se fixer à Clapham, dans un quartier moins privé d'air et de lumière.

Macaulay fut un petit prodige. A l'âge de dix ans, son bagage littéraire comprenait un poëme « la Bataille de Cheviot », dont trois chants furent achevés, un abrégé d'histoire universelle, un exposé de la religion chrétienne destiné à convertir les habitants du Malabar, et un second poëme « Olaüs le Grand ou la conquête de Mona », dans lequel les destinées des Macaulay, fils d'Olaüs, étaient chantées, à la façon de l'Énéide, en vers prophétiques. Ses parents eurent le bon goût de ne pas faire parade de ces productions enfantines, qui se recommandaient par une grande lucidité d'expression et par une parfaite correction grammaticale.

La situation financière de la famille allait d'ailleurs s'améliorant, bien qu'elle se fût peu à peu accrue de trois frères et de cinq sœurs. Le père s'était associé un de ses neveux, et la maison Macaulay et Babington faisait un commerce étendu avec la côte d'Afrique. En 1812, Zacharie Macaulay comprit qu'il était temps de mettre son fils à même de poursuivre des études sérieuses. Celui-ci n'avait jamais témoigné d'un goût bien vif pour la discipline scolaire et il est heureux qu'avec son caractère impressionnable, il n'ait pas été envoyé aux grandes écoles de Harrow ou de Westminster. Mais, confié aux soins du révérend M. Preston, à Little Shelford, près de Cambridge, qui, à part une dose excessive de sermons, d'expositions théologiques et d'examens de leur état spirituel infligés à ses élèves, paraît avoir été un excellent éducateur pour la jeunesse. Pendant leurs loisirs, les enfants avaient organisé un *debating club*, et ces tacticiens de treize ans discutaient gravement qui, de Wellington ou de Marlborough, était le plus grand général.

Digitized by Google

Macaulay commençait dès cette époque à se livrer sans réserve à sa passion pour la lecture. Il dévorait le Décaméron, Gil Blas, les poëmes de Southey, l'Histoire de la Décadence de l'Empire romain de Gibbon, Clarendon, Burnet, Shakspeare, la Revue d'Édimbourg, Walter Scott, les romanciers anglais du XVIII[e] siècle; en un mot, tout ce que lui tombait sous la main, et tout ce qu'il lisait demeurait gravé en traits ineffaçables dans sa mémoire.

Les censeurs rigides estimeront sans doute que plusieurs de ses lectures étaient au moins risquées pour un écolier de quinze ans : Gil Blas, le Décaméron et Tom Jones trouveront difficilement grâce à leurs yeux. Nous nous permettrons de n'être pas de l'avis de ces doctes personnages. Les livres soigneusement émondés, expurgés et épluchés rebutent l'adolescent, qui les laisse là et tend l'oreille aux suggestions perfides que l'oisiveté vient lui souffler. Les jeunes gens corrompus de bonne heure ne sont pas ceux qui lisent beaucoup, même à tort et à travers; ce sont ceux qui ne lisent pas ou qui ont cessé de lire.

Par une contradiction bizarre, les philanthropes anglais qui, vers la fin du siècle dernier, se sont voués à la noble cause de l'abolition de l'esclavage, qui, pour arriver à leurs fins ont créé de toutes parts des associations, distribué à profusion des écrits abolitionnistes et se sont mis en rapports constants avec la nation par tous les moyens qu'ils ont trouvés à leur disposition, ces mêmes hommes, qui ne reculaient devant aucun effort pour recruter les adhérents dans toutes les classes de la société, restèrent constamment, en politique, serrés autour du drapeau tory. Peut-être faut-il attribuer cette attitude à l'appui qu'ils rencontrèrent chez Pitt; toujours est-il que lorsque, après l'explosion de la guerre contre la République française, le premier ministre eut consenti à toutes les mesures de compression que réclamait le Parlement, les antiesclavagistes, et Zacharie Macaulay comme les autres, restèrent fidèles aux principes conservateurs et persévérèrent dans cette voie jusqu'au bout.

Le jeune Macaulay, qui ne semble pas avoir jamais été un

Digitized by Google

adepte bien fervent des idées politiques des torys, dut se trouver quelque peu dépaysé pendant les premiers temps de son séjour à l'université de Cambridge, où il entra en 1818. Au commencement du siècle, les autorités académiques restées fidèles à la mémoire de Pitt, leur ancien représentant aux Communes, ne témoignaient pas, il est vrai, d'un zèle bien ardent pour les idées nouvelles, et c'est avec peine qu'elles avaient octroyé à la jeunesse universitaire le droit de discuter dans la *Cambridge Union* les événements politiques antérieurs à notre siècle. Mais celle-ci ne tarda pas à tourner l'obstacle qu'on dressait devant elle et peu à peu, malgré les remontrances paternelles, Macaulay se laissa entraîner dans le camp libéral. C'est à son condisciple Austin, fervent admirateur des théories utilitaires et des institutions républicaines, que revient l'honneur de sa conversion.

Il se montra plus rebelle sur un autre terrain.

Cambridge s'est toujours distingué d'Oxford par la considération dont les études mathématiques y ont été entourées. Macaulay, qui avait pour elles une invincible antipathie, ne parvint pas à la vaincre, et ses lettres à ses parents sont remplies de doléances sur la torture que lui fait éprouver cette branche de ses études. « Où trouverai-je des termes, s'écrie-t-il, pour « exprimer mon abomination pour cette science, si ce nom « consacré aux arts, qui embellissent et qui soutiennent la « vie, peut être appliqué à la perception et à la connaissance « de certaines propriétés des nombres et des corps ! Qu'on « me condamne à l'astrologie, à la démonologie, à la scolas- « tique ! Qu'on me force à pâlir sur Thomas d'Aquin et à « chercher la relation entre l'Entité et ses prédicaments, « mais qu'on me délivre de cette misérable étude ! C'est une « discipline de l'esprit, me dit-on. Dites que c'est l'affamer, « l'emprisonner, le torturer, l'annihiler ! »

Les mathématiques se vengèrent de son dédain, et sa faiblesse dans la science des nombres et de l'étendue l'empêcha d'atteindre le degré suprême des honneurs académiques. Toutefois, son culte des lettres lui réservait une compensa-

Digitized by Google

tion. Quoiqu'il eût toujours détesté la besogne mécanique, qui consiste à confectionner de sang-froid des hexamètres latins et grecs, et que, pour lui, le véritable lettré est celui qui lit Platon « les pieds sur ses chenets », il s'était, suivant sa propre expression, imbibé de Cicéron, ainsi que de toute la littérature classique, et il fut nommé, en 1824, l'un des soixante *fellows* ou membres de son collége. En dehors du rang qu'elle lui conférait, cette nomination lui assurait le droit au gîte et au couvert, ainsi qu'une pension annuelle de trois cents livres sterling (7,500 fr.), pendant un terme de sept années.

Ces avantages matériels venaient à point au moment où il allait quitter sa chère université, car la fortune inconstante avait cessé de protéger la firme Macaulay et Babington. Son chef s'inquiétait beaucoup plus des affaires des nègres que des siennes propres et le second associé ne semble pas avoir été apte à suppléer aux défauts du premier. La famille Macaulay dut diminuer son train de maison et s'installer dans une habitation plus modeste, où Macaulay passa plusieurs années à la grande joie de ses jeunes sœurs, qui trouvaient en lui un compagnon d'une bonté et d'une gaîté qui ne se démentaient jamais. Tous les jours, c'étaient de longues promenades au travers de tous les coins et recoins de Londres, chaque rue, chaque monument fournissant matière à un flot intarissable d'anecdotes et de souvenirs historiques. Le soir, c'étaient des lectures entrecoupées de jeux comme aux jours les plus bruyants de leur enfance : on se cachait, on se cherchait, on se donnait la chasse dans l'escalier; quoique personne n'eût de voix, on chantait en chœur à tue-tête. D'autres fois, c'était un feu roulant de jeux de mots, de calembours, d'improvisations à l'auteur desquelles on avait décerné le surnom de « Poète Judicieux ». Le père toujours grave regardait parfois d'un air étonné, mais laissait librement se répandre cette exubérance de verve et de vie.

Cependant ce n'était pas tout que de rire et de chanter; il fallait faire choix d'une profession et le jeune homme qui, pendant la dernière année de son séjour à Cambridge, avait

Digitized by Google

accepté par nécessité les fonctions de répétiteur moyennant une rémunération de cent guinées, suivit le conseil de son père en entrant dans le barreau. Dame Thémis ne lui fut pas propice, car les seuls honoraires qui échurent en partage au futur auteur du Code pénal indien, s'élèvent à la somme modique d'une guinée : il s'agissait de poursuivre un maraudeur coupable d'un vol de poulets. Pour tout dire, Macaulay fut toujours un avocat amateur hantant bien davantage la galerie de la Chambre des communes que l'enceinte des cours de justice.

II

Dans l'entretemps, il commençait à se produire sur un autre théâtre plus approprié à ses goûts et à ses aptitudes. En 1823, il s'était mis à collaborer avec plusieurs étudiants de Cambridge à la « Revue trimestrielle de Knight » (*Knight's Quarterly Review*) et y publia des fragments de romans antiques, où Alcibiade, Catilina et César étaient fort habilement mis en scène, des études sur Dante et sur Pétrarque qu'il connaissait à fond, sur les orateurs attiques, sur l'histoire grecque de Mitford et un dialogue entre le poète royaliste Abraham Cowley et Milton, qui demeura son œuvre de prédilection parmi celles qui avaient vu le jour dans les colonnes de cette revue. Ces travaux, dignes prémices d'abondantes moissons, attirèrent l'attention de Jeffrey, l'éditeur de la *Revue d'Édimbourg*, qui, en quête de recrues jeunes et vigoureuses, fit aussitôt faire des démarches auprès de Macaulay, afin de l'enrôler parmi ses collaborateurs; celui-ci n'eut garde de repousser une offre aussi séduisante et débuta par son Essai sur Milton. Ce fut une révélation. Inconnu la veille, il fut célèbre le lendemain. Londres s'arracha l'auteur, dont la table se couvrit de cartes et d'invitations; mais de tous les éloges qui pleuvaient sur lui, celui qu'il se plaisait à repéter fut une phrase de Jeffrey : « Plus j'y pense, et moins je comprends où vous êtes allé prendre un tel style. » Quel plus beau réveil que celui de l'artiste ou de l'écrivain qui, en une nuit, a franchi toute la

Digitized by Google

hauteur séparant les bas-fonds de l'obscurité des sommets lumineux de la renommée! Macaulay put savourer à l'aise cette jouissance, mais il ne se reposa pas sur ses lauriers conquis d'un seul coup et, en peu d'années, nous le voyons adresser à la Revue ses articles sur Dryden, sur l'histoire, sur la théorie utilitaire, sur Machiavel, sur l'Histoire constitutionnelle d'Angleterre d'Hallam, et ses critiques acerbes des idées sociales de Southey et des poëmes religieux de Robert Montgomery. Cette collaboration eut, en outre, l'avantage de l'aider à balancer son modeste budget, en lui procurant un supplément de recettes qu'on peut évaluer à deux ou trois cents livres sterling par an.

Peut-être sera-t-il bon de nous arrêter ici un instant pour retracer le portrait de celui qui allait devenir un des hommes illustres de son pays?

« Ma figure, dit-il quelque part lui-même, est celle d'un « homme d'une intelligence puissante, de beaucoup de « hardiesse et de franchise avec un goût très prononcé « pour le plaisir. Comme expression générale, elle rappelle « celle de Fox. »

« C'est un petit homme à l'air résolu, écrit Praed, un de « ses compagnons de Cambridge, se tenant merveilleusement « droit, avec une mauvaise cravate et une main plongée « dans la poche de son gilet. Il n'a dans ses traits aucune « beauté dont il puisse se vanter, mais on en oublie facile- « ment l'absence dans toute physionomie qui dénote à la « fois beaucoup de bonne humeur et une forte intelligence. »

« J'ai eu un compagnon des plus intéressants, trouvons- « nous dans une lettre de Crabb Robinson, dans le jeune « Macaulay, l'un des hommes qui promet le plus de la « génération nouvelle. Il a une figure qui plaît, non pas les « traits délicats du génie et de la sensibilité, mais les lignes « accentuées et les membres bien formés d'un homme vigou- « reux de corps et d'esprit. Il est gai et très éloquent. Sa « parole déborde, mais il est riche de pensée. Ses opinions « sont libérales, sans être radicales. Il semble posséder à « la fois des connaissances abondantes et exactes. »

Digitized by Google

Macaulay était, en outre, doué d'une mémoire qui tenait du prodige et disait à ses amis que, si par un accident quelconque, tous les exemplaires du Paradis Perdu venaient à disparaître, il se faisait fort de dicter le poëme en entier. Une lecture même rapide lui suffisait pour connaître par cœur tout le texte d'un livre, et souvent lorsqu'il causait avec sa sœur Hannah, qui possédait cette faculté au même degré, ils s'amusaient à composer leur dialogue de phrases empruntées à droite et à gauche dans la légion de romans qu'ils avaient lus, au grand étonnement des personnes présentes qui se demandaient où ils étaient allés chercher cet étrange langage. Sa mise, quoique correcte, était négligée. Dans le monde, il était de manières simples et affables, bien qu'assez réservé vis à vis d'étrangers, et lorsque l'entretien sortait du cercle des lieux communs, il s'y lançait avec une décision et une volubilité qui réduisait ses interlocuteurs à un silence plus ou moins volontaire. La controverse l'attirait et il avouait lui-même qu'il lui était impossible d'entendre exprimer une opinion sans qu'un flot de réfutations ne surgît dans son esprit. Il n'eut que deux goûts marqués, celui de l'étude et celui de la conversation, au milieu d'un petit groupe sympathique, et ne partagea jamais l'engouement de ses compatriotes pour les exercices du corps ; le seul qu'il ait pratiqué, c'est l'art de se frayer un chemin en traversant à grands pas et les yeux obstinément fixés sur un livre ou un journal, la cohue qui encombre à certaines heures les rues les plus fréquentées de la Cité.

Appelé à vivre dans une période agitée, où les questions les plus graves, l'émancipation des catholiques et la réforme parlementaire, remuaient les masses, où le terrain était disputé pied à pied par les partis en présence, Macaulay, conscient de sa valeur et fort des succès oratoires qu'il avait remportés dans des réunions antiesclavagistes où il avait suivi son père, accepta avec reconnaissance la proposition que lui fit parvenir lord Lansdowne, de le faire élire à la Chambre des communes par le bourg de Calne, qui était sous sa dépendance. Lord Lansdowne avait eu soin d'ajouter

Digitized by Google

que c'était le caractère élevé et moral de Macaulay qui le déterminait à lui soumettre cette offre, et qu'il n'entendait en rien influencer ses votes.

A la Chambre des communes, son succès comme orateur ne fut ni moins éclatant, ni moins soudain que n'avait été son succès comme homme de lettres. Il se distingua surtout par ses discours pendant la crise qui précéda le vote de la réforme parlementaire. Après le premier de ceux-ci, le *speaker* le fit appeler pour lui dire que, malgré sa longue expérience, il n'avait pas souvenir d'une séance aussi animée. Certaines parties du discours égalaient, au dire de sir Robert Peel, tout ce qu'il avait lu et entendu de plus beau, et il eut la courtoisie de rendre un hommage public à son jeune adversaire. L'éloge qu'il lui adressa caractérise bien l'éloquence de Macaulay : « Mon seul sentiment envers ce gentleman, dit-il, a été celui d'une généreuse envie, tandis que j'écoutais le cours merveilleux de ce langage à la fois riche et facile, et cette élocution qui, toute rapide qu'elle est, semble à peine pouvoir nous transmettre une telle opulence de pensée et d'imagination. »

Les discours de Macaulay se distinguaient, en effet, bien moins par la grâce de l'expression que par la lucidité, l'agencement des arguments, l'éclat du style, la véhémence et l'ironie des attaques. Il se tenait immobile, parlait vite, tellement vite qu'on le comparait à un train express ne s'arrêtant même pas aux principales stations, et sa voix forte, mais dure, ne possédait ni la variété de timbre, ni la délicatesse de modulations, dont les maîtres de la tribune savent tirer de si grands effets. Mais aujourd'hui, après un intervalle de tant d'années, on lit ses discours sur la réforme parlementaire et sur le gouvernement de l'Inde, alors que ceux de la plupart de ses contemporains ne sont guère connus que des curieux, qui étudient cette période de l'histoire d'Angleterre.

Pauvre comme il l'était, la conduite de Macaulay, depuis son entrée au Parlement jusqu'à son départ pour l'Inde en 1834, fut marquée au coin de l'honneur et de la dignité la

Digitized by Google

plus stricte. Lord Lyndhurst lui avait donné en 1828 un emploi de commissaire à la Cour des Banqueroutes ; Macaulay vota lui-même la suppression de cet emploi, dont les émoluments lui étaient cependant bien nécessaires à la veille du jour où allait expirer sa bourse de *fellow* de Trinity College, et alors qu'il était réduit à souper d'un morceau de fromage et d'un verre d'ale, quand il rentrait chez lui, la nuit et à pied, des séances de la Chambre des communes. Plus tard, en 1833, quand il fit partie de l'administration comme secrétaire du bureau de contrôle de l'Inde, il voulut se démettre de ses fonctions plutôt que d'accepter un point d'importance secondaire, dans un bill sur l'affranchissement des nègres de la Jamaïque, et ne les conserva que parce que les ministres acceptèrent un amendement auquel il s'était rallié. Aux élections du Parlement réformé de 1832, alors que toutes ses chances d'avenir dépendaient de sa réélection, il avertit les whigs de Leeds, qui lui avaient offert une candidature, qu'il leur ferait connaître toutes ses opinions, mais qu'il n'entendait prendre aucun engagement. « Sous l'ancien système, leur écrit-il avec un noble accent de fierté, je n'ai pas été le flatteur des grands; sous le nouveau, je ne serai pas le flatteur du peuple. Il n'est pas nécessaire à mon bonheur que je siége au Parlement, mais il est nécessaire à mon bonheur qu'aussi bien au dedans qu'au dehors du Parlement, j'aie conscience d'avoir agi comme je le devais. » Les électeurs de Leeds se montrèrent dignes de leur candidat et le choisirent pour les représenter.

Depuis son élection par le bourg de Calne jusqu'en 1834, Macaulay eut une existence des plus occupées. Malgré ses matinées consacrées à ses fonctions de commissaire à la Cour des Banqueroutes et, plus tard, de secrétaire du bureau de contrôle, ses soirées passées avec assiduité sur les bancs de la Chambre, il trouvait encore le loisir d'adresser à la *Revue d'Édimbourg* quelques uns de ses essais les plus brillants et les plus remarqués. Ce fut aussi l'époque de ses grands succès dans le monde : la hautaine Lady Holland, qui traitait volontiers ses commensaux les plus aristocra-

Digitized by Google

tiques comme s'ils figuraient sur la liste de ses valets, l'accablait de prévenances, et Rogers, le banquier-poète, le priait d'indiquer lui-même la date où il pourrait accepter à déjeuner chez lui. S'il jouit pendant quelque temps de cette situation privilégiée, qui lui permettait d'étudier un monde dont l'accès est difficile, son solide bon sens le préserva du vertige auquel une tête moins bien assise eût pu se laisser aller. Sa correspondance avec ses sœurs, correspondance pleine de charme et d'enjouement, semée de traits malicieux et de petits vers improvisés, le montre tel qu'il était, simple, naturel et sachant parfaitement faire la part du vrai et du faux dans tout cet éclat qui l'environnait. Prenons pour exemple ce petit tableau de genre, daté de la Cour des Banqueroutes et tracé de main de maître :

« Me voici en face des trois plus laids *attorneys* qui aient « jamais mérité la déportation : d'un banqueroutier à la mine « piteuse, debout et les deux mains dans ses poches vides ; « d'une dame, qui réclame son argent à grands cris et qui « refuse d'être consolée parce qu'il n'y en a point, et d'un « créancier refrogné, qui a toute l'apparence d'un boucher, « grognant comme un chien de garde et ayant l'air de me « dire : « Que le diable m'emporte si vous me faites signer « quelque chose. » Parmi ces belles et intéressantes figures, « sur une feuille de papier officiel, avec une plume et de « l'encre fournis par le public, j'écris à M^lle^ Nancy. »

Les croquis de la sorte ne sont pas rares dans ses lettres, et si ce n'était la crainte d'abuser de l'espace qui nous est réservé, nous n'aurions qu'à y puiser à pleines mains. « Lord « Holland est extrêmement aimable, ce qui est tout naturel, « car il est l'amabilité en personne. Lady Holland, ce qui n'est « pas du tout naturel, est aussi toute politesse et attentions. « Malgré tout cela, j'aimerais bien mieux me promener « tranquillement avec vous. L'utilité qu'il y a à fréquenter « ces hauts parages, c'est d'apprendre combien on peut être « heureux sans y aller, et mon plus grand plaisir, au milieu « de toutes ces louanges, c'est de penser au bonheur que mes « succès procurent à mon père et à mes sœurs. Il est heu-

Digitized by Google

« reux pour moi que, dans mon esprit, l'ambition se soit « adoucie au point de n'être plus qu'une sorte de sentiment « domestique et que l'affection a au moins autant de part « que la vanité dans mon désir de me distinguer. »

Au prix de sacrifices personnels, il avait pu sauver de la faillite la maison de commerce fondée par son père et subvenir aux besoins de sa famille. En juin 1833, toute sa fortune n'atteignait pas dix-huit mille francs. La pensée de l'avenir l'obsédait et ses sœurs recevaient la confidence de ses inquiétudes secrètes.

« Bien que chaque jour je recherche de moins en moins « la fortune, chaque jour me prouve de plus en plus com- « bien une situation indépendante est nécessaire à l'homme « qui veut être grand ou utile. Il est un fait que je ne puis « rester homme public qu'aussi longtemps que j'exercerai « mes fonctions actuelles. Le jour où j'abandonnerai ma « place dans le gouvernement, je serai forcé d'abandonner « mon siége à la Chambre. Car je dois vivre ; je ne puis « vivre que par ma plume et il m'est absolument impossible « d'écrire suffisamment pour me procurer une existence con- « venable, si je continue à prendre une part active à la poli- « tique... Je n'ai jamais gagné plus de deux cents livres « sterling (5,000 fr.) l'an par ma plume. Je ne puis « suffire à mes dépenses à moins de cinq cents livres et « j'aurai, suivant toute probabilité, à pourvoir aux besoins « de plusieurs autres que moi. Les prévisions d'avenir de « notre famille sont plus sombres que jamais. »

Heureusement pour lui, il se présenta une issue à l'impasse où il était acculé. Une loi récente avait décidé qu'un des membres du Conseil suprême de l'Inde serait pris en dehors des membres de la Compagnie. Cette place, qui rapportait annuellement dix mille livres sterling (250,000 fr.) était entourée de la plus haute considération ; elle fut offerte à Macaulay, qui l'accepta. Il jugea avec raison qu'au prix d'un exil de cinq à six années, il s'assurait, à lui et aux siens, une situation indépendante et aisée ; devant cette considération, il n'hésita pas et, le 16 février 1834, il faisait voile vers l'Inde, accompagné de sa sœur Hannah.

Digitized by Google

III

Macaulay resta quatre ans absent. Son absence n'arrêta pas sa collaboration à la *Revue d'Édimbourg*, car c'est de Calcutta qu'il lui adressa ses articles sur Lord Bacon, ainsi que sur l'histoire de la révolution anglaise de Mackintosh, et c'est certes dans l'Inde qu'il a rassemblé les matériaux de ses deux essais sur Warren Hastings et sur Clive, les fondateurs de la puissance britannique dans ces lointaines régions. Son rôle y fut celui d'un réformateur persévérant et convaincu. Nommé président de la commission chargée d'élaborer les lois qui devaient régir cet immense empire, c'est lui qui rédige le projet de code pénal et qui s'efforce de faire disparaître certains priviléges inutiles, mais blessants pour les populations conquises, que les Anglais s'étaient arrogés en matière de juridiction. Cette attitude lui attire les invectives les plus grossières des journaux de Calcutta ; il n'y répond qu'en les dédaignant et en demandant la liberté pour la presse coloniale. Placé à la tête du comité de l'instruction publique, il fait prévaloir le principe que l'instruction élémentaire sera, comme par le passé, donnée dans la langue des habitants du pays, mais que l'enseignement supérieur sera donné en anglais et au moyen d'ouvrages anglais, et par son influence, il fait mettre fin à l'ancien système, qui consistait à subsidier exclusivement l'étude du sanscrit, du persan et de l'arabe.

L'administration de la péninsule indienne avait de tout temps présenté un vaste champ au népotisme le plus éhonté. Macaulay s'efforça d'obtenir, mais en vain, que l'entrée dans le service civil indien fût dorénavant l'objet d'un concours. Sur ce point, l'influence des intérêts en jeu l'emporta et ce ne fut que beaucoup plus tard, en 1853, qu'un bill organisant l'administration civile de l'Inde sur cette base fut accepté par le Parlement, qui entendit Macaulay défendre lui-même la réforme qu'il avait préconisée vingt ans plus tôt.

Digitized by Google

On le voit : si Macaulay, en acceptant la mission qu'on lui confia, avait été mû en grande partie par la certitude qu'il conquerrait, sur les bords du Gange, l'indépendance qu'il ambitionnait de posséder, il ne s'en montra pas moins digne par l'ardeur, l'intelligence et le courage qu'il mit à s'acquitter des devoirs qu'elle lui imposait. Il avait l'âme trop haute pour ne voir dans sa place de membre du Conseil suprême qu'une sinécure et dans sa nomination qu'un marché qu'il fallait exploiter à son plus grand profit.

Cependant son séjour au Bengale fut toujours un exil : « Mieux vaut un troisième étage à Londres, répétait-il même après son retour en Europe, qu'un palais là-bas. » Lui qui, à Londres, vivait dans le monde le plus poli et le plus lettré, qui pouvait causer poésie, arts, politique avec les esprits les plus délicats et les plus éminents, qui entendait commenter les événements, au fur et à mesure qu'ils se déroulaient, par les hommes d'État les plus habiles et les plus profonds, devait se trouver bien dépaysé et bien isolé au centre d'une classe d'hommes qui, fixés dans l'Inde dès leur première jeunesse, la plupart sans esprit de retour, s'étaient peu à peu désintéressés de ce qui se passait dans la métropole ou ne s'en préoccupaient qu'au point de vue des affaires orientales.

Mais ses livres chéris étaient là et si l'on songe qu'en dehors de sa besogne officielle — et nous avons vu qu'il ne se ménageait pas — il trouva le temps de lire, en moins de treize mois, « deux fois Eschyle et Sophocle, Euripide, deux fois Pindare, Callimaque, Apollonius de Rhodes, Quintus Calaber, deux fois Théocrite, Hérodote, Thucydide, presque tout Xénophon, presque tout Platon, la Politique et une grande partie de l'Organum d'Aristote, Plutarque en entier, la moitié de Lucien, deux ou trois livres d'Athénée, deux fois Plaute, Térence et Lucrèce, Catulle, Tibulle, Properce, Lucain, Stace, Silius Italicus, Tite-Live, Velleius Paterculus, Salluste, César et Cicéron, » sans compter la masse de romans connus et inconnus qu'il ne cessa de consommer tout le long de sa vie sur les bords de l'océan Indien comme sur

Digitized by Google

les rives de la Tamise, si l'on remarque que les exemplaires des ouvrages grecs et latins que je viens de citer sont soulignés, marqués en marge et couverts d'annotations grammaticales, littéraires et historiques, on reste stupéfait à la pensée de la prodigieuse activité d'esprit et de la facilité d'assimilation, dont la nature l'avait doué.

Enfin, les derniers jours de décembre 1837 virent luire l'aube de la délivrance et le *Lord Hungerford*, qui emportait Macaulay loin du delta du Gange, emporta avec lui sa sœur qui, pendant sa résidence à Calcutta, avait épousé M. Trevelyan, l'un des fonctionnaires les plus éminents du service civil indien et le père de son biographe. La traversée dura six longs mois; aussi Macaulay put-il amplement mettre à exécution son projet d'employer cette longue inaction forcée à l'étude de la langue et de la littérature allemandes au moyen d'un procédé, qui lui est particutier. Grâce à l'atmosphère strictement calviniste, où il avait été élevé, il connaissait la bible par cœur. Il lui était donc facile de la lire sans dictionnaire dans la langue qu'il désirait connaître. Quelques jours passés dans cette lecture lui suffisaient pour se rendre maître des règles ordinaires de la syntaxe et d'un vocabulaire assez étendu, et il était à même d'aborder sans plus tarder un bon ouvrage classique.

Avant son départ, Macaulay avait manifesté à ses amis sa détermination de renoncer à la politique active et d'entreprendre quelque grand ouvrage historique, qui serait l'occupation et la joie de son existence. Aussi, lorsque, peu de mois après son retour, la proposition de se laisser nommer juge-avocat vint le surprendre à Florence, refusa-t-il nettement d'accepter cette place, qui, bien que grassement rétribuée (60,000 fr. par an), ne lui procurait d'ailleurs pas l'accès du cabinet. « Un homme, lisons-nous dans son « journal à la date du 10 novembre 1838, qui fait partie « de l'administration sans faire partie du cabinet, n'est « qu'un esclave. J'ai éprouvé toute l'amertume de cet escla- « vage. Alors que j'étais sur le point de manquer de pain, « mon esprit s'est révolté contre cet intolérable servage...

Digitized by Google

« Je ne pourrais renoncer à ma liberté et à mes études que « pour occuper des fonctions qui me mettraient à même de « faire de grandes choses. »

Il ne lui fut pas donné de persister dans son abstention. Les whigs, à qui il devait sa fortune et dont il avait été le défenseur le plus ardent, étaient alors au pouvoir, avec lord Melbourne à leur tête, mais le ministère était faible, les Lords hostiles, et il était combattu dans les Communes par une opposition formidable, guidée par des chefs tels que sir Robert Peel et lord Stanley. Macaulay ne pouvait persévérer dans ce qui eût été une désertion et accepta le portefeuille de secrétaire d'État au département de la guerre avec un siége dans le cabinet.

Peu de temps auparavant, il avait été élu à la Chambre des communes par la ville d'Édimbourg, où il s'était rallié les sympathies du parti radical par ses déclarations en faveur du scrutin secret. A l'avénement de sir Robert Peel en 1841, il quitta le ministère et y revint en 1846 comme payeur général de l'armée. Pendant ses deux passages au pouvoir, l'opinion publique se préoccupait peu ou point des questions militaires; c'étaient des sujets bien différents qui passionnaient les esprits : la guerre avec la Chine, les revendications des chartistes, l'état de l'Irlande, l'attitude à prendre entre l'Église anglicane et l'Église catholique en Irlande, les lois limitant les heures du travail dans les fabriques, le libre échange et la protection, et c'est dans les débats sur ces graves questions que Macaulay se signala par d'éclatants triomphes oratoires. Toutefois, en parcourant sa correspondance intime pendant ces années tumultueuses, on ne tarde guère à découvrir que c'est par conscience et par dévouement que Macaulay prend part à la lutte; il avait dit à ses électeurs écossais qu'il resterait auprès du vieux drapeau whig tant qu'un de ses lambeaux flotterait au vent, et il tint parole. Mais lorsqu'aux élections générales de 1847, la capitale de l'Écosse lui préféra un rival obscur, il se retira de la politique avec un calme qui semble tenir du soulagement. Par une anomalie fort explicable d'ailleurs,

Digitized by Google

Macaulay, qui, au Parlement, dans la société et dans le monde littéraire, était partout recherché et traité avec respect et avec déférence, était devenu impopulaire à Édimbourg. Nous l'avons vu, aux débuts de sa carrière, refuser avec hauteur de prendre des engagements vis à vis de ses électeurs de Leeds ; l'âge et la célébrité méritée qu'il avait acquise n'avaient pas contribué à assouplir son humeur. Une députation de ses électeurs venait-elle visiter son représentant et lui apporter le concours de ses lumières, celui-ci les inondait des flots de son éloquence et ne paraissait pas du tout pénétré de la solidité des arguments qu'ils lui opposaient. Lui demandait-on de payer sa part dans l'achat d'une coupe offerte au vainqueur d'une course de chevaux, il répondait sans ambages qu'il savait faire un meilleur emploi de ses économies, et quand les débitants de boissons de l'Athènes du Nord vinrent lui demander de réclamer des mesures favorables à leur industrie, il leur déclara qu'il ferait tout ce qui dépendrait de lui pour en restreindre l'extension. Si j'ajoute à ces détails qu'il refusa constamment de prendre parti, dans le schisme qui éclata, vers cette époque, au sein de l'Église presbytérienne parmi les populations du nord de la Tweed, le lecteur ne sera pas en peine de s'expliquer l'échec du grand orateur.

L'année 1847 peut être considérée comme le terme de sa carrière politique. Il est vrai que, cinq ans plus tard, les habitants d'Édimbourg, venus à résipiscence, réparèrent leur abandon en le renvoyant spontanément au Parlement; il est vrai qu'en 1856 la reine d'Angleterre l'éleva à la pairie, mais ses forces s'épuisaient, la maladie de cœur, qui devait l'enlever, le minait déjà; absorbé par son grand ouvrage historique, il s'était résolu de lui consacrer toute son intelligence et tout ce qui lui restait d'énergie.

Déjà à Cambridge, son attention avait été attirée sur la chute des Stuarts par un prix annuel de dix livres sterling, qu'un certain M. Greaves avait fondé en faveur du bachelier du collége de la Trinité, qui écrirait le meilleur essai sur Guillaume III. L'essai composé par Macaulay à l'occasion

Digitized by Google

de ce concours existe encore, et s'il est permis d'en juger par les extraits que donne M. Trevelyan, on y retrouve déjà la manière caractéristique de l'écrivain. Toutefois, ce n'est qu'en 1841 qu'il se mit sérieusement à l'œuvre et nous le voyons, dès le début, décidé à ne pas se contenter d'un travail imparfait : « Si je vis encore douze ou quinze années, écrit-il au successeur de lord Jeffrey à la *Revue d'Édimbourg*, je produirai peut-être quelque chose que je ne devrai pas craindre d'exposer à côté des œuvres des vieux maîtres. » Cependant ce ne fut qu'en 1849 que les deux volumes, allant jusqu'à l'avénement de Guillaume III et de Marie, son épouse, sortirent enfin des presses de l'imprimeur. La première édition fut épuisée en un clin d'œil et suivie bientôt d'une deuxième, qui fut enlevée avec la même avidité. Toutes les classes de la société se disputèrent ces volumes, et à Dukinfield, près de Manchester, un groupe d'ouvriers vota des remercîments « à M. Macaulay qui avait écrit une histoire que les travailleurs peuvent comprendre ».

Loin de se laisser aveugler par les ivresses du triomphe, Macaulay voulut se rendre compte par lui-même du mérite de son œuvre. Ses visées avaient été audacieuses, car il confesse ingénument dans son journal, qu'en écrivant il pensait à l'an 1950 et même parfois à l'an 3000. Il ne trouva rien de mieux comme criterium que de relire tous les historiens célèbres, tant anciens que modernes, en commençant par Hérodote. Sauf Thucydide que nul, d'après Macaulay, n'a jamais su égaler, il estime que son œuvre peut supporter le parallèle avec celle de ses prédécesseurs, quoiqu'il la juge de beaucoup inférieure à l'idéal qu'il s'était fait. Dès lors, il se remet à l'ouvrage et n'a plus d'autre ambition que d'atteindre le terme fixé dans sa pensée. Son plan primitif comprenait l'histoire de l'Angleterre au XVIII^e^ siècle, mais, en 1852, après un premier accès de la maladie de cœur qui devait l'enlever, il s'avoua que les années qu'il avait encore à vivre étaient comptées. Il se retira de plus en plus du monde et en vint jusqu'à prolonger ses heures de travail en empiétant sur le temps réservé à sa correspondance, dans l'espoir de

Digitized by Google

pouvoir dépeindre la cour de la reine Anne, où il avait tant vécu par la lecture et par l'imagination. Ses forces faiblissent et il n'a plus qu'un rêve, celui de conduire son récit jusqu'à la mort de son héros, Guillaume d'Orange. Cette satisfaction suprême lui fut refusée, car on sait que la mort du roi n'est qu'un fragment détaché du corps de l'ouvrage, écrit d'avance par une espèce de sinistre pressentiment.

Les vingt dernières années de sa vie furent sans contredit les plus heureuses. Libre de tout souci pécuniaire, entouré de l'affection des siens et de l'admiration publique, s'étant réservé même pendant son passage aux affaires le loisir indispensable à l'écrivain, il vécut d'une vie studieuse et paisible, restreignant insensiblement le cercle de ses relations avec le monde extérieur à quelques hommes éminents, tels que Hallam, Vandeweyer, le doyen Milman, lord Stanhope l'historien et, enfin, son ami intime, le juge Ellis. Il ne quittait sa retraite que pour aller étudier les lieux où se sont déroulées les grandes scènes du drame qu'il a raconté. Chaque automne, il visitait une partie du continent ou bien il accompagnait ses neveux, qu'il aimait comme s'ils avaient été ses enfants, dans une excursion au travers de ces vieilles villes de la province anglaise si riche en souvenirs et en monuments artistiques, dont l'existence semble à peine soupçonnée chez nous. Quel compagnon et quel guide incomparable que le grand historien pour faire le tour des vieux remparts d'York, errer dans les cloîtres gothiques d'Oxford ou parcourir les antiques cathédrales de Canterbury, de Salisbury et de Winchester!

Sa fortune s'était considérablement accrue et l'on parla longtemps à Londres du chèque de cinq cent mille francs que ses éditeurs, MM. Longman, lui remirent un jour à valoir sur ses droits d'auteur. Lui persévérait dans sa vie frugale et modeste, et ne se réjouissait de cette affluence de fortune qu'à la pensée de sa famille ou des libéralités qu'il distribuait d'une main généreuse et discrète aux hommes de lettres nécessiteux.

Jusqu'au dernier jour, il resta l'ami et le compagnon de jeux

Digitized by Google

des enfants de sa sœur; pour eux, il se remettait à invoquer la muse du Poète Judicieux d'autrefois, et telle était sa profonde simplicité, telle était chez lui l'absence de toute affectation, que ce n'est qu'à l'école que ceux-ci apprirent que leur oncle Macaulay était un des hommes que l'Angleterre s'enorgueillissait d'avoir vus naître. Il s'éteignit doucement le 28 décembre 1859, assis dans son cabinet de travail, un livre ouvert devant lui, à la veille d'une séparation qui eût été bien cruelle : le départ de sa sœur, lady Trevelyan, qui se préparait à aller rejoindre aux Indes son mari nommé gouverneur de Madras.

IV

On peut affirmer sans crainte que l'art d'écrire l'histoire et l'histoire elle-même ont été en quelque sorte la préoccupation constante de Macaulay. Ouvrons son recueil de poésies, qu'y trouvons nous? Ivry, chant qu'il met dans la bouche des huguenots; l'Armada, la bataille de Naseby, chant de triomphe puritain, et enfin les Chants de la Rome antique, ballades qui nous dépeignent ce qu'étaient dans la pensée de Macaulay les vieilles légendes romaines qui, d'après la théorie de Niebuhr, ont fourni les matériaux de l'édifice élevé par Tite-Live. Dès 1828, il expose dans un article de la *Revue d'Édimbourg* ses vues sur l'art d'écrire l'histoire. Pour lui, le parfait historien, tout en se montrant strictement rigoureux dans l'appréciation des documents qu'il emploie, sait, par un choix et par un arrangement judicieux, donner à son récit tout l'attrait d'une œuvre d'imagination. Il s'attachera avant tout à élucider la condition de la société. Il nous conduira à la cour, au sénat, à l'armée, dans les demeures des grands et de la classe travailleuse, et ne craindra pas de pénétrer dans les réduits de la misère et du vice. Tandis que l'histoire des gouvernements et l'histoire des peuples ont été le plus souvent séparées, elles seront unies et combinées d'une manière indissoluble : l'historien

Digitized by Google

parfait sera à la fois sir Walter Scott, Hume et Clarendon. Si l'historien ne s'occupe que d'affaires publiques, de guerres, de congrès, de débats parlementaires, nos études seront aussi infructueuses que les voyages de ces superbes personnages impériaux et royaux qui s'imaginent connaître l'Angleterre lorsqu'ils sont allés en grande pompe voir quelque spectacle et qu'ils ont eu quelques conférences cérémonieuses avec l'un ou l'autre grand officier de l'État.

« Quant à l'art d'écrire, la première règle, lisons-nous dans « une lettre adressée en 1842 à M. Napier, qui éditait à cette « date la *Revue d'Édimbourg*, la règle à laquelle toute autre « doit être subordonnée, c'est que les mots employés par l'écri- « vain soient tels qu'ils communiquent sa pensée à la masse « de ses lecteurs de la manière la plus complète et la plus « précise. Toutes les considérations concernant la pureté et « la dignité du style doivent céder devant celle-là. Écrire ce « qui n'est pas compris dans son entier, de peur d'employer « quelque mot inconnu à Swift ou à Dryden, serait aussi « absurde que de bâtir un observatoire comme celui « d'Oxford, où il est impossible d'observer, dans le but de « conserver les proportions exactes du temple des Vents à « Athènes. »

Macaulay a-t-il suivi le double précepte qu'il trace avec tant de rigueur? Pouvons-nous le ranger à la fois parmi les grands écrivains et parmi les grands historiens? En un mot, son œuvre est-elle destinée à passer à la postérité?

Se demander si le style de Macaulay est lucide, s'il emploie toujours le mot propre, c'est se demander si le cristal de roche est transparent et si notre vision perçoit avec netteté les objets éclairés par le soleil de la canicule à l'heure de midi. Le style de Macaulay est la lucidité, la transparence même. Jamais le lecteur ne doit s'arrêter un seul instant, jamais la phrase rebelle n'exige une seconde lecture. Le sens est sous nos yeux clair, évident et comme frappé à l'emporte-pièce. Et la limpidité n'est pas la seule, ni même la principale qualité de ce style magique. Il est d'une

Digitized by Google

richesse, d'une exubérance qui ne dégénère jamais en clinquant et qui ferait songer à la végétation luxuriante des tropiques, si tout n'y était pas lumineux, si l'air ne circulait pas à flots dans cet édifice opulent, où la profusion des festons, l'éclat des décorations, le fini et le délicat des moindres détails s'allient sans effort à l'harmonie et à l'ampleur des grandes lignes. L'unité de l'ensemble s'y dégage partout de la variété infinie des accessoires. Comme le fait observer avec beaucoup de justesse un article consacré à Macaulay dans la dernière livraison de la *Quarterly Review*, c'est l'œuvre, non pas d'un artisan, mais d'un grand artiste, et d'un grand artiste qui s'est voué sans réserve à sa tâche. Une telle œuvre ne saurait périr, car elle présente tous les caractères d'un art vrai et élevé.

Sur ce point, l'accord de la critique est unanime. Mais si tous s'empressent de rendre hommage à cette perfection d'exécution, des voix discordantes se font entendre dès qu'il s'agit d'apprécier la valeur scientifique de ce monument érigé à la gloire du parti libéral en Angleterre. Dans la livraison de juin de *Fraser's Magazine*, un écrivain, qui signe des initiales transparentes J. A. F., ne craint pas d'affirmer que Macaulay avait des habitudes d'esprit qui l'ont souvent et fatalement jeté dans l'erreur ; il lui reproche de s'arrêter à la surface des choses sans en pénétrer la profondeur et de confondre le progrès avec l'innovation. Pour J. A. F., Macaulay a suivi aveuglément le courant de l'opinion publique de ses contemporains, il est partial à l'extrême, se laisse entraîner par l'imagination, et son jugement n'a pas rectifié les appréciations dictées par un sens commun vulgaire, qu'égarent des préférences irréfléchies et des théories captieuses.

Quelle est la part de vérité que peuvent renfermer ces accusations? Macaulay déclarait lui-même qu'il brûlerait volontiers tout ce qu'il avait écrit comme critique littéraire et artistique. La lecture d'œuvres d'imagination lui procurait des jouissances vives et persistantes, mais il ne s'était jamais appliqué à les disséquer. De son propre aveu, des

Digitized by Google

analyses esthétiques comme celle du Laocoon par Lessing, ou d'Hamlet par Gœthe, le transportaient, mais le désespéraient. Il ne se targuait donc pas de qualités qu'il ne possédait point. En outre, il convient de ne pas perdre de vue qu'il poussait au dernier degré la conscience littéraire, que lui sous la plume de qui les mots coulaient tout naturellement en phrases correctes et cadencées, limait, polissait et repolissait sans relâche ses manuscrits, et que cette conscience, il la portait dans le rassemblement des matériaux qu'il devait utiliser. En 1849, après la publication de la première partie de son Histoire, alors que le succès aurait pu expliquer, sinon justifier, un relâchement de vigilance, voici ce que nous trouvons dans son Journal : « Je veux « par la lecture et les voyages acquérir une connaissance « complète du règne de Guillaume. Cela me prendra dix-« huit mois. Je dois visiter la Hollande, la Belgique, l'Écosse, « l'Irlande, la France. Je fouillerai les archives de France « et de Hollande et je m'informerai si je puis me procurer « quelque chose dans les autres collections diplomatiques. « Je verrai de mes yeux Londonderry, la Boyne, Aghrim, « Limerick, Kinsale, encore une fois Namur, Landen, « Steenkerk. Je feuilletterai des centaines, des milliers de « pamphlets. Il faudra explorer le palais archiépiscopal « de Lambeth, les bibliothèques d'Oxford et en particulier la « Bodléienne, les archives de la famille de Devonshire et le « Musée Britannique. Alors seulement je me mettrai à l'ou-« vrage. » Ce programme fut exécuté à la lettre : nous pouvons, grâce à son Journal, suivre Macaulay levant le plan des lieux sur les champs de bataille, fouillant dans la poussière des bibliothèques, penché sur des liasses de pamphlets, de satires, de complaintes presque deux fois séculaires, compulsant les dépêches diplomatiques, couvrant de notes les pages de ses innombrables portefeuilles, et l'on viendra soutenir que tout ce labeur tenace, incessant, dirigé par une intelligence devant qui se réfléchissait, comme dans un miroir, l'histoire de l'antiquité et des nations modernes, n'a abouti qu'à un travail où fourmillent les erreurs? Ne

Digitized by Google

serait-ce pas le cas de se rappeler les ricanements du Méphistophélès de Gœthe :

> Natürlich, wenn ein Gott sich erst sechs Tage plagt,
> Und selbst am Ende Bravo sagt,
> Da muss es was Gescheidtes geben.

Sans doute, Macaulay n'est pas infaillible ; mais on n'a pu relever que très peu d'erreurs matérielles dans ses écrits, et ce sont des erreurs qui portent sur des objets tout à fait secondaires. Macaulay attribuait son exactitude au plaisir qu'il éprouvait à donner au passé la forme d'un roman. Les touches légères devenaient ainsi pour lui d'un intérêt que n'offraient pas toujours les traits les plus saillants Aussitôt qu'il se promenait dans les rues, ses idées voyageaient en Grèce, à Rome ou au milieu des hommes de la révolution française et la précision dans les dates, le jour et l'heure où un homme célèbre était mort, devenait indispensable. Une anecdote, une phrase, un mot étaient de rigueur pour saisir ses personnages sur le vif.

Je ne sais ce que l'on pensera de la relation que Macaulay découvre entre les voyages qu'il faisait en imagination et son exactitude dans les détails. Quoi qu'il en soit, sa méthode de reconstruire par la pensée tout un passé, de voir devant lui parler et agir les personnages de son histoire, de les suivre dans les salles illuminées de Whitehall ou dans les cachots de la Tour, devait lui permettre d'atteindre l'idéal qu'il s'était tracé du parfait historien. Il n'y a pas d'histoire plus animée que la sienne; quand nous fermons le volume, nous sommes comme le spectateur qui vient d'assister à la représentation d'un drame à grand spectacle. L'histoire chez lui est scénique, et c'est pourquoi elle fait sur nous une impression si profonde. Mais cette manière de traiter l'histoire a ses dangers. Pour donner aux figures principales tout leur relief, pour les mettre au point, suivant une expression que j'emprunte à la peinture, il faut faire converger les rayons de lumière sur certains traits de leur physionomie, il faut adoucir certains angles, il faut en accuser d'autres.

Digitized by Google

Enfin, Macaulay n'a pas comme de Barante donné pour épigraphe à son œuvre la sentence de Quintilien : « *Scribitur ad narrandum, non ad probandum* » ; il a écrit pour raconter et pour prouver. La sérénité judiciaire est absente de ses pages : il blâme ou approuve, et comme il a le tempérament oratoire, il prononce des réquisitoires ou des panégyriques. Dès lors, il a été facile à ses adversaires de lui imputer des erreurs d'appréciation sur des points isolés. C'est ainsi que depuis les recherches érudites auxquelles des hommes tels que M. Spedding se sont livrés sur lord Bacon, le sentiment public s'est montré plus indulgent que Macaulay pour la mémoire du Lord Chancelier, et que William Penn, le chef des quakers, que son intimité avec Jacques II avait compromis aux yeux de Macaulay, a trouvé des défenseurs persuasifs. Mais ce que nul n'a jamais mis en doute, c'est la rectitude des vues et la parfaite bonne foi de Macaulay : « Votre mérite le plus élevé, c'est votre véracité que rien « n'égale, lui écrivait l'évêque Phillpotts, polémiste incisif, « avec lequel il avait eu une controverse au sujet de l'his- « toire de l'Église anglicane. Mû comme vous l'êtes par vos « croyances politiques, par votre parti, par vos relations, il « est évident que vous ne sacrifierez jamais un atome de « vérité à ces considérations. »

Ce que nous offrent ses Essais et son Histoire, ce sont des idées de liberté, de tolérance et de moralité revêtues d'un riche vêtement d'éloquence naturelle et entraînante. Il n'a pas cherché à échafauder des théories historiques et sociales, ni à bâtir un de ces systèmes présomptueux qui prétendent seuls expliquer les causes de la grandeur des nations, hypothèses hardies, séduisantes parfois, que le temps renverse pour faire place à de nouvelles hypothèses. S'il n'a pas poussé son vol jusque dans la région du vertige, du moins a-t-il droit à l'éloge qu'il décerne à Schiller : « J'aime infini- « ment son style. Son histoire contient beaucoup de pensées « profondes et justes, exprimées dans un langage si clair « et si attrayant que les pédants sont prêts à le traiter de « superficiel. »

E. Castelot.

Digitized by Google

LA SAINTE-CATHERINE

A Champfleury.

Deux petits enfants allaient et venaient dans la maison, mystérieusement, épiant l'heure aux pendules; car c'était l'habitude de ne fêter la grand'mère que quelques instants avant le dîner.

Dans la rue, la neige étendait son manteau blanc, et des flocons, légers comme de la ouate, tremblotaient le long des vitres. Personne, parmi les pauvres gens qui se risquaient le long des trottoirs, n'aurait pu deviner qu'il se tramait, ce jour-là, quelque chose dans la maison; elle avait, en effet, sa figure accoutumée et il n'y avait ni une tuile de plus à son toit ni un rideau de plus à ses fenêtres; mais à l'intérieur ce n'était plus la même chose. Tout le monde avait envie de rire et pourtant paraissait indifférent; on chuchotait derrière les portes et tout à coup l'on se taisait; quelqu'un montait bruyamment l'escalier, puis redescendait sur la pointe des pieds; et tout doucement, dans le coin le plus secret de la maison, arrivaient, comme par enchantement, des bouquets et des gâteaux. Tic tac, faisait l'horloge de la cuisine; mais on eût entendu plus aisément encore le tic tac que faisait le cœur des deux petits enfants. Qu'elles étaient longues, les heures! Jusqu'à midi, ce n'était rien encore : on attendait, on patientait, et puis le pâtissier était en retard quelquefois; mais l'après-midi ne semblait jamais devoir finir. C'étaient alors des colères contre la maudite horloge! Les deux enfants étaient bien petits; même en montant sur une chaise, ils n'auraient pu atteindre au cadran; sinon, de leurs petits doigts rouges ils auraient certainement avancé

Digitized by Google

l'aiguille. A la fin pourtant, celle-ci semblait se décider à marcher un peu plus vite ; le tic tac devenait plus fréquent, et quand la nuit tombait enfin, on n'aurait pu dire lequel battait le plus irrégulièrement, ou du pendule de l'horloge, ou du cœur des deux enfants. Pour moi, je crois bien que c'était le cœur des enfants.

Sans qu'on pût dire comment, le feu se trouvait allumé dans la grande chambre et la grand'mère venait s'y installer dans son fauteuil en velours rouge, usé à la place où elle posait ses bras. La servante fermait les volets et les lampes s'allumaient. Bien des fois la sonnette de la porte avait tinté dans la journée et des gens étaient entrés, cachant des choses dans de grands papiers ou des paniers. Quelles choses? Les enfants le savaient bien, mais c'était un secret qu'ils n'auraient divulgué pour rien au monde. On ouvrait les paniers, on enlevait les papiers, et quatre petites mains frappaient l'une dans l'autre, tandis que les yeux luisaient et que la grand'mère, enfermée dans sa chambre, toussait de toutes ses forces pour ne rien entendre.

Pan! pan! pan! C'était son bâton de noyer. Alors, chacun se sauvait, pour ne pas se trouver sur son chemin, et la grand'mère passait en murmurant : Eh bien!... Eh bien! d'une voix qui disait : — Allez toujours, je n'ai rien vu, je ne sais rien. Même elle frappait de son bâton à terre un peu plus fort que de coutume, pour nous mettre mieux en garde contre son arrivée. Ainsi se passait la journée jusqu'au moment où l'aiguille marquait six heures.

On eût vu alors toutes les personnes de la maison se diriger vers le coin mystérieux où étaient cachés les présents; et bien avant d'y arriver, une odeur de violette et de vanille signalait la présence de choses extraordinaires. Les voix bourdonnaient confusément, les assiettes s'entre-choquaient, on entrait et on sortait sur la pointe des pieds. Les deux petits enfants ressemblaient alors à deux grosses pivoines rouges, tant leurs joues étaient enflammées, et tous deux remuaient très vite leurs paupières, cherchant à se rappeler le compliment qu'on leur avait appris. Il y avait là aussi le père, la vieille servante et quelquefois des voisins; seule, la mère était absente, les ayant précédés tous au tombeau; mais il n'est pas bien certain que son âme

Digitized by Google

ne voltigeait pas en ce moment autour de la bouche de ses enfants.

Puis, on se mettait en marche, les enfants devant, le père derrière, et derrière le père, la vieille bonne s'avançait à son tour, portant dans ses mains un pot de réséda ou un rosier en fleur. On enfilait le vestibule, on traversait la chambre à manger, et tout ce piétinement s'arrêtait tout à coup devant la porte du salon; si peu de temps, il est vrai, car le père tournait le bouton et les deux enfants se précipitaient dans la chambre, tendant leurs petits bras, en mêlant leurs compliments.

Comment quatre bougies s'étaient trouvées allumées sur la cheminée, c'est ce qu'on ne sait pas plus que la manière dont s'était fait le feu. Sur la table, la belle lampe des dimanches brûlait, jaune et claire, à travers son abat-jour de porcelaine; et dans l'armoire, les verres vaguement tintaient, comme pour rappeler qu'ils ne seraient pas fâchés d'être de la fête.

La porte a crié en s'ouvrant et pourtant la grand'mère n'a pas tourné la tête; mais les deux petits enfants élèvent si haut la voix, qu'elle feint tout à coup de s'éveiller et passe la main sur ses yeux. Un léger tremblement agite alors tout son corps; elle voudrait parler et ne le peut pas; mais deux grosses larmes coulent lentement sur ses joues et, à son tour, elle leur tend les bras. Il arrive alors que sa robe fait connaissance avec la crême des tartes, mais qui pense à une petite tache sur la robe, dans ces heureux moments? On pose sur ses genoux les bouquets et les gâteaux et chacun, en lui offrant son présent, l'embrasse sur ses bonnes joues tremblantes comme de la gelée.

Quand tout le monde a fini, c'est le tour de la vieille servante; elle présente ses fleurs, puis frotte sa bouche du revers de sa manche et demande la permission d'embrasser la grand'mère, comme les autres. Tandis qu'elle lui appuie sa grosse figure honnête sur les joues, on voit en même temps sourire sa bouche et pleurer ses yeux; et les deux petits enfants montrent leurs dents blanches et crient : — Vive sainte Catherine!

Est-ce la flamme du foyer, est-ce le reflet des rideaux ou bien la clarté des bougies qui tout à coup a fait passer

Digitized by Google

comme un feu rose sur les joues de la grand-mère? Non, c'est la joie de son cœur, et une jeunesse nouvelle semble avoir recommencé pour elle, avec cette heure qui lui apporte des souhaits et des baisers; la bouche des petits enfants fait reverdir les vieilles grand'mères. Elle admire les gâteaux, les bouquets, et frappe ses mains l'une dans l'autre.

— Vraiment, c'est aujourd'hui Sainte-Catherine? dit-elle. Je n'y pensais pas.

Elle ne s'aperçoit pas que son beau bonnet à rubans et à dentelles la trahit. Pourquoi vous être faite si belle, grand'mère? Et tous les objets de la chambre semblent en contemplation devant sa robe à ramages.

Puis, la table est mise; on saute les plats pour arriver plus vite aux gâteaux. Des lettres en sucre courent le long des frangipanes et des crêmes, et toutes ces lettres réunies forment des souhaits : Vive sainte Catherine! De la cave sortent alors de vieilles bouteilles couvertes de toiles d'araignée et les verres se remplissent d'un vin couleur d'or, qui semble refléter la joie des yeux. La grand'mère élève bien haut le sien et remercie les grands et les petits pour cet heureux jour. Personne, en ce moment, ne demeure indifférent et, tandis que chacun la regarde, la lumière de la lampe fait autour d'elle comme une auréole qui doucement va s'éteindre dans l'ombre.

Ainsi en est-il de sa mémoire, car tout cela n'est plus qu'une vision lointaine; mais chaque année ramène la Sainte-Catherine et quelquefois il neige encore, comme au temps passé. J'entends alors par la chambre comme l'écho de son pan pan et je crois que je vais la voir apparaître, s'appuyant sur son bâton et souriant parmi les dentelles de son bonnet. Hélas! ce n'est qu'une grosse branche que le vent cogne contre mes vitres; mais le petit enfant d'autrefois en a un à son tour et ils vont ensemble, par la campagne sourde, au cimetière où repose la grand'mère bien-aimée; et une voix semble sortir de terre et leur dire, dans le silence des choses :

— Vraiment, c'est déjà Sainte-Catherine? Je n'y pensais plus, mes enfants.

CAMILLE LEMONNIER.

Digitized by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

L'Afrique et la conférence géographique de Bruxelles, par Émile Banning ; in-8° de 150 pages; Bruxelles, Muquardt, 1876. — *Lettres sur les États-Unis et le Canada*, par M. G. De Molinari ; in-12 de 367 pages ; Paris, Hachette, 1876. — *Notes et Souvenirs*, par Louis Hymans ; in-12 de 371 pages; Bruxelles, Office de publicité, 1876. — *L'art et les artistes*, par Émile Leclercq ; in-12 de 384 pages ; Bruxelles, Muquardt, 1876.

Quelle que soit l'importance des préoccupations politiques qui agitent actuellement les divers peuples de l'Europe, il est des questions plus hautes, de véritables questions d'humanité, qu'il importe de ne point perdre de vue. Si la solidarité des nations n'est point un rêve, elle doit s'établir par une entente commune en vue de développer la civilisation d'une manière plus harmonique, de l'étendre surtout et d'abord aux familles humaines restées étrangères au progrès. C'est une erreur de croire certaines races condamnées à un état perpétuel d'infériorité ou à une disparition fatale, plus ou moins prochaine. Les circonstances physiques défavorables peuvent être aujourd'hui efficacement combattues par les ressources qu'offre l'intelligence : il n'en est pas, à cet égard, des hommes réunis en société comme des animaux abandonnés à eux-mêmes. Darwin, que l'on invoque ici hors de propos, prend soin de prémunir ses lecteurs contre cette déviation de ses théories.

Ce qui semble avoir produit l'infériorité morale de quelques peuplades, de quelques races même, ou plutôt ce qui semble avoir prolongé pour elles l'état d'enfance, c'est l'absence de communications, de relations et, pour ainsi dire, de mouvement. Pourquoi les nations commerçantes ont-elles toujours été les plus éclairées? Pourquoi les contrées les plus découpées par les fleuves et les mers, ces routes naturelles primitives, ont-elles fait le plus de

Digitized by Google

progrès dans la civilisation? Il suffit de se rappeler le long enfantement de la nationalité moscovite; il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte de la Grèce ancienne; il suffit aussi de comparer la géographie de l'Europe à celle de l'Afrique.

Mais aujourd'hui que les chemins de fer, la vapeur et l'électricité créent des routes nouvelles, c'est le génie de l'homme qui est appelé à réduire, à transformer la nature marâtre. Le continent africain, déjà reconnu en partie, ouvert de toutes parts à l'activité de races plus parfaites, plus avancées, subira immanquablement l'influence du progrès général. Et il est urgent de s'en occuper, car le premier contact de ces races qui se savent plus parfaites a été pour les malheureux peuples de l'Afrique une source d'horribles calamités.

Ce sera l'éternel honneur du roi Léopold II d'avoir attaché son nom à cette grande œuvre d'humanité. Il n'est pas un homme de cœur, à quelque parti qu'il appartienne, qui ne doive applaudir à cette généreuse initiative. La conférence convoquée au palais de Bruxelles, et parfaitement composée, a déjà précisé le but immédiat de ses efforts, et M. Émile Banning, directeur au ministère des affaires étrangères, nommé secrétaire de la conférence, s'est chargé, en son nom personnel, de définir la haute portée de l'entreprise.

Cet ouvrage de M. Banning, clair, méthodique, plein de faits, n'est ni un plaidoyer, ni un manifeste, mais en quelque sorte l'énoncé du problème. Les récentes découvertes y sont résumées, la géographie de l'Afrique y est expliquée avec soin, l'état de la science à l'égard de l'ethnographie est indiqué nettement, et les considérations sur la traite des noirs ne sont presque que de la statistique. Mais les réflexions que suggère ce simple exposé sont d'autant plus fécondes que l'auteur semble les laisser entièrement à la sagacité du lecteur. Ce style sobre et pur, sans phrases, sans déclamation, atteint son but en portant tout l'intérêt sur les faits mêmes. Les actes de la conférence terminent le volume, et l'appendice nous rappelle les premières tentatives, alors toutes platoniques, faites aux congrès de Vienne et de Vérone, en faveur de l'abolition de la traite.

Il est aussi question des nègres dans les lettres que M. G. De Molinari a adressées au *Journal des Débats*, à l'occasion de l'expo-

Digitized by Google

sition de Philadelphie, et qu'il vient de réunir en un volume. Mais M. De Molinari ne considère guère que le côté économique du problème et il paraît qu'il y a, à ce point de vue, du pour et du contre. M. De Molinari juge de même l'Amérique tout entière, et il est d'une sévérité qui a pu paraître excessive. Après avoir concédé au peuple américain des qualités intellectuelles et morales hors ligne, il ajoute : « Mais cette supériorité qu'il possède dans la conduite de ses affaires et dans l'aménagement de sa vie, il la perd dans les affaires publiques. Au lieu de se perfectionner, le gouvernement de la grande république va, depuis une trentaine d'années surtout, se dégradant et se corrompant, *et l'on ne pourrait pas citer, à dater de la guerre de la sécession, une seule question politique, économique, administrative ou financière, à laquelle les Américains n'aient donné la solution la plus mauvaise qu'elle pût comporter.* »

L'économiste, car c'est ici seulement l'économiste qui parle, attribue cette infériorité des Américains « à l'infatuation d'eux-mêmes », et, tout en reconnaissant la vanité nationale chez tous les peuples civilisés, il la trouve infiniment plus grande aux États-Unis. On aura quelque peine à admettre cette explication, puisqu'il s'agit pour l'auteur, non d'un plus ou d'un moins, mais d'un vice radical. Disons aussi, à ce propos, que le trait lancé aux Belges, en passant, ne les atteint nullement. Nous n'apercevons pas le prétendu chauvinisme belge et nous n'avons jamais entendu le cri que M. De Molinari dit être le cri favori du Flamand : « *Vivan ons!* Vivent nous! » Si nous avions un reproche à adresser à nos compatriotes, ce serait précisément le manque de confiance en eux-mêmes.

Du reste, M. De Molinari se met plusieurs fois en contradiction avec lui-même et l'on pénètre assez malaisément le fond de sa pensée sur l'Amérique. Une seule phrase paraît un instant le trahir : « Peut-être, dit-il, que le régime de la démocratie illimitée n'est pas le dernier mot de la sagesse des nations. « Mais il ajoute immédiatement : « Toutefois, je n'irai même pas jusque-là! » De sorte qu'on ne sait guère à quoi s'en tenir.

En dehors de ces sortes de boutades, dont l'auteur aurait pu se dispenser et qui ressemblent à des fusées allumées par inadvertance, le livre est fort agréable à lire comme récit de voyage, et

Digitized by Google

l'on suit avec plaisir le touriste dans toutes ses excursions. C'est facilement écrit, avec cette pointe de gaîté dédaigneuse qui caractérise le Français en voyage. Car M. De Molinari est de ces Belges francisés qui en sont arrivés à dire *nous* en parlant de la France.

En fait de livres facilement écrits et qui se lisent non moins facilement, nous devons mettre en première ligne les *Notes et Souvenirs* publiés par M. Louis Hymans. Il est peu d'ouvrages de ce genre qui aient autant de charme et qui intéressent à un tel point d'un bout à l'autre. En effet, le genre même est ingrat, plein d'obstacles difficiles à surmonter, surtout lorsque la personnalité de l'auteur a été longtemps en évidence. M. Hymans s'est tiré de tout cela comme en se jouant, et l'on ne devinerait pas les écueils qu'il a eu à éviter si l'on ne connaissait l'histoire intime de la politique belge contemporaine.

C'est en politique surtout qu'il faut beaucoup oublier. A quoi bon les récriminations et les rancunes ? La vie n'est-elle pas assez triste parfois? Chaque année, chaque jour nous amène des préoccupations nouvelles, et, à mesure que nous avançons en âge, ces préoccupations deviennent plus sérieuses. M. Hymans semble avoir bien compris ces vérités toutes pratiques ; il prévient, dans sa préface, qu'on ne trouvera dans son livre aucun mot qui puisse désobliger personne, et il a rigoureusement tenu parole. La critique doit suivre son exemple.

L'ouvrage est donc tout littéraire et, disons-le, éminemment littéraire. L'auteur a choisi dans ses souvenirs ce qui pouvait avoir de l'intérêt, de l'attrait pour tout le monde, et il en a composé un récit très amusant, qui ne manque ni de verve ni d'esprit. La tournure vive et alerte de son style un peu familier est ici parfaitement à sa place. Il est par dessus tout remarquable qu'en parlant sans cesse de lui-même il ait pu éviter, avec autant de tact, tout ce qui ressemble à de la pose.

C'est aussi une sorte de revue rétrospective que nons donne M. Émile Leclercq dans son livre intitulé : *l'Art et les Artistes*. On y trouve une série d'articles écrits de 1861 à 1876 et auxquels l'auteur nous annonce qu'il n'a presque rien changé. Il y a là, tout d'abord, une contradiction, au moins apparente, avec cet autre passage de la préface : « La vérité n'est absolue qu'en mathématiques. Tout ce qui impressionne, tout ce qui passionne,

Digitized by Google

tout ce qui appartient au sentiment et au goût, tout ce qui peut éveiller la contradiction, irriter ou charmer l'esprit, troubler ou éclairer la conscience, est sujet à des changements lents ou subits. Personne ne peut affirmer qu'il pensera demain, sur telle question donnée, de la même façon qu'aujourd'hui. »

Voilà qui est bien dit; mais, alors, pourquoi M. Émile Leclercq réimprime-t-il ses études sur Rubens et sur Rembrandt telles qu'elles ont paru autrefois? Les nombreux travaux de la critique contemporaine sur ces hommes illustres ne lui ont-ils rien révélé, rien appris de nouveau? Et cette longue appréciation de Wiertz, toute consacrée aux petits côtés de cette nature originale, est-elle encore de saison aujourd'hui que l'artiste est mort depuis plus de dix ans? Tout cela, il faut le dire, a un aspect vieillot : on dirait un recueil d'œuvres posthumes.

Nous retrouvons heureusement le véritable critique d'art, sûr de lui-même et de ses principes, dans le dernier article du livre : *l'Immoralité dans les arts*. La question a un intérêt nouveau, grâce à l'exclusion dont on a frappé, à Anvers, lors de la dernière exposition, les tableaux qui présentaient des nudités. M. Émile Leclercq s'indigne avec raison, et l'indignation lui fait trouver des accents d'une réelle éloquence.

EUGÈNE VAN BEMMEL.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRAISON DU 15 SEPTEMBRE.

Pages.

GOBLET D'ALVIELLA. Souvenirs d'une excursion chez les bouddhistes de l'Himalaya. — I. *Le* Sanitorium *de Darjiling*. 5

P. DAVREUX et L. ROMMELAERE. Coup d'œil sur l'Exposition internationale d'hygiène et de sauvetage. 29

ÉMILE GREYSON. La maison Ouwewaeter et Huysman, *roman de mœurs hollandaises. (Troisième partie.)* 58

M. L. Le centenaire d'Adam Smith 82

ÉMILE LECLERCQ. CHRONIQUE DES ARTS. Le salon d'Anvers. — L'exposition d'eaux-fortes au Cercle artistique et littéraire 91

ESSAIS ET NOTICES :

E. VAN BEMMEL. Ressouvenirs historiques. Le 9 thermidor 106

LIVRAISON DU 15 OCTOBRE.

CH. MASSON. L'épargne dans la classe ouvrière 109

GOBLET D'ALVIELLA. Souvenirs d'une excursion chez les bouddhistes de l'Himalaya. — II. *Le royaume de Sikhim* 129

ÉMILE GREYSON. La maison Ouwewaeter et Huysman, *roman de mœurs hollandaises. (Dernière partie.)* 149

H. PERGAMENI. Les races et les religions dans la Turquie d'Europe . 177

MAX SULZBERGER. Une visite chez M. Alfred Stevens. 185

P.-A.-F. GÉRARD. Essais sur l'histoire cléricale de Belgique. *Les conquêtes de l'Église* 194

ESSAIS ET NOTICES :

ÉMILE LECLERCQ. La Comédie 207

E. VAN BEMMEL. CHRONIQUE LITTÉRAIRE. *Histoire de Belgique*, par Mlle J. Gatti de Gamond. — *La Question de l'enseignement élémentaire des sciences naturelles*, par A.-J. Germain. — *Violettes littéraires*, par Mathilde. — *Martyrs et bourreaux*, par L. Lamborelle et E. Desès. — *Précis de l'histoire des beaux-arts*, par Lübke, traduit par M. E. Molle. — *La Patria Chilena; le Chili tel qu'il est*, par Édouard Sève 211

Digitized by Google

LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE.

Pages.

GOBLET D'ALVIELLA. L'enquête de la fédération libérale et l'intervention du prêtre dans les élections 217

M. D'HOOGHVORST. La situation actuelle de l'Égypte 233

MAURICE REYNOLD. L'odyssée d'une comtesse 242

H. MARICHAL. La colonisation de l'Afrique centrale et le trop-plein de notre population 272

CH. POTVIN. L'utopie dans l'histoire. UCHRONIE. *Esquisse historique apocryphe du développement de la civilisation européenne, tel qu'il n'a pas été, tel qu'il aurait pu être*, par Ch. Renouvier. . 282

E. VAN ELEWYCK. Un historien belge du XVIIIe siècle, le feld-maréchal comte de Mérode-Westerloo 292

F. FRENAY. POÉSIE. Les carriers de Quenast 311

E. VAN BEMMEL. CHRONIQUE LITTÉRAIRE. *La Grève des femmes*, par George Vautier. — *Promenades et escalades dans les Pyrénées*, par Jules Leclercq. — *Bonne Humeur*, par Violette. — *La Furie espagnole*, par Violette 314

ESSAIS ET NOTICES :

ÉMILE LECLERCQ. La Comédie. 317

LIVRAISON DU 15 DÉCEMBRE.

R. DE RIDDER. La question d'Orient et le droit international 321

GOBLET D'ALVIELLA. Souvenirs d'une excursion chez les bouddhistes de l'Himalaya. — III. *La région des grands monastères* 344

H. PERGAMENI. Dans les Highlands. (*Nouvelle.*) 365

E. CASTELOT. Lord Macaulay, d'après ses mémoires. 394

C. LEMONNIER. La Sainte-Catherine. 422

E. VAN BEMMEL. CHRONIQUE LITTÉRAIRE. *L'Afrique et la conférence géographique de Bruxelles*, par Ém. Banning. — *Lettres sur les États-Unis et le Canada*, par M. G. De Molinari. — *Notes et Souvenirs*, par Louis Hymans. — *L'art et les artistes*, par Émile Leclercq 426

Digitized by Google

AP
22
.R45
v. 24

Revue de Belgique

1547810

AP
22
.R45
v. 24

Revue de Belgique

1547810

3- 5864

Digitized by Google

UNIVERSITY OF CHICAGO
102 384 273

Digitized by Google